LES

AVANTURES

DE

1508/824

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

PAR MESSIRE FRANÇOIS SALIGNAC
DE LA MOTHE FÉNÉLON.

PRÉCEPTEUR DES ENFANS DE FRANCE & DEPUIS ARCHEVE QUE-DUC DE CAMBRAY, PRINCE DU SAINT EMPIRE, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, & CORRIGÉE.

A CORK:

DE L'IMPRIMERIE DE

J. HALY, BOOKSELLER, KING's-ARMS, EXCHANGE.

1800.

E1/249/11

DISCOURS*

SUR LA

POESIE EPIQUE,

ET

SUR L'EXCELLENCE

DU POEME

DE TELEMAQUE.

Origine & fin de la poëſie.

SI l'on pouvoit goûter la vérité toute nue, elle n'auroit pas beſoin, pour ſe faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination ; mais ſa lumière pure & délicate ne flatte pas aſſez ce qu'il y a de ſenſible en l'homme : elle demande une attention qui gêne trop ſon inconſtance naturelle. Pour l'inſtruire, il faut lui donner non-ſeulement des idées pures qui l'éclairent ; mais encore des images ſenſibles qui le frappent, & qui l'arrêtent dans une vue fixe de la vérité. Voilà la ſource de l'eloquence, de la poëſie, & de toutes les ſciences qui ſont du reſſort de l'imagination. C'eſt la foibleſſe de l'homme qui rend ces ſciences néceſſaires. La beauté ſimple & immuable de la vertu ne

* Ce diſcours a été revu, changé & enrichi en pluſieurs endroits, ſur des corrections envoyées par M. de Ramſay, qui en eſt l'auteur.

le touche pas toujours ; il ne ſuffit point de lui montrer la vérité, il faut la peindre aimable. (*a*)

Nous examinerons le poëme de Télémaque dans ces deux vues, d'inſtruire & de plaire ; & nous tâcherons de faire voir que l'auteur a inſtruit plus que les anciens par la ſublimité de ſa morale, & qu'il a plu autant qu'eux en imitant toutes leurs beautés.

Deux ſortes de poëſies héroïques.

Il y a deux manières d'inſtruire les hommes pour les rendre bons : La première, en leur montrant la difformité du vice, & ſes ſuites funeſtes ; c'eſt le deſſein principal *de la Tragédie :* La ſeconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, & ſa fin heureuſe ; c'eſt le caractère propre *à l'Epopée*, ou poëme épique. Les paſſions qui appartiennent à l'une, ſont la terreur & la pitié ; celles qui conviennent à l'autre, ſont l'admiration & l'amour. Dans l'une, les acteurs parlent ; dans l'autre, le poëte fait la narration.

Définition & diviſion de la poëſie épique.

On peut définir le poëme épique, *Une fable racontée par un poëte pour exciter l'admiration, & inſpirer l'amour de la vertu, en nous repréſentant l'action d'un héros favoriſé du ciel, qui exécute un grand deſſein en triomphant de tous les obſtacles qui s'y oppoſent.* Il y a donc trois choſes dans l'Epopée, *l'action, la morale,* & *la poëſie*

I. De l'Action Epique.

Qualités de l'action épique.

L'action doit être *grande, une, entière, merveilleuſe,* mais cependant *vraiſemblable,* & *d'une certaine durée.* Le Télémaque a toutes ces qualités. Comparons le avec les deux modèles de la poëſie épique, Homère & Virgile, & nous en ſerons convaincus.

Deſſein de l'Odyſſée.

Nous ne parlerons que de l'Odyſſée, dont le plan a plus de conformité avec celui du Télémaque. Dans ce poëme Homère introduit un roi ſage revenant d'une guerre étrangère, où il avoit donné des preuves éclatantes de ſa

(*a*) *Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci,*
Lectorem delectando, pariterque monendo

Hor. Art. Poet.

prudence

prudence & de ſa valeur. Des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers pays, dont il apprend les mœurs, les lois, & la politique. De-là naiſſent naturellement une infinité d'incidens & des périls. Mais ſachant combien ſon abſence cauſoit de déſordres dans ſon royaume, il ſurmonte tous ces obſtacles, mépriſe tous les plaiſirs de la vie, l'immortalité même ne le touche point : il renonce à tout pour ſoulager ſon peuple, & revoir ſa famille. (*a*)

Sujet de l'Eneïde.

(*b*) Dans l'Eneïde, un héros pieux & vaillant, échappé des ruines d'un état puiſſant, eſt deſtiné par les Dieux pour en conſerver la religion, & pour établir un empire plus grand & plus glorieux que le premier. Ce prince, choiſi pour roi par les reſtes infortunés de ſes concitoyens, erre long-temps avec eux dans pluſieurs pays, où il apprend tout ce qui eſt néceſſaire à un roi, à un légiſlateur, à un pontife. Il trouve enfin un aſile dans des terres éloignées d'où ſes ancêtres étoient ſortis. Il défait pluſieurs ennemis puiſſans qui s'oppoſent à ſon établiſſement, & jette les fondemens d'un empire, qui devoit être un jour le maître de l'univers.

Plan du Télémaque.

L'action du Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux poëmes. On y voit un jeune prince, animé par l'amour de la patrie, aller chercher ſon père, dont l'abſence cauſoit le malheur de ſa famille & de ſon royaume. Il s'expoſe à toutes ſortes de périls ; il ſe ſignale par des vertus héroïques ; il renonce à la royauté, & à des couronnes plus conſidérables que la ſienne ; &, parcourant pluſieurs terres inconnues, il apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour ſelon la prudence d'Ulyſſe, la piété d'Enée, & la valeur de tous les deux, en ſage politique, en prince religieux, en héros accompli.

L'action doit être une.

L'action de l'Epopée doit être *une*. Le poëme épique n'eſt pas une hiſtoire, comme la Pharſale de Lucain, & la Guerre Punique de Silius Italicus ; ni la vie, tout entière d'un héros comme l'Achilléide de Stace : l'unité du héros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme eſt pleine d'inégalités ; il change ſans ceſſe de deſſeins, ou par l'inconſtance de ſes

(*a*) Voyez le père le Boſſu, Liv. I. chap. 10.
(*b*) Ibid. chap. 11.

paſſions ou par les accidens imprévus de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraſte de paſſions oppoſées, ſans liaiſon & ſans ordre. C'eſt pourquoi l'Epopée n'eſt pas la louange d'un héros qu'on propoſe pour modèle, mais le récit d'une action grande & illuſtre qu'on donne pour exemple.

Des Epiſodes.

Il en eſt de la poëſie comme de la peinture ; l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on n'y insère pluſieurs incidens particuliers. Le deſſein eſt formé dès le commencement du poëme ; le héros en vient à bout en ſurmontant toutes les difficultés. C'eſt le récit de ces obſtacles qui fait les épiſodes ; mais tous ces épiſodes dépendent de l'action principale, & ſont tellement liés avec elle, & ſi unis entre eux, que le tout enſemble ne préſente qu'un ſeul tableau, compoſé de pluſieurs figures dans une belle ordonnance & dans une juſte proportion.

L'unité de l'action de Téléma-que, & la continuité des épiſodes.

Je n'examine point ici, s'il eſt vrai qu' Homère noye quelquefois ſon action principale dans la longueur & le nombre de ſes épiſodes ; ſi ſon action eſt double ; s'il perd ſouvent de vue ſes principaux perſonnages. Il ſuffit de remarquer, que l'auteur du Télémaque a imité partout la régularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au poëte Grec. Tous les épiſodes de notre auteur ſont continus, & ſi habilement enclavés les uns dans les autres, que le premier amène celui qui ſuit. Ses principaux perſonnages ne diſparoiſſent point, & les tranſitions qu'il fait de l'épiſode à l'action principale, font toujours ſentir l'unité du deſſein. Dans les ſix premiers livres, où Télémaque parle, & fait le récit de ſes aventures à Calypſo, ce long épiſode à l'imitation de celui de Didon, eſt raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale eſt demeurée parfaite. Le lecteur y eſt en ſuſpens, & ſent dès le commencement, que le ſejour de ce héros dans cette île, & ce qui s'y paſſe, n'eſt qu'un obſtacle qu'il faut ſurmonter. Dans le XIII. & le XIV. livre, où Mentor inſtruit Idoménée, Télémaque n'eſt pas préſent, il eſt à l'armée : mais c'eſt Mentor, un des principaux perſonnages du poëme, qui fait tout en vue de Télémaque, & pour l'inſtruire après ſon retour du camp. C'eſt encore un grand art dans notre auteur, de

faire

faire entrer dans ſon poëme des épiſodes qui ne ſont pas des ſuites de la fable principale, ſans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces épiſodes y trouvent place, non ſeulement comme des inſtructions importantes pour un jeune prince (ce qui eſt le grand deſſein du poëte) mais parce qu'il les fait raconter à ſon héros dans le temps d'une inaction, pour en remplir le vide. C'eſt ainſi qu' Adoam inſtruit Télémaque des mœurs & des lois de la Bétique, pendant le calme d'une navigation; & que Philoctète lui raconte ſes malheurs, tandis que ce jeune prince eſt au camp des alliés, en attendant le jour du combat.

L'action doit être entière.

L'action épique doit être *entière*. Cette intégrité ſuppoſe trois choſes : la cauſe, le nœud, & le dénouement.

La cauſe de l'action doit être digne du héros, & conforme à ſon caractère. Tel eſt le deſſein du Télémaque. Nous l'avons déjà vu.

Du nœud.

Le nœud doit être naturel & tiré du fond de l'action. Dans l'Odyſſée, c'eſt Neptune qui le forme. Dans l'Enéide, c'eſt la colère de Junon. Dans le Télémaque, c'eſt la haine de Vénus. Le nœud de l'Odyſſée eſt naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obſtacle qui ſoit plus à craindre pour ceux qui vont ſur mer, que la mer même. (*a*) L'oppoſition de Junon dans l'Enéide, comme ennemie des Troyens, eſt une belle fiction. Mais la haine de Vénus contre un jeune prince, qui mépriſe la volupté par amour de la vertu, & dompte ſes paſſions par le ſecours de la ſageſſe, eſt une fable tirée de la nature, qui renferme en même temps une morale ſublime.

Le dénouement.

Le dénouement doit être auſſi naturel que le nœud. Dans l'Odyſſée, Ulyſſe arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ſes aventures : & ces inſulaires, amateurs du merveilleux & charmés de ſes récits, lui fourniſſent un vaiſſeau pour retourner chez lui : le dénouement eſt ſimple & naturel. Dans l'Enéide, Turnus eſt le ſeul obſtacle à l'établiſſement d'Enée. Ce héros, pour épargner le ſang de ſes Troyens, & celui des Latins dont il ſera bientôt roi,

(*a*) Voyez le père le Boſſu, Liv. II. chap 13.

vuide

vuide la querelle par un combat ſingulier. (*a*) Ce dénouement eſt noble. Celui du Télémaque eſt tout enſemble naturel & grand. Ce jeune héros, pour obéir aux ordres du ciel, ſurmonte ſon amour pour Antiope, & ſon amitié pour Idoménée, qui lui offroit ſa couronne & ſa fille. Il ſacrifie les paſſions les plus vives, & les plaiſirs mêmes les plus innocens, au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque ſur des vaiſſeaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de ſervices. Quand il eſt près de ſa patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite île déſerte, où elle ſe découvre a lui. Après l'avoir accompagné à ſon inſçu au travers des mers orageuſes, des terres inconnues, des guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la ſageſſe le conduit enfin dans un lieu ſolitaire. C'eſt là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ſes travaux, & ſa deſtinée heureuſe ; puis elle le quitte. Si tôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la Divinité s'éloigne, le merveilleux ceſſe, l'action héroïque finit. C'eſt dans la ſouffrance que l'homme ſe montre héros, & qu'il a beſoin d'un appui tout divin. Ce n'eſt qu'après avoir ſouffert, qu'il eſt capable de marcher ſeul, de ſe conduire lui-même, & de gouverner les autres. Dans le poëme de Télémaque, l'obſervation des plus petites règles de l'art eſt accompagnée d'une profonde morale.

Qualités générales du nœud & du dénouement du poëme épique.

Outre le nœud & le dénouement général de l'action principale, chaque épiſode a ſon nœud & ſon dénouement propre ; ils doivent avoir toutes les mêmes conditions. Dans l'Epopée, on ne cherche point les intrigues ſurprenantes des Romans modernes : la ſurpriſe ſeule ne produit qu'une paſſion très imparfaite & paſſagère. Le ſublime eſt d'imiter la ſimple nature, de préparer les évènemens d'une manière ſi délicate qu'on ne les prévoye pas, de les conduire avec tant d'art que tout paroiſſe naturel. On n'eſt point inquiet, ſuſpendu, détourné du but principal de la poëſie héroïque, qui eſt l'inſtruction, pour s'occuper d'un dénouement fabuleux, & d'une intrigue imaginaire. Cela eſt bon, quand le ſeul deſſein eſt d'amuſer ; mais dans un

(*a*) Voyez le père le Boſſu, Liv. II. chap. 13.

poëme

poëme épique, qui eſt une eſpèce de philoſophie morale, ces intrigues ſont des jeux d'eſprit au-deſſous de ſa gravité & de ſa nobleſſe.

Si l'auteur du Télémaque a évité les intrigues des Romans modernes, il ne s'eſt pas jetté non plus dans le merveilleux que quelques uns reprochent aux anciens ; il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépieds, ni travailler des ſtatues. Ce n'eſt pas que ce merveilleux choque la raiſon, quand on ſuppoſe qu'il eſt l'effet d'une puiſſance divine qui peut tout. Les anciens ont introduit les Dieux dans leurs poëmes, non-ſeulement pour exécuter par leur entremiſe de grands évènemens, & unir la vraiſemblance & le merveilleux ; mais pour apprendre aux hommes, que les plus vaillans & les plus ſages ne peuvent rien ſans le ſecours des Dieux. Dans notre poëme, Minerve conduit ſans ceſſe Télémaque. Par là le poëte rend tout poſſible à ſon héros, & fait ſentir que ſans la ſageſſe divine l'homme ne peut rien. Ce n'eſt pas là tout ſon art. Le ſublime eſt d'avoir caché la Déeſſe ſous une forme humaine. C'eſt non-ſeulement le vraiſemblable, mais le naturel qui s'unit ici aux merveilleux. Tout eſt divin, & tout paroît humain. Ce n'eſt pas encore tout : ſi Télémaque avoit ſçu qu'il étoit conduit par une Divinité, ſon mérite n'auroit pas été ſi grand ; il en auroit été trop ſoutenu. Les héros d'Homère ſavent preſque toujours ce que les Immortels font pour eux. Notre poëte, en dérobant à ſon héros le merveilleux de la fiction, exerce ſa vertu & ſon courage.

L'action doit être merveilleuſe.

Quoique l'action doive être vraiſemblable, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſoit vraie. C'eſt que le but du poëme épique n'eſt pas de faire l'éloge ou la critique d'aucun homme en particulier, mais d'inſtruire & de plaire par le récit d'une action qui laiſſe le poëte en liberté de feindre des caractères, des perſonnages & des épiſodes à ſon gré, propres à la morale qu'il veut inſinuer.

La vérité de l'action n'eſt pas contraire au poëme épique, pourvu qu'elle n'empêche point la variété des caractères, la beauté des deſcriptions, l'enthouſiaſme, le feu, l'invention & les autres parties de la poëſie ; & pourvu que le héros ſoit fait pour l'action, & non pas l'action, pour le héros. On peut faire un poëme épique d'une action véritable comme d'une action fabuleuſe.

La

La proximité des temps ne doit pas gêner un poëte dans le choix de ſon ſujet, pourvu qu'il y ſupplée par la diſtance des lieux, ou par des évènemens probables & naturels, dont le détail a pu échapper aux hiſtoriens, & qu'on ſuppoſe ne pouvoir être connus que des perſonnages qui agiſſent. C'eſt ainſi qu'on peut faire un poëme épique, & une fable excellente d'une action de Henri IV. ou de Montézuma, parce que l'eſſentiel de l'action épique, comme dit le père le Boſſu, n'eſt pas qu'elle ſoit vraie ou fauſſe, mais qu'elle ſoit morale, & qu'elle ſignifie des vérités importantes.

De la durée du poëme épique.

La durée du poëme épique eſt plus longue que celle de la tragédie. Dans l'un, on raconte le triomphe ſucceſſif de la vertu qui ſurmonte tout : dans l'autre, on montre les maux inopinés que cauſent les paſſions. L'action de l'un doit avoir par conſéquent une plus grande étendue que celle de l'autre. L'Epopée peut renfermer les actions de pluſieurs années ; mais, ſelon les critiques, le temps de l'action principale, depuis l'endroit où le poëte commence ſa narration, ne peut être plus long qu'une année, comme le temps d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Ariſtote & Horace n'en diſent rien pourtant. Homère & Virgile n'ont obſervé aucune règle fixe là-deſſus. L'action de l'Iliade toute entière ſe paſſe en cinquante jours. Celle de l'Odyſſée, depuis l'endroit où le poëte commence ſa narration, n'eſt que d'environ deux mois. Celle de l'Enéide eſt d'un an. Une ſeule campagne ſuffit à Télémaque, depuis qu'il ſort de l'île de Calypſo, juſqu'à ſon retour en Ithaque. Notre poëte a choiſi le milieu entre l'impétuoſité & la véhémence avec laquelle le poëte Grec court vers ſa fin, & la démarche majeſtueuſe & meſurée du poëte Latin, qui paroit quelquefois lent, & ſemble trop allonger la narration.

De la narration épique.

(*a*) Quand l'action du poëme épique eſt longue & n'eſt pas continuée, le poëte diviſe ſa fable en deux parties ; l'une où le héros parle, & raconte ſes aventures paſſées ; l'autre où le poëte ſeul fait le récit de ce qui arrive enſuite à ſon héros. C'eſt ainſi qu'Homère ne commence ſa narration qu'après qu'Ulyſſe eſt parti de l'île d'Ogygie ; & Virgile la ſienne, qu'après

(*a*) Voyez le père le Boſſu, Liv. II. chap. 18.

qu'Enée

qu'Enée est arrivé à Carthage. L'auteur du Télémaque a parfaitement imité ces deux grands modèles. Il divise son action, comme eux en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, & elle commence où Télémaque finit le récit de ses aventures à Calypso. Il prend peu de matière, mais il la traite amplement : dix-huit livres y sont employés. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le temps ; mais elle est beaucoup plus resserrée pour les circonstances : elle ne contient que les six premiers livres. Par cette division de ce que notre poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter à Télémaque, il rappelle toute la vie du héros, il en rassemble tous les évènemens, sans blesser l'unité de l'action principale, & sans donner une trop grande durée à son poëme. Il joint ensemble la variété & la continuité des aventures : tout est mouvement, tout est action dans son poëme. On ne voit jamais ses personnages oisifs, ni son héros disparoître.

II. De La Morale.

On peut recommander la vertu par les examples & par les instructions, par les mœurs & par les préceptes. C'est ici que notre auteur surpasse de beaucoup tous les autres poëtes.

Des mœurs. On doit à Homère la riche invention d'avoir personnalisé les attributs divins, les passions humaines, & les causes physiques ; source féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la poësie. Mais sa religion se réduit à un tissu de fables, qui ne nous représentent la Divinité que sous des images peu propres à la faire aimer & respecter.

On sait le goût qu'avoit toute l'antiquité sacrée & profane, Grecque & Barbare, pour les paraboles & les allégories. Les Grecs tiroient leur mythologie de l'Egypte. Or les caractères hiéroglyphiques étoient chez les Egyptiens la principale, pour ne pas dire la plus ancienne, manière d'écrire. Ces hiéroglyphes étoient des figures d'hommes, d'oiseaux, d'animaux, de reptiles, & de diverses productions de la nature, qui designoient, comme des emblêmes, les attributs divins & les qualités des esprits. Ce style symbolique étoit fondé sur une très-ancienne opinion, que l'univers n'est qu'un tableau représentatif

tatif des perfections divines ; que le monde viſible n'eſt qu'une copie imparfaite du monde inviſible ; & qu'il y a par conſéquent une analogie cachée entre l'original & les portraits, entre les êtres ſpirituels & corporels, entre les propriétés des uns & celles des autres.

Cette manière *de peindre la parole, & de donner du corps aux penſées*, fut la véritable ſource de la mythologie & de toutes les fictions poëtiques : mais dans la ſucceſſion des temps, ſour-tout lorſqu'on traduiſit le ſtyle hiéroglyphique en ſtyle alphabétique & vulgaire, les hommes ayant oublié le ſens primitif de ces ſymboles, tombèrent dans l'idolâtrie la plus groſſière. Les poëtes dégradèrent tout en ſe livrant à leur imagination. Par le goût du merveilleux, ils firent de la théologie & des traditions anciennes un véritable chaos, & un mélange monſtrueux de fictions & de toutes les paſſions humaines. Les hiſtoriens & les philoſophes des ſiècles poſtérieurs, comme Hérodote, Diodore de Sicile, Lucien, Pline, Cicéron, qui ne remontoient pas juſqu'à l'idée de cette théologie allégorique, prenoient tout au pied de la lettre, & ſe moquoient également des myſtères de leur religion & de la fable. Mais quand on conſulte chez les Perſes, les Phéniciens, les Grecs & les Romains, ceux qui nous ont laiſſé quelques fragmens imparfaits de l'ancienne théologie, comme Sanchoniaton & Zoroaſtre, Euſèbe, Philon & Manéthon, Apulée, Damaſcius, Horus Apollon, Origène, St. Clement d'Alexandrie, ils nous enſeignent tous que ces caractères hiéroglyphiques & ſymboliques déſignoient les myſtères du monde inviſible, les dogmes de la plus profonde théologie, *le ciel & les viſages des Dieux.*

La fable Phrygienne, inventée par Eſope, ou ſelon quelques-uns par Socrate même, nous annonce, d'abord qu'il ne faut pas s'attacher à la lettre, puiſque les acteurs, qu'on fait parler & raiſonner, ſont des animaux privés de parole & de raiſon : pourquoi ne s'attacher qu'à la lettre, dans la fable Egyptienne & dans la mythologie d'Homère ? La fable Phrygienne exalte la nature de la brute, en lui donnant de l'eſprit & des vertus. La fable Egyptienne paroît à la vérité dégrader la nature divine, en lui donnant du corps & des paſſions. Mais on ne ſauroit lire Homère avec attention, ſans être convaincu que l'auteur étoit pénétré de pluſieurs grandes vérités, qui ſont diamétralement

ment oppoſées à la religion inſenſée que la lettre de ſa fiction nous préſente. Ce poëte établit pour principe dans pluſieurs endroits de ſes poëmes, (*a*) que c'eſt une folie de croire que les Dieux reſſemblent aux hommes, & qu'ils paſſent avec inconſtance d'une paſſion à une autre : (*b*) que tout ce que les Dieux poſsèdent eſt éternel, & tout ce que nous avons paſſe & ſe détruit ; (*c*) que l'état des ombres après la mort eſt un état de punition, de ſouffrances & d'expiation ; mais que l'ame des héros ne s'arrête point dans les enfers ; qu'elle s'envole vers les aſtres, & qu'elle eſt aſſiſe à la table des Dieux où elle jouit d'une immortalité heureuſe ; qu'il y a un commerce continuel entre les hommes & les habitans du monde inviſible ; que ſans la Divinité, les mortels ne peuvent rien ; (*d*) que la vraie vertu eſt une force divine qui deſcend du ciel, qui transforme les hommes les plus brutaux, les plus cruels & les plus paſſionnés, & qui les rend humains, tendres & compatiſſans. Quand je vois ces vérités ſublimes dans Homère, inculquées, détaillées, inſinuées, par mille examples différens & par mille images variées, je ne ſaurois croire qu'il faille entendre ce poëte à la lettre dans d'autres endroits, où il paroît attribuer à la Divinité ſuprême, des préjugés des paſſions & des crimes.

Je ſais que pluſieurs modernes, á l'imitation de Pythagore & de Platon, ont condamné Homère d'avoir ravalé ainſi la nature divine, & ont déclamé avec beaucoup d'eſprit & de force contre l'abſurdité qu'il y a de repréſenter les myſtéres de la théologie par des actions impies attribuées aux puiſſances céleſtes, & d'enſeigner la morale par des allégories dont la lettre ne montre que le vice. Mais, ſans bleſſer les égards qu'on doit avoir pour le jugement & le goût de ces critiques, ne peut-on pas leur repréſenter avec reſpect, que cette colère contre le goût allégorique de l'antiquité eſt peut-être portée trop loin ?

Au reſte, je ne prétends pas juſtifier Homère dans le ſens outré de ſes aveugles admirateurs ; il vivoit dans un temps où les anciennes traditions ſur la théologie Orientale commençoient déjà à être oubliées. Nos modernes ont donc quelque ſorte de raiſon, de ne pas faire grand cas de la théologie d'Homère ; & ceux qui veulent le juſtifier tout-à-fait, ſous prétexte d'une allégorie perpétuelle, montrent

(*a*) Odyſſ. Liv. III. (*b*) Ibid. Liv. IV. (*c*) Ibid.
(*d*) Ibid. Liv. XXIV.

qu'ils ne connoissent point assez l'esprit de ces véritables anciens, en comparaison de qui, le chantre d'Ilion n'est lui-même qu'un moderne.

Sans continuer plus long temps cette discussion, on se contentera de remarquer que l'auteur du Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les fables du poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personnalise comme lui les attributs divins, & en fait des Divinités subalternes ; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui méritent leur présence. Il ne les fait jamais parler, ni agir, que d'une manière digne d'elles. Il unit avec art *la poësie d'Homère & la philosophie de Pythagore.* Il ne dit rien que ce que les Payens auroient pu dire ; & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus sublime dans la morale Chrétienne, & a montré par là que cette morale est écrite en caractères ineffaçables dans le cœur de l'homme, & qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il suivoit la voix de la pure & simple raison, pour se livrer totalement à cette vérité souveraine & universelle qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps, & sans laquelle toute raison particulière n'est que ténèbres & égarement.

Les idées que notre poëte nous donne de la Divinité sont non-seulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inspire la confiance & l'amour ; une piété douce, une adoration noble & libre, à la perfection absolue de l'être infini ; & non pas un culte superstitieux, sombre & servile qui saisit & abat le cœur, lorsqu'on considère Dieu seulement comme un puissant législateur, qui punit avec rigueur le violement de ses lois.

Ses idées de la Divinité.

Il nous représente Dieu comme amateur des hommes ; mais dont l'amour & la bonté pour nous ne sont pas abandonnés aux décrets aveugles d'une destinée fatale, ni mérités par les pompeuses apparences d'un culte extérieur, ni sujets aux caprices bizarres des Divinités payennes, mais toujours réglés par la loi immuable de la sagesse, qui ne peut qu'aimer la vertu, & traiter les hommes, non selon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des passions qu'ils sacrifient.

Des mœurs des héros d'Homère.

On peut justifier plus aisément les caractères qu'Homère donne à ses héros, que ceux qu'il donne à ses Dieux. Il est certain qu'il peint

peint les hommes avec simplicité, force, variété & passion. L'ignorance où nous sommes des coutumes d'un pays, des cérémonies de sa religion, du génie de sa langue ; le défaut, qu'ont la plûpart des hommes, de juger de tout par le goût de leur siècle & de leur nation ; l'amour du faste & de la fausse magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive ; toutes ces choses peuvent nous tromper, & nous dégoûter mal-à-propos de ce qui étoit le plus estimé dans l'ancienne Grèce.

Des deux sortes d'Epopée, la pathetique & la morale.

Il y a, selon Aristote, deux sortes d'Epopées, l'une *pathétique*, l'autre *morale* : l'une, où les grandes passions règnent ; l'autre, où les grandes vertus triomphent. L'Iliade & l'Odyssée donnent des exemples de ces deux espèces. Dans l'une, Achille est représenté naturellement avec tous ses défauts ; tantôt comme emporté, jusqu'à ne conserver aucune dignité dans sa colère ; tantôt comme furieux, jusqu'à sacrifier sa patrie à son ressentiment. Quoique le héros de l'Odyssée soit plus régulier que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le sage Ulysse est souvent faux & trompeur. C'est que le poëte peint les hommes avec simplicité, & selon ce qu'ils sont d'ordinaire. La valeur se trouve souvent alliée avec une violence furieuse & brutale. La politique est presque toujours jointe avec le mensonge & la dissimulation. Peindre d'après nature, c'est peindre comme Homère.

Ces deux espèces dans le Télémaque.

Sans vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade & de l'Odyssée, il suffit d'avoir remarqué en passant leurs différentes beautés, pour faire admirer l'art avec lequel notre auteur réunit dans son poëme ces deux sortes d'Epopées, la *pathétique* & la *morale*. On voit un mélange & un contraste admirable de vertus & de passions, dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand ; mais il nous représente également l'excellence & la bassesse de l'homme. Il est dangereux de nous montrer l'un sans l'autre, & rien n'est plus utile que de nous faire voir les deux ensemble ; car la justice & la vertu parfaites demandent qu'on s'estime & se méprise, qu'on s'aime & se haïsse. Notre poëte n'élève pas Télémaque au dessus de l'humanité ; il le fait tomber dans les foiblesses qui sont compatibles avec un amour sincère de la vertu ; & ses foibles

servent à le corriger, en lui inspirant la défiance de soi-même & de ses propres forces. Il ne rend pas son imitation impossible, en lui donnant une perfection sans tache ; mais il excite notre émulation en nous mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui avec les mêmes imperfections que chacun sent en soi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuses. Il a uni ensemble dans le caractère de son héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulysse, & le naturel tendre d'Enée. Télémaque est colère comme le premier, sans être brutal ; politique comme le second, sans être fourbe ; sensible comme le troisième sans être voluptueux.

J'avoue qu'on trouve une grande variété dans les caractères d'Homère. Le courage d'Achille & celui d'Hector, la valeur de Diomède & celle d'Ajax, la prudence de Nestor & celle d'Ulysse, l'amour d'Hélène & celui de Briséis, la fidélité d'Andromaque & celle de Pénélope, ne se ressemblent point. On trouve un jugement & une finesse admirables dans les caractères du poëte Grec. Mais que ne trouve-t-on pas en ce genre dans le Télémaque, dans les caractères si variés & toujours si bien soutenus de Sésostris & de Pygmalion, d'Idoménée & d'Adraste, de Protésilas & de Philoclès de Calypso & d'Antiope, de Télémaque & de Boccoris ? J'ose dire même qu'il se trouve dans ce poëme salutaire, non-seulement une variété de nuances des mêmes vertus & des mêmes passions, mais une telle diversité de caractères opposés, qu'on rencontre dans cet ouvrage l'anatomie entière de l'esprit & du cœur humain : c'est que l'auteur connoissoit *l'homme & les hommes.* Il avoit étudié l'un au-dedans de lui-même, & les autres au milieu d'une florissante cour. Il partageoit sa vie entre la solitude & la societé : il vivoit dans une attention continuelle à la vérité qui nous instruit au dedans, & ne sortoit de là que pour étudier les caractères afin de guérir les passions des uns, ou de perfectionner les vertus des autres. Il savoit s'accommoder à tous pour les approfondir tous, & prendre toutes sortes de formes sans changer jamais son caractère essentiel.

Des préceptes & des instructions morales.

Une autre manière d'instruire, c'est par les préceptes. L'auteur du Télémaque joint ensemble les grandes instructions avec les exemples héroïques, la morale d'Homère avec

les

les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualités, qui ne ſe trouvent au même degré dans aucun des anciens, ſoit poëtes, ſoit philoſophes : Elle eſt *ſublime* dans ſes principes, *noble* dans ſes motifs, *univerſelle* dans ſes uſages.

Qualités de la morale du Télémaque. 1. Elle eſt ſublime dans ſes principes.

1. Sublime dans ſes principes. Elle vient d'une profonde connoiſſance de l'homme : on l'introduit dans ſon propre fond ; on lui développe les reſſorts ſecrets de ſes paſſions, les replis cachés de ſon amour propre, la différence des vertus fauſſes d'avec les ſolides. De la connoiſſance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. On fait ſentir partout, que l'Etre infini agit ſans ceſſe en nous pour nous rendre bons & heureux : qu'il eſt la ſource immediate de toutes nos lumières, & de toutes nos vertus : que nous ne tenons pas moins de lui la raiſon, que la vie : que ſa vérité ſouveraine doit être notre unique lumière, & ſa volonté ſuprême la règle de tous nos amours : que faute de conſulter cette ſageſſe univerſelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes ſéduiſans ; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ſes paſſions : que les ſolides vertus ne nous viennent que comme quelque choſe d'étranger qui eſt mis en nous ; qu'elles ne ſont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une puiſſance ſupérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obſtacle, & dont nous ne diſtinguons pas toujours l'action, à cauſe de ſa délicateſſe. On nous montre enfin, que ſans cette puiſſance premiere & ſouveraine, qui élève l'homme au-deſſus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne ſont que des raffinemens d'un amour-propre, qui ſe renferme en ſoi-même, ſe rend ſa Divinité, & devient en même temps & l'idolâtre & l'idole. Rien n'eſt plus admirable que le portrait de ce philoſophe, que Télémaque voit aux enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été amoureux de ſa propre vertu.

C'eſt ainſi que la morale de notre auteur tend à nous faire oublier nous-mêmes, pour tout rapporter à l'Etre ſouverain, & nous en rendre les adorateurs ; comme le but de ſa politique eſt de nous faire préférer le bien public au bien particulier, & de nous faire aimer le genre humain. On ſait les ſyſtêmes de Machiavel, d'Hobbes, & de deux auteurs plus modérés, Puffendorf & Grotius.

Les deux premiers établissent pour seules maximes dans l'art de gouverner, la finesse, les artifices, les stratagèmes, le despotisme, l'injustice & l'irréligion. Les deux derniers auteurs ne fondent leur politique que sur des maximes de gouvernement, qui même n'égalent ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Cicéron. Il est vrai que ces deux écrivains modernes ont travaillé dans le dessein d'être utiles à la société, & qu'ils ont rapporté presque tout au bonheur de l'homme considéré selon le civil. Mais l'auteur du Télémaque est original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus consommée. Le grand principe sur lequel tout roule, c'est que le monde entier n'est qu'une même république, dont Dieu est le père commun, & chaque peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuse idée naissent ce que les politiques appellent les *lois de la nature & des nations*, des lois équitables, généreuses, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque pays comme indépendant des autres, mais le genre humain comme un tout indivisible. On ne se borne plus à l'amour de sa patrie ; le cœur s'étend, devient immense, & par une amitié universelle embrasse tous les hommes. De-là naissent l'amour des étrangers, la confiance mutuelle entre les nations voisines, la bonne foi, la justice, & la paix parmi les princes de l'univers comme entre les particuliers de chaque état. Notre auteur nous montre encore, que la gloire de la royauté c'est de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux ; que l'autorité du prince n'est jamais mieux affermie, que lorsqu'elle est appuyée sur l'amour des peuples ; & que la véritable richesse de l'état consiste à retrancher tous les faux besoins de la vie, pour se contenter du nécessaire, & des plaisirs simples & innocens. Par-là, il fait voir que la vertu contribue non-seulement à préparer l'homme pour une felicité future, mais qu'elle rend la société actuellement heureuse dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

La Morale du Télémaque est noble dans ses motifs.

2. La morale du Télémaque est noble dans ses motifs. Son grand principe, c'est qu'il faut préférer l'amour du *beau* à l'amour du *plaisir*, comme disent Socrate & Platon : *l'honnête* à *l'agréable*, selon l'expression de Cicéron. Voila la source des sentimens nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les vertus héroïques.

roïques. C'eſt par ces idées pures & élevées, qu'il détruit, d'une manière infiniment plus touchante que par la diſpute, la fauſſe philoſophie de ceux *qui font du plaiſir le ſeul reſſort du cœur humain.* Notre poëte montre, par la belle morale qu'il met dans la bouche de ſes héros, & les actions généreuſes qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour pur de la vertu ſur un cœur noble. Je ſais que cette vertu héroïque paſſe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, & que les gens d'imagination ſe ſont déchaînés contre cette vérité ſublime & ſolide par pluſieurs points d'eſprit frivoles & mépriſables : C'eſt que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui ſoit comparable à ces grands ſentimens, ils concluent que l'humanité en eſt incapable. Ce ſont des nains, qui jugent de la force des géans par la leur. Les eſprits qui rampent ſans ceſſe dans les bornes de l'amour-propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étendue d'une vertu qui élève l'homme au-deſſus de lui-même. Quelques philoſophes, qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la philoſophie, ſe ſont laiſſés entraîner par leurs préjugés juſqu'à ne point diſtinguer aſſez entre l'amour de l'ordre, & l'amour du plaiſir, & à nier que la volonté puiſſe être remuée auſſi fortement *par la vue claire de la vérité*, que *par le goût naturel du plaiſir.*

On ne peut lire attentivement le Télémaque, ſans revenir de ces préjugés. On y voit les ſentimens généreux d'une ame noble qui ne conçoit rien que de grand ; d'un cœur déſintéreſſé qui s'oublie ſans ceſſe ; d'un philoſophie qui ne ſe borne ni à ſoi, ni à ſa nation, ni à rien de particulier, mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre humain à l'Etre ſuprême.

La morale du Télémaque eſt univerſelle dans ſes uſages.

3. La morale du Télémaque eſt univerſelle dans ſes uſages, étendue, féconde, proportionnée à tous les temps, à toutes les nations, & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un prince, qui eſt tout enſemble, roi, guerrier, philoſophe & légiſlateur. On y voit l'art de conduire des nations différentes ; la manière de conſerver la paix au dehors avec ſes voiſins, & cependant d'avoir toujours au dedans du royaume une jeuneſſe aguerrie prête à le défendre ; d'enrichir ſes états ſans tomber dans le luxe ; de trouver le milieu entre les

excès

excès d'un pouvoir despotique, & les desordres de l'anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre auteur fait entrer dans son poëme non seulement les vertus héroïques & royales, mais celles qui sont propres à toutes sortes de conditions. En formant le cœur de son prince, il n'instruit pas moins chaque particulier de ses devoirs.

L'Iliade a pour but de montrer les suites funestes de la désunion parmi les chefs d'une armée. L'Odyssée nous fait voir ce que peut dans un roi la prudence jointe avec la valeur. Dans l'Eneïde on dépeint les actions d'un héros pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particulières ne font pas le bonheur du genre-humain. Télémaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre & l'étendue de ses vues morales; de sorte qu'on peut dire avec le philosophe critique d'Homère : **Le don le plus utile que les Muses ayent fait aux hommes, c'est le Télémaque; car si le bonheur du genre-humain pouvoit naître d'un poëme, il naîtroit de celui-là.*

De la Poesie.

C'est une belle remarque du chevalier Temple, *Que la poësie doit réunir ce que la musique, la peinture, & l'éloquence ont de force & de beauté.* Mais comme la poësie ne differe de l'éloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthousiasme; on aime mieux dire que la poësie emprunte son harmonie de la musique, sa passion de la peinture, sa force & sa justesse de la philosophie.

L'harmonie du style, dans le Télémaque.

Le style du Télémaque est poli, net, coulant; magnifique; il a toute la richesse d'Homère, sans avoir son abondance de paroles. Il ne tombe jamais dans les rédites; quand il parle des mêmes choses, il ne rappelle point les mêmes images. Toutes ses périodes rempliſſent l'oreille par leur nombre & leur cadence; rien ne choque; point de mots durs, point de termes abstraits, ni de tours affectés. Il ne parle jamais pour parler, ni simplement pour plaire; toutes ses paroles font penser, & toutes ses pensées tendent à nous rendre bons.

* L'Abbé Terrasson Diss. sur l'Iliade.

Les

Excellence des peintures du Télémaque.

Les images de notre poëte ſont auſſi parfaites, que ſon ſtyle eſt harmonieux. Peindre, c'eſt non ſeulement décrire les choſes, mais en repréſenter les circonſtances, d'une manière ſi vive & ſi touchante, qu'on s'imagine les voir. L'auteur du Télémaque peint les paſſions avec art : il avoit étudié le cœur de l'homme, & en connoiſſoit tous les reſſorts. En liſant ſon Poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir ; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler : il échauffe, il remue, il entraine : on ſent toutes les paſſions qu'il décrit.

Des comparaiſons & des deſcriptions du Télémaque.

Les poëtes ſe ſervent ordinairement de deux ſortes de peintures, les comparaiſons & les deſcriptions. Les comparaiſons du Télémaque ſont juſtes & nobles. L'auteur n'élève pas trop l'eſprit au-deſſus de ſon ſujet par des métaphores outrées ; il ne l'embarraſſe pas non plus par une trop grande foule d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les deſcriptions des anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les ſacrifices, &c. ſans s'étendre ſur les minuties qui font languir la narration, ſans rabaiſſer la majeſté du poëme épique par la deſcription des choſes baſſes & au-deſſous de la dignité de l'ouvrage. Il deſcend quelquefois dans le détail ; mais il ne dit rien qui ne mérite attention, & qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il ſuit la nature dans toutes ſes variétés. Il ſavoit bien que tout diſcours doit avoir ſes inégalités : tantôt ſublime, ſans être guindé ; tantôt naïf, ſans être bas. C'eſt un faux goût, que de vouloir toujours embellir. Ses deſcriptions ſont magnifiques, mais naturelles ; ſimples, & cependant agréables. Il peint non ſeulement d'aprés nature, mais ſes tableaux ſont toujours aimables. Il unit enſemble la vérité du deſſein, & la beauté du coloris ; la vivacité d'Homère, & la nobleſſe de Virgile. Ce n'eſt pas tout : les deſcriptions de ce poëme ſont non-ſeulement deſtinées à plaire, mais elles ſont toutes inſtructives. Si l'auteur parle de la vie paſtorale, c'eſt pour recommander l'aimable ſimplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combats, ce n'eſt pas ſeulement pour célébrer les funérailles d'un ami ou d'un père ; c'eſt pour choiſir un roi qui ſurpaſſe tous les autres par la force de l'eſprit & du corps, & qui ſoit également capable de ſoutenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous repréſente

les

les horreurs d'un naufrage, c'eſt pour inſpirer à ſon héros la fermeté de cœur, & l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces deſcriptions, & y trouver de ſemblables beautés. Je me contenterai de remarquer, que dans cette nouvelle édition, la ſculpture de la redoutable Egide que Minerve envoya à Télémaque, eſt pleine d'art, & renferme cette morale ſublime : que le bouclier d'un prince, & le ſoutien d'un état, ſont les bonnes mœurs, les ſciences & l'agriculture : qu'un roi armé par la ſageſſe cherche toujours la paix & trouve des reſſources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple inſtruit & laborieux, dont l'eſprit & le corps ſont également accoutumés au travail.

Philoſophie du Télémaque.

La poëſie tire ſa force & ſa juſteſſe de la philoſophie. Dans le Télémaque, on voit par tout une imagination riche, vive, agréable, & néanmoins un eſprit juſte & profond. Ces deux qualités ſe rencontrent rarement dans un auteur. Il faut que l'ame ſoit dans un mouvement preſque continuel, pour inventer, pour paſſionner, pour imiter, & en même temps dans une tranquillité parfaite, pour juger en produiſant, & choiſir, entre mille penſées qui ſe préſentent, celle qui convient. Il faut que l'imagination ſouffre une eſpèce de tranſport & d'enthouſiaſme ; pendant que l'eſprit, paiſible dans ſon empire, la retient & la tourne où il veut. Sans cette paſſion qui anime tout, les diſcours deviennent froids, languiſſans, abſtraits, hiſtoriques. Sans ce jugement qui règle tout, ils ſont ſans juſteſſe & ſans vraie beauté.

Comparaiſon de la poëſie du Télémaque avec Homère & Virgile.

Le feu d'Homère, ſur-tout dans l'Iliade, eſt impétueux & ardent comme un tourbillon de flâme qui embraſe tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toujours uniment & également. Celui du Télémaque échauffe & éclaire tout enſemble, ſelon qu'il faut perſuader, ou paſſionner. Quand cette flâme éclaire, elle fait ſentir une douce chaleur, qui n'incommode point. Tels ſont les diſcours de Mentor ſur la politique, & de Télémaque ſur le ſens des lois de Minos, &c. Ces idées pures rempliſſent l'eſprit de leur paiſible lumière. Là l'enthouſiaſme & le feu poëtique ſeroient nuiſibles, comme les rayons trop ardens du ſoleil qui éblouiſſent. Quand il n'eſt plus queſtion de raiſonner, mais d'agir ; quand on a

vu clairement la vérité ; quand les réflections ne viennent que d'irréſolution, alors le poëte excite un feu & une paſſion qui détermine, & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de ſe rendre à la vérité. L'épiſode des amours de Télémaque dans l'ile de Calypſo, eſt plein de ce feu.

Ce mélange de lumière & d'ardeur diſtingue notre poëte d'Homère & de Virgile. L'enthouſiaſme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre& paſſer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'e & de ſon grand génie, qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuſe magnificence, le jugement & la conduite de Virgile dégénèrent quelquefois en une régularité trop compaſſée, où il ſemble plutôt hiſtorien que poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux poëtes philoſophes & modernes, que le premier. N'eſt-ce pas qu'ils ſentent qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du poëte Latin, que le beau feu du poëte Grec que la *nature* ſeule peut donner ?

Notre auteur doit plaire à toutes ſortes de poëtes, tant à ceux qui ſont philoſophes, qu'a ceux qui n'admirent que l'enthouſiaſme. Il a uni les lumières de l'eſprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la vérité en philoſophe ; il fait aimer la vérité prouvée, par les ſentimens qu'il excite. Tout eſt ſolide, vrai, convenable à la perſuaſion ; ni jeux d'eſprit, ni penſées brillantes qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'auteur. Il a ſuivi ce grand précepte de Platon, qui dit, qu'en écrivant on doit toujours ſe cacher, diſparoître, ſe faire oublier, pour ne produire que les vérités qu'on veut perſuader, & les paſſions qu'on veut purifier.

Dans le Télémaque tout eſt raiſon, tout eſt ſentiment. C'eſt ce qui le rend un poëme de toutes les nations, & de tous les ſiècles. Tous les étrangers en ſont également touchés. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la langue Françoiſe, n'effacent point ſes beautés originales. La* ſavante apologiſte d'Homère nous aſſure, que le poëte Grec perd infiniment par une traduction ; qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire paſſer la force, la nobleſſe, & l'ame de ſa poëſie. Mais on oſe dire que

* Madame Dacier.

le

le Télémaque conservera toujours en toutes sortes de langues, sa force, sa noblesse, son ame, & ses beautés essentielles. C'est que l'excellence de ce poëme ne consiste pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'imagination ; mais dans un goût sublime de la vérité, dans des sentimens nobles & élevés, & dans la manière naturelle, délicate, & judicieuse de les traiter. De pareilles beautés sont des toutes les langues, de tous les temps, de tous les pays, & touchent également les bons esprits & les grandes ames dans tout l'univers.

Première objection contre le Télémaque.

On a formé plusieurs objections contre le Télémaque : 1. Qu'il n'est pas en vers.

Reponse.

La versification, selon Aristote, Denys d'Halicarnasse & Strabon, n'est pas essentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en prose, comme on écrit des tragédies sans rimes. On peut faire des vers sans poësie, & être tout poëtique sans faire des vers par art : mais il faut naître poëte. Ce qui fait la poësie, ce n'est pas le nombre fixe & la cadence réglée des syllables ; mais le sentiment qui anime tout, la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la variété des images. C'est l'enthousiasme, le feu, l'impétuosité, la force, un je ne sais quoi, dans les paroles & les pensées, que la nature seule peut donner. On trouve toutes ces qualités dans le Télémaque. L'auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Phérécide, Hécatée : *Il a imité parfaitement la poësie, en rompant seulement la mesure ; mais il a conservé toutes les autres beautés poëtiques.*

Notre âge retrouve un Homère
Dans ce poëme salutaire,
Par le vertu même inventé ;
Les nymphes de la double cime
Ne l'affranchirent de la rime,
Qu'en faveur de la verité *.

De plus, je ne sais si la gêne des rimes, la régularité scrupuleuse de notre construction Européenne, jointe à ce nombre fixe & mesuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'essor & la passion de la poësie heroïque. Pour bien émouvoir les passions, on doit souvent retrancher l'ordre & la liaison. Voilà pourquoi les Grecs & les

* *Ode à Messieurs de l'Académie, par M. de la Motte.* Première Ode.

Romains,

Romains, qui peignoient tout avec vivacité & avec goût, uſoient des inverſions de phraſes ; leurs mots n'avoient point de place fixe ; ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les langues de l'Europe ſont un compoſé du Latin, & des jargons de toutes les nations barbares qui renverſèrent l'empire Romain. Ces peuples du nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de ſyntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle variété de longues & de brèves, qui imite ſi bien les mouvemens délicats de l'âme. Ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Eſpagnols ont tâché d'affranchir leur verſification de la gêne des rimes. Un poëte * Anglois y a réuſſi merveilleuſement, & a commencé même avec ſuccès d'introduire les inverſions de phraſes dans ſa langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Seconde objection contre le Télémaque.

Quelques-uns, par une ignorance groſſière de la noble liberté du poëme épique, ont reproché au Télémaque qu'il eſt plein d'anachroniſmes.

Reponse.

L'auteur de ce poëme n'a fait qu'imiter le prince des poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon † n'etoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion du Télémaque frère de cette Didon, Séſoſtris, qu'on dit avoir vécu vers le même tems, &c. ne ſont pas plus des fautes que l'anachroniſme de Virgile. Pourquoi condamner un poëte de manquer quelquefois à l'ordre des temps, puiſque c'eſt une beauté que de manquer quelquefois à l'ordre de la nature ? Il ne ſeroit pas permis de contredire un point d'hiſtoire d'un tems peu éloigné : mais dans l'antiquité reculée, dont les annales ſont ſi incertaines & enveloppées de tant d'obſcurités, il eſt permis d'accommoder les traditions anciennes à ſon ſujet. C'eſt l'idée d'Ariſtote, confirmée par Horace. Quelques hiſtoriens ont écrit que Didon étoit chaſte ; Pénélope impudique ; qu'Helène n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie. Ho-

* Milton, & après lui quantité d'autres.

† Selon la chronologie du célèbre Newton, ces deux perſonnages étoient contemporains.

mère & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'hiſtoire, pour rendre leurs fables plus inſtructives. Pourquoi ne ſera-t-il pas permis à l'auteur du Télémaque, pour l'inſtruction d'un jeune prince, de raſſembler les héros de l'antiquité, Télémaque, Séſoſtris, Neſtor, Idoménée, Pygmalion, Adraſte, pour unir dans un même tableau les différens caractères des princes bons & mauvais, dont il falloit imiter les vertus, & éviter les vices ?

Troiſième objection contre le Télémaque.

On trouve à redire que l'auteur du Télémaque ait inſéré l'hiſtoire des amours de Calypſo & d'Eucharis dans ſon poëme, & pluſieurs deſcriptions ſemblables, qui paroiſſent, dit-on, trop paſſionnées.

Reponse.

La meilleure réponſe a cette objection, c'eſt l'effet qu'avoit produit le Télémaque dans le cœur du prince pour qui il avoit été écrit. Les perſonnes d'une condition commune n'ont pas le même beſoin d'être précautionnées contre les écueils, auxquels l'élévation & l'autorité expoſent ceux qui ſont deſtinés à régner. Si notre poëte avoit écrit pour un homme qui eût dû paſſer ſa vie dans l'obſcurité, ces deſcriptions lui auroient été moins néceſſaires. Mais pour un jeune prince, au milieu d'une cour où la galanterie paſſe pour politeſſe, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaiſirs, & où tout ce qui l'environne n'eſt occupé qu'à le ſéduire ; pour un tel prince, dis-je, rien n'étoit plus néceſſaire que de lui repréſenter avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette ſageſſe qu'on trouve dans le Télémaque, tous les détours ſéduiſans de l'amour inſenſé ; que de lui peindre ce vice dans ſon beau imaginaire, pour lui faire ſentir enſuite ſa difformité réelle ; & que de lui montrer l'abîme dans toute ſa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice ſi affreux. C'étoit donc une ſageſſe digne de notre auteur, que de précautionner ſon élève contre les folles paſſions de la jeuneſſe par la fable de Calypſo, & de lui donner dans l'hiſtoire d'Antiope l'exemple d'un amour chaſte & légitime. En nous repréſentant ainſi cette paſſion tantôt comme une foibleſſe indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un héros, il nous montre que l'amour n'eſt pas au-deſſous de la majeſté de l'Epopée ; & il réunit par-la dans ſon poëme les paſſions tendres

tendres des Romans modernes, avec les vertus héroïques de la poëſie ancienne.

Quatrième objection contre le Télémaque.

Quelques-uns croyent que l'auteur du Télémaque épuiſe trop ſon ſujet, par l'abondance & la richeſſe de ſon génie. Il dit tout, & ne laiſſe rien à penſer aux autres. Comme Homère, il met la nature tout entière devant les yeux. On aime mieux un auteur, qui, comme Horace, renferme un grand ſens en peu de mots, & donne le plaiſir d'en développer l'étendue.

Reponse.

Il eſt vrai que l'imagination ne peut rien ajouter aux peintures de notre poëte ; mais l'eſprit en ſuivant ſes idées s'ouvre & s'étend. Quand il s'agit ſeulement de peindre, ſes tableaux ſont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut inſtruire, ſes lumières ſont fécondes & nous y développons une vaſte étendue de penſées. Il ne laiſſe rien à imaginer, mais il donne infiniment à penſer. C'eſt ce qui convenoit au caractère du prince pour qui ſeul l'ouvrage a été fait. On démêloit en lui, au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuſe, un génie élevé & étendu, qui le rendoient ſenſible aux beaux endroits d'Homère & de Virgile. Ce fut ce qui inſpira à l'auteur le deſſein d'un poëme, qui renfermeroit également les beautés de l'un & de l'autre poëte. Cette affluence de belles images étoit néceſſaire pour occuper l'imagination, & former le goût du prince. On voit aſſez que ces beautés n'auroient pas plus coûté à ſupprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de deſſein que d'abondance, pour répondre aux beſoins du prince & aux vues de l'auteur.

Cinquième objection contre le Télémaque.

On a objecté, que le héros & la fable de ce poëme n'ont point de rapport à la nation Françoiſe. Homère & Virgile ont intéreſſé les Grecs & les Romains, en choiſiſſant des actions & des acteurs dans les hiſtoires de leurs pays.

Reponse.

Si l'auteur n'a pas intéreſſé particulièrement la nation Françoiſe, il a fait plus, il a intéreſſé tout le genre humain. Son plan eſt encore plus vaſte que celui de l'un & de l'autre des deux poëtes anciens. Il eſt plus grand d'inſtruire tous les hommes enſemble, que de borner ſes préceptes à un pays particulier. L'amour propre veut qu'on rapporte tout à ſoi, & ſe

trouve même dans l'amour de la patrie ; mais une ame généreuſe doit avoir des vues plus étendues.

D'ailleurs, quel intérêt la France n'a-t-elle point pris à un ouvrage, qui lui avoit formé un prince le plus propre à la gouverner un jour ſelon ſes beſoins & ſes déſirs, en père des peuples & en héros Chrétien ? Ce qu'on a vu de ce prince donnoit l'eſpérance & les prémices de cet avenir ; les voiſins de la France y prenoient déjà part comme à un bonheur univerſel. La fable du prince *Grec* dévenoit l'hiſtoire du prince *François*.

L'auteur avoit un deſſein plus grand que celui de plaire à ſa nation ; il vouloit la ſervir à ſon inſçu, en contribuant à lui former un prince, qui, juſques dans les jeux de ſon enfance, paroiſſoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cet auguſte enfant aimoit la fable & la mythologie ; il falloit profiter de ſon goût, lui faire voir dans ce qu'il eſtimoit le ſolide & le beau, le ſimple & le grand, & lui imprimer par des faits touchans les principes généreux, qui pouvoient le précautionner contre les dangers de la plus haute naiſſance & de la puiſſance ſuprême. Dans ce deſſein, un héros Grec, & un poëme d'après Homère & Virgile, les hiſtoires des pays, des temps, & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite, & peut-être unique, pour mettre l'auteur en pleine liberté de peindre, avec vérité & avec force, tous les écueils qui menacent les ſouverains dans toute la ſuite des ſiècles.

Il arrive par une conſequence naturelle & néceſſaire, que ces vérités univerſelles peuvent quelquefois paroître avoir du rapport aux hiſtoires du temps, & aux ſituations actuelles ; mais ce ne ſont jamais que des rapports généraux, indépendans de toute application particulière ; il falloit bien que les fictions deſtinées à former l'enfance du jeune prince, renfermaſſent des préceptes pour tous les momens de ſa vie.

Cette convenance des moralités générales à toutes ſortes de circonſtances, fait admirer la fécondité, la profondeur & la ſageſſe de l'auteur ; mais elle n'excuſe pas l'injuſtice de ſes ennemis, qui ont voulu trouver dans ſon Télémaque certaines allégories odieuſes, & changer les deſſeins les plus ſages & les plus modérés en des ſatires outrageantes contre tout ce qu'il reſpectoit le plus. On avoit renverſé les caractères, pour y trouver des rapports imaginaires,

imaginaires, & pour empoisonner les intentions les plus pures. L'auteur devoit-il supprimer ces maximes fondamentales d'une morale & d'une politique si saine & si convenable, parce que la manière la plus sage de les dire ne pouvoit les mettre à couvert des interprétations de ceux qui ont le goût d'une basse malignité ?

Notre illustre auteur a donc réuni dans son poëme les plus grandes beautés des anciens. Il a tout l'enthousiasme & l'abondance d'Homère, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le poëte Grec, il peint tout avec force, simplicité & vie, avec variété dans la fable, & diversité dans les caractères ; ses réflexions sont morales, ses descriptions vives, son imagination féconde ; par-tout ce beau feu que la nature seule peut donner. Comme le poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caractères, l'ordre & les règles de l'art. Son jugement est profond, & ses pensées élevées, tandis que le naturel s'unit au noble, & le simple au sublime. Par-tout l'art devient nature. Mais le héros de notre poëte est plus parfait que ceux d'Homère & de Virgile, sa morale est plus pure & ses sentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'auteur du Télémaque a montré par ce poëme, que la nation Françoise est capable de toute la délicatesse des Grecs, & de tous les grands sentimens des Romains. L'éloge de l'auteur est celui de sa nation.

FIN DU DISCOURS DE M. RAMSAY.

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Télémaque conduit par Minerve, ſous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'île de la Déeſſe Calypſo, qui regrettoit encore le départ d'Ulyſſe. La Déeſſe le reçoit favorablement, conçoit de la paſſion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande le récit de ſes aventures. Il lui raconte ſon voyage à Pylos & à Lacédémone ; ſon naufrage ſur la côte de Sicile ; le péril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchiſe ; le ſecours que Mentor & lui donnèrent à Aceſte dans une incurſion de Barbares, & le ſoin que ce Roi eut de reconnoître ce ſervice, en leur donnant un vaiſſeau Tyrien pour retourner en leur pays.

CALYPSO ne pouvoit ſe conſoler du départ d'Ulyſſe. Dans ſa douleur, elle ſe trouvoit malheureuſe d'être immortelle. Sa grotte ne réſonnoit plus de ſon chant : les nymphes qui la ſervoient n'oſoient lui parler. Elle ſe promenoit ſouvent ſeule ſur les gazons fleuris dont un printemps éternel bordoit ſon île ; mais ces beaux lieux, loin de modérer ſa douleur, ne faiſoient que lui rappeller le triſte ſouvenir d'Ulyſſe, qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile

ſur

ſur le rivage de la mer, qu'elle arroſoit de ſes larmes ; & elle étoit ſans ceſſe tournée vers le côté où le vaiſſeau d'Ulyſſe, fendant les ondes, avoit diſparu à ſes yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées çà & là ſur le ſable, un gouvernail, un mât, des cordages flottans ſur la côte : puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paroiſſoit âgé, l'autre, quoique jeune, reſſembloit à Ulyſſe : il avoit ſa douceur & ſa fierté, avec ſa taille & ſa démarche majeſtueuſe. La déeſſe comprit que c'étoit Télémaque fils de ce héros : mais quoique les dieux ſurpaſſent de loin en connoiſſance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'eſt que les dieux ſupérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît ; & Minerve, qui accompagnoit Télémaque ſous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connue de Calypſo. Cependant Calypſo ſe réjouiſſoit d'un naufrage qui mettoit dans ſon île le fils d'Ulyſſe, ſi ſemblable à ſon père. Elle s'avance vers lui ; & ſans faire ſemblant de ſavoir qui il eſt : D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon île ? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. Elle tâchoit de couvrir ſous ces paroles menaçantes la joie de ſon cœur, qui éclatoit malgré elle ſur ſon viſage.

Télémaque lui répondit : O vous, qui que vous ſoyez, mortelle ou déeſſe, quoiqu'à vous voir on ne puiſſe vous prendre que pour une divinité, ſeriez-vous inſenſible au malheur d'un fils, qui, cherchant ſon père à la merci des vents & des flots, a vu briſer ſon navire contre vos rochers ? Quel eſt donc votre père que vous cherchez, reprit la déeſſe ? Il ſe nomme Ulyſſe, dit Télémaque : c'eſt un des rois qui ont, après un ſiège de dix ans, renverſé la fameuſe Troye. Son nom fut celèbre dans toute la Grèce & dans toute l'Aſie, par ſa valeur dans les combats, & plus encore par ſa ſageſſe dans les conſeils. Maintenant, errant dans toute l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles : ſa patrie ſemble fuir devant lui. Pénélope ſa femme, & moi qui ſuis ſon fils, nous avons perdu l'eſpérance de le revoir. Je cours, avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre

où

où il eſt. Mais que diſ-je ? peut-être qu'il eſt maintenant enſeveli dans les profonds abymes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs ; & ſi vous ſavez, ô déeſſe, ce que les deſtinées ont fait pour ſauver ou pour perdre Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Télémaque.

Calypſo, étonnée & attendrie de voir dans une ſi vive jeuneſſe tant de ſageſſe & d'éloquence, ne pouvoit raſſaſier ſes yeux en le regardant ; & elle demeuroit en ſilence. Enfin elle lui dit : Télémaque, nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à votre père. Mais l'hiſtoire en eſt longue ; il eſt temps de vous délaſſer de tous vos travaux : venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils : venez, vous ſerez ma conſolation dans cette ſolitude ; & je ferai votre bonheur, pourvu que vous ſachiez en jouir.

Télémaque ſuivoit la déeſſe, environnée d'une foule de jeunes nymphes au deſſus deſquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt éleve ſes branches épaiſſes au deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de ſa beauté, la riche pourpre de ſa robe longue & flottante, ſes cheveux noués par derrière nègligemment, mais avec grace, le feu qui ſortoit de ſes yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor, les yeux baiſſés, gardant un ſilence modeſte, ſuivoit Télémaque.

On arrive à la porte de la grotte de Calypſo, où Télémaque fut ſurpris de voir, avec une apparence de ſimplicité ruſtique, tout ce qui peut charmer les yeux. On n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni ſtatues : cette grotte étoit taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles & de coquilles ; elle étoit tapiſſée d'une jeune vigne, qui étendoit ſes branches ſouples, également de tous côtés. Les doux zéphyrs conſervoient en ce lieu, malgré les ardeurs du ſoleil, une délicieuſe fraîcheur : des fontaines coulant avec un doux murmure ſur des prés ſemés d'amarantes & de violettes, formoient en divers lieux des bains auſſi purs & auſſi clairs que le cryſtal : mille fleurs naiſſantes émailloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée. Là, on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur, qui ſe renouvelle dans toutes les ſaiſons, répand le plus doux de tous les parfums ; ce bois ſembloit couronner

ronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du ſoleil ne pouvoient percer : là, on n'entendoit jamais que le chant des oiſeaux, ou le bruit d'un ruiſſeau, qui, ſe précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la déeſſe étoit ſur le penchant d'une colline : de là on découvroit la mer, quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle ſe briſoit en gémiſſant, & élevant ſes vagues comme des montagnes : d'un autre côté, on voyoit une rivière où ſe formoient des îles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes ſuperbes juſques dans les nues. Les divers canaux, qui formoient ces îles, ſembloient ſe jouer dans la campagne : les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avoient une eau paiſible & dormante ; d'autres, par de longs détours, revenoient ſur leurs pas, comme pour remonter vers leur ſource, & ſembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On appercevoit de loin des collines & des montagnes qui ſe perdoient dans les nues, & dont la figure bizarre formoit un horizon à ſouhait pour le plaiſir des yeux. Les montagnes voiſines étoient couvertes de pampre verd qui pendoit en feſtons : le raiſin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit ſe cacher ſous les feuilles, & la vigne étoit accablée ſous ſon fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faiſoient un grand jardin.

Calypſo ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit : Repoſez-vous ; vos habits ſont mouillés, il eſt temps que vous en changiez : enſuite nous nous reverrons ; & je vous raconterai des hiſtoires dont votre cœur ſera touché. En même temps, elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus ſecret & le plus reculé d'une grotte voiſine de celle où la déeſſe demeuroit. Les nymphes avoient eu ſoin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cèdre, dont la bonne odeur ſe répandoit de tous côtés ; & elles y avoient laiſſé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque voyant qu'on lui avoit deſtiné une tunique d'une laine fine dont la blancheur effaçoit

celle

celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaiſir qui eſt naturel à un jeune homme, en conſidérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave : Sont-ce donc là, ô Télémaque, les penſées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulyſſe ? Songez plutôt à ſoutenir la réputation de votre père, & à vaincre la fortune qui vous perſécute. Un jeune homme qui aime à ſe parer vainement comme une femme, eſt indigne de la ſageſſe & de la gloire : la gloire n'eſt dûe qu'à un cœur qui ſait ſouffrir la peine & fouler aux pieds les plaiſirs.

Télémaque répondit, en ſoupirant : Que les dieux me faſſent périr plutôt que de ſouffrir que la molleſſe & la volupté s'emparent de mon cœur ! Non, non, le fils d'Ulyſſe ne ſera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & efféminée. Mais quelle faveur du ciel nous a fait trouver, après notre naufrage, cette déeſſe, ou cette mortelle qui nous comble de biens ?

Craignez, répartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux ; craignez ſes trompeuſes douceurs, plus que les écueils qui ont briſé votre navire : le naufrage & la mort ſont moins funeſtes que les plaiſirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeuneſſe eſt préſomptueuſe, elle ſe promet tout d'elle-même : quoique fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre : elle ſe confie légèrement & ſans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flatteuſes de Calypſo, qui ſe gliſſeront comme un ſerpent ſous les fleurs ; craignez ce poiſon caché : défiez-vous de vous-même, & attendez toujours mes conſeils.

Enſuite ils retournèrent auprès de Calypſo, qui les attendoit. Les nymphes, avec leurs cheveux treſſés & des habits blancs, ſervirent d'abord un repas ſimple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiſeaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fléches à la chaſſe : un vin plus doux que le nectar couloit des grands vaſes d'argent dans des taſſes d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printemps promet & que l'automne répand ſur la terre. En même temps quatre

jeunes

jeunes nymphes ſe mirent à chanter. D'abord elles chantèrent le combat des dieux contre les géans ; puis les amours de Jupiter & de Sémelé, la naiſſance de Bacchus & ſon éducation conduite par le vieux Silène ; la courſe d'Atalante, & d'Hippomène qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Heſpérides : enfin la guerre de Troye fut auſſi chantée ; les combats d'Ulyſſe & ſa ſageſſe furent élevés juſqu'aux cieux. La première des nymphes, qui s'appelloit Leucothoë, joignit les accords de ſa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de ſon père, les larmes qui coulèrent le long de ſes joues donnèrent un nouveau luſtre à ſa beauté. Mais comme Calypſo apperçut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit ſaiſi de douleur, elle fit ſigne aux nymphes. A l'inſtant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la deſcente d'Orphée aux enfers pour en retirer ſa chère Euridice.

Quand le repas fut fini, la déeſſe prit Télémaque, & lui parla ainſi : Vous voyez, fils du grand Ulyſſe, avec quelle faveur je vous reçois. Je ſuis immortelle : nul mortel ne peut entrer dans cette île ſans être puni de ſa témérité ; & votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, ſi d'ailleurs je ne vous aimois. Votre père a eu le même bonheur que vous ; mais, hélas ! il n'a pas ſu en profiter. Je l'ai gardé long-temps dans cette île : il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel ; mais l'aveugle paſſion de retourner dans ſa miſérable patrie lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il ne reverra jamais. Il voulut me quitter, il partit ; & je fus vengée par la tempête : ſon vaiſſeau, après avoir été long-temps le jouet des vents, fut enſeveli dans les ondes. Profitez d'un ſi triſte exemple. Après ſon naufrage, vous n'avez plus rien à eſpérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'île d'Ithaque après lui : conſolez-vous de l'avoir perdu, puiſque vous trouvez ici une divinité prête à vous rendre heureux, & un royaume qu'elle vous offre. La déeſſe ajouta à ces paroles de longs diſcours pour montrer combien Ulyſſe avoit été heureux auprès d'elle : elle raconta ſes aventures dans la caverne du Cyclope Polyphême, & chez Antiphates, roi des Leſtrigons : elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'île de Circé, fille

du

du Soleil, ni les dangers qu'il avoit courus entre Scylla & Charybde. Elle repréſenta la dernière tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle : elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle ſupprima ſon arrivée dans l'île des Phéaciens.

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être ſi bien traité de Calypſo, reconnut enfin ſon artifice, & la ſageſſe des conſeils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots : O déeſſe, pardonnez à ma douleur ; maintenant je ne puis que m'affliger ; peut-être que dans la ſuite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez : laiſſez-moi en ce moment pleurer mon père ; vous ſavez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré.

Calypſo n'oſa d'abord le preſſer d'avantage ; elle feignit même d'entrer dans ſa douleur, & de s'attendrir pour Ulyſſe. Mais, pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles avantures il étoit ſur ſes côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, ſeroit trop long. Non, non, répondit-elle ; il me tarde de les ſavoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le preſſa long-temps. Enfin il ne put lui réſiſter ; & il parla ainſi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres rois revenus du ſiège de Troye, des nouvelles de mon père. Les amans de ma mère Pénélope furent ſurpris de mon départ ; j'avois pris ſoin de le leur cacher, connoiſſant leur perfidie. Neſtor, que je vis à Pylos, ni Ménélas, qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre ſi mon père étoit encore en vie. Laſſé de vivre toujours en ſuſpens & dans l'incertitude, je me réſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon père avoit été jetté par les vents. Mais le ſage Mentor, que vous voyez ici préſent, s'oppoſoit à ce téméraire deſſein ; il me répreſentoit d'un côté, les Cyclopes, géans monſtrueux qui dévorent les hommes ; de l'autre, la flotte d'Enée & des Troyens, qui étoit ſur ces côtes. Ces Troyens, diſoit-il, ſont animés contre tous les Grecs ; mais ſur-tout ils répandroient avec plaiſir le ſang du fils d'Ulyſſe. Retournez, continuoit-il, en Ithaque : peut-

être

être que votre père, aimé des dieux, y ſera auſſitôt que vous. Mais ſi les dieux ont réſolu ſa perte, s'il ne doit jamais revoir ſa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre ſageſſe à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Grèce un roi auſſi digne de régner que le fut jamais Ulyſſe lui-même. Ces paroles étoient ſalutaires : mais je n'étois pas aſſez prudent pour les écouter ; je n'écoutai que ma paſſion. Le ſage Mentor m'aima juſqu'à me ſuivre dans un voyage téméraire, que j'entreprenois contre ſes conſeils ; & les dieux permirent que je fiſſe une faute qui devoit ſervir à me corriger de ma préſomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypſo regardoit Mentor. Elle étoit étonnée : elle croyoit ſentir en lui quelque choſe de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ſes penſées confuſes : ainſi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laiſſer voir ſon trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, & ſatisfaites ma curioſité. Télémaque reprit ainſi :

Nous eûmes aſſez long-temps un vent favorable pour aller en Sicile ; mais enſuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, & nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs, nous apperçûmes d'autres vaiſſeaux expoſés au même péril ; & nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaiſſeaux d'Enée : ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Je compris alors, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeuneſſe imprudente m'avoit empêché de conſiderer attentivement. Mentor parut, dans ce danger, non ſeulement ferme & intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire : c'étoit lui qui m'encourageoit ; je ſentois qu'il m'inſpiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote étoit troublé. Je lui diſois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refuſé de ſuivre vos conſeils ? ne ſuis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même, dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du paſſé, ni modération pour ménager le préſent ? O ! ſi jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi : c'eſt vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor, en ſouriant, me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite ; il ſuffit que vous la ſentiez, & qu'elle vous ſerve à être une autre fois plus modéré dans vos déſirs. Mais, quand le péril ſera paſſé, la préſomption reviendra peut-être. Maintenant il faut ſe ſoutenir par le courage. Avant que de ſe jetter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre ; mais quand on y eſt, il ne reſte plus qu'à le mépriſer. Soyez donc le digne fils d'Ulyſſe ; montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent

La douceur & le courage du ſage Mentor me charmèrent ; mais je fus encore bien plus ſurpris quand je vis avec quelle addreſſe il nous delivra des Troyens. Dans le moment où le ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens, nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaiſſeaux qui étoit preſque ſemblable au nôtre, & que la tempête, avoit écarté. La poupe en étoit couronnée de certaines fleurs : il ſe hâta de mettre ſur notre poupe des couronnes de fleurs ſemblables ; il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens. Il ordonna à nos rameurs de ſe baiſſer le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état, nous paſſâmes au milieu de leur flotte : ils pouſsérent des cris de joie en nous voyant, comme en revoyant les compagnons qu'ils avoient crus perdus : nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller aſſez long-temps avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derrière ; &, pendant que les vents impétueux les pouſſoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames ſur la côte voiſine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet. Mais ce que nous cherchions n'étoit guère moins funeſte que la flotte qui nous faiſoit fuir : nous trouvâmes ſur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs. C'etoit la que régnoit le vieux Aceſte ſorti de Troye. A peine fûmes-nous arrivés ſur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'île armés pour les ſurprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaiſſeau, dans le premier emportement ; ils égorgent tous nos compagnons ; ils ne réſervent que

Mentor

Mentor & moi pour nous préſenter à Aceſte, afin qu'il pût ſavoir de nous quels étoient nos deſſeins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville, les mains liées derrière le dos; & notre mort n'étoit retardée que pour nous faire ſervir de ſpectacle à un peuple cruel, quand on ſauroit que nous étions Grecs.

On nous préſenta d'abord à Aceſte, qui, ténant ſon ſceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & ſe préparoit à un grand ſacrifice. Il nous demanda, d'un ton ſévère, quel étoit notre pays & le ſujet de notre voyage. Mentor ſe hâta de répondre & lui dit: Nous venons des côtes de la grande Heſpérie, & notre patrie n'eſt pas loin de là. Ainſi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceſte, ſans l'écouter davantage, & nous prénant pour des étrangers qui cachoient leur deſſein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voiſine, où nous ſervirions en eſclaves ſous ceux qui gouvernoient ſes troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai: O roi! faites-nous mourir, plutôt que de nous traiter ſi indignement; ſachez que je ſuis Télémaque, fils du ſage Ulyſſe, roi des Ithaciens. Je cherche mon père dans toutes les mers: ſi je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la ſervitude, ôtez-moi la vie, que je ne ſaurois ſupporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulyſſe, dont les artifices avoient renverſé la ville de Troye. O fils d'Ulyſſe! me dit Aceſte, je ne puis refuſer votre ſang aux mânes de tant de Troyens que votre père a précipités ſur les rivages du noir Cocyte; vous, & celui qui vous mene, vous périrez. En même temps un vieillard de la troupe propoſa au roi de nous immoler ſur le tombeau d'Anchiſe: leur ſang, diſoit-il, ſera agréable à l'ombre de ce héros; Enée même, quand il ſaura un tel ſacrifice, ſera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette propoſition; & on ne ſongea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menoit ſur le tombeau d'Anchiſe. On y avoit dreſſé deux autels, où le feu ſacré étoit allumé: le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux; on nous avoit con-

ronnés de fleurs, & nulle compaſſion ne pouvoit garantir notre vie ; c'étoit fait de nous, quand Mentor demandant tranquillement à parler au roi, lui dit :

O Aceſte ! ſi le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La ſcience que j'ai acquiſe des préſages & de la volonté des dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours ſoient écoulés, vous ſerez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville & pour ravager tout votre pays : hâtez-vous de les prévenir : mettez vos peuples ſous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles, les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction eſt fauſſe, vous ſerez libre de nous immoler dans trois jours : ſi, au contraire, elle eſt véritable, ſouvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceſte fut étonné de ces paroles, que Mentor lui diſoit avec une aſſurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger ! que les dieux, qui vous ont ſi mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une ſageſſe qui eſt plus eſtimable que toutes les proſpérités. En même temps il retarda le ſacrifice, & donna avec diligence les ordres néceſſaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés, que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfans les larmes aux yeux, qui ſe retiroient dans la ville. Les troupeaux de bœufs mugiſſans & de brebis bélantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver aſſez d'étables pour être mis à couvert. C'étoient de toutes parts des bruits confus de gens qui ſe pouſſoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient, ſans ſavoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville, ſe croyant plus ſages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un impoſteur, qui avoit fait une fauſſe prédiction pour ſauver ſa vie.

Avant la fin du troiſième jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces penſées, on vit ſur le penchant des montagnes voiſines un tourbillon de pouſſière ; puis on apperçut une

une troupe innombrable de barbares armés : c'étoient les Himériens, peuple féroce, avec les nations qui habitent ſur les monts Nébrodes, & ſur le ſommet d'Agragas, où règne un hiver que les zéphyrs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient mépriſé la prédiction de Mentor perdirent leurs eſclaves & leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grecs ; nos ennemis deviennent nos amis fidèles. Les dieux vous ont envoyés pour nous ſauver : je n'attends pas moins de votre valeur que de la ſageſſe de vos conſeils ; hâtez-vous de nous ſecourir.

Mentor montre dans ſes yeux une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance ; il range les ſoldats d'Aceſte, marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin. Je le ſuis de plus près, mais je ne puis égaler ſa valeur. Sa cuiraſſe reſſembloit, dans le combat, à l'immortelle Egide : la mort couroit de rang en rang par-tout ſous ſes coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le ſang ; & les bergers, loin de ſecourir le troupeau, fuient tremblans, pour ſe dérober à ſa fureur.

Ces barbares, qui eſpéroient de ſurprendre la ville, furent eux-mêmes ſurpris & déconcertés. Les ſujets d'Aceſte, animés par l'exemple & par les ordres de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne ſe croyoient point capables. De ma lance je renverſai le fils du roi de ce peuple ennemi. Il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi ; car ce peuple venoit d'une race de géans, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi ; mais, ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe, ni de ſon air ſauvage & brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poitrine, & je lui fis vomir, en expirant, des torrens d'un ſang noir. Il penſa m'écraſer dans ſa chûte ; le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes. Je pris ſes dépouilles, & je revins trouver Aceſte. Mentor, ayant achevé de mettre les ennemis en déſordre, les tailla en pièces, & pouſſa les fuyards juſques dans les forêts.

Un ſuccès ſi ineſpéré fit regarder Mentor comme un homme chéri & inſpiré des dieux. Aceſte, touché de reconnoiſſance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous, ſi les vaiſſeaux d'Enée revenoient en Sicile ; il nous en donna un pour retourner ſans retardement en notre pays, nous combla de préſens, & nous preſſa de partir, pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit ; mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de ſa nation, de peur qu'ils ne fuſſent trop expoſés ſur les côtes de la Grèce. Il nous donna des marchands Phéniciens, qui, étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaiſſeau à Aceſte, quand ils nous auroient laiſſés en Ithaque : mais les dieux, qui ſe jouent des deſſeins des hommes, nous réſervoient à d'autres dangers.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flotte de Séſoſtris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays, & la ſageſſe du Gouvernement de ſon roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé eſclave en Ethiopie ; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le déſert d'Oaſis ; que Termoſiris prêtre d'Apollon le conſola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le roi Admète ; que Séſoſtris avoit enfin appris tout ce qu'il faiſoit de merveilleux parmi les bergers ; qu'il l'avoit rappellé étant perſuadé de ſon innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque : mais que la mort de ce roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs ; qu'on le mit en priſon dans une tour ſur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau roi Bocoris qui périt dans un combat contre ſes ſujets révoltés, & ſecourus par les Tyriens.

LES Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le grand roi Séſoſtris, qui régnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de royaumes. Les richeſſes qu'ils ont acquiſes par le commerce, & la force de l'imprenable ville de Tyr, ſituée dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples : ils avoient refuſé de payer à Séſoſtris le tribut qu'il leur avoit impoſé en revenant de ſes conquêtes ; &

ils

ils avoient fourni des troupes à ſon frère, qui avoit voulu le maſſacrer, à ſon retour, au milieu des réjouiſſances d'un grand feſtin.

Séſoſtris avoit réſolu, pour abattre leur orgueil de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaiſſeaux alloient de tous côtés cherchant les Phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile : le port & la terre ſembloient fuir derrière nous & ſe perdre dans les nues. En même temps nous voyons approcher les navires des Egyptiens, ſemblables à une ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner : mais il n'étoit plus temps ; leurs voiles étoient meilleures que les nôtres ; le vent les favoriſoit ; leurs rameurs étoient en plus grand nombre : ils nous abordent, nous prennent, & nous emmenent priſonniers en Egypte.

En vain je leur repréſentai que nous n'étions pas Phéniciens ; à peine daignèrent-ils m'écouter : ils nous regardèrent comme des eſclaves dont les Phéniciens trafiquoient, & ils ne ſongèrent qu'au profit d'une telle priſe. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchiſſent par le mélange de celles du Nil, & nous voyons la côte d'Egypte preſque auſſi baſſe que la mer : enſuite nous arrivons à l'île de Pharos, voiſine de la ville de No ; de là nous remontons le Nil juſqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus inſenſibles à tous les plaiſirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile terre d'Egypte, ſemblable à un jardin délicieux arroſé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux ſur les deux rivages, ſans appercevoir des villes opulentes, des maiſons de campagne agréablement ſituées, des terres qui ſe couvroient tous les ans d'une moiſſon dorée, ſans ſe repoſer jamais ; des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étoient accablés ſous le poids des fruits que la terre épanchoit de ſon ſein ; des bergers qui faiſoient répéter les doux ſons de leurs flûtes & de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

Heureux, diſoit Mentor, le peuple qui eſt conduit par un ſage roi ! il eſt dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout ſon bonheur. C'eſt ainſi, ajoutoit-il, ô Télémaque, que vous devez régner, & faire la joie de vos peuples, ſi jamais les dieux vous

font

ſont poſſéder le royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaiſir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puiſſent jamais ſentir la paix & la joie, ſans ſe reſſouvenir que c'eſt un bon roi qui leur a fait ces riches préſens. Les rois qui ne ſongent qu'à ſe faire craindre, & qu'à abatre leurs ſujets pour les rendre plus ſoumis ſont les fleaux du genre humain : ils ſont craints comme ils le veulent l'être ; mais ils ſont haïs, deteſtés ; & ils ont encore plus à craindre de leurs ſujets, que leurs ſujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor : Hélas ! il n'eſt pas queſtion de ſonger aux maximes ſuivant leſquelles on doit régner ; il n'y a plus d'Ithaque pour nous ; nous ne reverrons jamais ni notre patrie, ni Pénélope : & quand même Ulyſſe retourneroit plein de gloire dans ſon royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir ; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre penſée ne nous eſt plus permiſe ; mourons, puiſque les dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainſi, de profonds ſoupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivaſſent, ne ſavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du ſage Ulyſſe ! s'écrioit-il : quoi donc ! vous vous laiſſez vaincre à votre malheur ! Sachez que vous reverrez un jour l'île d'Ithaque & Pénélope : vous verrez même dans ſa première gloire celui que vous n'avez point connu, l'invincible Ulyſſe, que la fortune ne peut abattre ; & qui, dans ſes malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. Oh ! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que ſon fils ne ſait imiter ni ſa patience, ni ſon courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui ſeroit plus rude que tous les malheurs qu'il ſouffre depuis ſi long-temps.

Enſuite Mentor me faiſoit remarquer la joie & l'abondance répandues dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit juſqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes ; la juſtice exercée en faveur du pauvre contre le riche ; la bonne éduca-

tion

tion des enfans, qu'on accoutumoit à l'obéiſſance, au travail, à la ſobriété à l'amour des arts ou des lettres ; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la religion ; le déſintéreſſement, le déſir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les dieux, que chaque père inſpiroit à ſes enfans. Il ne ſe laſſoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me diſoit-il ſans ceſſe, le peuple qu'un ſage roi conduit ainſi ! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le ſien dans ſa vertu ! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte ; c'eſt celui de l'amour. Non ſeulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il régne dans tous les cœurs ; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit ſa vie pour lui.

Je remarquois ce que diſoit Mentor, & je ſentois renaître mon courage au fond de mon cœur à meſure que ce ſage ami me parloit. Auſſi-tôt que nous fûmes arrivés à Memphis, ville opulente & magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions juſques à Thèbes pour être préſentés au roi Séſoſtris, qui vouloit examiner les choſes par lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, juſqu'à cette fameuſe Thèbes à cent portes, où habitoit ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étendue immenſe, & plus peuplée que les plus floriſſantes villes de la Grèce. La police y eſt parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, & pour la ſûreté publique. Les places ſont ornées de fontaines & d'obéliſques ; les temples ſont de marbre, & d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe. Le palais du Prince eſt lui ſeul comme une grande ville ; on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides & obéliſques, que ſtatues coloſſales, que meubles d'or & d'argent maſſif.

Ceux qui nous avoient pris dirent au roi, que nous avions été trouvés dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour, à certaines heures réglées, tous ceux de ſes ſujets qui avoient ou des plaintes à lui faire ou des avis à lui donner : il ne mépriſoit ni ne rebutoit perſonne, & ne croyoit être roi que pour faire du bien à tous ſes ſujets, qu'il aimoit comme ſes enfans. Pour les étrangers

étrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque choſe d'utile, en s'inſtruiſant des mœurs & des maximes des peuples éloignés. Cette curioſité du roi fit qu'on nous préſenta à lui. Il étoit ſur un trône d'ivoire, tenant en main un ſceptre d'or. Il étoit déjà vieux, mais agréable, plein de douceur & de majeſté : il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une ſageſſe qu'on admiroit ſans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une exacte juſtice, il ſe délaſſoit le ſoir à écouter des hommes ſavans, ou à converſer avec les plus honnêtes gens, qu'il ſavoit bien choiſir pour les admettre dans ſa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute ſa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faſte des rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ſes ſujets que je vous dépeindrai tout à-l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeuneſſe ; il me demanda ma patrie & mon nom. Nous fûmes étonnés de la ſageſſe qui parloit par ſa bouche. Je lui répondis : O grand roi ! vous n'ignorez pas le ſiège de Troye qui a duré dix ans, & ſa ruine qui a coûté tant de ſang à toute la Grèce. Ulyſſe mon père a été un des principaux rois qui ont ruiné cette ville : il erre ſur toutes les mers, ſans pouvoir retrouver l'île d'Ithaque, qui eſt ſon royaume. Je le cherche ; & un malheur, ſemblable au ſien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon père & à ma patrie : ainſi puiſſent les dieux vous conſerver à vos enfans, & leur faire ſentir la joie de vivre ſous un ſi bon père !

Séſoſtris continuoit à me regarder d'un œil de compaſſion : mais, voulant ſavoir ſi ce que je diſois étoit vrai, il nous renvoya à un de ſes officiers, qui fut chargé de s'informer, de ceux qui avoient pris notre vaiſſeau, ſi nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils ſont Phéniciens, dit le roi, il faut doublement les punir, pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche menſonge. Si au contraire ils ſont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoie dans leur pays ſur un de mes vaiſſeaux ; car j'aime la Grèce : pluſieurs Egyptiens y ont donné

donné des lois ; je connois la vertu d'Hercule ; la gloire d'Achille eſt parvenue juſqu'à nous ; & j'admire ce qu'on m'a raconté de la ſageſſe du malheureux Ulyſſe : mon plaiſir eſt de ſecourir la vertu malheureuſe.

L'officier auquel le roi renvoya l'examen de notre affaire avoit l'ame auſſi corrompue & auſſi artificieuſe, que Seſoſtris étoit ſincère & généreux. Cet officier ſe nommoit Métophis ; il nous interrogea, pour tâcher de nous ſurprendre ; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de ſageſſe que moi, il le regarda avec averſion & avec défiance : car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous ſépara ; &, depuis ce moment, je ne ſus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette ſéparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis eſpéroit toujours qu'en nous queſtionnant ſéparément, il pourroit nous faire dire des choſes contraires ; ſur-tout il croyoit m'éblouir par ſes promeſſes flatteuſes, & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité : mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ſes eſclaves. En effet, malgré notre innocence, & malgré la ſageſſe du roi, il trouva le moyen de le tromper. Helas ! à quoi les rois ſont-ils expoſés ! les plus ſages même ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux & intéreſſés les environnent. Les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſés, ni flatteurs ; les bons attendent qu'on les cherche, & les princes ne ſavent guère les aller chercher : au contraire les méchans ſont hardis, trompeurs, empreſſés à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience, pour contenter les paſſions de celui qui règne. O ! qu'un roi eſt malheureux d'être expoſé aux artifices des méchans ! Il eſt perdu s'il ne repouſſe la flatterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité. Voilà les réflexions que je faiſois dans mon malheur ; & je me rappellois tout ce que j'avois ouï dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du déſert d'Oaſis avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Télémaque, diſant : Eh bien ! que fîtes-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la

à la ſervitude ? Télémaque répondit : Mon malheur croiſſoit toujours ; je n'avois plus la miſérable conſolation de choiſir entre la ſervitude et la mort : il fallut être eſclave, et épuiſer, pour ainſi dire, toutes les rigueurs de la fortune ; il ne me reſtoit plus aucune eſpérance ; et je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, et qu'il les avoit ſuivis en Ethiopie.

Pour moi, j'arrivai dans des déſerts affreux : on y voit des ſables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, et qui font un hiver perpétuel ſur le ſommet des montagnes ; et on trouve ſeulement, pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi les rochers. Vers le milieu du penchant de ces montagnes eſcarpées, les vallées y ſont ſi profondes, qu'à peine le ſoleil y peut faire luire ſes rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays que des bergers auſſi ſauvages que le pays même. Là je paſſois les nuits à déplorer mon malheur, et les jours à ſuivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier eſclave, qui, eſpérant d'obtenir ſa liberté, accuſoit ſans ceſſe les autres, pour faire valoir à ſon maître ſon zèle et ſon attachement à ſes intérêts. Cet eſclave ſe nommoit Butis. Je devois ſuccomber dans cette occaſion : la douleur me preſſant, j'oubliai un jour mon troupeau, et je m'étendis ſur l'herbe auprès d'une caverne où j'attendois la mort, ne pouvant plus ſupporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit : les chênes et les pins ſembloient deſcendre de ſon ſommet ; les vents retenoient leurs haleines. Une voix mugiſſante ſortit de la caverne, et me fit entendre ces paroles : Fils du ſage Ulyſſe, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience : les princes qui ont toujours été heureux ne ſont guère dignes de l'être ; la molleſſe les corrompt, l'orgueil les envivre. Que tu ſeras heureux, ſi tu ſurmontes tes malheurs, et ſi tu ne les oublies jamais ! Tu reverras Ithaque ; et ta gloire montera juſqu'aux aſtres. Quand tu ſeras le maître des autres hommes, ſouviens-toi que tu as été foible, pauvre, et ſouffrant comme eux ; prens plaiſir à les ſoulager, aime ton peuple, déteſte la flatterie ; et ſache que tu ne ſeras grand qu'autant que tu ſeras modéré et courageux pour vaincre tes paſſions.

Ces paroles divines entrèrent juſqu'au fond de mon cœur ; elles y firent renaître la joie, et le courage. Je ne ſentis point cette horreur qui fait dreſſer les cheveux ſur la tête, et qui glace le ſang dans les veines, quand les dieux ſe communiquent aux mortels ; je me levai tranquille : j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même temps je me trouvai un nouvel homme : la ſageſſe éclairoit mon eſprit ; je ſentois une douce force pour modérer toutes mes paſſions, et pour arrêter l'impétuoſité de ma jeuneſſe. Je me fis aimer de tous les bergers du déſert : ma douceur, ma patience, mon exactitude, appaiſèrent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité ſur les autres eſclaves, et qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux ſupporter l'ennui de la captivité, et de la ſolitude, je cherchai des livres ; car j'étois accablé de triſteſſe, faute de quelque inſtruction qui pût nourrir mon eſprit et le ſoutenir. Heureux, diſois-je, ceux qui ſe dégoûtent des plaiſirs violens, et qui ſavent ſe contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui ſe divertiſſent en s'inſtruiſant, et qui ſe plaiſent à cultiver leur eſprit par les ſciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir ; et l'ennui, qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, eſt inconnu à ceux qui ſavent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne ſont point, comme moi, privés de la lecture ! Pendant que ces penſées rouloient dans mon eſprit, je m'enfonçai dans une ſombre forêt, où j'apperçus tout-à-coup un vieillard qui tenoit un livre dans ſa main.

Ce vieillard avoit un grand front chauve, et un peu ridé : une barbe blanche pendoit juſqu'à ſa ceinture ; ſa taille étoit haute, et majeſtueuſe ; ſon teint étoit encore frais, et vermeil ; ſes yeux étoient vifs, et perçans, ſa voix douce, ſes paroles ſimples, et aimables. Jamais je n'ai vu un ſi vénérable vieillard. Il s'appelloit Termoſiris. Il étoit prêtre d'Apollon, qu'il ſervoit dans un temple de marbre que les rois d'Egypte avoient conſacré à ce dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit, étoit un recueil d'hymnes a l'honneur des dieux. Il m'aborde avec amitié :

amitié : nous nous entretenons. Il racontoit ſi bien les choſes paſſées, qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit courtement, et jamais ſes hiſtoires ne m'ont laſſé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde ſageſſe qui lui faiſoit connoître les hommes, et les deſſeins dont ils ſont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaiſant ; et la jeuneſſe la plus enjouée n'a pas autant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieilleſſe ſi avancée : auſſi aimoit-il les jeunes gens lorſqu'ils étoient dociles, et qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me conſoler : il m'appelloit, ſon fils. Je lui diſois ſouvent : Mon père, les dieux, qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre ſoutien. Cet homme, ſemblable à Orphée, ou à Linus, étoit ſans doute inſpiré des dieux : il me récitoit les vers qu'il avoit faits, et me donnoit ceux de pluſieurs excellens poëtes favoriſés des muſes. Lorſqu'il étoit revêtu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenoit en main ſa lyre d'ivoire, les tigres, les ours les lions venoient le flatter, et lécher ſes pieds ; les ſatyres ſortoient des forêts pour danſer autour de lui ; les arbres mêmes paroiſſoient émus, et vous auriez cru que les rochers attrendris alloient deſcendre du haut des montagnes aux charmes de ſes doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des dieux, la vertu des héros, et la ſageſſe des hommes qui préferent la gloire aux plaiſirs.

Il me diſoit ſouvent, que je devois prendre courage, et que les dieux n'abandonneroient ni Ulyſſe, ni ſon fils. Enfin il m'aſſura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enſeigner aux bergers à cultiver les muſes. Apollon, diſoit-il, indigné de ce que Jupiter, par ſes foudres, troubloit le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger ſur les Cyclopes, qui forgeoient les foudres, et les perça de ſes fléches. Auſſi-tôt le mont Etna ceſſa de vomir des tourbillons de flammes ; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui, frappant l'enclume, faiſoient gémir les profondes cavernes de la terre, et les abîmes de la mer : le fer et l'airain, n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à ſe rouiller. Vulcain

furieux ſort de ſa fournaiſe : quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe ; il arrive, ſuant, et couvert de pouſſière, dans l'aſſemblée des dieux ; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chaſſe du ciel, et le précipite ſur la terre. Son char vuide faiſoit de lui-même ſon cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours, et les nuits, avec le changement régulier des ſaiſons. Apollon, dépouillé de tous ſes rayons, fut contraint de ſe faire berger, et de garder les troupeaux du roi Admète. Il jouoit de la flûte, et tous les autres bergers venoient à l'ombre des ormeaux, ſur le bord d'une claire fontaine, écouter ſes chanſons. Juſques-là ils avoient mené une vie ſauvage, et brutale ; ils ne ſavoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, et faire des fromages : toute la campagne étoit comme un déſert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printemps ſe couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît ſous ſes pas. Puis il chantoit les délicieuſes nuits de l'été, où les zéphyrs refraîchiſſent les hommes, et où la roſée déſaltére la terre. Il mêloit auſſi dans ſes chanſons les fruits dorés, dont l'automne récompenſe les travaux des laboureurs, et le repos de l'hiver, pendant lequel la folâtre jeuneſſe danſe auprès du feu. Enfin il repréſentoit les forêts ſombres qui couvrent les montagnes, et les creux vallons, où les rivières, par mille détours, ſemblent ſe jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainſi aux bergers quels ſont les charmes de la vie champêtre, quand on ſait goûter ce que la ſimple nature a de gracieux. Les bergers avec leurs flûtes ſe virent bientôt plus heureux que les rois ; et leurs cabanes attiroient en foule les plaiſirs purs qui fuient les palais dorés. Les jeux, les ris, les graces ſuivoient par-tout les innocentes bergères. Tous les jours étoient des fêtes : on n'entendoit plus que le gazouillement des oiſeaux, ou la douce haleine des zéphyrs qui ſe jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chanſons que les muſes inſpiroient aux bergers qui ſuivoient Apollon. Ce dieu leur enſeignoit à remporter le prix de la courſe, et à percer de fléches les daims, et les cerfs. Les dieux mêmes devinrent

rent jaloux des bergers ; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappellèrent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette hiſtoire doit vous inſtruire, puiſque vous êtes dans l'état où fut Apollon : défrichez cette terre ſauvage ; faites fleurir comme lui le déſert ; apprenez à tous ces bergers quels ſont les charmes de l'harmonie ; adouciſſez leurs cœurs farouches ; montrez-leur l'aimable vertu ; faites-leur ſentir combien il eſt doux de jouir, dans la ſolitude, des plaiſirs innocens que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines et les ſoucis cruels qui environnent les rois, vous feront regretter ſur le trône la vie paſtorale.

Ayant ainſi parlé, Termoſiris me donna une flûte ſi douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirèrent bientôt autour de moi tous les bergers voiſins. Ma voix avoit une harmonie divine : je me ſentois ému, et comme hors de moi-même, pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous paſſions les jours entiers, et une partie des nuits à chanter enſemble. Tous les bergers, oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étoient ſuſpendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons ; il ſembloit que ces déſerts n'euſſent plus rien de ſauvage : tout y étoit doux et riant : la politeſſe des habitans ſembloit adoucir la terre.

Nous nous aſſemblions ſouvent pour offrir des ſacrifices dans ce temple d'Apollon, où Termoſiris étoit prêtre. Les bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du dieu : les bergères y alloient auſſi, en danſant, avec des couronnes de fleurs, et portant ſur leurs têtes, dans des corbeilles, les dons ſacrés. Après le ſacrifice, nous faiſions un feſtin champêtre ; nos plus doux mets étoient le lait de nos chévres et de nos brebis, que nous avions ſoin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues, et les raiſins : nos ſiéges étoient les gazons ; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois.

Mas ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'eſt, qu'un jour un lion affamé vint ſe jetter ſur

mon troupeau : déja il commençoit un carnage affreux. Je n'avois en main que ma houlette : je m'avance hardiment. Le lion hériſſe ſa crinière, me montre ſes dents, et ſes griffes, ouvre une gueule ſéche, et enflammée ; ſes yeux paroiſſoient pleins de ſang et de feu ; il bat ſes flancs avec ſa longue queue : je le terraſſe. La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, ſelon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis, trois fois il ſe releva : il pouſſoit des rugiſſemens qui faiſoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras ; et les bergers témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtiſſe de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, et celui du beau changement de tous nos bergers, ſe répandit dans toute l'Egypte ; il parvint même juſqu'aux oreilles de Séſoſtris. Il ſut qu'un de ces deux captifs qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déſerts preſque inhabitables. Il voulut me voir : car il aimoit les muſes, et tout ce qui peut inſtruire les hommes touchoit ſon grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaiſir, et découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice. Il le condamna à une priſon perpétuelle, et lui ôta toutes les richeſſes qu'il poſſédoit injuſtement. Oh ! qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au-deſſus du reſte des hommes ! ſouvent on ne peut voir la vérité par ſes propres yeux : on eſt environné de gens qui l'empêchent d'arriver juſqu'à celui qui commande ; chacun eſt intéreſſé à le tromper ; chacun, ſous une apparence de zèle, cache ſon ambition. On fait ſemblant d'aimer le roi, et on n'aime que les richeſſes qu'il donne : on l'aime ſi peu, que, pour obtenir ſes faveurs, on le flatte et on le trahit.

Enſuite Séſoſtris me traita avec une tendre amitié, et réſolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaiſſeaux et des troupes, pour délivrer Pénélope de tous ſes amans. La flotte étoit déja prête, nous ne ſongions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune qui releve tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaiſſés. Cette expérience me faiſoit eſpérer qu'Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon royaume, après quelque longue ſouf-

france.

france. Je penſois auſſi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſavoir des nouvelles, Séſoſtris, qui étoit fort âgé, mourut ſubitement, et ſa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconſolable de cette perte. Chaque famille croyoit avoir perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon père. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écrioient : Jamais l'Egypte n'eut un ſi bon roi ; jamais elle n'en aura de ſemblable ! O dieux ! il falloit, ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur ôter jamais. Pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Séſoſtris ? Les jeunes gens diſoient : L'eſpérance de l'Egypte eſt détruite : nos pères ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon roi ; pour nous, nous ne l'avons vu que pour ſentir ſa perte. Ses domeſtiques pleuroient nuit et jour. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculés y accouroient en foule : chacun vouloit voir encore une fois le corps de Séſoſtris ; chacun vouloit en conſerver l'image ; pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour de la gloire. La grandeur de ſon père avoit contribué à le rendre ſi indigne de régner. Il avoit été nourri dans la molleſſe, et dans une fierté brutale ; il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, et qu'il étoit d'une autre nature qu'eux ; il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les tréſors immenſes que ſon père avoit ménagés avec tant de ſoin, qu'à tourmenter les peuples, qu'à ſucer le ſang des malheureux, enfin qu'à ſuivre les conſeils flatteurs des jeunes inſenſés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon père. C'étoit un monſtre, et non pas un roi. Toute l'Egypte gémiſſoit : et quoique le nom de Séſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fît ſupporter la conduite lâche et cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa perte,

perte, et un prince ſi indigne du trône ne pouvoit long-temps régner.

Il ne me fut plus permis d'eſpérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour ſur le bord de la mer, auprès de Péluſe où notre embarquement devoit ſe faire, ſi Séſoſtris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adreſſe de ſortir de priſon, et de ſe rétablir auprès du nouveau roi: il m'avoit fait renfermer dans cette tour, pour ſe venger de la diſgrace que je lui avois cauſée. Je paſſois les jours et les nuits dans une profonde triſteſſe: tout ce que Termoſiris m'avoit prédit, et tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroiſſoit plus qu'un ſonge; j'étois abîmé dans la plus amère douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois priſonnier: ſouvent je m'occupois à conſidérer des vaiſſeaux agités par la tempête, qui étoient en danger de ſe briſer contre les rochers ſur leſquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur ſort. Bientôt, diſois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays. Hélas! je ne puis eſpérer ni l'un, ni l'autre.

Pendant que je me conſumois ainſi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaiſſeaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient; l'onde étoit écumante ſous les coups de rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus; j'appercevois ſur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, et d'autres qui ſembloient aller au-devant de cette flotte qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaiſſeaux étrangers étoient, les uns de Phénicie, et les autres de l'île de Cypre; car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté ſur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent diviſés entre eux: je n'eus aucune peine à croire que l'inſenſé, Bocchoris avoit, par ſes violences, cauſé une révolte de ſes ſujets, et allumé la guerre civile. Je fus, du haut de cette tour, ſpectateur d'un ſanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leur ſecours les étrangers, après avoir favoriſé leur deſcente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avoient le roi à leur tête. Je

voyois

voyois ce roi qui animoit les ſiens par ſon exemple ; il paroiſſoit comme le dieu Mars : des ruiſſeaux de ſang couloient autour de lui ; les roues de ſon char étoient teintes d'un ſang noir, épais, et écumant ; à peine pouvoient-elles paſſer ſur des tas de corps morts écraſés.

Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avoit dans ſes yeux la fureur et le déſeſpoir : il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche ; ſon courage le pouſſoit au haſard, et la ſageſſe ne modéroit pas ſa valeur. Il ne ſavoit ni réparer ſes fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand beſoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie ; ſes lumières égaloient ſon courage : mais il n'avoit jamais été inſtruit par la mauvaiſe fortune ; ſes maîtres avoient empoiſonné, par la flatterie, ſon beau naturel. Il étoit enivré de ſa puiſſance et de ſon bonheur ; il croyoit que tout devoit céder à ſes deſirs fougueux : la moindre réſiſtance enflammoit ſa colère. Alors il ne raiſonnoit plus : il étoit comme hors de lui-même : ſon orgueil furieux en faiſoit une bête farouche ; ſa bonté naturelle et ſa droite raiſon l'abandonnoient en un inſtant ; ſes plus fidéles ſerviteurs étoient réduits à s'enfuir ; il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ſes paſſions. Ainſi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ſes véritables intérêts, et il forçoit tous les gens de bien à déteſter ſa folle conduite. Long-temps ſa valeur le ſoutint contre la multitude de ſes ennemis ; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr : le dard d'un Phénicien perça ſa poitrine ; les rênes lui échappèrent des mains ; il tomba de ſon char ſous les pieds des chevaux. Un ſoldat de l'île de Cypre lui coupa la tête ; et, la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuſe.

Je me ſouviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le ſang, ces yeux fermés et éteints, ce viſage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte qui ſembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air ſuperbe et menaçant que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie il ſera peint devant mes yeux ; et, ſi jamais les dieux me faiſoient régner, je n'oublierois

n'oublierois point, après un ſi funeſte exemple, qu'un roi n'eſt digne de commander, et n'eſt heureux dans ſa puiſſance, qu'autant qu'il la ſoumet à la raiſon. Eh ! quel malheur pour un homme deſtiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux !

FIN DU LIVRE SECOND.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte que le ſucceſſeur de Bocchoris, rendant tous les priſonniers Tyriens, lui-même, Télémaque, fut emmené avec eux à Tyr ſur le vaiſſeau de Narbal, qui commandoit la flotte Tyrienne ; que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice : qu'enſuite il avoit été inſtruit par Narbal ſur les règles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer ſur un vaiſſeau Cyprien pour aller par l'île de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre : qu'alors il étoit ſur le point de périr ; mais qu'Aſtarbé, maîtreſſe du Tyran, l'avoit ſauvé, pour faire mourir en ſa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles ſi ſages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénument les fautes qu'il avoit faites par précipitation, et en manquant de docilité pour le ſage Mentor : elle trouvoit une nobleſſe et une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accuſoit lui-même, et qui paroiſſoit avoir ſi bien profité de ſes imprudences pour ſe rendre ſage, prévoyant, et modéré. Continuez, diſoit-elle, mon cher Télémaque ; il me tarde

de

de ſavoir comment vous ſortîtes de l'Egypte, et où vous avez retrouvé le ſage Mentor, dont vous avez ſenti la perte avec tant de raiſon.

Télémaque reprit ainſi ſon diſcours : Les Egyptiens les plus vertueux, et les plus fidéles au roi, étant les plus foibles, et voyant le roi mort, furent contraints de céder aux autres : on établit un autre roi, nommé Termutis. Les Phéniciens, avec les troupes de l'île de Cypre, ſe retirèrent après avoir fait alliance avec le nouveau roi. Celui-ci rendit tous les priſonniers Phéniciens ; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit ſortir de la tour ; je m'embarquai avec les autres, et l'eſpérance commença à reluire au fond de mon cœur.

Un vent favorable rempliſſoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaſte mer étoit couverte de navires ; les mariniers pouſſoient des cris de joie ; les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous ; les collines et les montagnes s'applaniſſoient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le ciel et l'eau, pendant que le ſoleil, qui ſe levoit, ſembloit faire ſortir du ſein de la mer ſes feux étincelans ; ſes rayons doroient le ſommet des montagnes que nous découvrions encore un peu ſur l'horizon ; et tout le ciel, peint d'un ſombre azur, nous promettoit une heureuſe navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois ne me connoiſſoit. Narbal, qui commandoit dans le vaiſſeau où l'on me mit, me demanda mon nom et ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous ? me dit-il. Je ne ſuis point Phénicien, lui dis-je ; mais les Egyptiens m'avoient pris ſur la mer dans un vaiſſeau de Phénicie : j'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien ; c'eſt ſous ce nom que j'ai long-temps ſouffert ; c'eſt ſous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc ? reprit alors Narbal. Je lui parlai ainſi : Je ſuis Télémaque, fils d'Ulyſſe, roi d'Ithaque, en Grèce. Mon père s'eſt rendu fameux entre tous le rois qui ont aſſiégé la ville de Tryoe : mais les dieux ne lui ont pas accordé de revoir ſa patrie. Je l'ai cherché en pluſieurs pays ; la fortune me perſécute comme lui : vous voyez un jeune malheureux qui ne ſoupire qu'après le bonheur de retourner parmi les ſiens, et de retrouver ſon père.

Narbal

Narbal me regardoit avec étonnement, et il crut appercevoir en moi je ne ſais quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, et qui n'eſt point dans le commun des hommes. Il etoit naturellement ſincère et généreux ; il fut touché de mon malheur, et me parla avec une confiance que les dieux lui inſpirèrent pour me ſauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, et je ne ſaurois en douter ; la douceur, et la vertu peintes ſur votre viſage, ne me permettent pas de me défier de vous : je ſens même que les dieux, que j'ai toujours ſervis, vous aiment, et qu'ils veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous étiez mon fils. Je vous donnerai un conſeil ſalutaire ; et pour récompenſe, je ne vous demande que le ſecret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudrez me confier : quoique je ſois ſi jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon ſecret, et encore plus de ne trahir jamais, ſous aucun prétexte, le ſecret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au ſecret dans une ſi grande jeuneſſe ? Je ſerai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui eſt le fondement de la plus ſage conduite, et ſans laquelle tous les talens ſont inutiles.

Quand Ulyſſe, lui dis-je, partit pour aller au ſiége de Troye, il me prit ſur ſes genoux, et entre ſes bras ; c'eſt ainſi qu'on me l'a raconté. Après m'avoir baiſé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne puſſe les entendre : O mon fils ! que les dieux me préſervent de te revoir jamais ; que plutôt le ciſeau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorſqu'il eſt à peine formé, de même que le moiſſonneur tranche de ſa faux une tendre fleur qui commence à éclorre ; que mes ennemis te puiſſent écraſer aux yeux de ta mère, et aux miens, ſi tu dois un jour te corrompre, et abandonner la vertu ! O mes amis ! continua-t-il, je vous laiſſe ce fils qui m'eſt ſi cher ; ayez ſoin de ſon enfance ; ſi vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuſe flatterie ; enſeignez-lui à ſe vaincre ; qu'il ſoit comme un jeune arbriſſeau encore tendre, qu'on plie pour le redreſſer. Surtout n'oubliez rien pour le rendre juſte, bienfaiſant, ſincère, et fidéle à garder un ſecret. Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne

d'être compté au nombre des hommes ; et quiconque ne ſait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu ſoin de me les répéter ſouvent, et qu'elles ont pénétré juſqu'au fond de mon cœur : je me les redis ſouvent à moi-même. Les amis de mon père eurent ſoin de m'exercer de bonne heure au ſecret. J'étois encore dans la plus grande enfance, et ils me confioient déja toutes les peines qu'ils reſſentoient, voyant ma mère expoſée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouſer. Ainſi on me traitoit dès lors comme un homme raiſonnable et ſûr ; on m'entretenoit ſouvent des plus grandes affaires ; on m'inſtruiſoit de ce qu'on avoit réſolu pour écarter les prétendans. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance ; par-là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abuſé ; jamais il ne m'eſt échappé une ſeule parole qui pût découvrir le moindre ſecret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, eſpérant qu'un enfant qui pourroit avoir vu, ou entendu quelque choſe d'important, ne ſauroit pas ſe retenir : mais je ſavois bien leur répondre ſans mentir, et ſans leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit : Vous voyez, Télémaque, la puiſſance des Phéniciens ; ils ſont redoutables à toutes les nations voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux : le commerce qu'ils font juſques aux colonnes d'Hercule, leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſans. Le grand roi Séſoſtris, qui n'auroit jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ſes armées qui avoient conquis tout l'Orient ; il nous impoſa un tribut que nous n'avons pas long-temps payé. Les Phéniciens ſe trouvoient trop riches, et trop puiſſans pour porter patiemment le joug de la ſervitude ; nous reprîmes notre liberté. La mort ne laiſſa pas à Séſoſtris le temps de finir la guerre contre nous. Il eſt vrai que nous avions tout à craindre de ſa ſageſſe, encore plus que de ſa puiſſance : mais ſa puiſſance paſſant entre les mains de ſon fils, dépourvu de toute ſageſſe, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer, les armes à la main, dans notre pays pour nous ſubjuguer

encore

encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur ſecours pour les délivrer de ce roi impie et furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté, et à l'opulence des Phéniciens !

Mais, pendant que nous délivrons les autres, nous ſommes eſclaves nous-mêmes. O Télémaque ! craignez de tomber entre les mains de Pygmalion notre roi : il les à trempées, ces mains cruelles, dans le ſang de Sichée, mari de Didon, ſa ſœur. Didon, pleine du deſir de la vengeance, s'eſt ſauvée de Tyr avec pluſieurs vaiſſeaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu et la liberté l'ont ſuivie : elle à fondé ſur la côte d'Afrique une ſuperbe ville, qu'on nomme Carthage. Pygmalion, tourmenté par une ſoif inſatiable des richeſſes, ſe rend de plus en plus mépriſable et odieux à ſes ſujets. C'eſt un crime à Tyr que d'avoir de grands biens : l'avarice le rend défiant, ſoupçonneux, cruel ; il perſécute les riches, et il craint les pauvres.

C'eſt un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu ; car Pygmalion ſuppoſe que les bons ne peuvent ſouffrir ſes injuſtices, et ſes infamies : la vertu le condamne ; il s'aigrit, et s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiète, le ronge ; il a peur de ſon ombre ; il ne dort ni nuit, ni jour : les dieux, pour le confondre, l'accablent de tréſors dont il n'oſe jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, eſt préciſément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne, et craint toujours de perdre ; il ſe tourmente pour gagner. On ne le voit preſque jamais ; il eſt ſeul, triſte, abattu au fond de ſon palais : ſes amis mêmes n'oſent l'aborder, de peur de lui devenir ſuſpects. Une garde terrible tient toujours des épées nues, et des piques levées autour de ſa maiſon. Trente chambres qui ſe communiquent les unes aux autres, et dont chacune a une porte de fer avec ſix gros verroux, ſont le lieu où il ſe renferme ; on ne ſait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, et on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce : ſi on lui parle de chercher la joie, il ſent qu'elle fuit loin de lui, et qu'elle refuſe d'entrer dans ſon cœur. Ses yeux creux ſont pleins d'un feu âpre et farouche ;

ils ſont ſans ceſſe errans de tous côtés : il prête l'oreille au moindre bruit, et ſe ſent tout ému ; il eſt pâle, défait, et les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toujours ridé. Il ſe tait, il ſoupire, il tire de ſon cœur de profonds gémiſſemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent. Ses enfans, loin d'être ſon eſpérance, ſont le ſujet de ſa terreur ; il en a fait ſes plus dangereux ennemis. Il n'a eu toute ſa vie aucun moment d'aſſuré ; il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il craint. Inſenſé, qui ne voit pas que la cruauté, à laquelle il ſe confie, le fera périr ! Quelqu'un de ſes domeſtiques, auſſi défiant que lui, ſe hâtera de délivrer le monde de ce monſtre.

Pour moi, je crains les dieux : quoi qu'il m'en coûte, je ſerai fidéle au roi qu'ils m'ont donné ; j'aimerois mieux qu'il me fît mourir, que de lui ôter la vie, et même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulyſſe : il eſpéreroit qu'Ulyſſe, retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande ſomme pour vous racheter, et il vous tiendroit en priſon.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je ſuivis le conſeil de Narbal, et je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme pût ſe rendre auſſi miſérable que Pygmalion me le paroiſſoit. Surpris d'un ſpectacle ſi affreux, et ſi nouveau pour moi, je diſois en moi-même : Voila un homme qui n'a cherché qu'à ſe rendre heureux : il a cru y parvenir par les richeſſes, et par une autorité abſolue : il poſſéde tout ce qu'il peut déſirer ; et cependant il eſt miſérable par ſes richeſſes, et par ſon autorité même. S'il étoit berger, comme j'étois naguere, il ſeroit auſſi heureux que je l'ai été : il jouiroit des plaiſirs innocens de la campagne, et en jouiroit ſans remords ; il ne craindroit ni le fer, ni le poiſon ; il aimeroit les hommes, il en ſeroit aimé : il n'auroit point ces grandes richeſſes qui lui ſont auſſi inutiles que du ſable, puiſqu'il n'oſe y toucher ; mais il jouiroit librement des fruits de la terre, et ne ſouffriroit aucun véritable beſoin. Cet homme

homme paroît faire tout ce qu'il veut : mais il s'en faut bien qu'il ne le faſſe ; il fait tout ce que veulent ſes paſſions féroces ; il eſt toujours entraîné par ſon avarice, par ſa crainte, et par ſes ſoupçons. Il paroît maître de tous les autres hommes ; mais il n'eſt pas maître de lui-même ; car il a autant de maîtres, et de bourreaux qu'il a de déſirs violens.

Je raiſonnois ainſi de Pygmalion ſans le voir ; car on ne le voyoit point : et on regardoit ſeulement avec crainte ces hautes tours, qui étoient nuit et jour entourées de gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en priſon, ſe renfermant avec ſes tréſors. Je comparois ce roi inviſible avec Séſoſtris ſi doux, ſi acceſſible, ſi affable, ſi curieux de voir les étrangers, ſi attentif à écouter tout le monde, et à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux rois. Séſoſtris, diſois-je, ne craignoit rien, et n'avoit rien à craindre ; il ſe montroit à tous ſes ſujets comme à ſes propres enfans : celui-ci craint tout, et a tout à craindre. Ce méchant roi eſt toujours expoſé à une mort funeſte, même dans ſon palais inacceſſible, au milieu de ſes gardes : au contraire, le bon roi Séſoſtris étoit en ſûreté au milieu de la foule des peuples, comme un bon père dans ſa maiſon environné de ſa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'île de Cypre, qui étoient venues ſecourir les ſiennes à cauſe de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occaſion de me mettre en liberté : il me fit paſſer en revue parmi les ſoldats Cypriens ; car le roi étoit ombrageux juſques dans les moindres choſes. Le défaut des princes trop faciles et inappliqués eſt de ſe livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux et corrompus. Le défaut de celui-ci étoit, au contraire, de ſe défier des plus honnêtes gens : il ne ſavoit point diſcerner les hommes droits et ſimples qui agiſſent ſans déguiſement ; auſſi n'avoit-il jamais vu de gens de bien, car de telles gens ne vont point chercher un roi ſi corrompu. D'ailleurs, il avoit vu depuis qu'il étoit ſur le trône, dans les hommes dont il s'étoit ſervi, tant de diſſimulation, de perfidie, et de vices affreux déguiſés ſous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes, ſans exception, comme s'ils euſſent été maſqués.

Il ſuppoſoit qu'il n'y avoit aucune ſincère vertu ſur la terre : ainſi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux et corrompu, il ne ſe donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne ſeroit pas meilleur. Les bons lui paroiſſoient pires que les méchans les plus déclarés, parce qu'il les croyoit auſſi méchans, et plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, et j'échappai à la defiance pénétrante du roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fuſſe découvert : il lui en eût coûté la vie, et à moi auſſi Son impatience de nous voir partir étoit incroyable : mais les vents contraires nous retinrent aſſez long-temps à Tyr.

Je profitai de ce ſejour pour connoître les mœurs des Phéniciens ſi célèbres dans toutes les nations connues. J'admirois l'heureuſe ſituation de cette grande ville, qui eſt au milieu de la mer dans une île. La côte voiſine eſt délicieuſe par ſa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui ſe touchent preſque ; enfin, par la douceur de ſon climat ; car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du Midi ; elle eſt rafraîchie par le vent du Nord qui ſouffle du côté de la mer. Ce pays eſt au pied du Liban, dont le ſommet fend les nues, et va toucher les aſtres ; une glace éternelle couvre ſon front ; des fleuves pleins de neiges tombent, comme des torrens, des pointes des rochers qui environnent ſa tête. Au-deſſous on voit une vaſte forêt de cèdres antiques, qui paroiſſent auſſi vieux que la terre où ils ſont plantés, et qui portent leurs branches épaiſſes juſques dans les nues. Cette forêt à ſous ſes pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'eſt là qu'on voit errer les taureaux qui mugiſſent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux qui bondiſſent ſur l'herbe : là coulent mille ruiſſeaux d'une eau claire. Enfin, on voit au deſſous de ces pâturages le pied de la montagne, qui eſt comme un jardin : le Printemps et l'Automne y régnent enſemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le ſouffle empeſté du Midi, qui ſéche, et qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon, n'ont oſé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'eſt auprès de cette belle côte, que s'éleve dans la mer l'île où eſt bâtie la ville de Tyr. Cette grand ville ſemble

ſemble nager au deſſus des eaux, et être la reine de la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ſes habitans ſont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'eſt point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle eſt la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles ſemblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embraſſent un vaſte port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port, on voit comme une fôret de mâts de navires; et ces navires ſont ſi nombreux, qu'à peine peut on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richeſſes ne les dégoûtent jamais du travail néceſſaire pour les augmenter. On y voit, de tous côtés, le fin lin d'Egypte, et la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux: cette double teinture eſt ſi vive, que le temps ne peut l'effacer: on s'en ſert pour des laines fines qu'on rehauſſe d'une broderie d'or, et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples juſqu'au détroit de Gades, et ils ont même pénétré dans le vaſte océan qui environne toute la terre. Ils ont fait auſſi de longues navigations ſur la mer rouge; et c'eſt par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois raſſaſier mes yeux du ſpectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oiſifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent ſur le port. Les hommes ſont occupés à décharger leurs vaiſſeaux, à tranſporter leurs marchandiſes, ou à les vendre, à ranger leurs magaſins, et à tenir un compte exact de ce qui leur eſt dû par les négocians étrangers. Les femmes ne ceſſent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des deſſeins de broderie, ou de plier les riches étoffes.

D'où vient, diſois-je à Narbal, que les Phéniciens ſe ſont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils s'enrichiſſent ainſi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit-il, la ſituation de Tyr eſt heureuſe pour le commerce. C'eſt notre patrie

qui

qui a la gloire d'avoir inventé la navigation : les Tyriens furent les premiers, s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obſcure antiquité, qui domptèrent les flots ; long-temps avant l'âge de Typhis, et des Argonautes tant vantés dans la Grèce : ils furent, dis-je, les prémiers qui oſèrent ſe mettre dans un frêle vaiſſeau à la merci des vagues, et des tempêtes, qui ſondèrent les abymes de la mer, qui obſervèrent les aſtres loin de la terre, ſuivant la ſcience des Egyptiens, et des Babyloniens ; enfin qui réunirent tant de peuples que la mer avoit ſéparés. Les Tyriens ſont induſtrieux, patiens, laborieux, propres, ſobres, et ménagers : ils ont une exacte police ; ils ſont parfaitement d'accord entre eux : jamais peuple n'a été plus conſtant, plus ſincère, plus fidéle, plus ſûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, ſans aller chercher d'autre cauſe, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans leur port un ſi utile commerce. Si la diviſion, et la jalouſie ſe mettoient entre eux ; s'ils commençoient à s'amollir dans les délices, et dans l'oiſiveté ; ſi les prémiers de la nation mépriſoient le travail, et l'économie ; ſi les arts ceſſoient d'être en honneur dans leur ville ; s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers ; s'ils altéroient tant ſoit peu les régles d'un commerce libre ; s'ils négligeoient leurs manufactures, et s'ils ceſſoient de faire les grandes avances qui ſont néceſſaires pour rendre leurs marchandiſes parfaites, chacune dans ſon genre, vous verriez bientôt tomber cette puiſſance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui diſois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici : recevez bien et facilement tour les étrangers ; faites-leur trouver dans vos ports la ſûreté, la commodité, la liberté entière ; ne vous laiſſez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup, eſt de ne vouloir jamais trop gagner, et de ſavoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers ; ſouffrez même quelque choſe d'eux ; craignez d'exciter leur jalouſie par votre hauteur : ſoyez conſtant dans les régles du commerce ; qu'elles ſoient ſimples et faciles ; accoutumez vos peuples à les ſuivre inviolablement ; puniſſez ſévèrement la fraude,

et

et même la négligence, ou le faſte des marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font.

Sur-tout n'entrepenez jamais de gêner le commerce pour le tourner ſelon vos vues. Il eſt plus convenable, que le prince ne s'en mêle point, et qu'il en laiſſe tout le profit à ſes ſujets qui en ont la peine ; autrement il les découragera : il en tirera aſſez d'advantages par les grandes richeſſes qui entreront dans ſes états. Le commerce eſt comme certaines ſources ; ſi vous voulez détourner leur cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit, et la commodité, qui attirent les étrangers chez vous ; ſi vous leur rendez le commerce moins commode, et moins utile, ils ſe retirent inſenſiblement, et ne reviennent plus, parce que d'autres peuples, profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, et les accoutument à ſe paſſer de vous. Il faut même vous avouer, que depuis quelque temps, la gloire de Tyr eſt bien obſcurcie. Oh ! ſi vous l'aviez vu, mon cher Télémaque, avant le régne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné ! Vous ne trouvez plus ici maintenant que les triſtes reſtes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuſe Tyr ! en quelles mains es-tu tombée ! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout, et des étrangers, et de ſes ſujets. Au lieu d'ouvrir, ſuivant notre ancienne coutume, ſes ports à toutes les nations les plus éloignées, dans une entière liberté, il veut ſavoir le nombre des vaiſſeaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y ſont, leur genre de commerce, la nature et le prix de leurs marchandiſes, et le temps qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis ; car il uſe de ſupercherie pour ſurprendre les marchands, et pour confiſquer leurs marchandiſes. Il inquiète les marchands, qu'il croit les plus opulens ; il établit, ſous divers prétextes, de nouveaux impôts. Il veut entrer lui même dans le commerce ; et tout le monde craint d'avoir à faire avec lui. Ainſi le commerce languit ; les étrangers oublient peu-à-peu le chemin de Tyr, qui leur étoit autrefois ſi connu : et ſi Pygmalion ne change de conduite, notre gloire, et notre puiſſance ſeront bientôt tranſportées à quelque autre peuple mieux gouverné que nous.

Je

Je demandai enſuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus ſi puiſſans ſur la mer : car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui ſert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban, qui nous fourniſſent les bois des vaiſſeaux ; et nous les réſervons avec ſoin pour cet uſage : on n'en coupe jamais que pour les beſoins publics. Pour la conſtruction des vaiſſeaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui diſois-je, avez-vous pu faire pour trouver ces ouvriers ? Ils ſe ſont formés, répondit Narbal, peu-à-peu dans le pays. Quand on récompenſe bien ceux qui excellent dans les arts, on eſt ſûr d'avoir bientôt des hommes qui les menent à leur dernière perfection ; car les hommes qui ont le plus de ſageſſe, et de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenſes ſont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réuſſiſſent dans les arts, et dans les ſciences utiles à la navigation. On conſidère un bon géomètre ; on eſtime fort un habile aſtronome ; on comble de biens un pilote, qui ſurpaſſe les autres dans ſa fonction : on ne mépriſe point un bon charpentier ; au contraire, il eſt bien payé, et bien traité : les bons rameurs même ont des récompenſes ſûres, et proportionnées à leurs ſervices ; on les nourrit bien ; on a ſoin d'eux quand ils ſont malades : en leur abſence, on a ſoin de leurs femmes, et de leurs enfans ; s'ils périſſent dans un naufrage, on dédommage leur famille : on renvoie chez eux ceux qui ont ſervi un certain temps. Ainſi on en a autant qu'on en veut : le père eſt ravi d'élever ſon fils dans un ſi bon métier ; et dès ſa plus tendre jeuneſſe, il ſe hâte de lui enſeigner à manier la rame, à tendre les cordages, et à mépriſer les tempêtes. C'eſt ainſi qu'on mene les hommes, ſans contrainte, par la récompenſe, et par le bon ordre. L'autorité ſeule ne fait jamais bien ; la ſoumiſſion des inférieurs ne ſuffit pas : il faut gagner les cœurs, et faire trouver aux hommes leur avantage dans les choſes où l'on veut ſe ſervir de leur induſtrie.

Après ce diſcours, Narbal me mena viſiter tous les magaſins, les arſenaux, et tous les métiers qui ſervent à la conſtruction des navires. Je demandois le détail des moindres choſes, et j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonſtance utile.

Cependant

Cependant Narbal, qui connoiſſoit Pygmalion, et qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fuſſe découvert par les eſpions du roi, qui alloient nuit et jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à viſiter curieuſement le port, et à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le roi vient d'apprendre d'un des capitaines des vaiſſeaux qui ſont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui paſſe pour Cyprien : le roi veut qu'on l'arrête, et qu'on ſache certainement de quel pays il eſt ; vous en réprondrez ſur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions, que les Tyriens avoient gardées dans la conſtruction d'un vaiſſeau preſque neuf, qui étoit, diſoit-on, par cette proportion ſi exacte de toutes ſes parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port ; et j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal, ſurpris et effrayé, répondit ; Je vais chercher cet étranger qui eſt de l'île de Cypre. Mais quand il eut perdu de vue cet officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque ; nous ſommes perdus : le roi, que ſa défiance tourmente jour et nuit, ſoupçonne que vous n'êtes pas de l'île de Cypre ; il ordonne qu'on vous arrête ; il veut me faire périr ſi je ne vous mets entre ſes mains. Que ferons-nous ? O dieux ! donnez-nous la ſageſſe pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Télémaque, que je vous mene au palais du roi. Vous ſoutiendrez que vous êtes Cyprien, de la ville d'Amatonte, fils d'un ſtatuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre père ; et peut-être que le roi, ſans approfondir davantage, vous laiſſera partir. Je ne vois plus d'autre moyen de ſauver votre vie, et la mienne.

Je répondis à Narbal : Laiſſez périr un malheureux, que le deſtin veut perſécuter. Je ſais mourir, Narbal ; et je vous dois trop, pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me réſoudre à mentir : je ne ſuis point Cyprien ; et je ne ſaurois dire que je le ſuis. Les dieux voient ma ſincérité ; c'eſt à eux à conſerver ma vie par leur

leur puiſſance, s'ils le veulent ; mais je ne veux point la ſauver par un menſonge.

Narbal me répondit : Ce menſonge, Télémaque, n'a rien qui ne ſoit innocent ; les dieux mêmes ne peuvent le condamner : il ne fait aucun mal à perſonne ; il ſauve la vie à deux innocens ; il ne trompe le roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous pouſſez trop loin l'amour de la vertu, et la crainte de bleſſer la religion.

Il ſuffit, lui diſois-je, que le menſonge ſoit menſonge, pour ne pas être digne d'un homme qui parle en préſence des dieux, et qui doit tout à la vérité. Celui qui bleſſe la vérité, offenſe les dieux, et ſe bleſſe ſoi-même ; car il parle contre ſa conſcience. Ceſſez, Narbal, de me propoſer ce qui eſt indigne de vous, et de moi. Si les dieux ont pitié de nous, ils ſauront bien nous délivrer : s'ils veulent nous laiſſer périr, nous ſerons, en mourant, les victimes de la vérité, et nous laiſſerons aux hommes l'exemple de préférer la vertu ſans tache à une longue vie : la mienne n'eſt déja que trop longue, étant ſi malheureuſe. C'eſt vous ſeul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Falloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût ſi funeſte !

Nous demeurâmes long-temps dans cette eſpèce de combat ; mais enfin nous vîmes arriver un homme, qui couroit hors d'haleine : c'étoit un autre officier du roi, qui venoit de la part d'Aſtarbé. Cette femme étoit belle comme une déeſſe ; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'eſprit ; elle étoit enjouée, flatteuſe, inſinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Sirènes, un cœur cruel, et plein de malignité ; mais elle ſavoit cacher ſes ſentimens corrompus, par un profond artifice. Elle avoit ſu gagner le cœur de Pygmalion par ſa beauté, par ſon eſprit, par ſa douce voix, et par l'harmonie de ſa lyre. Pygmalion, aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la reine Topha, ſon épouſe. Il ne ſongeoit qu'à contenter les paſſions de l'ambitieuſe Aſtarbé : l'amour de cette femme ne lui étoit guère moins funeſte que ſon infâme avarice. Mais, quoiqu'il eût tant de paſſion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris, et du dégoût : elle cachoit

cachoit ſes vrais ſentimens ; et elle faiſoit ſemblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le temps même qu'elle ne pouvoit le ſouffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Crétois nommé Malachon, d'une merveilleuſe beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaiſirs. Il ne ſongeoit qu'à conſerver la délicateſſe de ſon teint, qu'à peigner ſes cheveux blonds flottans ſur ſes épaules, qu'à ſe parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de ſa robe ; enfin qu'à chanter ſes amours ſur ſa lyre. Aſtarbé le vit, elle l'aima, et en devint furieuſe. Il la mépriſa, parce qu'il étoit paſſionné pour une autre femme : d'ailleurs il craignit de s'expoſer à la cruelle jalouſie du roi. Aſtarbé, ſe ſentant mépriſée, s'abandonna à ſon reſſentiment. Dans ſon déſeſpoir, elle s'imagina qu'elle pouvoit faire paſſer Malachon pour l'étranger que le roi faiſoit chercher, et qu'on diſoit qui étoit venu avec Narbal. En effet, elle le perſuada à Pygmalion, et corrompit tous ceux qui auroient pu le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, et qu'il ne ſavoit point les diſcerner, il n'étoit environné que de gens intéreſſés, artificieux, prêts à exécuter ſes ordres injuſtes et ſanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Aſtarbé, et ils lui aidoient à tromper le roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine, qui avoit toute ſa confiance. Ainſi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, paſſa pour le jeune étranger que Narbal avoit amené d'Egypte : il fut mis en priſon.

Aſtarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au roi, et ne découvrît ſon impoſture, envoya en diligence à Narbal cet officier, qui lui dit ces paroles : Aſtarbé vous défend de découvrir au roi, quel eſt votre étranger ; elle ne vous demande que le ſilence, et elle ſaura bien faire enſorte que le roi ſoit content de vous : cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voie plus dans la ville. Narbal, ravi de pouvoir ainſi ſauver ſa vie et la mienne, promit de ſe taire ; et l'officier, ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

Narbal et moi nous admirâmes la bonté des dieux, qui récompenſoient notre ſincérité, et qui ont un ſoin ſi

touchant de ceux qui haſardent tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un roi livré à l'avarice, et à la volupté. Celui qui craint, avec tant d'excès, d'être trompé, diſions-nous, mérite de l'être, et l'eſt preſque toujours groſſièrement. Il ſe défie des gens de bien, et s'abandonne à des ſcélérats: il eſt le ſeul qui ignore ce qui ſe paſſe. Voyez Pygmalion; il eſt le jouet d'une femme ſans pudeur. Cependant les dieux ſe ſervent du menſonge des méchans pour ſauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même temps nous apperçûmes que les vents changeoient, et qu'ils devenoient favorables aux vaiſſeaux de Cypre. Les dieux ſe déclarent! s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en ſûreté: fuyez cette terre cruelle et maudite. Heureux qui pourroit vous ſuivre juſques dans les rivages les plus inconnus! heureux qui pourroit vivre et mourir avec vous! Mais un deſtin ſévère m'attache à cette malheureuſe patrie; il faut ſouffrir avec elle: peut-être faudra-t-il être enſeveli ſous ſes ruines; n'importe, pourvu que je diſe toujours la vérité, et que mon cœur n'aime que la juſtice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les dieux, qui vous conduiſent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui eſt la vertu pure et ſans tache, juſqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, conſolez Pénélope, délivrez-la de ſes téméraires amans. Que vos yeux puiſſent voir, que vos mains puiſſent embraſſer le ſage Ulyſſe; et qu'il trouve en vous un fils égal a ſa ſageſſe! Mais, dans votre bonheur, ſouvenez-vous du malheureux Narbal, et ne ceſſez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arroſai de mes larmes ſans lui répondre: de profonds ſoupirs m'empêchoient de parler: nous nous embraſſions en ſilence. Il me mena juſqu'au vaiſſeau; il demeura ſur le rivage; et, quand le vaiſſeau fut parti, nous ne ceſſions de nous regarder tandis que nous pûmes nous voir.

FIN DU LIVRE TROISIEME.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Calypſo interrompt Télémaque pour le faire repoſer. Mentor le blâme en ſecret d'avoir entrepris le récit de ſes aventures, et lui conſeille de les achever puiſqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant ſa navigation de Tyr juſqu'en l'île de Cypre, il avoit eu un ſonge, où il avoit vu Vénus & Cupidon, contre qui Minerve le protégeoit ; qu'enſuite il avoit cru voir auſſi Mentor, qui l'exhortoit à fuir l'île de Cypre ; qu'à ſon réveil une tempête auroit fait périr le vaiſſeau s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens, noyés dans le vin, étoient hors d'état de le ſauver ; qu'à ſon arrivée dans l'île il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux ; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'eſclave, ſe trouvant alors au même lieu, lui avoit rendu ce ſage conducteur, et les avoit embarqués dans ſon vaiſſeau pour les mener en Crète, et que dans ce trajet ils avoient vu le beau ſpectacle d'Amphitrite traînée dans ſon char par des chevaux marins.

CALYPSO, qui avoit été juſqu'à ce moment immobile, et tranſportée de plaiſir en écoutant les aventures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il eſt temps, lui dit-elle, que vous

vous alliez goûter la douceur du ſommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici : tout vous eſt favorable. Abandonnez-vous donc à la joie : goûtez la paix, et tous les autres dons des dieux, dont vous allez être comblé. Demain, quand l'Aurore, avec ſes doigts de roſes entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, et que les chevaux du Soleil, ſortant de l'onde amère, repandront les flammes du jour pour chaſſer devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'hiſtoire de vos malheurs. Jamais votre père n'a égalé votre ſageſſe et votre courage : ni Achille, vainqueur d'Hector, ni Théſée, revenu des enfers, ni même le grand Alcide, qui a purgé la terre de tant de monſtres, n'ont fait voir autant de force et de vertu que vous. Je ſouhaite qu'un profond ſommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas ! qu'elle ſera longue pour moi ! qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je ſais déja, et de vous demander ce que je ne ſais pas encore ! Allez, mon cher Télémaque, avec le ſage Mentor, que les dieux vous ont rendu, allez dans cette grotte écartée, où tout eſt préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ſes plus doux charmes ſur vos paupières appeſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, et de vous envoyer des ſonges légers, qui, voltigeant autour de vous, flattent vos ſens par les images les plus riantes, et repouſſent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La déeſſe conduiſit elle même Télémaque dans cette grotte ſéparée de la ſienne. Elle n'étoit ni moins ruſtique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y faiſoit un doux murmure qui appelloit le ſommeil. Les nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, ſur leſquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, et l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laiſſer fermer ſes yeux au ſommeil, Mentor parla ainſi à Télémaque : Le plaiſir de raconter vos hiſtoires vous a entraîné ; vous avez charmé la déeſſe en lui expliquant les dangers dont votre courage et votre induſtrie vous ont tiré : par là vous n'avez fait qu'enflammer davantage ſon cœur, et que vous préparer une plus dan-

dangereuſe captivité. Comment eſpérez-vous qu'elle vous laiſſe maintenant ſortir de ſon île, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos aventures? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler ſans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des hiſtoires, et à vous apprendre quelle a été la deſtinée d'Ulyſſe; elle a trouvé moyen de parler long-temps ſans rien dire; et elle vous à engagée à lui expliquer tout ce qu'elle deſire ſavoir; tel eſt l'art des femmes flatteuſes et paſſionnées. Quand eſt-ce, ô Télémaque, que vous ſerez aſſez ſage pour ne jamais parler par vanité; et que vous ſaurez taire tout ce qui vous eſt advantageux, quand il n'eſt pas utile à dire? Les autres admirent votre ſageſſe dans un âge où il eſt pardonnable d'en manquer: pour moi, je ne puis vous pardonner rien; je ſuis le ſeul qui vous connoiſſe, et qui vous aime aſſez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la ſageſſe de votre père?

Quoi donc! répondit Télémaque, pouvois-je refuſer à Calypſo de lui raconter mes malheurs? Non, reprit Mentor: il falloit les lui raconter; mais vous deviez le faire en ne lui diſant que ce qui pouvoit lui donner de la compaſſion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été, tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte: c'étoit lui dire aſſez; et tout le reſte n'a ſervi qu'à augmenter le poiſon qui brûle déja ſon cœur. Plaiſe aux dieux, que le vôtre puiſſe s'en préſerver!

Mais que ferai-je donc? continua Témémaque d'un ton modéré et docile. Il n'eſt plus temps, répartit Mentor, de lui cacher ce qui reſte de vos aventures: elle en ſait aſſez pour ne pouvoir être trompée ſur ce qu'elle ne ſait pas encore; votre réſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter. Achevez donc demain de lui raconter tout ce que les dieux ont fait en votre faveur, et apprenez une autre fois à parler plus ſobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un ſi bon conſeil; et ils ſe couchèrent.

Auſſi-tôt que Phébus eut répandu ſes premiers rayons ſur la terre, Mentor, entendant la voix de la déeſſe qui appelloit ſes nymphes dans le bois, éveilla Télémaque. Il eſt temps, lui dit-il, de vaincre le ſommeil. Allons, retournez

retournez à Calypſo : mais défiez-vous de ſes douces paroles ; ne lui ouvrez jamais votre cœur ; craignez le poiſon flatteur de ſes louanges. Hier elle vous élevoit au-deſſus de votre ſage père, de l'invincible Achille, du fameux Théſée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette louange eſt exceſſive ? Crûtes-vous ce qu'elle diſoit ? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même : elle ne vous loue qu'à cauſe qu'elle vous croit foible, et aſſez vain pour vous laiſſer tromper par des louanges diſproportionnées à vos actions.

Après ces paroles, ils allèrent au lieu où la déeſſe les attendoit. Elle ſourit en les voyant, et cacha, ſous une apparence de joie, la crainte et l'inquiétude qui troubloient ſon cœur ; car elle prévoyoit que Télémaque, conduit par Mentor, lui échapperoit de même qu'Ulyſſe. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de ſatisfaire ma curioſité ; j'ai cru, pendant toute la nuit, vous voir partir de Phénicie, et chercher une nouvelle deſtinée dans l'île de Cypre : dites-nous donc quel fut ce voyage ; et ne perdons pas un moment. Alors on s'aſſit ſur l'herbe ſemée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypſo ne pouvoit s'empêcher de jetter ſans ceſſe des regards tendres et paſſionnés ſur Télémaque, et de voir avec indignation que Mentor obſervoit juſqu'au moindre mouvement de ſes yeux. Cependant toutes les nymphes en ſilence ſe penchoient pour prêter l'oreille, et faiſoient une eſpèce de demi-cercle pour mieux écouter et pour mieux voir : les yeux de l'aſſemblée étoient immobiles et attachés ſur le jeune homme. Télémaque, baiſſant les yeux et rougiſſant avec beaucoup de grace, reprit ainſi la ſuite de ſon hiſtoire :

A peine le doux ſouffle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie diſparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me réſolus de me taire, de remarquer tout, et d'obſerver toutes les régles de la diſcrétion pour gagner leur eſtime. Mais, pendant mon ſilence, un ſommeil doux et puiſſant vint me ſaiſir : mes ſens étoient liés et ſuſpendus ; je goûtois une paix et une joie profonde, qui enivroient mon cœur. Tout-à-coup je crus voir Vénus

nus qui fendoit les nues dans ſon char volant, conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeuneſſe, ces graces tendres qui parurent en elle quand elle ſortit de l'écume de l'océan, et qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle deſcendit d'un vol rapide juſqu'auprès de moi, me mit en ſouriant la main ſur l'épaule, et, me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire ; tu arriveras bientôt dans cette île fortunée où les plaiſirs, les ris, les jeux folâtres naiſſent ſous mes pas. Là, tu brûleras des parfums ſur mes autels ; là, je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces eſpérances ; et garde-toi bien de réſiſter à la plus puiſſante de toutes les déeſſes, qui veut te rendre heureux.

En même temps j'apperçus l'enfant Cupidon, dont les petites ailes s'agitant le faiſoient voler autour de ſa mère. Quoiqu'il eût ſur ſon viſage la tendreſſe, les graces, et l'enjouement de l'enfance, il avoit je ne ſais quoi dans ſes yeux perçans qui me faiſoit peur. Il riot en me regardant : ſon ris étoit malin, moqueur, et cruel. Il tira de ſon carquois d'or la plus aiguë de ſes fléches, il banda ſon arc, et alloit me percer, quand Minerve ſe montra ſoudainement pour me couvrir de ſon égide. Le viſage de cette déeſſe n'avoit point cette, beauté molle, et cette langueur paſſionnée que j'avois remarquée dans le viſage et dans la poſture de Vénus ; c'étoit au contraire une beauté ſimple, négligée, modeſte : tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force et de majeſté. La fléche de Cupidon, ne pouvant percer l'égide, tomba par terre. Cupidon, indigné, en ſoupira amèrement ; il eut honte de ſe voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire enfant ! tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux tes honteux plaiſirs que la ſageſſe, la vertu, et la gloire. A ces mots, l'amour irrité s'envola ; et Vénus remontant vers l'Olympe, je vis long-temps ſon char avec ſes deux colombes dans une nuée d'or et d'azur ; puis elle diſparut. En baiſſant mes yeux vers la terre, je ne trouvai plus Minerve.

Il me ſembla que j'étois tranſporté dans un jardin delicieux, tel qu'on dépeint les Champs Elyſées. En ce

lieu

lieu je reconnus Mentor, qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette île empeſtée, où l'on ne reſpire que la volupté. La vertu la plus courageuſe y doit trembler, et ne ſe peut ſauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je voulus me jetter à ſon cou pour l'embraſſer ; mais je ſentois que mes pieds ne pouvoient ſe mouvoir, que mes genoux ſe déroboient ſous moi, et que mes mains, s'efforçant de ſaiſir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échappoit toujours. Dans cet effort je m'éveillai ; et je connus que ſe ſonge myſtérieux étoit un avertiſſement divin. Je me ſentis plein de courage contre les plaiſirs, et de défiance contre moi-même pour déteſter la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, et qu'ayant paſſé les ondes du Styx, il habitoit l'heureux ſéjour des ames juſtes.

Cette penſée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre ſans eſpérance de revoir ſa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaiſſeau s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs, ennemis du travail, s'endormoient ſur leurs rames : le pilote, couronné de fleurs, laiſſoit le gouvernail, et tenoit en ſa main une grande cruche de vin qu'il avoit preſque vuidée : lui et tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus, chantoient, à l'honneur de Vénus et de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainſi les dangers de la mer, une ſoudaine tempête troubla le ciel et la mer. Les vents déchaînés mugiſſoient avec fureur dans les voiles ; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémiſſoit ſous leurs coups. Tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées, tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le navire, et nous précipiter dans l'abyme. Nous appercevions auprès de nous des rochers contre leſquels les flots irrités ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris, par expérience, ce que j'avois ſouvent ouï dire à Mentor, que les hommes mous et abandonnés aux plaiſirs manquent de courage dans les dangers.

Tous

Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes ; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les délices de la vie, que de vaines promeſſes aux dieux pour leur faire des ſacrifices, ſi on pouvoit arriver au port. Perſonne ne conſervoit aſſez de préſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois, en ſauvant ma vie, ſauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le pilote, troublé par le vin comme une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaiſſeau : j'encourageai les matelots effrayés ; je leur fis abaiſſer les voiles ; ils ramèrent vigoureuſement : nous paſſâmes au travers des écueils, et nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient la conſervation de leur vie ; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'île de Cypre au mois du printemps qui eſt conſacré à Vénus. Cette ſaiſon, diſoient les Cypriens, convient à cette déeſſe : car elle ſemble animer toute la nature, et faire naître les plaiſirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'île, je ſentis un air doux qui rendoit les corps lâches et pareſſeux, mais qui inſpiroit une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile et agréable étoit preſque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis, de tous côtés, des femmes et de jeunes filles vainement parées, qui alloient, en chantant les louanges de Vénus, ſe dévouer à ſon temple. La beauté, les graces, la joie, les plaiſirs éclatoient également ſur leurs viſages ; mais les graces y étoient trop affectées. On n'y voyoit point une noble ſimplicité et une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de molleſſe, l'art de compoſer leurs viſages, leur parure vaine, leur démarche languiſſante, leurs regards qui ſembloient chercher ceux des hommes, leurs jalouſies entre elles pour allumer de grandes paſſions, en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes me ſembloit vil et mépriſable : à force de vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduiſit au temple de la déeſſe : elle en a pluſieurs dans cette île ; car elle eſt particulièrement adorée

adorée à Cythère, à Idalie, et à Paphos: c'eſt à Cythère que je fus conduit. Le temple eſt tout de marbre; c'eſt un parfait périſtyle: les colonnes ſont d'une groſſeur, et d'une hauteur qui rendent cet édifice très majeſtueux: au-deſſus de l'architrave et de la friſe, ſont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables aventures de la déeſſe. A la porte du temple eſt ſans ceſſe une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais, dans l'enceinte du lieu ſacré, aucune victime; on n'y brûle point, comme ailleurs, la graiſſe des geniſſes et des taureaux; on n'y répand jamais leur ſang: on préſente ſeulement devant l'autel les bêtes qu'on offre; et on n'en peut offrir aucune qui ne ſoit jeune, blanche, ſans défaut, et ſans tache: on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes ſont dorées, et ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été préſentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles ſont égorgées pour les feſtins des prêtres de la déeſſe.

On offre auſſi toutes ſortes de liqueurs parfumées, et du vin plus doux que le nectar. Les prêtres ſont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour ſur les autels les parfums les plus exquis de l'Orient, et ils forment une eſpèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple ſont ornées de feſtons pendans; tous les vaſes, qui ſervent au ſacrifice, ſont d'or; un bois ſacré de myrtes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons, et de jeunes filles d'une rare beauté, qui puiſſent préſenter les victimes aux prêtres, et qui oſent allumer le feu des autels. Mais l'impudence et la diſſolution déſhonorent un temple ſi magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois; mais inſenſiblement je commençai à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus; toutes les compagnies m'inſpiroient je ne ſais quelle inclination pour le déſordre. On ſe moquoit de mon innocence; ma retenue et ma pudeur ſervoient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes paſſions, pour me tendre des pièges, et pour réveiller en moi le goût des plaiſirs. Je

me

me ſentois affoiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avois reçue ne me ſoutenoit preſque plus ; toutes mes bonnes réſolutions s'évanouiſſoient ; je ne me ſentois plus la force de réſiſter au mal qui me preſſoit de tous côtés ; j'avois même une mauvaiſe honte de la vertu. J'étois comme un homme qui nage dans une rivière profonde et rapide : d'abord il fend les eaux, et remonte contre le torrent ; mais ſi les bords ſont eſcarpés, et s'il ne peut ſe repoſer ſur le rivage, il ſe laſſe enfin peu à peu, ſa force l'abandonne, ſes membres épuiſés s'engourdiſſent, et le cours du fleuve l'entraîne. Ainſi mes yeux commençoient à s'obſcurir, mon cœur tomboit en défaillance ; je ne pouvois plus rappeller ni ma raiſon, ni le ſouvenir des vertus de mon père. Le ſonge où je croyois avoir vu le ſage Mentor deſcendu aux champs élyſées achevoit de me décourager : une ſecrète et douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poiſon flatteur qui ſe gliſſoit de veine en veine, et qui pénétroit juſqu'à la moëlle de mes os. Je pouſſois néanmoins encore de profonds ſoupirs ; je verſois des larmes amères ; je rugiſſois comme un lion, dans ma fureur. O malheureuſe jeuneſſe ! diſois-je : ô dieux, qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous paſſer par cet âge, qui eſt un temps de folie, et de fièvre ardente ? Oh ! que ne ſuis-je couvert de cheveux blancs, courbé et proche du tombeau, comme Laërte mon aïeul ! la mort me ſeroit plus douce, que la foibleſſe honteuſe où je me vois.

A peine avois-je ainſi parlé, que ma douleur s'adouciſſoit, et que mon cœur, enivré d'une folle paſſion, ſecouoit preſque toute pudeur : puis je me voyois plongé dans un abyme de remords. Pendant ce trouble, je courois errant çà et là dans le ſacré bocage, ſemblable à une biche qu'un chaſſeur à bleſſée : elle court au travers des vaſtes forêts pour ſoulager ſa douleur ; mais la fléche qui l'a percée dans le flanc la ſuit par-tout ; elle porte par-tout avec elle le trait meurtrier. Ainſi je courois en vain pour m'oublier moi-même, et rien n'adouciſſoit la plaie de mon cœur.

En ce moment j'apperçus aſſez loin de moi, dans l'ombre épaiſſe de ce bois, la figure du ſage Mentor : mais ſon viſage me parut ſi pâle, ſi triſte, et ſi auſtère, que je ne pus en reſſentir aucune joie. Eſt-ce donc vous, ô

mon

mon cher ami, mon unique eſpérance ? eſt-ce vous ? quoi donc ! eſt-ce vous-même ? une image trompeuſe ne vient-elle pas abuſer mes yeux ? eſt-ce vous, Mentor ? n'eſt-ce point votre ombre encore ſenſible à mes maux ? n'êtes-vous point au rang des ames heureuſes, qui jouiſſent de leur vertu, et à qui les dieux donnent des plaiſirs purs dans une éternelle paix aux champs élyſées ? Parlez, Mentor, vivez-vous encore ? Suis-je aſſez heureux pour vous poſſéder ? Ou bien n'eſt-ce qu'une ombre de mon ami ? En diſant ces paroles, je courois vers lui, tout tranſporté, juſqu'à perdre la reſpiration. Il m'attendoit tranquillement ſans faire un pas vers moi. O dieux ! vous le ſavez, quelle fut ma joie quand je ſentis que mes mains le touchoient ! Non, ce n'eſt pas une vaine ombre ; je le tiens, je l'embraſſe, mon cher Mentor ! C'eſt ainſi que je m'écriai. J'arroſai ſon viſage d'un torrent de larmes ; je demeurois attaché à ſon cou ſans pouvoir parler. Il me regardoit triſtement avec des yeux pleins d'une tendre compaſſion.

Enfin je lui dis : Hélas ! d'où venez-vous ? en quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant votre abſence, et que ferois-je maintenant ſans vous ? Mais, ſans répondre à mes queſtions : Fuyez, me dit-il d'un ton terrible, fuyez ! hâtez-vous de fuir ! Ici la terre ne porte pour fruit que du poiſon ; l'air qu'on reſpire eſt empeſté ; les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un venin mortel. La volupté lâche et infame, qui eſt le plus horrible des maux ſortis de la boîte de Pandore, amollit les cœurs, et ne ſouffre ici aucune vertu. Fuyez ! que tardez-vous ? ne regardez pas même derrière vous en fuyant : effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette île exécrable.

Il dit ; et auſſi-tôt je ſentis comme un nuage, épais, qui ſe diſſipoit de deſſus mes yeux, et qui me laiſſoit voir la pure lumière : une joie douce, et pleine d'un ferme courage renaiſſoit dans mon cœur. Cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle et folâtre, dont mes ſens avoient été empoiſonnés : l'une eſt une joie d'ivreſſe et de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes, et de cuiſans remords : l'autre eſt une joie de raiſon, qui à quelque choſe de bienheureux et de céleſte ; elle eſt toujours pure et égale ; rien ne peut l'épuiſer ; plus on

s'y

s'y plonge, plus elle eſt douce ; elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joie, et je trouvois que rien n'étoit ſi doux que de pleurer ainſi. O heureux, diſois-je, les hommes à qui la vertu ſe montre dans toute ſa beauté ! peut-on la voir ſans l'aimer ? peut-on l'aimer ſans être heureux ?

Mentor me dit : Il faut que je vous quitte ; je pars dans ce moment : il ne m'eſt pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc ? lui répondis-je : en quelle terre inhabitable ne vous ſuivrai-je point ? ne croyez pas pouvoir m'échapper ; je mourrai plutôt ſur vos pas. En diſant ces paroles je le tenois ſerré de toute ma force. C'eſt en vain, me dit-il, que vous eſpérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci, étant allés à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent ſe défaire de moi, croyant en tirer une grande ſomme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un eſclave Grec pour connoître les mœurs de la Grèce, et pour s'inſtruire de nos ſciences. En effet Hazaël m'acheta chèrement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs lui a donné la curioſité de paſſer dans l'île de Crète pour étudier les ſages loix de Minos. Pendant notre navigation, les vents nous ont contraints de relâcher dans l'île de Cypre. En attendant un vent favorable, il eſt venu faire ſes offrandes au temple : le voilà qui en ſort ; les vents nous appellent ; déjà nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télémaque : un eſclave qui craint les dieux doit ſuivre fidélement ſon maître. Les dieux ne me permettent plus d'être à moi : ſi j'étois à moi, ils le ſavent, je ne ſerois qu'à vous ſeul. Adieu : ſouvenez-vous des travaux d'Ulyſſe, et des larmes de Pénélope ; ſouvenez-vous des juſtes dieux. O dieux, protecteurs de l'innocence, en quelle terre ſuis-je contraint de laiſſer Télémaque !

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laiſſer ici : plutôt mourir que de vous voir partir ſans moi. Ce maître Syrien eſt-il impitoyable ? eſt-ce une tigreſſe dont il a ſucé les mammelles dans ſon enfance ? voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras ? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il ſouffre que je vous ſuive. Vous m'exhortez vous-même à fuir, et vous ne voulez pas que je fuie en ſuivant vos pas ! Je vais parler à Hazaël ; il aura peut-être pitié de ma

jeuneſſe, et de mes larmes. Puiſqu'il aime la ſageſſe, et qu'il va ſi loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce et inſenſible : je me jetterai à ſes pieds, j'embraſſerai ſes genoux, je ne le laiſſerai point aller qu'il ne m'ait accordé de vous ſuivre. Mon cher Mentor, je me ferai eſclave avec vous ; je lui offrirai de me donner à lui : s'il me refuſe, c'eſt fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor ; je me proſternai devant lui. Il fut ſurpris de voir un inconnu en cette poſture. Que voulez-vous ? me dit-il. La vie, répondis-je ; car je ne puis vivre ſi vous ne ſouffrez que je ſuive Mentor, qui eſt à vous. Je ſuis le fils du grand Ulyſſe, le plus ſage des rois de la Grèce, qui ont renverſé la ſuperbe ville de Troye, fameuſe dans toute l'Aſie. Je ne vous dis pas ma naiſſance pour me vanter, mais ſeulement pour vous inſpirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon père dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre père. La fortune, pour comble de maux, me l'a enlevé ; elle l'a fait votre eſclave : ſouffrez que je le ſois auſſi. S'il eſt vrai que vous aimiez la juſtice, et que vous alliez en Crète pour apprendre les loix du bon roi Minos, n'endurciſſez point votre cœur contre mes ſoupirs, et contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un roi qui eſt réduit à demander la ſervitude comme ſon unique reſſource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'eſclavage ; mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles eſſais des outrages de la fortune : maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les eſclaves. O dieux ! voyez mes maux. O Hazaël ! ſouvenez-vous de Minos, dont vous admirez la ſageſſe, et qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton.

Hazaël, me regardant avec un viſage doux et humain, me tendit la main, et me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la ſageſſe et la vertu d'Ulyſſe : Mentor m'a raconté ſouvent quelle gloire il a acquiſe parmi les Grecs ; et d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre ſon nom à tous les peuples de l'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulyſſe ; je ſerai votre père juſqu'à ce que vous ayez retrouvé celui que vous a donné la vie. Quand même je ne ſerois pas touché de la gloire de votre père, de ſes malheurs, et

des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor m'engageroit à prendre ſoin de vous. Il eſt vrai que je l'ai acheté comme eſclave, mais je le garde comme un ami fidéle. L'argent qu'il m'a coûté m'a acquis le plus cher, et le plus précieux ami que j'aie ſur la terre : j'ai trouvé en lui la ſageſſe ; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il eſt libre ; vous le ſerez auſſi : je ne vous demande à l'un et à l'autre que votre cœur.

En un inſtant je paſſai de la plus amère douleur à la plus vive joie que les mortels puiſſent ſentir. Je me voyois ſauvé d'un horrible danger ; je m'approchois de mon pays : je trouvois un ſecours pour y retourner : je goûtois la conſolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déjà par le pur amour de la vertu ; enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance ſur le bord du rivage : nous le ſuivons. On entre dans le vaiſſeau ; les rameurs fendent les ondes paiſibles : un zéphyr léger ſe joue dans nos voiles, il anime tout le vaiſſeau et lui donne un doux mouvement. L'île de Cypre diſparoît bientôt. Hazaël, qui avoit impatience de connoître mes ſentiments, me demanda ce que je penſois des mœurs de cette île. Je lui dis ingénument en quels dangers ma jeuneſſe avoit été expoſée, et le combat que j'avois ſouffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, et dit ces paroles : O Vénus, je reconnois votre puiſſance, et celle de votre fils ; j'ai brûlé de l'encens ſur vos autels : mais ſouffrez que je déteſte l'infame molleſſe des habitans de votre île, et l'impudence brutale avec laquelle ils célèbrent vos fêtes.

Enſuite il s'entretenoit avec Mentor de cette première Puiſſance qui a formé le ciel et la terre ; de cette Lumière infinie et immuable qui ſe donne à tous ſans ſe partager ; de cette Vérité ſouveraine et univerſelle qui éclaire tous les eſprits, comme le ſoleil éclaire tous les corps. Celui, diſoit-il, qui n'a jamais vu cette lumière pure eſt aveugle comme un aveugle né : il paſſe ſa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le ſoleil n'éclaire point pendant pluſieurs mois de l'année ; il croit être ſage, et il eſt inſenſé ; il croit tout voir, et il ne voit rien ; il meurt, n'ayant jamais rien vu ; tout au plus

il n'apperçoit que de ſombres et fauſſes lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainſi ſont tous les hommes entraînés par les plaiſirs des ſens, et par le charme de l'imagination. Il n'y a point ſur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui conſultent, qui aiment, qui ſuivent cette raiſon éternelle : c'eſt elle qui nous inſpire quand nous penſons bien ; c'eſt elle qui nous reprend quand nous penſons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raiſon que la vie. Elle eſt comme un grand océan de lumière : nos eſprits ſont comme de petits ruiſſeaux qui en ſortent, et qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne compriſſe pas encore parfaitement la profonde ſageſſe de ce diſcours, je ne laiſſois pas d'y goûter je ne ſais quoi de pur et de ſublime : mon cœur en étoit échauffé ; et la vérité me ſembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuèrent à parler de l'origine des dieux, des héros, des poëtes, de l'âge d'or, du déluge, des premières hiſtoires du genre humain, du fleuve d'oubli où ſe plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare, et de cette heureuſe paix dont jouiſſent les juſtes dans les champs élyſées, ſans crainte de pouvoir la perdre.

Pendant qu'Hazaël et Mentor parloient, nous apperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroiſſoit d'or et d'azur. En ſe jouant, ils ſoulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde ſalée, laiſſoient loin derrière eux un vaſte ſillon dans la mer ; leurs yeux étoient enflammés, et leurs bouches étoient fumantes. Le char de la déeſſe étoit une conque d'une merveilleuſe figure ; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étoient d'or. Ce char ſembloit voler ſur la face des eaux paiſibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derrière le char ; leurs beaux cheveux pendoient ſur leurs épaules, et flottoient au gré du vent. La déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit dieu Palémon ſon fils pendant à ſa mammelle. Elle

avoit

avoit un visage serein et une douce majesté qui faisoit fuir les vents séditieux et toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduisoient les chevaux, et tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l air au-dessus du char ; elle étoit à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphyrs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empressé, inquiet, et ardent : son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendans, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère tenoient en silence les fiers Aquilons, et repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et reflux de l'onde amère, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse.

FIN DU LIVRE QUATRIEME.

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULLYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'en arrivant en Crète, il apprit qu'Idoménée, roi de cette île, avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret ; que les Crétois, voulant venger le sang du fils, avoient réduit le père à quitter leur pays : qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblés pour élire un autre roi. Télémaque ajoute qu'il fut admis dans cette assemblée ; qu'il y remporta les prix à divers jeux ; qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses loix ; & que les vieillards juges de l'île, & tous les peuples voulurent le faire roi, voyant sa sagesse.

APRÈS que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crète, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel et des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du mont Ida au-dessus des autres montagnes de l'île, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi. Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette île, qui se présentoient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru

paru négligée et inculte, autant celle de Crète ſe montroit fertile et ornée de tous les fruits, par le travail de ſes habitans.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, et des villes ſuperbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du diligent laboureur ne fût imprimée ; par-tout la charrue avoit laiſſé de creux ſillons : les ronces, les épines, et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, ſont inconnues en ce pays. Nous conſidérions avec plaiſir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugiſſoient dans les gras herbages le long des ruiſſeaux ; les moutons paiſſans ſur le penchant d'une colline ; les vaſtes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès ; enfin, les montagnes ornées de pampres, et de grappes d'un raiſin déjà coloré, qui promettoit aux vendangeurs les doux préſens de Bacchus pour charmer les ſoucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crète, et il nous expliqua ce qu'il en connoiſſoit. Cette île, diſoit-il, admirée de tous les étrangers, et fameuſe par ſes cent villes, nourrit ſans peine tous ſes habitans, quoiqu'ils ſoient innombrables. C'eſt que la terre ne ſe laſſe jamais de répandre ſes biens ſur ceux qui la cultivent. Son ſein fécond ne peut s'épuiſer ; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils ſoient laborieux, plus ils jouiſſent de l'abondance. Ils n'ont jamais beſoin d'être jaloux les uns des autres : la terre, cette bonne mère, multiplie ſes dons ſelon le nombre de ſes enfans qui méritent ſes fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice des hommes ſont les ſeules ſources de leur malheur : les hommes veulent tout avoir, et ils ſe rendent malheureux par le deſir du ſuperflu ; s'ils vouloient vivre ſimplement, et ſe contenter de ſatisfaire aux vrais beſoins, on verroit par-tout l'abondance, la joie, la paix et l'union.

C'eſt ce que Minos, le plus ſage et le meilleur de tous les rois, avoit compris. Toute ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île eſt le fruit de ſes loix. L'éducation qu'il faiſoit donner aux enfans rend les corps ſains et robuſtes ; on les aucoutume d'abord à une vie ſimple, frugale, et laborieuſe ; on ſuppoſe que toute volupté amollit le corps et l'eſprit ; on ne leur propoſe jamais d'autre plaiſir que celui d'être invincibles par la

vertu ;

vertu, et d'acquerir beaucoup de gloire. On me met pas ſeulement le courage à mépriſer la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richeſſes, et les plaiſirs honteux. Ici on punit trois vices qui ſont impunis chez les autres peuples ; l'ingratitude, la diſſimulation, et l'avarice.

Pour le faſte et la moleſſe, on n'a jamais beſoin de les réprimer, car ils ſont inconnue en Crète. Tout le monde y travaille, et perſonne ne ſonge à s'y enrichir : chacun ſe croit aſſez payé de ſon travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui eſt véritablement néceſſaire à la vie. On n'y ſouffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni feſtins délicieux, ni palais dorés. Les habits ſont de laine fine et de belles couleurs, mais tout unis, et ſans broderie. Les repas y ſont ſobres ; on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de groſſes viandes ſans ragoût ; encore même a-t-on ſoin de réſerver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs, pour faire fleurir l'agriculture. Les maiſons y ſont propres, commodes, riantes, mais ſans ornemens. La ſuperbe architecture n'y eſt pas ignorée ; mais elle eſt réſervée pour les temples des dieux : et les hommes n'oſeroient avoir des maiſons ſemblables à celles des Immortels. Les grands biens des Crétois ſont la ſanté, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choſes néceſſaires, le mépris des ſuperflues, l'habitude du travail et l'horreur de l'oiſiveté, l'émulation pour la vertu, la ſoumiſſion aux loix, et la crainte des juſtes dieux.

Je lui demandai en quoi conſiſtoit l'autorité du roi ; et il me répondit : Il peut tout ſur les peuples ; mais les loix peuvent tout ſur lui. Il a une puiſſance abſolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il ſera le père de ſes ſujets. Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe et par ſa modération à la félicité de tant d'hommes ; et non pas que tant d'hommes ſervent, par leur miſère et par leur ſervitude lâche, à flatter l'orgueil et la molleſſe d'un ſeul homme.

homme. Le roi ne doit rien avoir au-deſſus des autres, excepté ce qui eſt néceſſaire ou pour le ſoulager dans ſes pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le reſpect de celui qui doit ſoutenir les loix. D'ailleurs le roi doit être plus ſombre, plus ennemi de la molleſſe, plus exempt de faſte et de hauteur, qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richeſſes et de plaiſirs, mais plus de ſageſſe, de vertu et de gloire, que le reſte des hommes. Il doit être au dehors le défenſeur de la patrie, en commandant les armées; et au dedans le juge des peuples, pour les rendre bons, ſages, et heureux. Ce n'eſt point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi; il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples: c'eſt aux peuples qu'il doit tout ſon temps, tous ſes ſoins, toute ſon affection; et il n'eſt digne de la royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ſes enfans régnaſſent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient ſuivant ces maximes; il aimoit encore plus ſon peuple que ſa famille. C'eſt par une telle ſageſſe, qu'il a rendu la Crète ſi puiſſante et ſi heureuſe; c'eſt par cette modération, qu'il a effacé la gloire de tous les conquérans qui veulent faire ſervir les peuples à leur propre grandeur, c'eſt-à-dire à leur vanité; enfin, c'eſt par ſa juſtice, qu'il a mérité d'être, aux enfers, le ſouverain juge de morts.

Pendant que Mentor faiſoit ce diſcours, nous abordâmens dans l'ile. Nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, et qui étoit une imitation du grand labyrinthe que nous avions vu en Egypte. Pendant que nous conſidérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, et qui accouroit en foule dans un lieu aſſez voiſin du bord de la mer. Nous demandâmes la cauſe de leur empreſſement; et voici ce qu'un Crétois, nommé Nauſicrate, nous raconta:

Idoménée, fils de Deucalion, et petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé, comme les autres rois de la Grèce, au ſiège de Troye. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crète; mais la tempête fut ſi violente, que le pilote de ſon vaiſſeau, et tous les autres qui étoient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux; chacun voyoit les abymes ouverts pour l'en-

l'engloutir ; chacun déploroit ſon malheur, n'eſpérant pas même le triſte repos des ombres qui traverſent le Styx après avoir reçu la ſépulture. Idoménée, levant les yeux et les mains vers le ciel, invoquoit Neptune : O puiſſant dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux : ſi tu me fais revoir l'île de Crète, malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête qui ſe préſentera à mes yeux.

Cependant ſon fils, impatient de revoir ſon père, ſe hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embraſſer : malheureux, qui ne ſavoit pas que c'étoit courir à ſa perte ! Le père, échappé à la tempête, arrivoit dans le port déſiré ; il remercioit Neptune d'avoir écouté ſes vœux : mais bientôt il ſentit combien ils lui devoient être funeſtes. Un preſſentiment de ſon malheur lui donnoit un cuiſant repentir de ſon vœu indiſcret ; il craignoit d'arriver parmi les ſiens, et il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Néméſis, déeſſe impitoyable qui veille pour punir les hommes, et ſurtout les rois orgueilleux, pouſſoit d'une main fatale et inviſible, Idoménée. Il arrive : à peine oſe-t-il lever les yeux. Il voit ſon fils : il recule, ſaiſi d'horreur ; ſes yeux cherchent, mais en vain, quelque autre tête moins chère qui puiſſe lui ſervir de victime. Cependant le fils ſe jette à ſon cou, et eſt tout étonné que ſon père répond ſi mal à ſa tendreſſe ; il le voit fondant en larmes.

O mon père ! dit-il, d'ou vient cette triſteſſe ? Après une ſi longue abſence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de votre fils ? Qu'ai je fait ? vous détournez vos yeux de peur de me voir ! Le père, accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds ſoupirs, il dit : Ah ! Neptune, que t'ai-je promis ? à quel prix m'as-tu garanti du naufrage ? rends-moi aux vagues, et aux rochers qui devoient, en me briſant, finir ma triſte vie ; laiſſe vivre mon fils. O dieu cruel ! tiens, voilà mon ſang, épargne le ſien. En parlant ainſi, il tira ſon épée pour ſe percer ; mais ceux qui étoient autour de lui arrêtèrent ſa main. Le vieillard Sophronyme, interprète des volontés des dieux, lui aſſura qu'il pourroit contenter

Neptune

Neptune ſans donner la mort à ſon fils. Votre promeſſe, diſoit-il, a été imprudente : les dieux ne veulent point être honorés par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promeſſe celle de l'accomplir contre les loix de la nature. Offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige ; faites couler leur ſang autour de ſon autel couronné de fleurs ; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce dieu.

Idoménée écoutoit ce diſcours, la tête baiſſée, et ſans répondre ; la fureur étoit allumée dans ſes yeux ; ſon viſage pâle, et défiguré changeoit à tout moment de couleur ; on voyoit ſes membres tremblans. Cependant ſon fils lui diſoit : Me voici, mon père ; votre fils eſt prêt à mourir pour appaiſer le dieu de la mer ; n'attizer pas ſur vous ſa colère : je meurs content, puiſque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon père ; ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idoménée, tout hors de lui, et comme déchiré par les furies infernales, ſurprend tous ceux qui l'obſervoient de près ; il enfonce ſon épée dans le cœur de cet enfant : il la retire toute fumante, et pleine de ſang pour la plonger dans ſes propres entrailles ; il eſt encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans ſon ſang ; ſes yeux ſe couvrent des ombres de la mort ; il les entr'ouvre à la lumière ; mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la ſupporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs, coupé dans ſa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne ſe ſoutient plus ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur, et cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, et ſa vie eſt éteinte : ainſi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, eſt cruellement moiſſonné dès ſon premier âge. Le père, dans l'excès de ſa douleur, devient inſenſible ; il ne ſait où il eſt, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, et demande ſon fils.

Cependant le peuple, touché de compaſſion pour l'enfant, et d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les dieux juſtes l'ont livré aux furies. La fureur leur fournit des armes ; ils prennent des bâtons, et des pierres ; la diſcorde ſouffle dans tous les cœurs un venin mortel.

mortel. Les Crétois, les ſages Crétois, oublient la ſageſſe qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoiſſent plus le petit-fils du ſage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de ſalut pour lui qu'en le ramenant vers ſes vaiſſeaux : ils s'embarquent avec lui ; ils fuient à la merci des ondes. Idoménée, revenant à ſoi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arroſée du ſang de ſon fils, et qu'il ne ſauroit plus habiter. Les vents les conduiſent vers l'Heſpérie, et ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins.

Cependant les Crétois, n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont reſolu d'en choiſir un qui conſerve dans leur pureté les loix établies. Voici les meſures qu'ils ont priſes pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes ſont aſſemblés ici. On a déja commencé par des ſacrifices ; on a aſſemblé tous les ſages les plus fameux des pays voiſins pour examiner la ſageſſe de ceux qui paroîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics, où tous les prétendans combattront ; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres et pour l'eſprit et pour le corps. On veut un roi dont le corps ſoit fort et adroit, et dont l'ame ſoit ornée de la ſageſſe, et de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette hiſtoire étonnante, Nauſicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre aſſemblée : vous combattrez avec les autres ; et ſi les dieux deſtinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le ſuivîmes, ſans aucun déſir de vaincre, mais par la ſeule curioſité de voir une choſe ſi extraordinaire.

Nous arrivâmes à une eſpèce de Cirque très-vaſte, environné d'une épaiſſe forêt : le milieu du cirque étoit une arène préparée pour les combattans ; elle étoit bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais, ſur lequel étoit aſſis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur ; car les Crétois ſont les peuples du monde qui exercent le plus noblement, et avec le plus de religion l'hoſpitalité. On nous fit aſſeoir, et on nous invita à combattre.

Mentor

Mentor s'en excuſa ſur ſon âge, et Hazaël ſur ſa foible ſanté. Ma jeuneſſe et ma vigueur m'ôtoient toute excuſe: je jettai néanmoins un coup d'œil ſur Mentor pour découvrir ſa penſée; et j'apperçus qu'il ſouhaitoit que je combattiſſe. J'acceptai donc l'offre qu'on me faiſoit. Je me dépouillai de mes habits; on fit couler des flots d'huile douce et luiſante ſur tous les membres de mon corps; et je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulyſſe qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix; et pluſieurs Crétois, qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la Lutte. Un Rhodien d'environ trente cinq ans ſurmonta les autres qui oſerent ſe préſenter à lui. Il étoit encore dans toute la vigueur de la jeuneſſe: ſes bras étoient nerveux et bien nourris; au moindre mouvement qu'il faiſoit, on voyoit tous ſes muſcles: il étoit également ſouple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu; et, regardant avec pitié ma tendre jeuneſſe, il voulut ſe retirer: mais je me préſentai à lui. Alors nous nous ſaiſîmes l'un l'autre; nous nous ſerrâmes à perdre la reſpiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus, et les bras entrelacés comme des ſerpens, chacun s'efforçant d'enlever de terre ſon ennemi. Tantôt il eſſayoit de me ſurprendre en me pouſſant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainſi, je le pouſſai avec tant de violence, que ſes reins plièrent: il tomba ſur l'arêne, et m'entraîna ſur lui. En vain il tâcha de me mettre deſſous; je le tins immobile ſous moi. Tout le peuple cria: Victoire au fils d'Ulyſſe! et j'aidai au Rhodien confus à ſe relever.

Le combat du Ceſte fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cedèrent; il n'y eut que moi qui eſpérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'eſtomac des coups qui me firent vomir le ſang, et qui répandirent ſur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me preſſoit, et je ne pouvois plus reſpirer; mais je fus ranimé par la voix

de Mentor, qui me crioit : O fils d'Ulyſſe ! ſeriez vous vaincu ? La colère me donna de nouvelles forces ; j'évitai pluſieurs coups dont j'aurois été accablé. Auſſi-tôt que le Samien m'avoir porté un faux coup, et que ſon bras s'alongeoit en vain, je le ſurprenois dans cette poſture penchée : déja il reculoit, quand je hauſſai mon ceſte pour tomber ſur lui avec plus de force : il voulut eſquiver, et, perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverſer. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever. Il ſe redreſſa lui-même, couvert de pouſſière et de ſang : ſa honte fut extrême ; mais il n'oſa renouveller le combat.

Auſſi-tôt on commença la Courſe des Chariots, que l'on diſtribua au ſort. Le mien ſe trouva le moindre pour la légéreté des roues, et pour la vigueur des chevaux. Nous partons : un nuage de pouſſière vole, et couvre le ciel. Au commencement, je laiſſai les autres paſſer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laiſſoit d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois, nommé Polyclète, le ſuivoit de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, et qui aſpiroit à lui ſuccéder, lâchant les rênes à ſes chevaux fumans de ſueur, étoit tout penché ſur leurs crins flottans ; et le mouvement des roues de ſon chariot étoit ſi rapide, qu'elles paroiſſoient immobiles comme les aîles d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent, et ſe mirent peu-à-peu en haleine ; je laiſſai loin derrière moi preſque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, pouſſant trop ſes chevaux, le plus vigoureux s'abattit ; et par ſa chûte, il ôta à ſon maître l'eſpérance de regner.

Polyclète, ſe penchant trop ſur ſes chevaux, ne put ſe tenir ferme dans une ſecouſſe ; il tomba, les rênes lui échappèrent ; et il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla ſon ardeur : tantôt il invoquoit les dieux, et leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à ſes chevaux pour les animer. Il craignoit que je ne paſſaſſe entre la borne et lui ; car mes chevaux, mieux ménagés que les ſiens, étoient en état de le devancer : il ne lui reſtoit plus d'autre

reſſource

reſſource que celle de me fermer le paſſage. Pour y réuſſir, il haſarda de ſe briſer contre la borne ; il y briſa effectivement ſa roue. Je ne ſongeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans ſon déſordre ; et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois : Victoire au fils d'Ulyſſe ! c'eſt lui que les dieux deſtinent à régner ſur nous.

Cependant les plus illuſtres et les plus ſages d'entre les Crétois nous conduiſirent dans un bois antique et ſacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards que Minos avoit établis juges du peuple et gardes des loix nous aſſemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux ; nul autre n'y fut admis. Les ſages ouvrirent le livre où toutes les loix de Minos ſont recueillies. Je me ſentis ſaiſi de reſpect et de honte quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendoit vénérables ſans leur ôter la vigueur de l'eſprit. Ils étoient aſſis avec ordre, et immobiles dans leurs places : leurs cheveux étoient blancs ; pluſieurs n'en avoient preſque plus. On voyoit reluire ſur leurs viſages graves une ſageſſe douce et tranquille : ils ne ſe preſſoient point de parler ; ils ne diſoient que ce qu'ils avoient réſolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens, ils étoient ſi modérés à ſoutenir ce qu'ils penſoient de part et d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choſes paſſées, et l'habitude du travail leur donnoient de grandes vues ſur toutes choſes ; mais ce qui perfectionnoit le plus leur raiſon, c'étoit le calme de leur eſprit délivré des folles paſſions, et des caprices de la jeuneſſe. La ſageſſe toute ſeule agiſſoit en eux, et le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir ſi bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient ſans peine le doux et noble plaiſir d'écouter la raiſon. En les admirant, je ſouhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout à-coup à une ſi eſtimable vieilleſſe. Je trouvois la jeuneſſe malheureuſe d'être ſi impétueuſe, et ſi éloignée de cette vertu ſi éclairée, et ſi tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre, qu'on tenoit

d'ordinaire renfermé dans une caſſette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baiſerent avec reſpect; car ils diſent qu'après les dieux, de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être ſi ſacré aux hommes que les loix deſtinées à les rendre bons, ſages, et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours ſe laiſſer gouverner eux-mêmes par les loix. C'eſt la loi, et non pas l'homme, qui doit régner. Tel étoit le diſcours de ces ſages. Enſuite celui qui préſidoit propoſa trois queſtions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La premiere queſtion étoit de ſavoir quel eſt le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'étoit un roi qui avoit ſur ſon peuple un empire abſolu, et qui étoit victorieux de tous ſes ennemis. D'autres ſoutinrent que c'étoit un homme ſi riche, qu'il pouvoit contenter tous ſes déſirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne ſe marioit point, et qui voyageoit pendant toute ſa vie en divers pays, ſans jamais être aſſujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'étoit un barbare, qui, vivant de ſa chaſſe au milieu des bois, étoit indépendant de toute police, et de tout beſoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en ſortant des rigueurs de la ſervitude, il jouiſſoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'aviſèrent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, et que tous les hommes enſemble n'avoient plus aucun pouvoir ſur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit ſouvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, eſt celui qui peut être libre dans l'eſclavage même. En quelque pays, et en quelque condition qu'on ſoit, on eſt très libre, pourvu qu'on craigne les dieux, et qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme véritablement libre eſt celui, qui, dégagé de toute crainte, et de tout déſir, n'eſt ſoumis qu'aux dieux, et à la raiſon. Les vieillards s'entre—regarderent en ſouriant, et furent ſurpris de voir que ma réponſe fût préciſément celle de Minos.

Enſuite

Enſuite on propoſa la ſeconde queſtion en ces termes : Quel eſt le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun diſoit ce qui lui venoit dans l'eſprit. L'un diſoit : C'eſt un homme qui n'a ni biens, ni ſanté, ni honneur. Un autre diſoit : C'eſt un homme qui n'a aucun ami. D'autres ſoutenoient que c'eſt un homme qui a des enfans ingrats et indignes de lui. Il vint un ſage de l'ile de Leſbos qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes eſt celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choſes qu'on ſouffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente ſon malheur. A ces mots toute l'aſſemblée s'écria : on applaudit ; et chacun crut que ce ſage Leſbien remporteroit le prix ſur cette queſtion. Mais on me demanda ma penſée ; et je répondis, ſuivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes eſt un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes miſérables. Il eſt doublement malheureux par ſon aveuglement : ne connoiſſant pas ſon malheur il ne peut s'en guérir ; il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller juſqu'a lui. Il eſt tyranniſé par ſes paſſions ; il ne connoit point ſes devoirs ; il n'a jamais goûté le plaiſir de faire le bien, ni ſenti les charmes de la pure vertu. Il eſt malheureux, et digne de l'être : ſon malheur augmente tous les jours ; il court à ſa perte ; et les dieux ſe préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'aſſemblée avoua que j'avois vaincu le ſage Leſbien ; et les vieillards déclarèrent que j'avois rencontré le vrai ſens de Minos.

Pour la troiſième queſtion, on demanda lequel des deux eſt préférable ; d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la guerre ; de l'autre, un roi ſans expérience de la guerre, mais propre à policer ſagement les peuples dans la paix ? La plûpart répondirent que le roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi ſert, diſoient ils, d'avoir un roi qui ſache bien gouverner en paix, s'il ne ſait pas défendre le pays quand la guerre vient ? les ennemis le vaincront, et réduiront ſon peuple en ſervitude. D'autres ſoutenoient, au contraire, que le roi pacifique ſeroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, et l'éviteroit par ſes ſoins. D'autres diſoient qu'un roi, conquérant travail-

leroit à la gloire de ſon peuple auſſi-bien qu'à la ſienne, et qu'il rendroit ſes ſujets maîtres des autres nations ; au lieu qu'un roi pacifique les tiendroit dans une honteuſe lâcheté. On voulut ſavoir mon ſentiment. Je répondis ainſi.

Un roi qui ne ſait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'eſt pas capable de conduire ſon peuple dans ces deux états, n'eſt qu'à-demi roi. Mais ſi vous comparez un roi qui ne ſait que la guerre à un roi ſage, qui, ſans ſavoir la guerre eſt capable de la ſoûtenir dans le beſoin par ſes généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné à la guerre voudroit toujours la faire pour étendre ſa domination et ſa gloire propre ; il ruineroit ſon peuple. A quoi ſert-il à un peuple que ſon roi ſubjugue d'autres nations, ſi on eſt malheureux ſous ſon régne ? D'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de déſordres ; les victorieux mêmes ſe déréglent pendant ces temps de confuſion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grèce pour avoir triomphé de Troye ; elle a été privée de ſes rois pendant plus de dix ans. Lorſque tout eſt en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languiſſent. Les meilleurs princes même, pendant qu'ils ont une guerre à ſoûtenir, ſont contraints de faire le pus grand des maux, qui eſt de tolérer la licence, et de ſe ſervir des méchans. Combien y a-t-il de ſcélérats qu'on puniroit pendant la paix, et dont on a beſoin de récompenſer l'audace dans les déſordres de la guerre ! Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant ſans avoir beaucop ſouffert de ſon ambition. Un conquérant, enivré de ſa gloire, ruine preſque autant ſa nation victorieuſe que les nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités néceſſaires pour la paix, ne peut faire goûter à ſes ſujets les fruits d'une guerre heureuſement finie : il eſt comme un homme qui défendroit ſon champ contre ſon voiſin, et qui uſurpéroit celui du voiſin même, mais qui ne ſauroit ni labourer, ni ſemer pour recueillir aucune moiſſon. Un tel homme ſemble né pour détruire, pour ravager, pour renverſer le monde, et non pour rendre un peuple heureux par un ſage gouvernement.

Venons maintenant au roi pacifique. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas propre à de grandes conquêtes, c'eſt-à-dire qu'il n'eſt

n'eſt pas né pour troubler le bonheur de ſon peuple en voulant vaincre les autres nations, que la juſtice ne lui a pas ſoumiſes : mais s'il eſt véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités néceſſaires pour mettre ſon peuple en sûreté contre ſes ennemis. Voici comment : Il eſt juſte, modéré, et commode à l'égard des ſes voiſins ; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puiſſe troubler la paix : il eſt fidéle dans ſes alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voiſin inquiet, hautain, et ambitieux, tous les autres rois voiſins, qui craignent ce voiſin inquiet, et qui n'ont aucune jalouſie du roi pacifique, ſe joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, ſa bonne foi, ſa modération le rendent l'arbitre de tous les états qui environnent le ſien. Pendant que le roi entreprenant eſt odieux à tous les autres, et ſans ceſſe expoſé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le père et le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au-dedans ſont encore plus ſolides. Puiſqu'il eſt propre à gouverner en paix, je ſuppoſe qu'il gouverne par les plus ſages loix. Il retranche le faſte, la molleſſe, et tous les arts qui ne ſervent qu'à flatter les vices : il fait fleurir les autres arts qui ſont utiles aux véritables beſoins de la vie ; ſur-tout il applique ſes ſujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choſes néceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans ſes mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amolli par les voluptés, qui eſt exercé à la vertu, qui n'eſt point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicieuſe, qui ſait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte ſous un ſage roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raiſon. Qu'un conquérant voiſin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas aſſez accoutumé à camper, à ſe ranger en bataille, ou à dreſſer des machines pour aſſiéger une ville : mais il le trouvera invincible par ſa multitude, par ſon courage, par ſa patience dans les fatigues, par ſon habitude de ſouffrir la pauvreté, par ſa vigueur

vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais ſuccès mêmes ne peuvent abattre. D'ailleurs, ſi ce roi n'eſt pas aſſez expérimenté pour commander lui-même ſes armées, il les fera commander par des gens qui en ſeront capables ; et il ſaura s'en ſervir ſans perdre ſon autorité. Cependant il tirera du ſecours de ſes alliés : ſes ſujets aimeront mieux mourir que de paſſer ſous la domination d'un autre roi violent et injuſte : les dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles reſſources il aura au milieu des plus grands périls ! Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre eſt un roi très-imparfait, puiſqu'il ne ſait point remplir une de ſes plus grandes fonctions, qui eſt de vaincre ſes ennemis : mais j'ajoute qu'il eſt néanmoins infiniment ſupérieur au roi conquérant qui manque des qualités neceſſaires dans la paix, et qui n'eſt propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'aſſemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis ; car la plûpart des hommes éblouis par les choſes éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préférent à ce qui eſt ſimple, tranquille, et ſolide, comme la paix et la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avois parlé comme Minos.

Le premier de ces vieillards s'écria : Je vois l'accompliſſement d'un oracle d'Apollon, connu dans toute notre île. Minos avoit conſulté le dieu pour ſavoir combien de temps ſa race régneroit ſuivant les loix qu'il venoit d'établir. Le dieu lui répondit : Les tiens ceſſeront de régner quand un étranger entrera dans ton île pour y faire régner tes loix. Nous avions crainte que quelque étranger ne vint faire la conquête de l'île de Crète : mais le malheur d'Idoménée, et la ſageſſe du fils d'Ulſſe qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montrent le ſens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les deſtins nous donnent pour roi ?

FIN DU LIVRE CINQUIEME.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'il refusa la royauté de Crète pour retourner en Ithaque : qu'il proposa d'élire Mentor, qui refusa aussi le diadême : qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodême ; qu'il fut proclamé roi au même moment : qu'ensuite Mentor et lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque ; mais que Neptune, pour consoler Vénus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel la déesse Calypso venoit de les recevoir dans son île.

AUSSI-TOT les vieillards sortirent de l'enceinte du bois sacré ; et le premier, me prenant par la main, annonça au peuple, déja impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine achevat-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun poussa des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri : Que le fils d'Ulysse, semblable à Minos, régne sur les Crétois !

J'attendis un moment, et je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? l'am-

l'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope, qui vous attend comme ſa dernière eſpérance, et le grand Ulyſſe que les dieux avoient réſolu de vous rendre? Ces paroles percèrent mon cœur, et me ſoutinrent contre le vain déſir de régner. Cependant un profond ſilence de toute cette tumultueuſe aſſemblée me donna le moyen de parler ainſi: O illuſtres Crétois! je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de rapporter marque bien que la race de Minos ceſſera de régner quand un étranger entrera dans cette île, et y fera régner les loix de ce ſage roi: mais il n'eſt pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je ſuis cet étranger marqué par l'oracle: j'ai accompli la prédiction; je ſuis venu dans cette île, j'ai découvert le vrai ſens des loix, et je ſouhaite que mon explication ſerve à les faire régner avec l'homme que vous choiſirez. Pour moi, je préfére ma patrie, la pauvre petite île d'Ithaque, aux cent villes de Crète, à la gloire et à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je ſuive ce que les deſtins ont marqué. Si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'eſpérance de régner ici; c'étoit pour mériter votre eſtime, et votre compaſſion; c'étoit afin que vous me donnaſſiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naiſſance. J'aime mieux obéir à mon père Ulyſſe, et conſoler ma mère Pénélope, que de régner ſur tous les peuples de l'univers. O Crétois! vous voyez le fond de mon cœur: il faut que je vous quitte; mais la mort ſeule pourra finir ma reconnoiſſance. Oui, juſqu'au dernier ſoupir, Télémaque aimera les Crétois, et s'intéreſſera à leur gloire comme à la ſienne propre.

A peine eus-je parlé qu'il s'éleva dans l'aſſemblée un bruit ſourd ſemblable à celui des vagues de la mer, qui s'entre-choquent dans une tempête. Les uns diſoient: Eſt-ce quelque divinité ſous une figure humaine? D'autres ſoutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, et qu'ils me reconnoiſſoient. D'autres s'écroient: Il faut le contraindre de régner ici. Enfin je répris la parole, et chacun ſe hâta de ſe taire, ne ſachant ſi je n'allois point accepter ce que j'avois refuſé d'abord. Voici les paroles que je leur dis:

Souffrez

Souffrez, ô Crétois, que je vous diſe ce que je penſe. Vous êtes le plus ſage de tous les peuples; mais la ſageſſe demande, ce me ſemble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choiſir, non pas l'homme qui raiſonne le mieux ſur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus conſtante vertu. Pour moi, je ſuis jeune, par conſéquent ſans expérience, expoſé à la violence des paſſions, et plus en etat de m'inſtruire en obéiſſant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'eſprit et de corps, mais qui ſe ſoit vaincu lui-même; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de ſon cœur, et dont toute la vie ſoit la pratique de ces loix; que ſes actions, plutôt que ſes paroles, vous le faſſent choiſir.

Tous les vieillards, charmés de ce diſcours, et voyant toujours croître les applaudiſſemens de l'aſſemblée, me dirent: Puiſque les dieux nous ôtent l'eſpérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui faſſe régner nos loix. Connoiſſez-vous quelqu'un qui puiſſe commander avec cette modération? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous eſtimez en moi; c'eſt ſa ſageſſe, et non pas la mienne, qui vient de parler; et il m'a inſpiré toutes les réponſes que vous venez d'entendre.

En même temps toute l'aſſemblée jetta les yeux ſur Mentor, que je montrois, le tenant par la main. Je racontois les ſoins qu'il avoit eus de mon enfance, les périls dont il m'avoit délivré, les malheurs qui étoient venus fondre ſur moi, dès que j'avois ceſſé de ſuivre ſes conſeils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cauſe de ſes habits ſimples et négligés, de ſa contenance modeſte, de ſon ſilence preſque continuel, de ſon air froid et réſervé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans ſon viſage je ne ſais quoi de ferme et d'élevé: on remarqua la vivacité de ſes yeux, et la vigueur avec laquelle il faiſoit juſqu-aux moindres actions. On le queſtionna; il fut admiré: on réſolut de le faire roi. Il s'en défendit ſans s'émouvoir: il dit, qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté; que les meilleurs rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faiſoient preſque jamais le bien qu'ils vouloient

loient faire, et qu'ils faiſoient ſouvent, par la ſurpriſe des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta, que, ſi la ſervitude eſt miſérable, la royauté ne l'eſt pas moins, puiſqu'elle eſt une ſervitude déguiſée. Quand on eſt roi, diſoit-il, on dépend de tous ceux dont on a beſoin pour ſe faire obéir. Heureux celui qui n'eſt point obligé de commander ! Nous ne devons qu'à notre ſeule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le ſacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur étonnement, lui demandèrent quel homme ils devoient choiſir. Un homme, répondit-il, qui vous connoiſſe bien, puiſqu'il faudra qu'il vous gouverne, et qui craigne de vous gouverner. Celui qui déſire la royauté ne la connoît pas : et comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoiſſant point ? Il la cherche pour lui : et vous devez déſirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange ſurpriſe de voir deux étrangers qui refuſoient la royauté, recherchée par tant d'autres ; ils voulurent ſavoir avec qui ils étoient venus. Nauſicrate, qui les avoit conduits depuis le port juſqu'au cirque où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor et moi étions venus de l'île de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils ſurent que Mentor avoit été eſclave d'Hazaël, qu'Hazaël, touché de la ſageſſe et de la vertu de ſon eſclave, en avoit fait ſon conſeil et ſon meilleur ami ; que cet eſclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuſer d'être roi, et qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'inſtruire des loix de Minos, tant l'amour de la ſageſſe rempliſſoit ſon cœur.

Les vieillards dirent à Hazaël : Nous n'oſons vous prier de nous gouverner ; car nous jugeons que vous avez les mêmes penſées que Mentor. Vous mépriſez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire ; d'ailleurs, vous êtes trop détaché des richeſſes, et de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit ; ne croyez pas, ô Crétois ! que je mépriſe les hommes. Non, non : je ſais combien il eſt grand de travailler à les rendre bons et heureux ; mais

ce

ce travail eſt rempli de peines, de dangers. L'éclat qui y eſt attaché eſt faux, et ne peut éblouir que des ames vaines. La vie eſt courte ; les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles ne peuvent les contenter : c'eſt pour apprendre à me paſſer de ces faux biens, et non pas pour y parvenir, que je ſuis venu de ſi loin. Adieu. Je ne ſonge qu'à retourner dans une vie paiſible et retirée, où la ſageſſe nouriſſe mon cœur, et où les eſpérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me conſolent dans les chagrins de la vieilleſſe. Si j'avois quelque choſe à ſouhaiter, ce ne ſeroit pas d'être roi ; ce ſeroit de ne me ſéparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrièrent, parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus ſage, et le plus grand de tous les mortels ! dites-nous donc qui eſt-ce que nous pouvons choiſir pour notre roi ? Nous ne vous laiſſerons point aller que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des ſpectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empreſſement : c'eſt un vieillard aſſez vigoureux. J'ai demandé quel homme c'étoit ; on m'a répondu qu'il s'appelloit Ariſtodême. Enſuite j'ai entendu qu'on lui diſoit que ſes deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient ; il a paru n'en avoir aucune joie : il a dit, que, pour l'un, il ne lui ſouhaitoit point les périls de la royauté, et qu'il aimoit trop ſa patrie pour conſentir que l'autre régnât jamais. Par-là j'ai compris que ce père aimoit d'un amour raiſonnable l'un de ſes enfans qui a de la vertu, et qu'il ne flattoit point l'autre dans ſes déréglemens. Ma curioſité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu : Il a long-temps porté les armes, et il eſt couvert de bleſſures ; mais ſa vertu ſincère et ennemie de la flatterie l'avoit rendu incommode à Idoménée. C'eſt ce qui empêcha ce roi de s'en ſervir dans le ſiége de Troye : il craignoit un homme qui lui donneroit de ſages conſeils qu'il ne pourroit ſe réſoudre à ſuivre ; il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt ; il oublia tous ſes ſervices ; il le laiſſa ici pauvre, mépriſé des hommes groſſiers et lâches, qui n'eſtiment que les

richeſſes ; mais content dans ſa pauvreté, il vit gaiement dans un endroit écarté de l'île, où il cultive ſon champ de ſes propres mains. Un de ſes fils travaille avec lui ; ils s'aiment tendrement, ils ſont heureux. Par leur frugalité et leur travail, ils ſe ſont mis dans l'abondance des choſes néceſſaires à une vie ſimple. Le ſage veillard donne aux pauvres malades de ſon voiſinage tout ce qui lui reſte au-delà de ſes beſoins, et de ceux de ſons fils. Il fait travailler tous les jeunes gens ; il les exhorte, il les inſtruit : il juge tous les différends de ſon voiſinage ; il eſt le père de toutes les familles. Le malheur de la ſienne eſt d'avoir un ſecond fils, qui n'a voulu ſuivre aucun de ſes conſeils. Le père, après l'avoir long-temps ſouffert pour tâcher de le corriger de ſes vices, l'a enfin chaſſé : il s'eſt abandonné à une folle ambition, et à tous les plaiſirs.

Voilà, ô Cretois ! ce qu'on m'a raconté : vous devez ſavoir ſi ce récit eſt véritable. Mais ſi cet homme eſt tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux ? pourquoi aſſembler tant d'inconnus ? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît, et que vous connoiſſez ; qui ſait la guerre ; qui a montré ſon courage non ſeulement contre les fléches et contre les dards, mais contre l'affreuſe pauvreté ; qui a mépriſé les richeſſes acquiſes par la flatterie ; qui aime le travail ; qui ſait combien l'agriculture eſt utile a un peuple ; qui déteſte le faſte ; qui ne ſe laiſſe point amollir par un amour aveugle de ſes enfans ; qui aime la vertu de l'un, et qui condamne le vice de l'autre ; en un mot, un homme qui eſt déja le père du peuple. Voilà votre roi, s'il eſt vrai que vous déſiriez de faire régner chez vous les loix du ſage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il eſt vrai, Ariſtodême eſt tel que vous le dites ; c'eſt lui qui eſt digne de régner. Les vieillards le firent appeller : on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple. Il parut tranquille. On lui déclara qu'on le faiſoit roi. Il répondit : Je n'y puis conſentir qu'à trois conditions. La premiére, que je quitterai la royauté dans deux ans, ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et ſi vous réſiſtez aux loix. La ſeconde, que je ſerai libre de continuer une vie ſimple et frugale. La troiſième, que mes

enfans

enfans n'auront aucun rang, et qu'après ma mort, on les traitera ſans diſtinction, ſelon leur mérite, comme le reſte des citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadême fut mis par le chef des vieillards, gardes des loix, ſur la tête d'Ariſtodême. On fit des ſacrifices à Jupiter, et aux autres grands dieux. Ariſtodême nous fit des préſens, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble ſimplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos, écrites de la main de Minos même : il lui donna auſſi un recueil de toute l'hiſtoire de Crète depuis Saturne, et l'âge d'or : il fit mettre dans ſon vaiſſeau des fruits de toutes les eſpèces qui ſont bonnes en Crète, et inconnues dans la Syrie, et lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin.

Comme nous preſſions notre départ, il nous fit préparer un vaiſſeau avec un grand nombre de bons rameurs, et d'hommes armés ; il y fit mettre des habits pour nous, et des proviſions. A l'inſtant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque : ce vent, qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir ; il nous embraſſa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les dieux ſont juſtes, diſoit-il : ils voient une amitié qui n'eſt fondée que ſur la vertu ; un jour ils nous réuniront ; et ces champs fortunés, où l'on dit que les juſtes jouiſſent après la mort d'une paix éternelle, verront nos ames ſe rejoindre pour ne ſe ſéparer jamais. Oh ! ſi mes cendres pouvoient ainſi être recueillies avec les vôtres ! En prononçant ces mots, il verſoit des torrens de larmes, et les ſoupirs étouffoient ſa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui ; et il nous conduiſit au vaiſſeau.

Pour Ariſtodême, il nous dit : C'eſt vous qui venez de me faire roi ; ſouvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux dieux qu'ils m'inſpirent la vraie ſageſſe, et que je ſurpaſſe autant en modération les autres hommes, que je les ſurpaſſe en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureuſement dans votre patrie, d'y confondre l'inſolence de vos ennemis, et de vous y faire voir en paix Ulyſſe régnant avec ſa

chère Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaiſſeau plein de rameurs, et d'hommes armés ; ils pourront vous ſervir contre ces hommes injuſtes qui perſécutent votre mère. O Mentor ! votre ſageſſe, qui n'a beſoin de rien, ne me laiſſe rien à deſirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux enſemble ; ſouvenez-vous d'Ariſtodême : et ſi jamais les Ithaciens ont beſoin des Crétois, comptez ſur moi juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Il nous embraſſa ; et nous ne pûmes, en le remerciant, retenir nos larmes.

Cependant le vent, qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déja le mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline ; tous les rivages diſparoiſſoient : les côtes du Péloponnèſe ſembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel, et irrita toutes les ondes de la mer. Le jour ſe changea en nuit, et la mort ſe préſenta à nous. O Neptune ! c'eſt vous qui excitâtes, par votre ſuperbe trident, toutes les eaux de votre empire. Vénus, pour ſe venger de ce que nous l'avions mépriſée juſques dans ſon temple de Cythère, alla trouver ce dieu ; elle lui parla avec douleur ; ſes beaux yeux étoient baignés de larmes : du moins c'eſt ainſi que Mentor, inſtruit des choſes divines, me l'a aſſuré. Souffrirez-vous, Neptune, diſoit-elle, que ces impies ſe jouent impunément de ma puiſſance ? Les dieux mêmes la ſentent ; et ces téméraires mortels ont oſé condamner tout ce qui ſe fait dans mon île. Ils ſe piquent d'une ſageſſe à toute épreuve, et ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je ſuis née dans votre empire ? Que tardez-vous à enſevelir dans vos profonds abymes ces deux hommes que je ne puis ſouffrir ?

A peine avoit-elle parlé, que Neptune ſouleva les flots juſqu'au ciel : et Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote troublé s'écria, qu'il ne pouvoit plus réſiſter aux vents, qui nous pouſſoient avec violence vers les rochers : un coup de vent rompit notre mât ; et un moment après, nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés ; le navire s'enfonce ; tous nos rameurs pouſſent de lamentables cris vers le ciel. J'embraſſe Mentor,

tor, et je lui dis : Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons ; c'eſt une conſolation pour moi de mourir avec vous : il ſeroit inutile de diſputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toujours quelque reſſource. Ce n'eſt pas aſſez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort ; il faut, ſans la craindre, faire tous ſes efforts pour la repouſſer. Prenons, vous et moi, un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides et troublés regrette la vie, ſans chercher les moyens de la conſerver, ne perdons pas un moment pour ſauver la nôtre. Auſſi-tôt il prend une hache, il achéve de couper le mât, qui étoit déja rompu, et qui, penchant dans la mer, avoit mis le vaiſſeau ſur le côté : il jette le mât hors du vaiſſeau, et s'élance deſſus au milieu des ondes furieuſes ; il m'appelle par mon nom, et m'encourage pour le ſuivre. Tel qu'un grand arbre, que tous les vents conjurés attaquent, et qui demeure immobile ſur ſes profondes racines, enſorte que la tempête ne fait qu'agiter ſes feuilles : de même Mentor, non-ſeulement ferme et courageux, mais doux et tranquille, ſembloit commander aux vents, et à la mer. Je le ſuis. Et qui auroit pu ne le pas ſuivre, étant encouragé par lui ? Nous nous conduiſions nous-mêmes ſur ce mât flottant. C'étoit un grand ſecours pour nous, car nous pouvions nous aſſeoir deſſus ; s'il eût fallu nager ſans relâche, nos forces euſſent été bientôt épuiſées. Mais ſouvent la tempête faiſoit tourner cette grande piéce de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer : alors nous buvions l'onde amère, qui couloit de nôtre bouche, de nos narines, et de nos oreilles ; et nous étions contraints de diſputer contre les flots, pour rattraper le deſſus de ce mât. Quelquefois auſſi une vague haute comme une montagne venoit paſſer ſur nous, et nous nous tenions fermes, de peur que, dans cette violente ſecouſſe, le mât, qui étoit notre unique eſpérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, auſſi paiſible qu'il l'eſt maintenant ſur ce ſiége de gazon, me diſoit : Croyez-vous, Télémaque, que votre

vie ſoit abandonnée aux vents, et aux flots ? Croyez-vous qu'ils puiſſent vous faire périr ſans l'ordre des dieux ? Non, non ; les dieux décident de tout. C'eſt donc les dieux, et non pas la mer, qu'il faut craindre. Fuſſiez-vous au fond des abymes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fuſſiez-vous dans l'Olympe, voyant les aſtres ſous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abyme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutois, et j'admirois ce diſcours, qui me conſoloit un peu : mais je n'avois pas l'eſprit aſſez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point : je ne pouvois le voir. Nous paſſâmes toute la nuit, tremblans de froid, et demi-morts, ſans ſavoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencèrent à s'appaiſer ; et la mer, mugiſſant, reſſembloit à une perſonne, qui, ayant été long-temps irritée, n'a plus qu'un reſte de trouble et d'émotion, étant laſſe de ſe mettre en fureur ; elle grondoit ſourdement, et ſes flots n'étoient preſque plus que comme les ſillons d'un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du ciel, et nous annonça un beau jour. L'orient étoit tout en feu ; et les étoiles, qui avoient été ſi long-temps cachées, reparurent, et s'enfuirent à l'arrivée de Phébus. Nous apperçûmes de loin la terre, et le vent nous en approchoit : alors je ſentis l'eſpérance renaître dans mon cœur. Mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons : ſelon les apparences, ils perdirent courage, et la tempête les ſubmergea tous avec le vaiſſeau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous pouſſoit contre des pointes de rochers, qui nous euſſent briſés ; mais nous tâchions de leur preſenter le bout de notre mât : et Mentor faiſoit de ce mât ce qu'un ſage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainſi nous évitâmes ces rochers affreux, et nous trouvâmes enfin une côte douce et unie, où, nageant ſans peine, nous abordâmes ſur le ſable. C'eſt là que vous nous vîtes, ô grande déeſſe, qui habitez cette île ; c'eſt là que vous daignâtes nous recevoir.

FIN DU LIVRE SIXIEME.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Calypſo admire Télémaque dans ſes aventures, et n'oublie rien pour le retenir dans ſon île, en l'engageant dans ſa paſſion. Mentor, par ſes remontrances, ſoutient Télémaque contre les artifices de cette déeſſe, et contre Cupidon, que Vénus avoit amené à ſon ſecours. Néanmoins Télémaque, et la nymphe Eucharis reſſentent bientôt une paſſion mutuelle, qui excite d'abord la jalouſie de Calypſo, et enſuite ſa colère contre ces deux amans. Elle jure par le Styx que Télémaque ſortira de ſon île. Cupidon va la conſoler, et oblige ſes nymphes à aller brûler un vaiſſeau fait par Mentor, dans le temps que celui-ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque ſent une joie ſecrette de voir brûler ce vaiſſeau. Mentor, qui s'en apperçoit, le précipite dans la mer, et s'y jette lui-même, pour gagner, en nageant, un autre vaiſſeau qu'il voyoit près de cette côte.

QUAND Télémaque eut achevé ce diſcours, toutes les nymphes, qui avoient été immobiles, les yeux attachés ſur lui, ſe regardoient les unes les autres. Elles ſe diſoient avec étonnement : Quels ſont donc ces hommes ſi chéris des dieux ? A-t-on jamais ouï parler d'aventures

tures ſi merveilleuſes ? Le fils d'Ulyſſe le ſurpaſſe déja en éloquence, en ſageſſe, et en valeur, Quelle mine ! quelle beauté ! quelle douceur ! quelle modeſtie ! mais quelle nobleſſe, et quelle grandeur d'ame ! Si nous ne ſavions qu'il eſt fils d'un mortel, on le prendroit aiſément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon Mais quel eſt ce Mentor, qui paroît un homme ſimple, obſcur, et d'une médiocre condition ? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne ſais quoi au deſſus de l'homme.

Calypſo écoutoit ce diſcours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher : ſes yeux errans alloient ſans ceſſe de Mentor à Télémaque, et de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue hiſtoire de ſes aventures ; puis tout à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin, ſe levant bruſquement, elle mena Télémaque ſeul dans un bois de myrte, où elle n'aublia rien pour ſavoir de lui ſi Mentor n'étoit point une divinité cachée ſous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire ; car Minerve, en l'accompagnant ſous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui, à cauſe de ſa grande jeuneſſe. Elle ne ſe fioit pas encore aſſez à ſon ſecret pour lui confier ſes deſſeins. D'ailleurs, elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers ; et, s'il eût ſu que Minerve étoit avec lui, un tel ſecours l'eût trop ſoutenu ; il n'auroit eu aucune peine à mépriſer les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor : et tous les artifices de Calypſo furent inutiles pour découvrir ce qu'elle déſiroit ſavoir.

Cependant toutes les nymphes, aſſemblées autour de Mentor, prenoient plaiſir à le queſtionner. L'une lui demandoit les circonſtances de ſon voyage d'Ethiopie ; l'autre vouloit ſavoir ce qu'il avoit vu à Damas ; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulyſſe avant le ſiége de Troye. Il répondit à toutes avec douceur ; et ſes paroles, quoique ſimples, étoient pleines de graces. Calypſo ne les laiſſa pas long-temps dans cette converſation ; elle revint : et pendant que les nymphes ſe mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuſer Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du ſommeil ne coule pas plus doucement

doucement dans les yeux appeſantis, et dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles flatteuſes de la déeſſe s'inſinuoient pour enchanter le cœur de Mentor : mais elle ſentoit toujours je ne ſais quoi qui repouſſoit tous ſes efforts, et qui ſe jouoit de ſes charmes. Semblable à un rocher eſcarpé, qui cache ſon front dans les nues, et qui ſe joue de la rage des vents, Mentor, immobile dans ſes ſages deſſeins, ſe laiſſoit preſſer par Calypſo. Quelquefois même il lui laiſſoit eſpérer qu'elle l'embarraſſeroit par ſes queſtions, et qu'elle tireroit la vérité du fond de ſon cœur : mais au moment où elle croyoit ſatisfaire ſa curioſité, ſes eſpérances s'évanouiſſoient ; tout ce qu'elle s'imaginoit tenir lui échappoit tout-à-coup ; et une réponſe courte de Mentor la replongeoit dans ſes incertitudes.

Elle paſſoit ainſi les journées, tantôt en flattant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'eſpéroit plus de faire parler. Elle employoit ſes plus belles nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque ; et une divinité plus puiſſante qu'elle, vint à ſon ſecours pour y réuſſir.

Vénus, toujours pleine de reſſentiment du mépris que Mentor et Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'île de Cypre, ne pouvoit ſe conſoler de voir que ces deux téméraires mortels euſſent échappé aux vents, et à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter ; mais le père des dieux ſouriaen, ſans vouloir lui découvrir que Minerve, ſous la figure de Mentor, avoit ſauvé le fils d'Ulyſſe, permit à Vénus de chercher les moyens de ſe venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe ; elle oublie les doux parfums qu'on brûle ſur ſes autels à Paphos, à Cythère, et à Idalie ; elle vole dans ſon char attelé de colombes ; elle appelle ſon fils ; et, la douleur répandant de nouvelles graces ſur ſon viſage, elle lui parla ainſi :

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes, qui mépriſent ta puiſſance et la mienne ? Qui voudra déſormais nous adorer ? Va, perce de tes fléches ces deux cœurs inſenſibles : deſcends avec moi dans cette île ; je parlerai à Calypſo. Elle dit ; et, fendant les airs dans un nuage tout doré,

doré, elle ſe préſenta à Calypſo, qui dans ce moment étoit ſeule au bord d'une fontaine aſſez loin de ſa grotte.

Malheureuſe déeſſe ! lui dit-elle, l'ingrat Ulyſſe vous a mépriſée ; ſon fils, encore plus dur que lui, vous prépare un ſemblable mépris : mais l'Amour vient lui-même pour vous venger. Je vous le laiſſe ; il demeurera parmi vos nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus, qui fut nourri parmi les nymphes de l'île de Naxos. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire ; il ne pourra s'en défier ; et il ſentira bientôt ſon pouvoir. Elle dit ; et, remontant dans le nuage doré d'où elle étoit ſortie, elle laiſſa après elle une odeur d'ambroſie dont tous les bois de Calypſo furent parfumés.

L'Amour demeura entre les bras de Calypſo. Quoique déeſſe, elle ſentit la flamme qui couloit déja dans ſon ſein. Pour ſe ſoulager, elle le donna auſſi-tôt à la nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais, hélas ! dans la ſuite combien de fois ſe repentit elle de l'avoir fait ! D'abord rien ne paroiſſoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, et plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaiſir : mais à peine s'étoit-on fié à ſes careſſes, qu'on y ſentoit je ne ſais quoi d'empoiſonné. L'enfant malin et trompeur ne careſſoit que pour trahir ; et il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'oſoit approcher de Mentor, dont la ſévérité l'épouvantoit ; et il ſentoit que cet inconnu étoit invulnérable, enſorte qu'aucune de ſes fléches n'auroit pu le percer. Pour les nymphes, elles ſentirent bientôt les feux que cette enfant trompeur allume ; mais elles cachoient avec ſoin la plaie profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque, voyant cet enfant qui ſe jouoit avec les nymphes, fut ſurpris de ſa douceur, et de ſa beauté. Il l'embraſſe, il le prend tantôt ſur ſes genoux, tantôt entre ſes bras ; il ſent en lui-même une inquiétude, dont il ne peut trouver la cauſe. Plus il cherche à ſe jouer innocemment, plus il ſe trouble, et s'amollit. Voyez-vous ces nymphes ? diſoit-il à Mentor. Combien ſont-elles différentes de ces femmes de l'île de Cypre, dont la beauté étoit choquante, à cauſe de leur immodeſtie ! Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modeſtie,

deſtie, une ſimplicité qui charment. Parlant ainſi, il rougiſſoit ſans ſavoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler : mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer ; ſes paroles étoient entrecoupées, obſcures, et quelquefois elles n'avoient aucun ſens.

Mentor lui dit : O Télémaque ! les dangers de l'île de Cypre n'étoient rien, ſi on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice groſſier fait horreur, l'impudence brutale donne de l'indignation ; mais la beauté modeſte eſt bien plus dangereuſe : en l'aimant, on croit n'aimer que la vertu ; et inſenſiblement on ſe laiſſe aller aux appas trompeurs d'une paſſion qu'on n'apperçoit que quand il n'eſt preſque plus temps de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque ! fuyez ces nymphes, qui ne ſont ſi diſcrétes que pour vous mieux tromper ; fuyez les dangers de votre jeuneſſe : mais ſur-tout fuyez cet enfant que vous ne connoiſſez pas. C'eſt l'Amour, que Vénus, ſa mère, eſt venue apporter dans cette île, pour ſe venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère : il a bleſſé le cœur de la déeſſe Calypſo ; elle eſt paſſionée pour vous : il a brûlé toutes les nymphes qui l'environnent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme ! preſque ſans le ſavoir.

Télémaque interrompoit ſouvent Mentor, lui diſant : Pourquoi ne demeurerions nous pas dans cette île ? Ulyſſe ne vit plus ; il doit être depuis long-temps enſeveli dans les ondes : Pénélope, ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pu réſiſter à tant de prétendans ; ſon père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, et manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon père ? Les Ithaciens ont oublié Ulyſſe. Nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort aſſurée, puiſque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port, pour mieux aſſurer notre perte à notre retour.

Mentor répondit : Voilà l'effet d'une aveugle paſſion. On cherche avec ſubtilité toutes les raiſons qui la favoriſent, et on ſe détourne, de peur de voir toutes celles qui la condamnent ; on n'eſt plus ingénieux que pour ſe tromper, et pour étouffer ſes remords. Avez vous oublié tout ce que les dieux ont fait pour vous ramener

dans

dans votre patrie ? Comment êtes-vous ſorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte, ne ſe ſont-ils pas tournés tout-à-coup en proſpérités ? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les deſtinées vous ont préparé ? Mais que diſ-je ? Vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, et je ſaurai bien ſortir de cette île. Lâche fils d'un père ſi ſage, et ſi généreux ! menez ici une vie molle, et ſans honneur au milieu des femmes ; faites, malgré les dieux, ce que votre père crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percèrent Télémaque juſq'au fond du cœur. Il ſe ſentoit attendri au diſcours de Mentor ; ſa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation et le départ de cet homme ſi ſage, à qu'il devoit tant : mais une paſſion naiſſante, et qu'il ne connoiſſoit pas lui-même, faiſoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc ! diſoit-il à Mentor, les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'eſt offerte par la déeſſe ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui eſt contre la vertu, et contre les ordres des dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulyſſe et Pénélope : la vertu vous défend de vous abandonner à une folle paſſion. Les dieux, qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre père, vous ordonnent de quitter cette île. L'Amour ſeul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle ſans liberté, ſans vertu, ſans gloire ? Cette vie ſeroit encore plus malheureuſe, en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne répondoit à ce diſcours que par des ſoupirs. Quelquefois il auroit ſouhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de l'île : quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant ſes yeux cet ami ſévère qui lui reprochoit ſa foibleſſe. Toutes ces penſées contraires agitoient tour-à-tour ſon cœur, et aucune n'y étoit conſtante : ſon cœur étoit comme la mer, qui eſt le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit ſouvent étendu et immobile ſur le rivage de la mer, ſouvent dans le fond de quelque bois ſombre, verſant

ſant des larmes amères, et pouſſant des cris ſemblables aux rugiſſemens d'un lion. Il étoit devenu maigre ; ſes yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant : à le voir pâle, abattu, et défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, ſon enjouement, ſa noble fierté s'enfuyoient loin de lui ; il périſſoit. Tel qu'une fleur qui, étant épanouie le matin, répand ſes doux parfums dans la campagne, et ſe flétrit ; peu-à-peu vers le ſoir ſes vives couleurs s'effacent ; elle languit, elle ſe deſſéche, et ſa belle tête ſe penche, ne pouvant plus ſe ſoutenir. Ainſi le fils d'Ulyſſe étoit aux portes de la mort.

Mentor, voyant que Télémaque ne pouvoit réſiſter à la violence de ſa paſſion, conçut un deſſein plein d'adreſſe pour le délivrer d'un ſi grand danger. Il avoit remarqué, que Calypſo aimoit éperdument Télémaque, et que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune nymphe Eucharis ; car le cruel Amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guère la perſonne dont on eſt aimé. Mentor réſolut d'exciter la jalouſie de Calypſo. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chaſſe. Mentor dit à Calypſo : J'ai remarqué dans Télémaque une paſſion pour la chaſſe, que je n'avois jamais vue en lui ; ce plaiſir commence à le dégoûter de tout autre ; il n'aime plus que les forêts, et les montagnes les plus ſauvages. Eſt-ce vous, ô déeſſe, qui lui inſpirez cette grande ardeur ?

Calypſo ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles ; et elle ne put ſe retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'île de Cypre, ne peut réſiſter à la médiocre beauté d'une de mes nymphes. Comment oſe-t-il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, et qui ne ſemble né que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes ? Mentor, remarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui : il lui montroit ſeulement un viſage triſte et abattu. La déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elle voyoit ; et elle faiſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles. Cette chaſſe, dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle ſut que Télémaque n'avoit cherché qu'à ſe dérober aux autres

nymphes pour parler à Eucharis. On propoſoit même déja une ſeconde chaſſe, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la première. Pour rompre les meſures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout-à-coup, ne pouvant plus modérer ſa reſſentiment, elle lui parla ainſi :

Eſt-ce-donc ainſi, ô jeune téméraire, que tues venu dans mon île pour échapper au juſte naufrage que Neptune te préparoit, et à la vengeance des dieux ? N'es-tu entré dans cette île, qui n'eſt ouverte à aucun mortel, que pour mépriſer ma puiſſance, et l'amour que je t'ai témoigné ? O divinités de l'Olympe, et du Styx, écoutez une malheureuſe déeſſe ! hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puiſque tu es encore plus dur, et plus injuſte que ton père, puiſſes-tu ſouffrir des maux encore plus longs, et plus cruels que le ſiens ! Non, non, que jamais tu ne revoies ta patrie, cette pauvre et miſerable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité ! ou plutôt, que tu périſſes en la voyant de loin, au milieu de la mer, et que ton corps, devenu le jouet des flots, ſoit rejetté, ſans eſpérance de ſépulture, ſur le ſable de ce rivage ! Que mes yeux le voient mangé par les vautours ! Celle que tu aimes le verra auſſi : elle le verra ; elle en aura le cœur déchiré ; et ſon déſeſpoir fera mon bonheur.

En parlant ainſi, Calypſo avoit les yeux rouges et enflammés : ſe regards ne s'arrêtoient en aucun endroit ; ils avoient je ne ſais quoi de ſombre et de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires, et livides ; elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle ſe répandoit ſur tout ſon viſage : ſes larmes ne couloient plus, comme autrefois, avec abondance ; la rage et le déſeſpoir ſembloient en avoir tari la ſource, et à peine en couloit-il quelques-unes ſur ſes joues. Sa voix étoit rauque, tremblante, et entrecoupée. Mentor obſervoit tous ſes mouvemens, et ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade déſeſpéré qu'on abandonne ; il jettoit ſouvent ſur lui des regards de compaſſion.

Télémaque ſentoit combien il étoit coupable, et indigne de l'amitié de Mentor. Il n'oſoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de ſon ami, dont le ſilence

ſilence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller ſe jetter à ſon cou, et de lui témoigner combien il étoit touché de ſa faute : mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaiſe honte, et tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour ſe retirer du péril ; car le péril lui ſembloit doux, et il ne pouvoit encore ſe réſoudre à vaincre ſa folle paſſion.

Les dieux et les déeſſes de l'Olympe, aſſemblés dans un profond ſilence, avoient les yeux attachés ſur l'île de Calypſo, pour voir qui ſeroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour, en ſe jouant avec les nymphes, avoit mis tout en feu dans l'île. Minerve, ſous la figure de Mentor, ſe ſervoit de la jalouſie, inſéparable de l'Amour, contre l'Amour même. Jupiter avoit réſolu d'être le ſpectateur de ce combat, et de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échappât, uſoit de mille artifices pour le retenir dans ſes liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaſſe, et elle étoit vêtue comme Diane. Vénus et Cupidon avoient répandu ſur elle de nouveaux charmes ; enſorte que ce jour-là ſa beauté effaçoit celle de la déeſſe Calypſo même. Calypſo, la regardant de loin, ſe regarda en même temps dans la plus claire de ſes fontaines ; elle eut honte de ſe voir. Alors elle ſe cacha au fond de ſa grotte, et parla ainſi toute ſeule :

Il ne me ſert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amans, en déclarant que je veux être de cette chaſſe ! En ſerai-je ? irai-je la faire triompher, et faire ſervir ma beauté à relever la ſienne ? faudra-t-il que Télémaque, en me voyant, ſoit encore plus paſſionné pour ſon Eucharis ? O malheureuſe ! qu'ai-je fait ? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes ; je ſaurai bien les en empêcher. Je vais trouver Mentor ; je le prierai d'enlever Télémaque : il le ramenera à Ithaque. Mais que dis-je ? eh ! que deviendrai-je quand Télémaque ſera parti ? Où ſuis-je ? Que reſte-t-il à faire ? O cruelle Vénus ? Vénus, vous m'avez trompée ; ô perfide préſent que vous m'avez fait ! Pernicieux enfant ! Amour empeſté ! je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'eſpérance de vivre heureuſe avec Télémaque, et tu n'as

porté dans ce cœur que trouble, et que déſeſpoir ! Mes nymphes ſe ſont révoltées contre moi. Ma divinité ne me ſert plus qu'à rendre mon malheur éternel. Oh ! ſi j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Télémaque, il faut que tu meures, puiſque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes ; ta nymphe le verra ; je te percerai à ſes yeux..... Mais je m'égare. O malheureuſe Calypſo ! que veux-tu ? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abyme de malheurs ! C'eſt moi qui ai mis le flambeau dans le ſein du chaſte Télémaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaiſirs ! Falloit-il empoiſonner ſon cœur ? Il m'eût quittée..... Hé bien ! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voie plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale ? Non, non, je ne ſouffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t-en au-delà des mers : laiſſe Calypſo ſans conſolation, ne pouvant ſupporter la vie, ni trouver la mort : laiſſe-la inconſolable, couverte de honte, déſeſpérée, avec ton orgueilleuſe Eucharis.....

Elle parloit ainſi ſeule dans ſa grotte : mais tout-à-coup elle ſort impétueuſement : Où êtes-vous, ô Mentor ? dit elle. Eſt-ce ainſi que vous ſoutenez Télémaque contre le vice auquel il ſuccombe ? Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis ſouffrir plus long temps cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulyſſe deſhonorer ſon père, et négliger ſa haute deſtinée ? Eſt-ce à vous, ou à moi, que ſes parens ont confié ſa conduite ? C'eſt moi qui cherche les moyens de guérir ſon cœur ; et vous, ne ferez-vous rien ? Il y a, dans le lieu le plus reculé de cette forêt, de grands peupliers propres à conſtruire un vaiſſeau ; c'eſt là qu'Ulyſſe fit celui dans lequel il ſortit de cette île. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne, où ſont tous les inſtrumens néceſſaires pour tailler, et pour joindre toutes les pièces d'un vaiſſeau.....

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne, trouva les inſtrumens, abattit les peupliers, et mit en un ſeul jour un vaiſſeau en état de voguer.

voguer. C'eſt que la puiſſance et l'induſtrie de Minerve n'ont pas beſoin d'un grand temps pour achever les plus grands ouvrages.

Calypſo ſe trouva dans une horrible peine d'eſprit : d'un côté, elle vouloit voir ſi le travail de Mentor s'avançoit ; de l'autre, elle ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la chaſſe, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalouſie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amans : mais elle tâchoit de détourner la chaſſe du côté où elle ſavoit que Mentor faiſoit le vaiſſeau. Elle entendoit les coups de hache, et de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faiſoit frémir. Mais, dans le moment même, elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque ſigne, ou quelque coup-d'œil de Télémaque à la jeune nymphe.

Cependant Eucharis diſoit à Télémaque d'un ton moqueur : Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chaſſe ſans lui ? Oh ! que vous êtes à plaindre de vivre ſous un ſi rude maître ! Rien ne peut adoucir ſon auſtérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaiſirs ; il ne peut ſouffrir que vous en goûtiez aucun : il vous fait un crime des choſes les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais, après avoir montré tant de ſageſſe, vous ne devez plus vous laiſſer traiter en enfant

Ces paroles artificieuſes perçoient le cœur de Télémaque, et le rempliſſoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit ſecouer le joug. Il craignoit de le revoir, et ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin, vers le ſoir, la chaſſe s'étant paſſée, de part et d'autre, dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt, aſſez voiſin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypſo apperçut de loin le vaiſſeau achevé : ſes yeux ſe couvrirent à l'inſtant d'un épais nuage, ſemblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans ſe déroboient ſous elle ; une froide ſueur courut par tous les membres de ſon corps : elle fut contrainte de s'appuyer ſur les nymphes qui l'environnoient ; et Eucharis lui tendant la main pour la ſoutenir, elle la repouſſa, en jettant ſur elle un regard terrible.

Télémaque, qui vit ce vaiſſeau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déjà retiré, ayant fini ſon travail, demanda à la déeſſe à qui étoit ce vaiſſeau, et à quoi on le deſtinoit. D'abord elle ne put répondre; mais enfin elle dit: C'eſt pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire: vous ne ſerez plus embarraſſé par cet ami ſévère qui s'oppoſe à votre bonheur, et qui ſeroit jaloux, ſi vous deveniez immortel..... Mentor m'abandonne! c'eſt fait de moi, s'écria Télémaque. O Eucharis, ſi Mentor me quitte, je n'ai plus que vous..... Ces paroles lui échappèrent dans le tranſport de ſa paſſion. Il vit le tort qu'il avoit eu en les diſant; mais il n'avoit pas été libre de penſer au ſens de ces paroles. Toute la troupe, étonnée, demeura dans le ſilence. Eucharis, rougiſſant, et baiſſant les yeux, demeuroit derrière, toute interdite, ſans oſer ſe montrer. Mais, pendant que la honte étoit ſur ſon viſage, la joie étoit au fond de ſon cœur. Télémaque ne ſe comprenoit plus lui-même, et ne pouvoit croire qu'il eût parlé ſi indiſcrétement. Ce qu'il avoit fait lui paroiſſoit comme un ſonge, mais un ſonge dont il demeuroit confus et troublé.

Calypſo, plus furieuſe qu'une lionne à qui on a enlevé ſes petits, couroit au travers de la forêt ſans ſuivre aucun chemin, et ne ſachant où elle alloit. Enfin elle ſe trouva à l'entrée de ſa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon île, dit-elle, ô étrangers, qui êtes venus troubler mon repos: loin de moi ce jeune inſenſé! Et vous, imprudent vieillard, vous ſentirez ce que peut le courroux d'une déeſſe, ſi vous ne l'arrachez d'ici tout-à-l'heure. Je ne veux plus le voir; je ne veux plus ſouffrir qu'aucune de mes nymphes lui parle, ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx; ſerment qui fait trembler les dieux mêmes. Mais apprends, Télémaque, que tes maux ne ſont pas finis: ingrat! tu ne ſortiras de mon île que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je ſerai vengée; tu regretteras Calypſo, mais en vain. Neptune, encore irrité contre ton père qui la offenſé en Sicile, et ſollicité par Vénus que tu as mépriſée dans d'île de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton père, qui n'eſt pas mort; mais tu le verras ſans le connoître. Tu ne te

réuniras

réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va : je conjure les puiſſances céleſtes de me venger. Puiſſes-tu au milieu des mers, ſuſpendu aux pointes d'un rocher, et frappé de la foudre, invoquer en vain Calypſo, que ton ſupplice comblera de joie !

Ayant dit ces paroles, ſon eſprit agité étoit déja prêt à prendre des réſolutions contraires. L'amour rappella dans ſon cœur le déſir de retenir Télémaque. Qu'il vive, diſoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici ; peut-être qu'il ſentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne ſauroit, comme moi, lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypſo ! tu t'es trahie toi-même par ton ſerment : te voilà engagée ; et les ondes du Styx, par leſquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune eſpérance. . . . .Perſonne n'entendoit ces paroles ; mais on voyoit ſur ſon viſage les Furies peintes, et tout le venin empeſté du noir Cocyte ſembloit s'exhaler de ſon cœur.

Télémaque en fut ſaiſi d'horreur. Elle le comprit ; (car qu'eſt-ce que l'amour jaloux ne devine pas ?) et l'horreur de Télémaque redoubla les tranſports de la déeſſe. Semblable à une Bacchante qui remplit l'air de ſes hurlemens, et qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes ſes nymphes, et menaçant de percer toutes celles qui ne la ſuivront pas. Elles courent en foule, effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance, les larmes aux yeux, et regardant de loin Télémaque, à qui elle n'oſe plus parler. La déeſſe frémit en la voyant auprès d'elle ; et, loin de s'appaiſer par la ſoumiſſion de cette nymphe, elle reſſent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque étoit demeuré ſeul avec Mentor. Il embraſſe ſes genoux ; car il n'oſoit l'embraſſer autrement, ni le regarder : il verſe un torrent de larmes : il veut parler, la voix lui manque ; les paroles lui manquent encore davantage : il ne ſait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie : O mon vrai père ! ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous ſuivre. Délivrez

livrez moi de tant de maux, délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embraſſe, le conſole, l'encourage, lui apprend à ſe ſupporter lui-même ſans flatter ſa paſſion, et lui dit : Fils du ſage Ulyſſe ! que les dieux ont tant aimé, et qu'ils aiment encore, c'eſt par un effet de leur amour que vous ſouffrez des maux ſi horribles. Celui qui n'a point ſenti ſa foibleſſe, et la violence de ſes paſſions, n'eſt point encore ſage ; car il ne ſe connoît point encore, et ne ſait point ſe défier de lui-même. Les dieux vous ont conduit comme par la main juſqu'au bord de l'abyme, pour vous en montrer toute la profondeur, ſans vous y laiſſer tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, ſi vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahiſons de l'Amour, qui flatte pour perdre, et qui, ſous une apparence de douceur, cache les plus affreuſes amertumes. Il eſt venu, cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux, et les graces. Vous l'avez vu : il a enlevé votre cœur ; et vous avez pris plaiſir à le lui laiſſer enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la plaie de votre cœur : vous cherchiez à me tromper, et à vous flatter vous-même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité : vous demandez maintenant la mort, et c'eſt l'unique eſpérance qui vous reſte. La déeſſe, troublée, reſſemble à une Furie infernale ; Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort ; toutes ces nymphes jalouſes ſont prêtes à s'entre-déchirer : et voilà ce que fait le traître Amour qui paroît ſi doux ! Rappellez tout votre courage. A quel point les dieux vous aiment-ils, puiſqu'ils vous ouvrent un ſi beau chemin pour fuir l'Amour, et pour revoir votre chère patrie ! Calypſo elle-même eſt contrainte de vous chaſſer. Le vaiſſeau eſt tout prêt : que tardons-nous à quitter cette île, où la vertu ne peut habiter ?

En diſant ces paroles, Mentor le prit par la main, et l'entraînoit vers le rivage. Télémaque ſuivoit à peine, regardant toujours derrière lui. Il conſidéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir ſon viſage, il regardoit ſes beaux cheveux noués, ſes habits flottans, et ſa noble démarche : il auroit voulu baiſer

baiſer les traces de ſes pas. Lors même qu'il la perdit de vue, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre ſa voix. Quoique abſente, il la voyoit ; elle étoit peinte et comme vivante devant ſes yeux : il croyoit même parler à elle, ne ſachant plus où il étoit, et ne pouvant écouter Mentor.

Enfin, revenant à lui comme d'un profond ſommeil, il dit à Mentor : Je ſuis réſolu de vous ſuivre ; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis : j'aimerois mieux mourir, que de l'abandonner ainſi avec ingratitude. Attendez que je la revoie encore une dernière fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins ſouffrez que je lui diſe : O nymphe ! les dieux cruels, les dieux jaloux de mon bonheur, me contraignent de partir ; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre, que de me ſouvenir à jamais de vous. O mon père ! ou laiſſez-moi cette dernière conſolation, qui eſt ſi juſte, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non je ne veux ni demeurer dans cette île, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'eſt point dans mon cœur ; je ne ſens que de l'amitié, et de la reconnoiſſance pour Eucharis. Il me ſuffit de lui dire encore une fois adieu, et je pars avec vous ſans retardement.

Que j'ai pitié de vous ! répondit Mentor : votre paſſion eſt ſi furieuſe, que vous ne la ſentez pas. Vous croyez être tranquille, et vous demandez la mort ! vous oſez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, et vous ne pouvez vous arracher à la nymphe que vous aimez ! vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle ; vous êtes aveugle et ſourd à tout le reſte. Un homme que la fièvre rend frénétique, dit : Je ne ſuis point malade. O aveugle Télémaque ! vous êtiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulyſſe que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire et a la haute deſtinée que les dieux vous ont promiſes par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur ; vous renonciez à tous ces biens, pour vivre déſhonoré auprès d'Eucharis ! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'eſt-ce donc qui vous trouble ? pourquoi voulez vous mourir ? pourquoi avez-vous parlé devant la déeſſe avec tant de tranſport ? Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi ; mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez !

yez ! on ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage conſiſte à craindre et à fuir, mais à fuir ſans délibérer, et ſans ſe donner à ſoi-même le temps de regarder jamais derrière ſoi. Vous n'avez pas oublié les ſoins que vous m'avez coûtés depuis votre enfance, et les périls dont vous êtes ſorti par mes conſeils : ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous abandonne. Si vous ſaviez combien il m'eſt douloureux de vous voir courir à votre perte ! ſi vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant que je n'ai oſé vous parler ! la mère qui vous mit au monde ſouffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me ſuis tû ; j'ai dévoré ma peine ; j'ai étouffé mes ſoupirs, pour voir ſi vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils ! ſoulagez mon cœur ; rendez-moi ce qui m'eſt plus cher que mes entrailles ; rendez moi Télémaque que j'ai perdu ; rendez-vous à vous-même. Si la ſageſſe en vous ſurmonte l'amour, je vis, et je vis heureux : mais ſi l'amour vous entraîne malgrè la ſageſſe, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainſi, il continuoit ſon chemin vers la mer ; et Télémaque, qui n'étoit pas encore aſſez fort pour le ſuivre de lui-même, l'étoit déja aſſez pour ſe laiſſer mener ſans réſiſtance. Minerve, toujours cachée ſous la figure de Mentor, couvrant inviſiblement Télémaque de ſon Egide, et répandant autour de lui un rayon divin, lui fit ſentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette île. Enfin ils arrivèrent dans un endroit de l'île où le rivage de la mer étoit eſcarpé ; c'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regardèrent de cette hauteur, ſi le vaiſſeau que Mentor avoit preparé étoit encore dans la même place : mais ils apperçurent un triſte ſpectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non-ſeulement étoit inſenſible à ſes traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque : il pleuroit de dépit, et alla trouver Calypſo errante dans les ſombres forêts. Elle ne put le voir ſans gémir, et elle ſentit qu'il rouvroit toutes les plaies de ſon cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes déeſſe, et vous vous laiſſez vaincre par un foible mortel qui eſt captif dans votre île ! pourquoi

quoi le laiſſez-vous ſortir ? O malheureux Amour ! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conſeils : c'eſt toi qui m'as tirée d'une douce et profonde paix, pour me précipiter dans un abyme de malheurs, C'en eſt fait ; j'ai juré par les ondes du Styx, que je laiſſerois partir Télémaque, Et Jupiter même, le père des dieux, avec toute ſa puiſſance, n'oſeroit contrevenir à ce redoutable ſerment. Télémaque, ſors de mon île ; ſors auſſi, pernicieux enfant ; tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour, eſſuyant ſes larmes, fit un ſouris moqueur et malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras ! Laiſſez-moi faire : ſuivez votre ſerment ; ne vous oppoſez point au départ de Télémaque. Ni vos nymphes, ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laiſſer partir : je leur inſpirerai le deſſein de brûler ce vaiſſeau, que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui vous a ſurpriſe, ſera inutile. Il ſera ſurpris lui-même à ſon tour ; et il ne lui reſtera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flatteuſes firent gliſſer l'eſpérance et la joie juſqu'au fond des entrailles de Calypſo. Ce qu'un zéphyr fait par ſa fraîcheur ſur le bord d'un ruiſſeau pour délaſſer les troupeaux languiſſans, que l'ardeur de l'été conſume, ce diſcours le fit pour appaiſer le déſeſpoir de la déeſſe. Son viſage devint ſerein, ſes yeux s'adoucirent, les noirs ſoucis qui rongeoient ſon cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle : elle s'arrêta, elle ſourit, elle flatta le folâtre Amour ; et, en le flattant, elle ſe prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour, content de l'avoir perſuadée, alla pour perſuader auſſi les nymphes, qui étoient errantes et diſperſées ſur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du berger. L'Amour les raſſemble, et leur dit : Télémaque eſt encore en vos mains ; hâtez-vous de brûler ce vaiſſeau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Auſſi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent ſur le rivage, elles frémiſſent, elles pouſſent des hurlemens, elles ſecouent leurs cheveux épars, comme des Bacchantes. Déja la flamme vole ; elle dévore le vaiſſeau, qui eſt d'un bois ſec, et enduit de réſine ; des tourbillons de fumée et de flammes s'élévent dans les nues.

Télémaque

Télémaque et Mentor apperçoivent ce feu, de deſſus le rocher, et entendant les cris des nymphes, Télémaque fut tenté de s'en réjouir : car ſon cœur n'étoit pas encore guéri ; et Mentor remarquoit que ſa paſſion étoit comme un feu mal éteint, qui ſort de temps en temps de deſſous la cendre, et qui repouſſe de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens ! il ne nous reſte plus aucune eſpérance de quitter cette île.

Mentor vit bien que Télémaque alloit retomber dans toutes ſes foibleſſes, et qu'il n'y avoit pas un ſeul moment à perdre. Il apperçut de loin, au milieu des flots, un vaiſſeau arrêté qui n'oſoit approcher de l'île, parce que tous les pilotes connoiſſoient que l'île de Calypſo étoit inacceſſible à tous les mortels. Auſſi-tôt le ſage Mentor pouſſant Télémaque, qui étoit aſſis ſur le bord du rocher, le précipite dans la mer, et s'y jette avec lui. Télémaque, ſurpris de cette violente chûte, but l'onde amère, et devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, et voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne ſongea plus qu'à s'éloigner de l'île fatale.

Les nymphes, qui avoient cru les tenir captifs, pouſsèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypſo, inconſolable, rentra dans ſa grotte, qu'elle remplit de ſes hurlemens. L'Amour, qui vit changer ſon triomphe en une honteuſe défaite, s'éleva au milieu de l'air en ſecouant ſes ailes, et s'envola dans le bocage d'Idalie, où ſa cruelle mère l'attendoit. L'enfant, encore plus cruel, ne ſe conſola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A meſure que Télémaque s'éloignoit de l'île, il ſentoit avec plaiſir renaître ſon courage, et ſon amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il en parlant à Mentor, ce que vous me diſiez, et que je ne pouvois croire, faute d'expérience : on ne ſurmonte le vice qu'en le fuyant. O mon père ! que les dieux m'ont aimé en me donnant votre ſecours ! Je méritois d'en être privé, et d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus, ni mer, ni vents, ni tempêtes ; je ne crains plus que mes paſſions. L'Amour eſt lui ſeul plus à craindre que tous les naufrages.

FIN DU LIVRE SEPTIEME.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

Adoam, frère de Narbal, commande le vaiſſeau Tyrien, où Télémaque et Mentor ſont reçus favorablement. Ce Capitaine, reconnoiſſant Télémaque, lui raconte la mort tragique de Pygmalion, et d'Aſtarbé, puis l'élévation de Baléazar, que le tyran ſon père avoit diſgracié à la perſuaſion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque et à Mentor, Achitoas, par la douceur de ſon chant, aſſemble autour du vaiſſeau les Tritons, les Néréïdes, et les autres divinités de la mer. Mentor, prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte enſuite les merveilles de la Bétique : il décrit la douce température de l'air, et les autres beautés de ce pays, dont les peuples menent une vie tranquille dans une grande ſimplicité de mœurs.

LE vaiſſeau qui étoit arrêté, et vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaiſſeau Phénicien qui alloit dans l'Epire. Les Phéniciens avoient vu Télémaque au voyage d'Egypte : mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut aſſez près du vaiſſeau pour faire entendre ſa voix, il s'écria d'une voix forte, en élevant ſa tête au-deſſus de l'eau : Phéniciens, ſi ſecourables à toutes les nations, ne refuſez

pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le reſpect des dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaiſſeau : nous irons par-tout où vous irez. Celui qui commandoit répondit : Nous vous recevrons avec joie ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroiſſent ſi malheureux. Auſſi-tôt on les reçoit dans le vaiſſeau.

A peine y furent ils entrés, que, ne pouvant plus reſpirer, ils demeurèrent immobiles ; car ils avoient nagé long-temps, et avec effort pour réſiſter aux vagues. Peu-à-peu ils reprirent leurs forces ; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appéſantis par l'eau qui les avoit pénétrés, et qui couloit de toutes parts. Lorſqu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens, empreſſés autour d'eux, vouloient ſavoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette île d'où vous ſortez ? elle eſt, dit-on, poſſédée par une déeſſe cruelle, qui ne ſouffre jamais qu'on y aborde : elle eſt même bordée de rochers affreux, contre leſquels la mer va follement combattre ; et on ne pourroit en approcher ſans faire naufrage.

Mentor répondit : Nous y avons été jettés : nous ſommes Grecs ; notre patrie eſt l'île d'Ithaque, voiſine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui eſt ſur votre route, il nous ſuffiroit que vous nous menaſſiez dans l'Epire : nous y trouverons des amis qui auront ſoin de nous faire faire le court trajet qui nous reſtera ; et nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainſi c'étoit Mentor qui portoit la parole ; et Télémaque, gardant le ſilence, le laiſſoit parler : car les fautes, qu'il avoit faites dans l'île de Calypſo, augmentèrent beaucoup ſa ſageſſe. Il ſe défioit de lui-même ; il ſentoit le beſoin de ſuivre toujours les ſages conſeils de Mentor ; et quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ſes avis, du moins il conſultoit ſes yeux, et tâchoit de deviner toutes ſes penſées.

Le Commandant Phénicien arrêtant ſes yeux ſur Télémaque, croyoit ſe ſouvenir de l'avoir vu ; mais c'étoit un ſouvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui,

lui dit-il, que je vous demande ſi vous vous ſouvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me ſemble que je me ſouviens de vous avoir vu : votre viſage ne m'eſt point inconnu, il m'a d'abord frappé ; mais je ne ſais où je vous ai vu : votre mémoire peut-être aidera la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : Je ſuis, en vous voyant, comme vous êtes à mon égard : je vous ai vu, je vous reconnois ; mais je ne puis me rappeller ſi c'eſt en Egypte, où à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, et qui rappelle peu-à-peu de loin le ſonge fugitif qui a diſparu a ſon réveil, s'écria tout-à-coup : Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorſque nous revînmes d'Egypte. Je ſuis ſon frère dont il vous aura ſans doute parlé ſouvent. Je vous laiſſai entre ſes mains après l'expédition d'Egypte : il me fallut aller au-delà de toutes les mers dans la fameuſe Bétique, auprès des colonnes d'Hercule. Ainſi je ne fis que vous voir ; et il ne faut pas s'étonner ſi j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis preſque alors que vous entrevoir ; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. Oh ! quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me ſera toujours ſi cher ! Eſt-il toujours à Tyr ? ne ſouffre-t-il point quelque cruel traitement du ſoupçonneux et barbare Pygmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes ſortes de ſoins de vous. Je vous ramenerai dans l'île d'Ithaque avant que d'aller en Epire ; et le frère de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainſi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à ſouffler ; il fit lever les ancres, mettre les voiles, et fendre la mer à force de rames. Auſſi-tôt il prit à part Télémaque et Mentor, pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, ſatisfaire votre curioſité. Pygmalion n'eſt plus ; les juſtes dieux en ont délivré la terre. Comme il ne ſe fioit à perſonne, perſonne ne pouvoit ſe fier à lui. Les bons ſe contentoient

de gémir, et de fuir ſes cruautés, ſans pouvoir ſe réſoudre à lui faire aucun mal : les méchans croyoient ne pouvoir aſſurer leur vie qu'en finiſſant la ſienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ſes défiances. Ses gardes mêmes étoient plus expoſés que les autres : comme ſa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reſte des hommes ; et, ſur le moindre ſoupçon, il les ſacrifioit à ſa ſûreté. Ainſi, à force de chercher ſa ſûreté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépoſitaires de ſa vie étoient dans un péril continuel par ſa défiance ; et ils ne pouvoient ſe tirer d'un état ſi horrible qu'en prévenant, par la mort du tyran, ſes cruels ſoupçons.

L'impie Aſtarbé, dont vous avez ouï parler ſi ſouvent, fut la première à réſoudre la perte du roi. Elle aima paſſionnément un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar ; elle eſpéra de le mettre ſur le trône. Pour réuſſir dans ce deſſein, elle perſuada au roi, que l'aîné de ſes deux fils, nommé Phadaël, impatient de ſuccéder à ſon père, avoit conſpiré contre lui : elle trouva de faux témoins pour prouver la conſpiration. Le malheureux roi fit mourir ſon fils innocent. Le ſecond, nommé Baléazar, fut envoyé à Samos, ſous prétexte d'apprendre les mœurs, et les ſciences de la Grèce ; mais en effet, parce qu'Aſtarbé fit entendre au roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaiſons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduiſoient le vaiſſeau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs meſures pour faire naufrage pendant la nuit ; ils ſe ſauvèrent en nageant juſqu'à des barques étrangères qui les attendoient, et ils jettèrent le jeune prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Aſtarbé n'étoient ignorés que de Pygmalion ; et il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui ſeul. Ce prince ſi défiant, étoit ainſi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme : c'étoit l'amour qui l'aveugloit juſqu'à cet excès. En même temps l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Aſtarbé étoit ſi paſſionnée ;

née ; il ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, à l'amour, et à l'avarice, Aſtarbé ſe hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque choſe de ſes infâmes amours avec ce jeune homme. D'ailleurs, elle ſavoit que l'avarice ſeule ſuffiroit pour porter le roi à une action cruelle contre Joazar ; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le ſang du roi ; elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration : mais elle craignoit de ſe confier à quelqu'un par qui elle ſeroit trahie. Enfin, il lui parut plus aſſuré d'empoiſonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus ſouvent tout ſeul avec elle, et apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant ſe fier qu'à ſes propres mains. Il ſe renfermoit dans le lieu le plus reculé de ſon palais, pour mieux cacher ſa défiance, et pour n'être jamais obſervé quand il préparoit ſes repas. Il n'oſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table : il ne pouvoit ſe réſoudre à manger d'aucune des choſes qu'il ne ſavoit pas apprêter lui-même. Ainſi non ſeulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts, par des cuiſiniers, mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile, le lait, et tous les autres alimens ordinaires, ne pouvoient être de ſon uſage : il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans ſon jardin, ou des légumes qu'il avoit ſemés, et qu'il faiſoit cuire. Au reſte, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puiſoit lui-même dans une fontaine qui étoit renfermée dans un endroit de ſon palais, et dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parût ſi rempli de confiance pour Aſtarbé, il ne laiſſoit pas de ſe précautioner contre elle ; il la faiſoit toujours manger et boire avant lui de tout ce qui devoit ſervir à ſon repas, afin qu'il ne pût point être empoiſonné ſans elle, et qu'elle n'eût aucune eſpérance de vivre plus long temps que lui. Mais elle prit du contre-poiſon qu'une vieille femme, encore plus méchante qu'elle, et qui étoit la confidente de ſes amours, lui avoit fourni ; après quoi elle ne craignit plus d'empoiſonner le roi. Voici comment elle y parvint.

Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille, dont j'ai parlé, fit tout-à coup du bruit à une porte. Le roi, qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, ſe trouble, et court à cette porte pour voir ſi elle étoit aſſez bien fermée. La vieille ſe retire. Le roi demeure interdit, ne ſachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu : il n'oſe pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Aſtarbé le raſſure, le flatte, et le preſſe de manger : elle avoit déja jetté du poiſon dans ſa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, ſelon ſa coutume, la fit boire la première : elle but ſans crainte, ſe fiant au contre-poiſon. Pygmalion but auſſi, et peu de temps après il tomba dans une défaillance. Aſtarbé, qui le connoiſſoit capable de la tuer ſur le moindre ſoupçon, commença à déchirer ſes habits, à arracher ſes cheveux, et à pouſſer des cris lamentables ; elle embraſſoit le roi mourant ; elle le tenoit ſerré entre ſes bras ; elle l'arroſoit d'un torrent de larmes : car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuſe. Enfin, quand elle vit que les forces du roi étoient épuiſées, et qu'il étoit comme agoniſant, dans la crainte qu'il ne revînt, et qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle paſſa des careſſes, et des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur ; elle ſe jetta ſur lui, et l'étouffa. Enſuite elle arracha de ſon doigt l'anneau royal, lui ôta le diadême, et fit entrer Joazar, à qui elle donna l'un et l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachés à elle ne manqueroient pas de ſuivre ſa paſſion, et que ſon amant ſeroit proclamé roi. Mais ceux qui avoient été les plus empreſſés à lui plaire, étoient des eſprits bas et mercenaires, qui étoient incapables d'une ſincère affection : d'ailleurs, ils manquoient de courage, et craignoient les ennemis qu'Aſtarbé s'étoit attirés ; enfin, ils craignoient encore plus la hauteur, la diſſimulation, et la cruauté de cette femme impie : chacun, pour ſa propre ſûreté, déſiroit qu'elle perit.

Cependant tout le palais eſt plein d'une tumulte affreux ; on entend par-tout les cris de ceux qui diſent : Le roi eſt mort. Les uns ſont effrayés, les autres courent aux armes. Tous paroiſſent en peine des ſuites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche

en

en bouche dans toute la grande ville de Tyr, et il ne ſe trouve pas un ſeul homme qui regrette le roi : ſa mort eſt la délivrance, et la conſolation de tout le peuple.

Narbal, frappé d'un coup ſi terrible, déplora, en homme de bien, le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en ſe livrant à l'impie Aſtarbé ; et qui avoit mieux aimé être un tyran monſtrueux, que d'être, ſelon le devoir d'un roi, le père de ſon peuple. Il ſongea au bien de l'état, et ſe hâta de rallier tous les gens de bien, pour s'oppoſer à Aſtarbé, ſous laquelle on auroit vu un régne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal ſavoit que Baléazar ne s'étoit point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux que aſſurèrent à Aſtarbé qu'il étoit mort, parlèrent ainſi croyant qu'il l'étoit : mais, à la faveur de la nuit, il s'étoit ſauvé en nageant ; et des marchands de Crète, touchés de compaſſion, l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas oſé retourner dans le royaume de ſon père, ſoupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, et craignant autant la cruelle jalouſie de Pygmalion, que les artifices d'Aſtarbé. Il demeura long-temps errant et traveſti ſur les bords de la mer en Syrie, où les marchands Crétois l'avoient laiſſé ; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner ſa vie. Enfin il trouva moyen de faire ſavoir à Narbal l'état où il étoit ; il crut pouvoir confier ſon ſecret et ſa vie à un homme d'une vertu ſi éprouvée. Narbal, maltraité par le père, ne laiſſa pas d'aimer le fils, et de veiller pour ſes intérêts : mais il n'en prit ſoin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à ſon père, et il l'engagea à ſouffrir patiemment ſa mauvaiſe fortune.

Baléazar avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puiſſe vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or ; et je comprendrai auſſi-tôt qu'il ſera temps de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos, pendant la vie de Pygmalion, de faire venir Baléazar ; il auroit tout haſardé pour la vie du prince, et pour la ſienne propre : tant il étoit difficile de ſe garantir des recherches rigoureuſes de Pygmalion. Mais auſſi-tôt que ce malheureux roi eut fait une fin digne de ſes crimes, Narbal ſe hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit auſſi-tôt

auſſi-tôt, & arriva aux portes de Tyr dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour ſavoir qui ſuccéderoit à Pygmalion. Il fut aiſément reconnu par les principaux Tyriens, et par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu roi ſon père, qui étoit haï univerſellement, mais à cauſe de ſa douceur, et de ſa modération. Ses longs malheurs même lui donnoient je ne ſais quel éclat, qui relevoit toutes ſes bonnes qualités, et qui attendriſſoit tous les Tyriens en ſa faveur.

Narbal aſſembla les Chefs du peuple, les Vieillards qui formoient le conſeil, et les Prêtres de la grande Déeſſe de Phénicie. Il ſaluèrent Baléazar comme leur roi, et le firent proclamer par les Hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Aſtarbé les entendit du fond du palais, où elle étoit renfermée avec ſon lâche, et infâme Joazar. Tous les méchans, dont elle s'étoit ſervie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée ; car les méchans craignent les méchans, s'en défient, et ne ſouhaitent point de les voir en crédit : les hommes corrompus connoiſſent combien leurs ſemblables abuſeroient de l'autorité et quelle ſeroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils eſperent trouver en eux de la modération, et de l'indulgence. Il ne reſtoit plus autour d'Aſtarbé que certains complices de ſes crimes les plus affreux, et qui ne pouvoient attendre que le ſupplice.

On força le palais ; ces ſcélérats n'osèrent pas réſiſter long-temps, et ne ſongèrent qu'à s'enfuir. Aſtarbé, déguiſée en eſclave, voulut ſe ſauver dans la foule ; mais un ſoldat la reconnut : elle fut priſe, et on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la boue ; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, eſpérant de l'éblouir par ſes charmes, et de lui faire eſpérer qu'elle lui découvriroit des ſecrets importans. Baléazar ne put refuſer de l'écouter. D'abord elle montra, avec ſa beauté, une douceur, et une modeſtie capables de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates, et les plus inſinuantes ; elle lui repréſenta combien Pygmalion l'avoit aimée ; elle le conjura par ſes cendres d'avoir pitié d'elle ;

d'elle ; elle invoqua les dieux, comme ſi elle les eût ſincèrement adorés ; elle verſa des torrens de larmes ; elle ſe jetta aux genoux du nouveau roi : mais enſuite elle n'oublia rien pour lui rendre ſuſpects et odieux tous ſes ſerviteurs les plus affectionnés. Elle accuſa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, et d'avoit eſſayé de ſuborner les peuples pour ſe faire roi au préjudice de Baléazar : elle ajouta qu'il vouloit empoiſonner ce jeune prince. Elle inventa de ſemblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu ; elle eſpéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance, et les mêmes ſoupçons qu'elle avoit vus dans celui du roi ſon père. Mais Baléazar, ne pouvant plus ſouffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, et appella des gardes. On la mit en priſon, et les plus ſages vieillards furent commis pour examiner toutes ſes actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoiſonné, et étouffé Pygmalion : toute la ſuite de ſa vie parut un enchaînement continuel de crimes monſtrueux. On alloit la condamner au ſupplice qui eſt deſtiné à punir les grands crimes dans la Phénicie ; c'eſt d'être brûlé à petit feu : mais, quand elle comprit qu'il ne lui reſtoit plus aucune eſpérance, elle devint ſemblable à une Furie ſortie de l'enfer ; elle avala du poiſon, qu'elle portoit toujours ſur elle, pour ſe faire mourir en cas qu'on voulût lui faire ſouffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient apperçurent qu'elle ſouffroit une violente douleur ; ils voulurent la ſecourir : mais elle ne voulut jamais leur répondre, et elle fit ſigne qu'elle ne vouloit aucun ſoulagement. On lui parla des juſtes dieux qu'elle avoit irrités. Au lieu de témoigner la confuſion, et le repentir que ſes fautes méritoient, elle regarda le ciel avec mépris, et arrogance, comme pour inſulter aux dieux.

La rage, et l'impiété étoient peintes ſur ſon viſage mourant ; on ne voyoit plus aucun reſte de cette beauté, qui avoit fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ſes graces étoient effacées : ſes yeux éteints rouloient dans ſa tête, et jettoient des regards farouches ; un mouvement convulſif agitoit ſes lèvres, et tenoit ſa bouche ouverte d'une horrible grandeur ; tout ſon viſage

ſage tiré et rétréci, faiſoit des grimaces hideuſes ; une pâleur livide, et une froideur mortelle avoient ſaiſi tout ſon corps. Quelquefois elle ſembloit ſe ranimer : mais ce n'étoit que pour pouſſer des hurlemens. Enfin elle expira, laiſſant remplis d'horreur et d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes impies deſcendirent ſans doute dans ces triſtes lieux, où les cruelles Danaïdes puiſent éternellement de l'eau dans des vaſes percés ; où Ixion tourne à jamais ſa roue ; où Tantale, brûlant de ſoif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ſes levres ; où Siſyphe roule inutilement un rocher qui retombe ſans ceſſe ; et où Titye ſentira éternellement dans ſes entrailles toujours renaiſſantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar, délivré de ce monſtre, rendit graces aux dieux par d'innombrables ſacrifices. Il a commencé ſon régne par une conduite toute oppoſée à celle de Pygmalion. Il s'eſt appliqué à faire refleurir le commerce, qui languiſſoit tous les jours de plus en plus : il a pris les conſeils de Narbal pour les principales affaires, et n'eſt pourtant pas gouverné par lui : car il veut tout voir par lui-même : il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, et décide enſuite ſur ce qui lui paroît le meilleur. Il eſt aimé des peuples. En poſſédant les cœurs, il poſſéde plus de tréſors que ſon pere n'en avoit amaſſé par ſon avarice cruelle ; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il ſe trouvoit dans une preſſante néceſſité : ainſi, ce qu'il leur laiſſe eſt plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas beſoin de ſe précautionner pour la ſûreté de ſa vie ; car il a toujours autour de lui la plus ſûre garde, qui eſt l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ſes ſujets qui ne craigne de le perdre, et qui ne haſardât ſa propre vie pour conſerver celle d'un ſi bon roi. Il vit heureux ; et tout ſon peuple eſt heureux avec lui ; il craint de charger trop ſes peuples, et ceux ci craignent de ne lui offrir pas une aſſez grande partie de leurs biens : il les laiſſe dans l'abondance ; et cette abondance ne les rend ni indociles, ni inſolens ; car ils ſont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conſerver la pureté des anciennes loix. La Phénicie eſt remontée au plus haut point de ſa grandeur & de ſa gloire. C'eſt à ſon jeune

roi

roi qu'elle doit tant de prospérités. Narbal gouverne sous lui. O Télémaque! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joie vous combleroit-il de présens! Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie! Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, et d'aller dans l'île d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y régne aussi sagement que Baléazar régne à Tyr?

Après qu'Adoam eut ainsi parlé, Télémaque charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter, et plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle aventure il étoit entré dans l'île de Calypso. Télémaque lui fit, à son tour, l'histoire de son départ de Tyr; de son passage dans l'île de Cypre; de la manière dont il avoit retrouvé Mentor; de leur voyage en Crète; des jeux publics pour l'élection d'un roi après la fuite d'Idoménée; de la colère de Vénus; de leur naufrage; du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus; de la jalousie de cette deesse contre une de ses nymphes; et de l'action de Mentor, qui avoit jetté son ami dans la mer dès qu'il vit le vaisseau Phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas; et pour témoigner une plus grande joie, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens, vêtus de blanc, et couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs de rameurs étoient pleins de joueurs de flûtes. Achitoas les interrompoit de temps en temps par les doux accords de sa voix, et de sa lyre, dignes d'être entendus à la table des dieux, et de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Néréides, toutes les divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins même sortoient de leurs grottes humides et profondes, pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, et vêtus de fin lin plus blanc que la neige, dansèrent long-temps les danses de leurs pays, puis celles d'Egypte, et enfin celles de la Grèce. De temps en temps des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante de la lune,

répandue

répandue ſur la face des ondes, le ſombre azur du ciel, ſemé de brillantes étoiles, ſervoient à rendre ce ſpectacle encore plus beau.

Télémaque, d'un naturel vif et ſenſible, goûtoit tous ces plaiſirs : mais il n'oſoit y livrer ſon cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé, avec tant de honte, dans l'île de Calypſo, combien la jeuneſſe eſt prompte à s'enflammer, tous les plaiſirs, même les plus innocens, lui faiſoient peur ; tout lui étoit ſuſpect. Il regardoit Mentor ; il cherchoit ſur ſon viſage, et dans ſes yeux ce qu'il devoit penſer de tous ces plaiſirs.

Mentor étoit bien aiſe de le voir dans cet embarras, et ne faiſoit pas ſemblant de le remarquer. Enfin, touché de la modération de Télémaque il lui dit en ſouriant : Je comprens ce que vous craignez : vous êtes louable de cette crainte ; mais il ne faut pas la pouſſer trop loin. Perſonne ne ſouhaitera jamais plus que moi, que vous goûtiez des plaiſirs, mais des plaiſirs qui ne vous paſſionnent, ni ne vous amolliſſent point. Il vous faut des plaiſirs qui vous délaſſent, et que vous goûtiez en vous poſſédant : mais non pas des plaiſirs qui vous entraînent. Je vous ſouhaite des plaiſirs doux, et modérés, qui ne vous ôtent point la raiſon, et qui ne vous rendent jamais ſemblable à une bête en fureur. Maintenant il eſt à propos de vous délaſſer de toutes vos peines. Goûtez, avec complaiſance pour Adoam, les plaiſirs qu'il vous offre : réjouiſſez-vous, Télémaque, réjouiſſez-vous. La ſageſſe n'a rien d'auſtère, ni d'affecté : c'eſt elle qui donne les vrais plaiſirs ; elle ſeule les ſait aſſaiſonner pour les rendre purs, et durables ; elle ſait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et ſérieuſes ; elle prépare le plaiſir par le travail, et elle délaſſe du travail par le plaiſir. La ſageſſe n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut.

En diſant ces paroles, Mentor prit une lyre, et en joua avec tant d'art, qu'Achitoas, jaloux, laiſſa tomber la ſienne de dépit ; ſes yeux s'allumoient ; ſon viſage, troublé, changea de couleur : tout le monde eût apperçu ſa peine et ſa honte, ſi la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les aſſiſtans. A peine oſoit-on reſpirer, de peur de troubler le ſilence, et de perdre quelque choſe

de ce chant divin : on craignoit toujours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée ; mais elle étoit flexible, forte, et elle paſſionnoit juſqu'aux moindres choſes.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, père et roi des dieux et des hommes, qui, d'un ſigne de ſa tête, ébranle l'univers. Puis il repréſenta Minerve qui ſort de ſa tête, c'eſt-à-dire la ſageſſe, que ce dieu forme au dedans de lui-même, et qui ſort de lui pour inſtruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix ſi touchante, et avec tant de religion, que toute l'aſſemblée crut être tranſportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards ſont plus perçans qui ſon tonnerre. Enſuite il chanta le malheur du jeune Narciſſe, qui, devenant follement amoureux de ſa propre beauté, qu'il regardoit ſans ceſſe au bord d'une fontaine, ſe conſuma lui-même de douleur, et fut changé en une fleur qui porte ſon nom. Enfin il chanta auſſi la funeſte mort du bel Adonis, qu'un ſanglier déchira, et que Vénus, paſſionnée pour lui, ne put ranimer en faiſant au ciel des plaintes amères.

Tous ceux qui l'écoutèrent ne purent retenir leurs larmes, et chacun ſentoit je ne ſais quel plaiſir en pleurant. Quand il eut ceſſé de chanter, les Phéniciens, étonnés, ſe regardoient les uns les autres. L'un diſoit : C'eſt Orphée : c'eſt ainſi qu'avec une lyre, il apprivoiſoit les bêtes farouches, et enlevoit les bois et les rochers ; c'eſt ainſi qu'il enchanta Cerbère, qu'il ſuſpendit les tourmens d'Ixion, et des Danaïdes, et qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Eurydice. Un autre s'écrioit : Non, c'eſt Linus, fils d'Apollon. Un autre répondoit : Vous vous trompez, c'eſt Apollon lui-même. Télémaque n'étoit guère moins ſurpris que les autres, car il ignoroit que Mentor fût, avec tant de perfection, chanter, et jouer de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loiſir de cacher ſa jalouſie, commença à donner des louanges à Mentor ; mais il rougit en le louant, et il ne put achever ſon diſcours. Mentor, qui voyoit ſon trouble, prit la parole comme s'il eût voulu l'interrompre, et tâcha de le conſoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point conſolé ;

car il ſentoit que Mentor le ſurpaſſoit encore plus par ſa modeſtie, que par les charmes de ſa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam : Je me ſouviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique, depuis que nous fûmes partis d'Egypte. La Bétique eſt un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre ſi tout ce qu'on en dit eſt vrai. Je ſerai bien aiſe, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays, digne de votre curioſité, et qui ſurpaſſe tout ce que la renommée en publie. Auſſi-tôt il commença ainſi :

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et ſous un ciel doux, qui eſt toujours ſerein. Le pays a pris le nom de ce fleuve, qui ſe jette dans le grand Océan, aſſez près des colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuſe, rompant ſes digues, ſépara autrefois la terre de Tarſis d'avec la grande Afrique. Ce pays ſemble avoir conſervé les délices de l'âge d'or. Les hivers y ſont tiédes, et les rigoureux Aquilons n'y ſoufflent jamais. L'ardeur de l'été y eſt toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchiſſans, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainſi toute l'année n'eſt qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui ſemblent ſe donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte, chaque année, une double moiſſon. Les chemins y ſont bordés de lauriers, de grenadiers, de jaſmins, et d'autres arbres toujours verts, et toujours fleuris. Les montagnes ſont couvertes de troupeaux, qui fourniſſent des laines fines, recherchées de toutes les nations connues. Il y a pluſieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays ; mais les habitans, ſimples, et heureux dans leur ſimplicité, ne daignent pas ſeulement compter l'or et l'argent parmi leurs richeſſes ; ils n'eſtiment que ce qui ſert véritablement aux beſoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent, parmi eux, employés aux mêmes uſages que le fer ; par exemple, pour des ſocs de charrue. Comme ils ne faiſoient aucun commerce au dehors, ils n'avoient beſoin d'aucune monnoie. Ils ſont preſque tous bergers, ou laboureurs.

boureurs. On voit en ce pays peu d'artiſans ; car ils ne veulent ſouffrir que les arts qui ſervent aux véritables néceſſités des hommes ; encore même la plûpart des hommes, en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laiſſent pas d'exercer les arts néceſſaires pour leur vie ſimple et frugale.

Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines, et d'une merveilleuſe blancheur : elles font le pain, apprêtent à manger, et ce travail leur eſt facile, car on ne vit en ce pays que de fruits, ou de lait, et rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légère chauſſure pour elles, pour leurs maris, et pour leurs enfans ; elles font des tentes, dont les unes ſont de peaux cirées, et les autres d'écorces d'arbres ; elles font, et lavent tous les habits de la famille, tiennent les maiſons dans un ordre et une propreté admirables. Leurs habits ſont aiſés à faire ; car, dans ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'eſt point taillée, et que chacun met, à longs plis, autour de ſon corps pour la modeſtie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres, et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois, et le fer en œuvre ; encore même ne ſe ſervent-ils guère du fer, excepté pour les inſtrumens néceſſaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur ſont inutiles ; car ils ne bâtiſſent jamais de maiſons. C'eſt, diſent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il ſuffit de ſe défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts eſtimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les déteſtent, comme des inventions de la vanité, et de la molleſſe.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtimens ſuperbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuſes, des parfums exquis, des mets délicieux, des inſtrumens dont l'harmonie charme ; ils répondent en ces termes : Ces peuples ſont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'induſtrie à ſe corrompre eux-mêmes ! ce ſuperflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le poſſédent : il tente ceux qui en ſont privés, de vouloir l'ac-

quérir par l'injuſtice, et par la violence. Peut-on nommer bien, un ſuperflu qui ne ſert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ces pays-là ſont-ils plus ſains, et plus robuſtes que nous ? vivent-ils plus long-temps ? ſont-ils plus unis entre eux ? menent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie ? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables des plaiſirs purs et ſimples, puiſqu'ils ſont eſclaves de tant de fauſſes néceſſités, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'eſt ainſi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes ſages, qui n'ont appris la ſageſſe qu'en étudiant la ſimple nature. Ils ont horreur de notre politeſſe ; et il faut avouer que la leur eſt grande dans leur aimable ſimplicité. Ils vivent tous enſemble ſans partager les terres ; chaque famille eſt gouvernée par ſon chef, qui en eſt le véritable roi. Le père de famille eſt en droit de punir chacun de ſes enfans, ou petits enfans, qui fait une mauvaiſe action : mais, avant que de le punir, il prend l'avis du reſte de la famille. Ces punitions n'arrivent preſque jamais ; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéiſſance, et l'horreur du vice habitent dans cette heureuſe terre. Il ſemble qu'Aſtrée, qu'on dit qui s'eſt retirée dans le ciel, eſt encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux ; car leur propre conſcience les juge. Tous les biens ſont communs ; les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, ſont des richeſſes ſi abondantes, que des peuples ſi ſobres et ſi modérés n'ont pas beſoin de les partager. Chaque famille, errante dans ce beau pays, tranſporte ſes tentes, d'un lieu en un autre, quand elle a conſumé les fruits, et épuiſé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit miſe. Ainſi ils n'ont point d'intérêts à ſoutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'eſt le retranchement des vaines richeſſes et des plaiſirs trompeurs, qui leur conſerve cette paix, cette union, et cette liberté. Ils ſont tous libres, tous égaux. On ne voit parmi eux aucune diſtinction, que celle qui vient de l'expérience des

ſages

ſages vieillards, ou de la ſageſſe extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards conſommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne ſont jamais entendre leur voix cruelle et empeſtée dans ce pays chéri des dieux. Jamais le ſang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles ſanglantes, des rapides conquêtes, des renverſemens d'états qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent aſſez s'étonner. Quoi ! diſent-ils, les hommes ne ſont-ils pas aſſez mortels, ſans ſe donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? la vie eſt ſi courte ! et il ſemble qu'elle leur paroiſſe trop longue ! Sont-ils ſur la terre pour ſe déchirer les uns les autres, et pour ſe rendre mutuellement malheureux ?

Au reſte, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérans qui ſubjuguent les grands empires. Quelle folie, diſent-ils, de mettre ſon bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, ſi on veut les gouverner avec raiſon, et ſuivant la juſtice ! Mais pourquoi prendre plaiſir à les gouverner malgré eux ? c'eſt tout ce qu'un homme ſage peut faire, que de vouloir s'aſſujettir à gouverner un peuple docile, dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme ſon père, et ſon paſteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'eſt ſe rendre très-miſérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'eſclavage. Un conquérant eſt un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère pour ravager les royaumes, pour répandre par-tout l'effroi, la miſère, le déſeſpoir, et pour faire autant d'eſclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire, ne la trouve-t-il pas aſſez en conduiſant avec ſageſſe ce que les dieux ont mis dans ſes mains ? croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuſte, hautain, uſurpateur, et tyrannique ſur tous ſes voiſins ? Il ne faut jamais ſonger à la guerre, que pour défendre ſa liberté. Heureux celui, qui, n'étant point eſclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui ſon eſclave ! Ces grands conquérans, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, reſſemblent à ces fleuves débordés,

bordés, qui paroiſſent majeſtueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient ſeulement arroſer.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque, charmé, lui fit diverſes queſtions curieuſes. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin ? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'eſt pas qu'ils manquent de raiſins : aucune terre n'en porte de plus délicieux : mais ils ſe contentent de manger le raiſin comme les autres fruits, et ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'eſt une eſpèce de poiſon, diſent-ils, qui met en fureur : il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conſerver leur ſanté et leurs forces ſans vin : avec le vin, ils courent riſque de ruiner leur ſanté, et de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque diſoit enſuite : Je voudrois bien ſavoir quelles loix réglent les mariages dans cette nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, et il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes, en ce pays, dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend, chez les autres peuples, de leur fidélité pour leurs maris : jamais peuple ne fut ſi honnête, ni ſi jaloux de la pureté. Les femmes y ſont belles, et agréables, mais ſimples, modeſtes, et laborieuſes. Les mariages y ſont paiſibles, féconds, et ſans tache. Le mari et la femme ſemblent n'être plus qu'une ſeule perſonne en deux corps différens : le mari et la femme partagent enſemble tous les ſoins domeſtiques ; le mari régle toutes les affaires du dehors ; la femme ſe renferme dans ſon ménage : elle ſoulage ſon mari, elle paroît n'être faite que pour lui plaire ; elle gagne ſa confiance, et le charme moins par ſa beauté, que par ſa vertu. Le vrai charme de leur ſociété dure autant que leur vie. La ſobriété, la modération, et les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue, et exempte de maladies : on y voit des vieillards de cent, et de ſix-vingts ans, qui ont encore de la gaieté, et de la vigueur.

Il me reſte, ajoutoit Télémaque, à ſavoir comment ils font pour éviter la guerre avec les peuples voiſins. La nature, dit Adoam, les a ſéparés des autres peuples, d'un côté, par la mer, et de l'autre par de hautes montagnes

tagnes vers le nord. D'ailleurs, les peuples voiſins les reſpectent à cauſe de leur vertu. Souvent les autres nations, ne pouvant s'accorder enſemble, les ont pris pour juges de leurs différends, et leur ont confié les terres et les villes qu'elles diſputoient entre elles. Comme cette ſage nation n'a jamais fait aucune violence, perſonne ne ſe défie d'elle. Ils rient quand on leur parle des rois qui ne peuvent régler entre eux les frontières de leurs états. Peut-on craindre, diſent-ils, que la terre manque aux hommes? il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il reſtera des terres libres et incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voiſins qui viendroient s'en ſaiſir. On ne trouve, dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaiſe foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainſi leurs voiſins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, et ils ne peuvent eſpérer de s'en faire craindre ; c'eſt pourquoi ils les laiſſent en repos. Ce peuple abandonneroit ſon pays, ou ſe livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la ſervitude : ainſi il eſt autant difficile à ſubjuguer, qu'il eſt incapable de vouloir ſubjuguer les autres. C'eſt ce qui fait une paix profonde entre eux et leurs voiſins.

Adoam finit ce diſcours en racontant de quelle manière les Phéniciens faiſoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, diſoit-il, furent étonnés quand ils virent venir, au travers des ondes de la mer, des hommes étrangers qui venoient de ſi loin : ils nous laiſſèrent fonder une ville dans l'île de Gadès ; ils nous reçurent même chez eux avec bonté, et nous firent part de tout ce qu'ils avoient, ſans vouloir de nous aucun paiement. De plus, ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur reſteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur proviſion pour leur uſage. En effet, ils nous en envoyèrent un riche préſent. C'eſt un plaiſir pour eux que de donner aux étrangers leur ſuperflu.

Pour leur mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner ; elles leur étoient inutiles. Il leur paroiſſoit que les hommes n'étoient guère ſages d'aller chercher, par tant de travaux, dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni ſatisfaire à aucun vrai beſoin. Ne creuſez point, nous diſoient-ils, ſi avant dans la terre ;

con-

contentez-vous de la labourer ; elle vous donnera de véritables biens, qui vous nourriront ; vous en tirerez des fruits, qui valent mieux que l'or et que l'argent, puiſque les hommes ne veulent de l'or et de l'argent que pour en acheter les alimens qui ſoutiennent leur vie.

Nous avons ſouvent voulu leur apprendre la navigation, et mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie ; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans appriſſent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous diſoient-ils, à avoir beſoin de toutes les choſes qui vous ſont devenues néceſſaires : ils voudroient les avoir ; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaiſes induſtries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, et qui, perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au beſoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cauſe de l'induſtrie de cet art : mais ils croient que c'eſt un art pernicieux. Si ces gens-là, diſent-ils, ont ſuffiſamment en leur pays ce qui eſt néceſſaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre ? ce qui ſuffit au beſoin de la nature, ne leur ſuffit-il pas ? ils mériteroient de faire naufrage, puiſqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour aſſouvir l'avarice des marchands, et pour flatter les paſſions des autres hommes.

Télémaque étoit ravi d'entendre ce diſcours d'Adoam, et ſe réjouiſſoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui, ſuivant la droite nature, fût ſi ſage et ſi heureux tout enſemble. Oh ! combien ces mœurs, diſoit-il, ſont-elles éloignées des mœurs vaines et ambitieuſes des peuples qu'on croit les plus ſages ! Nous ſommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette ſimplicité ſi naturelle puiſſe être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, et il doit regarder les nôtres comme un ſonge monſtrueux.

FIN DU LIVRE HUITIEME.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Vénus, toujours irritée contre Télémaque, en demande la perte à Jupiter. Mais les deſtinées ne permettant pas qu'il périſſe, la déeſſe va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduiſoit. Ils emploient une divinité trompeuſe pour ſurprendre le pilote Athamas, qui, croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur roi Idoménée reçoit Télémaque dans ſa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un ſacrifice à Jupiter pour le ſuccès d'une guerre contre les Manduriens. Le ſacrificateur, conſultant les entrailles des victimes, fait tout eſpérer à Idoménée, et lui fait entendre qu'il devra ſon bonheur à ſes deux nouveaux hôtes.

PENDANT que Télémaque et Adoam s'entretenoient de la ſorte, oubliant le ſommeil, et n'appercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de ſa courſe, une divinité ennemie et trompeuſe les éloignoit d'Ithaque, que leur pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit ſupporter plus long-temps que Télémaque eût échappé à la tempête, qui l'avoit jetté contre les rochers de l'île de Calypſo.

Vénus

Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'amour, et tous ſes charmes. Dans le tranſport de ſa douleur, elle quitta Cythère, Paphos, Idalie, et tous les honneurs qu'on lui rend dans l'île de Cypre : elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux, où Télémaque avoit mépriſé ſon empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les dieux étoient aſſemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les aſtres qui roulent ſous leurs pieds ; ils voient le globe de la terre comme un petit amas de boue ; les mers immenſes ne leur paroiſſent que comme des gouttes d'eau, dont ce monceau de boue eſt un peu détrempé : les plus grands royaumes ne ſont à leurs yeux qu'un peu de ſable qui couvre la ſurface de cette boue ; les peuples innombrables, et les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'herbe ſur ce monceau de boue. Les Immortels rient des affaires les plus ſérieuſes qui agitent les foibles humains, et elles leur paroiſſent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puiſſance, profonde politique, ne paroît à ces ſuprêmes divinités que miſère, et foibleſſe.

C'eſt dans cette demeure ſi élevée au deſſus de la terre, que Jupiter a poſé ſon trône immobile. Ses yeux percent juſques dans l'abyme, et éclairent juſques dans les derniers replis des cœurs : ſes regards doux et ſereins répandent le calme et la joie dans tout l'univers ; au contraire, quand il ſecoue ſa chevelure, il ébranle le ciel et la terre. Les dieux mêmes, éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités céleſtes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus ſe préſenta avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein. Sa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris ſe pare au milieu des ſombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, et leur annoncer le retour du beau temps : ſa robe étoit nouée par cette fameuſe ceinture ſur laquelle paroiſſent les Graces : les cheveux de la déeſſe étoient attachés par-derrière négligemment avec une treſſe d'or. Tous les dieux furent ſurpris de ſa beauté, comme s'ils ne l'euſſent jamais vue ;

vue ; et leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des mortels le ſont quand Phébus, après une longue nuit, vient les éclairer par ſes rayons. Ils ſe regardoient les uns les autres avec étonnement, et leurs yeux revenoient toujours ſur Vénus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette déeſſe étoient baignés de larmes, et qu'une douleur amère étoit peinte ſur ſon viſage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter, d'une démarche douce et légère, comme le vol rapide d'un oiſeau qui fend l'eſpace immenſe des airs. Il la regarda avec complaiſance ; il lui fit un doux ſouris, et, ſe levant, il l'embraſſa. Ma chère fille, lui dit-il, quelle eſt votre peine ? Je ne puis voir vos larmes ſans en être touché : ne craignez point de m'ouvrir votre cœur ; vous connoiſſez ma tendreſſe, et ma complaiſance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entre-coupée de profonds ſoupirs : O père des dieux, et des hommes ! vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'eſt pas contentée d'avoir renverſé juſqu'aux fondemens la ſuperbe ville de Troye que je défendois, et de s'être vengée de Pâris qui avoit préféré ma beauté à la ſienne ; elle conduit par toutes les terres, et par toutes les mers le fils d'Ulyſſe ce cruel deſtructeur de Troye. Télémaque eſt accompagné par Minerve ; c'eſt ce qui empêche qu'elle ne paroiſſe ici en ſon rang avec les autres Divinités. Elle a conduit ce jeune téméraire dans l'île de Cypre pour m'outrager. Il a mépriſé ma puiſſance ; il n'a pas daigné ſeulement brûler de l'encens ſur mes autels ; il a témoigné avoir horreur des fêtes que l'on celèbre en mon honneur ; il a fermé ſon cœur à tous mes plaiſirs. En vain Neptune, pour le punir, à ma prière, a irrité les vents, et les flots contre lui : Télémaque, jetté par un naufrage horrible dans l'île de Calypſo, a triomphé de l'Amour même que j'avois envoyé dans cette île pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeuneſſe, ni les charmes de Calypſo, et de ſes nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour, n'ont pu ſurmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette île. Me voilà confondue ; un enfant triomphe de moi !

Jupiter pour conſoler Vénus, lui dit : Il eſt vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre

contre toutes les fléches de votre fils, et qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je ſuis fâché qu'il ait mépriſé vos autels ; mais je ne puis le ſoumettre à votre puiſſance. Je conſens, pour l'amour de vous, qu'il ſoit encore errant par mer et par terre, qu'il vive loin de ſa patrie, expoſé à toutes ſortes de maux et de dangers : mais les deſtins ne permettent ni qu'il périſſe, ni que ſa vertu ſuccombe dans les plaiſirs dont vous flattez les hommes. Conſolez-vous donc, ma fille ; ſoyez contente de tenir dans votre empire tant d'autres héros, et tant d'immortels.

En diſant ces paroles, il fit à Venus un ſouris plein de grace, et de majeſté. Un éclat de lumière, ſemblable aux plus perçans éclairs, ſortit de ſes yeux. En baiſant Vénus avec tendreſſe, il répandit une odeur d'ambroſie dont l'Olympe fut parfumé. La déeſſe ne put s'empêcher d'être ſenſible à cette careſſe du plus grand des dieux : malgré ſes larmes et ſa douleur, on vit la joie ſe répandre ſur ſon viſage ; elle baiſſa ſon voile pour cacher la rougeur de ſes joues, et l'embarras où elle ſe trouvoit. Toute l'aſſemblée des dieux applaudit aux paroles de Jupiter ; et Vénus, ſans perdre un moment, alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de ſe venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je ſavois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des deſtins : mais ſi nous ne pouvons abymer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, et pour retarder ſon retour à Ithaque. Je ne puis conſentir à faire périr le vaiſſeau Phénicien dans lequel il eſt embarqué. J'aime les Phéciciens, c'eſt mon peuple ; nulle autre nation ne cultive comme eux mon empire. C'eſt par eux que la mer eſt devenue le lien de la ſociété de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels ſacrifices ſur mes autels ; ils ſont juſtes, ſages, et laborieux dans le commerce ; ils répandent par-tout la commodité, et l'abondance. Non, déeſſe, je ne puis ſouffrir qu'un de leurs vaiſſeaux faſſe naufrage ; mais je ferai que le pilote perdra ſa route, et qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Vénus contente de cette promeſſe, rit avec malignité, et retourna, dans ſon char volant, ſur les prés fleuris d'Idalie,

d'Idalie, où les Graces, les Jeux, et les Ris témoignèrent leur joie de la revoir, danſant autour d'elle ſur les fleurs qui parfument ce charmant ſéjour.

Neptune envoya auſſi-tôt une divinité trompeuſe, ſemblable aux Songes, excepté que les Songes ne trompent que pendant le ſommeil, au lieu que cette divinité enchante les ſens de ceux qui veillent. Ce dieu mal-faiſant, environné d'une foule innombrable de Menſonges aîlés qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur ſubtile et enchantée ſur les yeux du pilote Athamas, qui conſideroit attentivement la clarté de la lune, le cours des étoiles, et le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja, aſſez près de lui, les rochers eſcarpés. Dans ce même moment, les yeux du pilote ne lui montrèrent plus rien de véritable. Un faux ciel, et une terre feinte ſe préſentèrent à lui. Les étoiles parurent comme ſi elles avoient changé leur cours, et qu'elles fuſſent revenues ſur leurs pas. Tout l'Olympe ſembloit ſe mouvoir par des loix nouvelles ; la terre même étoit changée. Une fauſſe Ithaque ſe préſentoit toujours au pilote pour l'amuſer, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuſe du rivage de l'île, plus cette image reculoit ; elle fuyoit toujours devant lui, et il ne ſavoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port : déja il ſe preparoit, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder ſecrètement dans une petite île, qui eſt auprès de la grande, pour dérober aux amans de Pénélope, conjurés contre Télémaque, le retour de ce jeune prince. Quelquefois il craignoit les écueils dont cette côte de la mer eſt bordée ; et il lui ſembloit entendre l'horrible mugiſſement des vagues qui vont ſe briſer contre ces écueils : puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroiſſoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient, à ſes yeux, dans cet éloignement, que comme de petits nuages qui obſcurciſſent quelquefois l'horizon pendant que le ſoleil ſe couche. Ainſi Athamas étoit étonné ; et l'impreſſion de la divinité trompeuſe qui charmoit ſes yeux, lui faiſoit éprouver un certain ſaiſiſſement qui lui avoit été juſqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, et qu'il étoit dans l'illuſion d'un ſonge. Cependant Neptune com-

manda au vent d'orient de ſouffler pour jetter le navire ſur les côtes de l'Heſpérie. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt ſur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déja l'aurore annonçoit le jour ; déja les étoiles, qui craignent les rayons du ſoleil, et qui en ſont jalouſes, alloient cacher dans l'océan leurs ſombres feux, quand le pilote s'écria : Enfin, je n'en puis plus douter, nous touchons preſque à l'île d'Ithaque ! Télémaque, réjouiſſez-vous : dans une heure, vous pourrez revoir Pénélope, et peut-être trouver Ulyſſe remonté ſur ſon trône.

A ce cri, Télémaque, qui étoit immobile dans les bras du ſommeil, s'éveille, ſe léve, monte au gouvernail, embraſſe le pilote, et de ſes yeux, à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voiſine. Il gémit, ne reconnoiſſant pas les rivages de ſa patrie. Hélas ! où ſommes-nous ? dit-il : ce n'eſt point là ma chère Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas ; vous connoiſſez mal cette côte ſi éloignée de votre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en conſidérant les bords de cette île. Combien de fois ſuis-je entré dans votre port ! j'en connois juſqu' aux moindres rochers ; le rivage de Tyr n'eſt guère mieux dans ma mémoire. Reconnoiſſez cette montagne qui avance ; voyez ce rocher qui s'éléve comme une tour ; n'entendez-vous pas la vague qui ſe rompt contre ces autres rochers qui ſemblent menacer la mer par leur chûte ? Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve, qui fend la nue ? Voilà la forteresſe, et la maiſon d'Ulyſſe votre père. Vous vous trompez, ô Athamas, répondit Télémaque : je vois, au contraire, une côte aſſez relevée, mais unie ; j'apperçois une ville qui n'eſt point Ithaque. O dieux ! eſt-ce ainſi que vous vous jouez des hommes ?

Pendant qu'il diſoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changés. Le charme ſe rompit ; il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, et reconnut ſon erreur. Je l'avoue, ô Télémaque ! s'écria-t-il : quelque divinité ennemie avoit enchanté mes yeux ; je croyois voir Ithaque, et ſon image tout entière ſe préſentoit à moi ; mais, dans ce moment, elle diſparoît comme un ſonge. Je vois une autre ville : c'eſt ſans doute Salente, qu'Idoménée, fugitif de Crète, vient de fonder dans l'Heſpérie :

l'Heſpérie : j'apperçois des murs qui s'élévent, et qui ne ſont pas encore achevés; je vois un port, qui n'eſt pas encore entièrement fortifié.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naiſſante, et que Télémaque déploroit ſon malheur, le vent que Neptune faiſoit ſouffler les fit entrer, à pleines voiles, dans une rade, où ils ſe trouvèrent à l'abri, et tout auprès du port.

Mentor, qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que ſourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque : Jupiter vous éprouve ; mais il ne veut pas votre perte : au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule ; ayez toujours devant vos yeux ceux de votre père. Quiconque ne ſait pas ſouffrir, n'a point un grand cœur. Il faut, par votre patience, et par votre courage, laſſer la cruelle fortune qui ſe plaît à vous perſécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuſes diſgraces de Neptune, que je ne craignois les careſſes flatteuſes de la déeſſe qui vous retenoit dans ſon île. Que tardons-nous ? entrons dans ce port : voici un peuple ami ; c'eſt chez des Grecs que nous arrivons : Idoménée, maltraité par la fortune, aura pitié des malheureux. Auſſi-tôt ils entrèrent dans le port de Salente, où le vaiſſeau Phénicien fut reçu ſans peine, parce que les Phéniciens ſont en paix, et en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naiſſante. Semblable à une jeune plante, qui, ayant été nourrie par la douce roſée de la nuit, ſent dès le matin les rayons du ſoleil qui viennent l'embellir ; elle croît, elle ouvre ſes tendres boutons, elle étend ſes feuilles vertes, elle épanouit ſes fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles ; à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainſi floriſſoit la nouvelle ville d'Idoménée ſur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure, elle croiſſoit avec magnificence, et elle montroit de loin aux étrangers qui étoient ſur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient juſqu'au ciel. Toute la côte retentiſſoit des cris des ouvriers, et des coups de marteaux : les pierres étoient ſuſpendues

en l'air, par des grues, avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroiſſoit; et le roi Idoménée, donnant par-tout les ordres lui-même, faiſoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaiſſeau Phénicien fut arrivé, que les Crétois donnèrent à Télémaque, et à Mentor toutes les marques d'une amitié ſincère. On ſe hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulyſſe. Le fils d'Ulyſſe! s'écria-t-il, d'Ulyſſe, ce cher ami! ce ſage héros par qui nous avons enfin renverſé la ville de Troye! qu'on l'amene ici, et que je lui montre combien j'ai aimé ſon père. Auſſi-tôt on lui préſente Télémaque, qui lui demande l'hoſpitalité en lui diſant ſon nom. Idoménée lui répondit avec un viſage doux et riant: Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulyſſe lui-même; voilà ſes yeux pleins de feu, et dont le regard étoit ſi ferme; voilà ſon air, d'abord froid et réſervé, qui cachoit tant de vivacité et de graces: je reconnois même ce ſourire fin, cette action négligée, cette parole douce, ſimple, et inſinuante, qui perſuadoit avant qu'on eût le temps de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulyſſe; mais vous ſerez auſſi le mien. O mon fils, mon cher fils! quelle aventure vous amene ſur ce rivage? eſt-ce pour chercher votre père? Hélas! je n'en ai aucune nouvelle: la fortune nous a perſécutés lui et moi; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver ſa patrie, et j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colère des dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée diſoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le viſage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondit, les larmes aux yeux: O roi! pardonnez-moi la douleur que je ne ſaurois vous cacher, dans un temps, où je ne devrois vous marquer que de la joie, et de la reconnoiſſance pour vos bontés. Par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulyſſe, vous m'apprenez vous-même à ſentir le malheur de ne pouvoir trouver mon père. Il y a déja long-temps que je le cherche dans toutes les mers. Les dieux irrités ne me permettent pas de le revoir, ni de ſavoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque, où

Pénélope

Pénélope languit dans le désir d'être délivrée de ses amans. J'avois cru vous trouver dans l'île de Crète ; j'y ai su votre cruelle destinée ; et je ne croyis pas devoir jamais approcher de l'Hesperie, où vous avez fondé un nouveau royaume. Mais la fortune, qui se joue des hommes, et qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous le rois.

A ces mots, Idoménée embrassa tendrement Télémaque ; et, le menant dans son palais, il lui dit : Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne ? il me semble que je l'ai souvent vu autrefois. C'est Mentor, répliqua Télemaque, Mentor, ami d'Ulysse, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois !

Aussi-tôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor : Nous nous sommes vus, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fites en Crète, et des bons conseils que vous me donnâtes ? mais alors l'ardeur de la jeunesse, et le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'aient instruit, pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux dieux que je vous eusse cru, ô sage vieillard ! Mais je remarque, avec étonnement, que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années ; c'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite, la même vigueur : vos cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand roi, répondit Mentor, si j'étois flatteur, je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur votre visage avant le siége de Troye ; mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la vérité. D'ailleurs je vois, par votre sage discours, que vous n'aimez pas la flatterie, et qu'on ne hasarde rien en vous parlant avec sincérité. Vous êtes bien changé, et j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en conçois clairement la cause ; c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs : mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage,

pendant que le cœur s'exerce, et ſe fortifie dans la vertu. Au reſte, ſachez que les rois s'uſent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adverſité, les peines de l'eſprit, et les travaux du corps les font vieillir avant le temps. Dans la proſpérité, les délices d'une vie mollé les uſent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'eſt ſi mal-ſain que les plaiſirs où l'on ne peut ſe modérer. De-là vient que les rois, et en paix, et en guerre, ont toujours des peines, et des plaiſirs qui font venir la vieilleſſe avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie ſobre, modérée, ſimple, exempte d'inquiétudes et de paſſions, réglée, et laborieuſe, retient dans les membres d'un homme ſage la vive jeuneſſe, qui, ſans ces précautions, eſt toujours prête à s'envoler ſur les aîles du temps.

Idoménée, charmé du diſcours de Mentor, l'eût écouté long-temps, ſi on ne fût venu l'avertir pour un ſacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque et Mentor le ſuivirent, environnés d'une grande foule de peuple qui conſidéroit avec empreſſement et curioſité ces deux étrangers. Les Salentins ſe diſoient les uns aux autres : Ces deux hommes ſont biens différens ! Le jeune a je ne ſais quoi de vif et d'aimable ; toutes les graces de la beauté, et de la jeuneſſe ſont répandues ſur ſon viſage, et ſur ſon corps : mais cette beauté n'a rien de mou, ni d'efféminé ; avec cette fleur ſi tendre de la jeuneſſe, il paroît vigoureux, robuſte, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de ſa force : ſa mine paroît d'abord moins haute, et ſon viſage moins gracieux ; mais, quand on le regarde de près, on trouve dans ſa ſimplicité des marques de ſageſſe, et de vertu, avec une nobleſſe qui étonne. Quand les dieux ſont deſcendus ſur la terre pour ſe communiquer aux mortels, ſans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers, et de voyageurs.

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du ſang de ce dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaſpé. Les chapiteaux étoient d'argent : le temple étoit tout incruſté de marbre avec des bas-reliefs, qui repréſentoient Jupiter changé en taureau, le raviſſement d'Europe, et ſon paſſage en Crète au travers des flots : ils ſembloient reſpecter Jupiter, quoi-

quoiqu'il fût ſous une forme étrangère. On voyoit enſuite la naiſſance, et la jeuneſſe de Minos : enfin, ce ſage roi donnant, dans un âge plus avancé, des loix à toute ſon île pour la rendre à jamais floriſſante. Télémaque y remarqua auſſi les principales aventures du ſiége de Troye, où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand capitaine. Parmi ces repréſentations de combats, il chercha ſon père ; il le reconnut prenant les chevaux de Rhéſus, que Diomède venoit de tuer ; enſuite diſputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée Grecque aſſemblés ; enfin, ſortant du cheval fatal pour verſer le ſang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuſes actions, dont il avoit ſouvent ouï parler, et que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulèrent de ſes yeux : il changea de couleur : ſon viſage parut troublé. Idoménée l'apperçut, quoique Télémaque ſe détournât pour cacher ſon trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laiſſer voir combien vous êtes touché de la gloire, et des malheurs de votre père.

Cependant le peuple s'aſſembloit en foule ſous les vaſtes portiques formés par le double rang de colonnes qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons, et de jeunes filles, qui chantoient des vers à la louange du dieu qui tient dans ſes mains la foudre. Ces enfans, choiſis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flottans ſur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roſes, et parfumées : ils étoient tous vetus de blanc. Idomenée faiſoit à Jupiter un ſacrifice de cent taureaux, pour ſe le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entrepriſe contre ſes voiſins. Le ſang des victimes fumoit de tous côtés : on le voyoit ruiſſeler dans les profondes coupes d'or et d'argent.

Le vieillard Théophane, ami des dieux, et prêtre du temple, tenoit, pendant le ſacrifice, ſa tête couverte d'un bout de ſa robe de pourpre : enſuite il conſulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore ; puis s'étant mis ſur le trépied ſacré ; O dieux ! s'écria-t-il, quels ſont donc ces deux étrangers que le ciel envoie en ces lieux ? ſans eux, la guerre entrepriſe nous feroit funeſte,

funeſte, et Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée ſur ſes fondemens. Je vois une jeune héros que la Sageſſe méne par la main ..... Il n'eſt pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

En diſant ces paroles, ſon regard étoit farouche, et ſes yeux étincelans; il ſembloit voir d'autres objets que ceux qui paroiſſoient devant lui; ſon viſage étoit enflammé; il étoit troublé, et hors de lui-même; ſes cheveux étoient hériſſés, ſa bouche écumante, ſes bras levés, et immobiles. Sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine; il étoit hors d'haleine, et ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'eſprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée! s'écria-t-il encore, que vois-je? quels malheurs évités! quelle douce paix au dedans! mais au dehors quels combats! quelles victoires! O Télémaque! tes travaux ſurpaſſent ceux de ton père; le fier ennemi gémit dans la pouſſière ſous ton glaive; les portes d'airain, les inacceſſibles remparts tombent à tes pieds. O grande déeſſe! que ſon père ..... O jeune homme! tu reverras enfin ..... A ces mots, la parole meurt dans ſa bouche, et il demeure, comme malgré lui, dans un ſilence plein d'étonnement.

Tout le peuple eſt glacé de crainte. Idoménée, tremblant, n'oſe lui demander qu'il achéve. Télémaque même ſurpris, comprend à peine ce qu'il vient d'entendre; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor eſt le ſeul que l'eſprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le deſſein des dieux. Contre quelque nation que vous ayez à combattre, la victoire ſera dans vos mains; et vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en ſoyez point jaloux: profitez ſeulement de ce que les dieux vous donnent par lui.

Idoménée, n'étant pas encore revenu de ſon étonnement, cherchoit en vain des paroles; ſa langue demeuroit immobile. Télémaque, plus prompt, dit à Mentor: Tant de gloire promiſe ne me touche point; mais que peuvent donc ſignifier ces dernières paroles, Tu reverras? eſt-ce mon père, ou ſeulement Ithaque? Hélas! que n'a-t-il achevé! il m'a laiſſé plus en doute que je n'étois. O Ulyſſe! ô mon père! ſeroit-ce vous, vous-même, que je dois revoir? Seroit-il vrai? Mais je me flatte; cruel oracle!

oracle! tu prends plaiſir à te jouer d'un malheureux; encore une parole, et j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit: Reſpectez ce que les dieux découvrent, et n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curioſité téméraire mérite d'être confondue. C'eſt par une ſageſſe pleine de bonté, que les dieux cachent aux foibles hommes leurs deſtinées dans une nuit impénétrable. Il eſt utile de prévoir ce qui dépend de nous, pour le bien faire: mais il n'eſt pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos ſoins, et ce que les dieux veulent faire de nous.

Télémaque, touché de ces paroles, ſe retint avec beaucoup de peine. Idoménée, qui étoit revenu de ſon étonnement, commença, de ſon côté, à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque et le ſage Mentor, pour le rendre victorieux de ſes ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui ſuivit le ſacrifice, il parla ainſi aux deux étrangers:

J'avoue que je ne connoiſſois point encore aſſez l'art de régner, quand je revins en Crète après le ſiége de Troye. Vous ſavez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande île, puiſque vous m'aſſurez que vous y avez été depuis que j'en ſuis parti. Encore trop heureux, ſi les coups les plus cruels de la fortune ont ſervi à m'inſtruire, et à me rendre plus modéré! Je traverſai les mers comme un fugitif que la vengeance des dieux et des hommes pourſuit: toute ma grandeur paſſée ne ſervoit qu'à me rendre ma chûte plus honteuſe, et plus inſupportable. Je vins réfugier mes Dieux Pénates ſur cette côte déſerte, où je ne trouvai que des terres incultes, couvertes de ronces, et d'épines, des forêts auſſi anciennes que la terre, des rochers preſque inacceſſibles, où ſe retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de poſſéder, avec un petit nombre de ſoldats et de compagnons, qui avoient bien voulu me ſuivre dans mes malheurs, cette terre ſauvage, et d'en faire ma patrie, ne pouvant plus eſpérer de revoir jamais cette île fortunée, où les dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! diſois-je en moi-même, quel changement! quel exemple terrible ne

ſuis-je

ſuis-je point pour les rois ! Il faudroit me montrer à tous ceux qui régnent dans le monde, pour les inſtruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre, à cauſe de leur élévation au deſſus du reſte des hommes : he ! c'eſt leur élévation même qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, et aimé de mes ſujets : je commandois à une nation puiſſante, et belliqueuſe : la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés : je régnois dans une île fertile, et délicieuſe ; cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richeſſes : ces peuples me reconnoiſſoient pour être du ſang de Jupiter né dans leur pays ; ils m'aimoient comme le petit-fils du ſage Minos, dont les loix les rendent ſi puiſſans, et ſi heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, ſinon d'en ſavoir jouir avec modération ? Mais mon orgueil, et la flatterie que j'ai écoutée, ont renverſé mon trône. Ainſi tomberont tous les rois qui ſe livreront à leurs déſirs, et aux conſeils des eſprits flatteurs. Pendant le jour, je tâchois de montrer un viſage gai, et plein d'eſpérance, pour ſoutenir le courage de ceux qui m'avoient ſuivi. Faiſons, leur diſois-je une nouvelle ville, qui nous conſole de tout ce que nous avons perdu. Nous ſommes environnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entrepriſe. Nous voyons Tarente qui s'éléve aſſez près de nous : C'eſt Phalante, avec ſes Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau royaume. Philoctète donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il bâtit ſur la même côte. Métaponte eſt encore une ſemblable colonie. Ferons-nous moins que tous ces étrangers errans comme nous ? La fortune ne nous eſt pas plus rigoureuſe.

Tandis que je tâchois d'adoucir, par ces paroles, les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une conſolation pour moi que la lumière du jour me quittât, et que la nuit vînt m'envelopper de ſes ombres, pour déplorer en liberté ma miſérable deſtinée. Deux torrens de larmes amères couloient de mes yeux, et le doux ſommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé ſi vieilli.

Après

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ſes peines, il demanda à Télémaque et à Mentor leur ſecours dans la guerre où il ſe trouvoit engagé. Je vous renverrai, leur diſoit-il, à Ithaque, dès que la guerre ſera finie. Cependant je ferai partir des vaiſſeaux vers toutes les côtes les plus éloignées, pour apprendre des nouvelles d'Ulyſſe. En quelque endroit des terres connues que la tempête, ou la colère de quelque divinité l'ait jetté, je ſaurai bien l'en retirer. Plaiſe aux dieux qu'il ſoit encore vivant! Pour vous, je vous renverrai avec les meilleurs vaiſſeaux qui aient jamais été conſtruits dans l'île de Crète; ils ſont faits du bois coupé ſur le véritable mont Ida, où Jupiter naquit. Ce bois ſacré ne ſauroit périr dans les flots; les vents, et les rochers le craignent, et le reſpectent: Neptune même, dans ſon plus grand courroux, n'oſeroit ſoulever ſes vagues contre lui. Aſſurez-vous donc que vous retournerez heureuſement en Ithaque ſans peine, et qu'aucune divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer ſur tant de mers; le trajet eſt court, et facile. Renvoyez le vaiſſeau Phénicien qui vous a portés juſqu'ici, et ne ſongez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau royaume d'Idoménée, pour réparer tous ſes malheurs. C'eſt à ce prix, ô fils d'Ulyſſe, que vous ſerez jugé digne de votre père. Quand même les deſtinées rigoureuſes l'auroient déja fait deſcendre dans le ſombre royaume de Pluton, toute la Grèce, charmée, croira le revoir en vous.

A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée: Renvoyons, dit-il, le vaiſſeau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? ils ſont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceſte, Troyen, et ennemi de la Grèce, ne ſerons-nous pas encore plus ardens, et plus favoriſés des dieux, quand nous combattrons pour un des héros Grecs, qui ont renverſé l'injuſte ville de Priam? L'oracle, que nous venons d'entendre, ne nous permet pas d'en douter.

FIN DU LIVRE NEUVIEME.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée informe Mentor du ſujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Heſpérie, où il a fondé ſa ville; qu'il s'étoient retirés ſur les montagnes voiſines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraités par une troupe de ſes gens, cette nation lui avoit député deux vieillards, avec leſquels il avoit réglé des articles de paix; qu'après une infraction de ce traité, faite par ceux des ſiens qui l'ignoroient, ces peuples ſe préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens, qui s'étoient hâtés de prendre les armes, ſe préſentent aux portes de Salente. Neſtor, Philoctète, et Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, ſont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor ſort de Salente, et va ſeul propoſer aux ennemis des conditions de paix.

MENTOR, regardant d'un air doux et tranquille Télémaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainſi la parole : Je ſuis bien aiſe, fils d'Ulyſſe, de voir en vous une ſi belle paſſion pour la gloire : mais ſouvenez-vous que votre père

père n'en a acquis une ſi grande parmi les Grecs, au ſiége de Troye, qu'en ſe montrant le plus ſage, et le plus modéré d'entre eux. Achille, quoique invincible, et invulnérable, quoique ſûr de porter la terreur et la mort par-tout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troye : il eſt tombé lui-même aux pieds des murs de cette ville ; et elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulyſſe, en qui la prudence conduiſoit la valeur, a porté la flamme et le fer au milieu des Troyens ; et c'eſt à ſes mains qu'on doit la chûte de ces hautes et ſuperbes tours, qui menacèrent, pendant dix ans, toute la Grèce conjurée. Autant que Minerve eſt au-deſſus de Mars, autant une valeur diſcrette et prévoyante ſurpaſſe-t-elle un courage bouillant et farouche. Commençons donc par nous inſtruire des circonſtances de cette guerre qu'il faut ſoutenir. Je ne refuſe aucun péril : mais je crois, ô Idoménée ! que vous devez nous expliquer premièrement, ſi votre guerre eſt juſte ; enſuite, contre qui vous la faites ; et enfin, quelles ſont vos forces, pour en eſpérer un heureux ſuccès.

Idoménée lui repondit : Quand nous arrivâmes ſur cette côte, nous y trouvâmes un peuple ſauvage qui erroit dans les forêts, vivant de ſa chaſſe, et des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens, furent épouvantés, voyant nos vaiſſeaux et nos armes : ils ſe retirèrent dans les montagnes. Mais comme nos ſoldats furent curieux de voir le pays, et voulurent pourſuivre des cerfs, ils rencontrèrent ces ſauvages fugitifs. Alors les chefs de ces ſauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder ; il ne nous reſte que des montagnes preſque inacceſſibles : du moins eſt-il juſte que vous nous y laiſſiez en paix, et en liberté. Nous vous trouvons errans, diſperſés, et plus foibles que nous ; il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, et d'ôter même à vos compagnons la connoiſſance de votre malheur : mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le ſang de ceux qui ſont hommes auſſi bien que nous. Allez, ſouvenez-vous que vous devez la vie à nos ſentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommez groſſier et ſauvage, que vous recevez cette leçon de modération et de généroſité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainſi renvoyés par ces barbares revinrent dans le camp, et racontèrent ce qui leur étoit arrivé. Nos ſoldats en furent émus ; ils eurent honte de voir que des Crétois duſſent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs qui leur paroiſſoient reſſembler plutôt à des ours qu'à des hommes : ils s'en allèrent à la chaſſe en plus grand nombre que les premiers, et avec toutes ſortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les ſauvages, et les attaquèrent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part et d'autre, comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les ſauvages furent contraints de ſe retirer dans leurs montagnes eſcarpées, où les nôtres n'osèrent s'engager.

Peu de temps après, ces peuples envoyèrent vers moi deux de leurs plus ſages vieillards, qui venoient me demander la paix. Ils m'apportèrent des préſens : c'étoient des peaux des bêtes farouches qu'ils avoient tuées, et des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs préſens, ils parlérent ainſi :

O roi ! nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, et dans l'autre une branche d'olivier. (En effet, ils tenoient l'une et l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, ou la guerre : choiſis. Nous aimerions mieux la paix : c'eſt pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu honte de te céder le doux rivage de la mer, où le ſoleil rend la terre fertile, et produit tant de fruits délicieux. La paix eſt plus douce que tous ces fruits : c'eſt pour elle que nous nous ſommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace et de neige, où l'on ne voit jamais ni les fleurs du printemps, ni les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui, ſous de beaux noms d'ambition et de gloire, va follement ravager les provinces, et répand le ſang des hommes, qui ſont tous frères. Si cette fauſſe gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier ; nous te plaignons, et nous prions les dieux de nous préſerver d'une fureur ſemblable. Si les ſciences, que les Grecs apprennent avec tant de ſoin, et ſi la politeſſe, dont ils ſe piquent, ne leur inſpirent que cette déteſtable injuſtice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous nous ferons gloire d'être toujours ignorans et barbares ; mais juſtes, humains, fidèles, déſintéreſſés,

reſſés, accoutumés à nous contenter de peu, et à mépriſer la vaine délicateſſe qui fait qu'on a beſoin d'avoir beaucoup. Ce que nous eſtimons, c'eſt la ſanté, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps et de l'eſprit ; c'eſt l'amour de la vertu, la crainte des dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la proſpérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels ſont les peuples que nous t'offrons pour voiſins, et pour alliés. Si les dieux irrités t'aveuglent juſqu'à te faire refuſer la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, ſont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainſi, je ne pouvois me laſſer de les regarder. Ils avoient la barbe longue et négligée, les cheveux plus courts, mais blancs ; les ſourcils épais, les yeux vifs, un regard et une contenance ferme, une parole grave et pleine d'autorité, des manières ſimples et ingénues. Les fourrures qui leur ſervoient d'habit, étoient nouées ſur l'épaule, et laiſſoient voir des bras plus nerveux, et mieux nourris que ceux de nous athlétes. Je répondis à ces deux envoyés, que je déſirois la paix. Nous réglâmes enſemble de bonne foi pluſieurs conditions ; nous en primes tous les dieux à témoins, et je renvoyai ces hommes chez eux avec des préſens. Mais les dieux, qui m'avoient chaſſé du royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore laſſés de me perſécuter. Nos chaſſeurs, qui ne pouvoient pas être ſi tôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrèrent, le même jour, une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs envoyés, lorſqu'ils revenoient de notre camp : ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie, et pourſuivirent le reſte dans les bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croient qu'ils ne peuvent plus ſe fier ni à nos promeſſes, ni à nos ſermens.

Pour être plus puiſſans contre nous, ils appellent à leur ſecours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens ; les peuples de Crotone, de Nérite, et de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens,

chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée ; ils portent des massues pleines de gros nœuds, et garnies de pointes de fer ; ils sont presque de la taille des géans, et leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur seule vue épouvante. Les Locriens, venus de la Grèce, sentent encore leur origine, et sont plus humains que les autres : mais ils ont joint à l'exacte discipline des troupes grécques, la vigueur des barbares, et l'habitude de mener une vie dure ; ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers légers qui sont faits d'un tissu d'osier, et couverts de peaux ; leurs épées sont longues. Les Brutiens sont légers à la course comme les cerfs, et comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds ; à peine laissent-ils dans le sable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre sur leurs ennemis, et puis disparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone sont adroits à tirer des fléches. Un homme ordinaire, parmi les Grecs, ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates ; et si jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront le prix. Leurs fléches sont trempées dans le suc de certaines herbes venimeuses, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, et dont le poison est mortel. Pour ceux de Nérite, de Messapie, et de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps, et une valeur sans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au ciel, à la vue de leurs ennemis, sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde, et ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées ; mais ils combattent sans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous désiriez de savoir : vous connoissez maintenant l'origine de cette guerre, et quels sont nos ennemis.

Après cet éclaircissement, Télémaque, impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, et parla ainsi à Idoménée : D'où vient donc que les Locriens même, peuples sortis de la Grèce, s'unissent aux barbares contre les Grecs ? D'où vient que tant de colonies grécques fleurissent sur cette côte de la mer, sans avoir les mêmes guerres que vous à soutenir ? O Idoménée ! vous dites que les dieux ne sont pas encore las de vous persécuter ; et moi, je dis qu'ils

qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez soufferts, ne vous ont point encore appris ce qu'il faut faire pour éviter la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne foi de ces barbares, suffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux : mais la hauteur, et la fierté attirent les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pu leur donner des ôtages, et en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer, avec leurs ambassadeurs, quelques-uns de vos chefs pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez dû encore les appaiser, en leur représentant qu'on les avoit attaqués faute de savoir l'alliance, qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les sûretés qu'ils auroient demandées, et établir des peines rigoureuses contre ceux de vos sujets qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre ?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu, sans bassesse, rechercher ces barbares, qui assemblèrent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, et qui implorèrent le secours de tous les peuples voisins, auxquels ils nous rendirent suspects et odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes, qui étoient mal gardés. Nous les primes sans peine ; et par-là nous nous sommes mis en état de désoler ces barbares. J'y ai fait élever des tours, d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, et ravager, quand il nous plaira, leurs principales habitations. Par ce moyen, nous sommes en état de résister, avec des forces inégales, à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste, la paix entre eux et nous est devenue très-difficile. Nous ne saurions leur abandonner ces tours, sans nous exposer à leurs incursions ; et ils les regardent comme des citadelles dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idoménée : Vous êtes un sage roi, et vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement : vous n'êtes point comme ces hom-

mes foibles qui craignent de la voir, et qui manquant de courage pour ſe corriger, n'emploient leur autorité qu'à ſoutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuſe leçon, quand il eſt venu vous demander la paix. Etoit-ce par foibleſſe qu'il la demandoit? manquoit-il de courage, ou de reſſources contre vous? Vous voyez bien que non, puiſqu'il eſt ſi aguerri, et ſoutenu par tant de voiſins redoutables. Que n'imitiez-vous ſa modération? Mais une mauvaiſe honte, et une fauſſe gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, et vous n'avez pas craint de le rendre trop puiſſant, en réuniſſant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine et injuſte. A quoi ſervent ces tours que vous vantez tant, ſinon à mettre tous vos voiſins dans la néceſſité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour ſe préſerver d'une ſervitude prochaine? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre ſûreté; et c'eſt par ces tours que vous êtes dans un ſi grand péril. Le rempart le plus ſûr d'un état eſt la juſtice, la modération, la bonne-foi, et l'aſſurance où ſont vos voiſins, que vous êtes incapable d'uſurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus; la fortune eſt capricieuſe, et inconſtante dans la guerre: mais l'amour et la confiance de vos voiſins, quand ils ont ſenti votre modération, font que votre état ne peut être vaincu, et n'eſt preſque jamais attaqué; quand même un voiſin injuſte l'attaqueroit, tous les autres, intéreſſés à ſa conſervation, prennent auſſi-tôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables intérêts à ſoutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puiſſant que ces tours, qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez ſongé d'abord à éviter la jalouſie de tous vos voiſins, votre ville naiſſante fleuriroit dans une heureuſe paix, et vous ſeriez l'arbitre de toutes les nations de l'Heſpérie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le paſſé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a ſur cette côte diverſes colonies grécques. Ces peuples doivent être diſpoſés à vous ſecourir. Ils n'ont oublié ni le grand nom de Minos, fils de Jupiter, ni vos travaux au ſiége

de

de Troye, où vous vous êtes signalé tant de fois entre les princes grecs pour la querelle commune de toute la Grèce. Pourquoi ne ſongez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti ?

Elles ſont toutes, répondit Idoménée, réſolues à demeurer neutres. Ce n'eſt pas qu'elles n'euſſent quelque inclination à me ſecourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès ſa naiſſance, les a épouvantées. Ces Grecs, auſſi-bien que les autres peuples, ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé, qu'après avoir ſubjugué les barbares des montagnes, nous pouſſerions plus loin notre ambition. En un mot, tout eſt contre nous. Ceux même, qui ne nous font pas une guerre ouverte, déſirent notre abaiſſement : et la jalouſie ne nous laiſſe aucun allié.

Etrange extrémité ! reprit Mentor : pour vouloir paroître trop puiſſant, vous ruinez votre puiſſance ; et, pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte, et de la haine de vos voiſins, vous vous épuiſez au-dedans par les efforts néceſſaires pour ſoutenir une telle guerre. O malheureux, et doublement malheureux Idoménée, que le malheur même n'a pu inſtruire qu'à demi ! aurez-vous encore beſoin d'une ſeconde chûte pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands rois ? Laiſſez-moi faire, et racontez moi ſeulement en détail quelles ſont donc ces villes grécques qui refuſent votre alliance.

La principale, lui répondit Idoménée, eſt la ville de Tarente. Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramaſſa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes nés de femmes qui avoient oublié leurs maris abſens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, ces femmes ne ſongèrent qu'à les appaiſer, et qu'à déſavouer leurs fautes. Cette jeuneſſe nombreuſe, qui étoit née hors du mariage, ne connoiſſant plus ni père, ni mère, vécut avec une licence ſans bornes. La ſévérité des loix réprima leurs déſordres. Ils ſe réunirent ſous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, et qui ſut gagner les cœurs par ſes artifices. Il eſt venu ſur ce rivage avec ces jeunes Laconiens : ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctéte, qui a eu une ſi grande gloire au ſiége de Troye, en y portant les flé-

ches

chés d'Hercule, a élevé dans ce voiſinage les murs de Pétilie, moins puiſſante, à la vérité, mais plus ſagement gouvernée, que Tarente. Enfin, nous avons ici près la ville de Métaponte, que le ſage Neſtor a fondée avec ſes Pyliens.

Quoi! reprit Mentor, vous avez Neſtor dans l'Heſpérie, et vous n'avez pas ſu l'engager dans vos intérêts! Neſtor qui vous a vu tant de fois combattre contre les Troyens, et dont vous aviez l'amitié! Je l'ai perdue, répliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbare que le nom; ils ont eu l'adreſſe de lui perſuader que je voulois me rendre le tyran de l'Heſpérie. Nous le détromperons, dit Mentor. Télémaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder ſa colonie, et avant que nous euſſions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyſſe: il n'aura pas encore oublié ce héros, ni les marques de tendreſſe qu'il donna à ſon fils Télémaque. Mais le principal eſt de guérir ſa défiance: c'eſt par les ombrages donnés à tous vos voiſins, que cette guerre s'eſt allumée; et c'eſt en diſſipant ces vains ombrages, que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup, laiſſez moi faire.

A ces mots, Idoménée, embraſſant Mentor, s'attendriſſoit, et ne pouvoit parler. Enfin, il prononça à peine ces paroles: O ſage vieillard envoyé par les dieux pour réparer toutes mes fautes! j'avoue que je me ſerois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé auſſi librement que vous: j'avoue qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois réſolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis: mais il eſt juſte de croire vos ſages conſeils, plutôt que ma paſſion. O heureux Télémaque, vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide! Mentor, vous êtes le maître; toute la ſageſſe des dieux eſt en vous: Minerve même ne pourroit donner de plus ſalutaires conſeils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui eſt à moi; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raiſonnoient ainſi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux henniſſans, d'hommes qui pouſſoient des hurlemens épouvantables,

et

et de trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon belliqueux. On s'écrie : Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les paſſages gardés ! les voilà qui viennent aſſiéger Salente ! Les vieillards, et les femmes paroiſſent conſternés. Hélas ! diſoient-ils, falloit-il quitter notre chère patrie, la fertile Crète, et ſuivre un roi malheureux, au travers de tant de mers, pour fondre une ville qui ſera miſe en cendres comme Troye ! On voyoit de deſſus les murailles nouvellement bâties dans la vaſte campagne, briller au ſoleil les caſques, les cuiraſſes, et les bouchliers des ennemis ; les yeux en étoient éblouis. On voyoit auſſi les piques hériſſées, qui couvroient la terre, comme elle eſt couverte par une abondante moiſſon que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'été, pour récompenſer le laboureur de toutes ſes peines. Déja on remarquoit les chariots armés de faux tranchantes ; on diſtinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta ſur une haute tour pour les mieux découvrir : Idoménée et Télémaque le ſuivirent de près. A peine y fut-il arrivé, qu'il apperçut d'un côté Philoctète, et de l'autre Neſtor avec Piſiſtrate ſon fils. Neſtor étoit facile à reconnoitre à ſa vieilleſſe vénérable. Quoi donc ! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctète et Neſtor ſe contentoient de ne vous point ſecourir ? les voilà qui ont pris les armes contre vous ; et, ſi je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en ſi bon ordre, avec tant de lenteur, ſont des troupes Lacédémoniennes, commandées par Phalante. Tout eſt contre vous ; il n'y a aucun voiſin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi, ſans vouloir le faire.

En diſant ces paroles, Mentor deſcend à la hâte de cette tour ; il marche vers une porte de la ville, du côté par où les ennemis s'avançoient ; il la fait ouvrir : et Idoménée, ſurpris de la majeſté avec laquelle il fait ces choſes, n'oſe pas même lui demander quel eſt ſon deſſein. Mentor fait ſigne de la main, afin que perſonne ne ſonge à la ſuivre. Il va au devant des ennemis, étonnés de voir un ſeul homme qui ſe préſente à eux. Il leur montre de loin une branche d'olivier en ſigne de paix ; et quand il fut à portée de ſe faire entendre, il leur demanda d'aſſembler

d'assembler tous les chefs. Aussi-tôt tous les chefs s'assemblèrent, et il leur parla ainsi :

O hommes généreux ! assemblés de tant de nations qui fleurissent dans la riche Hesperie, je sais que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zèle : mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté, et la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain.

O Nestor ! sage Nestor ! que j'apperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux même qui l'entreprennent avec justice, et sous la protection des dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troye. Quelles divisions entre les chefs ! quels caprices de la fortune ! quel carnage des Grecs par la main d'Hector ! quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causés par la guerre, pendant la longue absence de leurs rois ! Au retour, les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée, les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O dieux ! c'est dans votre colère que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition. O peuples Hespériens ! je prie les dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troye est en cendres, il est vrai : mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, et que le lâche Pâris jouît de ses infâmes amours avec Hélène. Philoctète, si long-temps malheureux, et abandonné dans l'île de Lemnos, ne craignez vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre ? Je sais que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des princes, des capitaines, et des soldats, qui allèrent contre les Troyens. O Grecs qui avez passé dans l'Hesperie ! vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs que causa la guerre de Troye.

Après avoir ainsi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens ; et Nestor, qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor ! lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour

pour la première fois dans la Phocide ; vous n'aviez que quinze ans, et je prévis dès-lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais, par quelle aventure avez-vous été conduit en ces lieux ? Quels sont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre ? Idoménée nous a contraints de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix ; chacun de nous avoit un intérêt pressant de la désirer : mais nous ne pouvions plus trouver aucune sûreté avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit pas une paix ; elle lui serviroit seulement à dissiper notre ligue, qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, et il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverser son nouveau royaume. Par sa mauvaise foi, nous sommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelque expédient pour faire ensorte qu'on puisse se confier à lui, et s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes ; et nous avouerons avec joie que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit : Sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Télémaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la destinée de son père, passa chez vous à Pylos ; et vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidéle ami de son père ; vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire. Il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer ; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'île de Cypre, celle de Crète. Les vents, ou plutôt les dieux, l'ont jetté sur cette côte, comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous sommes arrivés ici tout à propos pour vous épargner les horreurs d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idoménée ; c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor, au milieu des troupes confédérés, Idoménée et Télémaque, avec tous les Crétois armés, les regardoient du haut des murs de Salente ; ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus, et ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux vieillards.

vieillards. Neſtor avoit toujours paſſé pour le plus expérimenté, et le plus éloquent de tous les rois de la Grèce. C'étoit lui qui modéroit, pendant le ſiége de Troye, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, et le courage impétueux de Diomède. La douce perſuaſion couloit de ſes lèvres comme un ruiſſeau de miel : ſa voix ſeule ſe faiſoit entendre à tous ces héros ; tous ſe taiſoient dès qu'il ouvroit la bouche ; et il n'y avoit que lui qui pût appaiſer dans le camp la farouche diſcorde. Il commençoit à ſentir les injures de la froide vieilleſſe ; mais ſes paroles étoient encore pleines de force, et de douceur : il racontoit les choſes paſſées, pour inſtruire la jeuneſſe par ſes expériences ; mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur

Ce vieillard, admiré de toute la Grèce, ſembla avoir perdu toute ſon éloquence, et toute ſa majeſté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieilleſſe paroiſſoit flétrie, et abattue, auprès de celle de Mentor, en qui les ans ſembloient avoir reſpecté la force et la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves et ſimples, avoient une vivacité, et une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il diſoit étoit court, précis, et nerveux. Jamais il ne faiſoit aucune redite ; jamais il ne racontoit que le fait néceſſaire pour l'affaire qu'il falloit décider, S'il étoit obligé de parler pluſieurs fois d'une même choſe, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la perſuaſion, c'étoit toujours par des tours nouveaux, et par des comparaiſons ſenſibles. Il avoit même je ne ſais quoi de complaiſant et d'enjoué, quand il vouloit ſe proportionner aux beſoins des autres, et leur inſinuer quelque vérité. Ces deux hommes ſi vénérables furent un ſpectacle touchant à tant de peuples aſſemblés. Pendant que tous les alliés, ennemis de Salente, ſe jettoient les uns ſur les autres, pour les voir de plus près, et pour tâcher d'entendre leurs ſages diſcours, Idoménée, et tous les ſiens s'efforçoient de découvrir, par leurs regards avides et empreſſés, ce que ſignifioient leurs geſtes, et l'air de leur viſage.

FIN DU LIVRE DIXIEME.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque, voyant Mentor au milieu des alliés, veut savoir ce qui se passe entr'eux. Il se fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, et sa présence contribue auprès des alliés à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idoménée. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne réciproquement des ôtages, on fait un sacrifice commun entre la ville et le camp, pour la confirmation de cette alliance, et les Rois entrent comme amis dans Salente.

CEPENDANT Télémaque, impatient, se dérobe à la multitude qui l'environne; il court à la porte par où Mentor étoit sorti; il se la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croit à ses côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, et qui est déja auprès de Nestor. Nestor le reconnoît, et se hâte, mais d'un pas pesant et tardif, de l'aller recevoir. Télémaque saute à son cou, et le tient serré entre ses bras, sans parler. Enfin il s'écrie: O mon père! (je ne crains pas de vous nommer ainsi) le malheur de ne point retrouver mon véritable père, et les bontés que vous m'avez fait sentir, me donnent le droit de me servir d'un nom si tendre: mon père! mon cher père! je vous re-

vois : ainſi puiſſe-je revoir Ulyſſe ! Si quelque choſe pouvoit me conſoler d'en être privé, ce ſeroit de trouver en vous un autre lui-même.

Neſtor ne put, à ces paroles, retenir ſes larmes, et il fut touché d'une ſecréte joie, voyant celles qui couloient avec une merveilleuſe grace ſur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur, et la noble aſſurance de ce jeune inconnu, qui traverſoit ſans précaution tant de troupes ennemies, étonnèrent tous les alliés. N'eſt-ce pas, diſoient-ils, le fils de ce vieillard qui eſt venu parler à Neſtor? Sans doute, c'eſt la même ſageſſe dans les deux âges les plus oppoſés de la vie. Dans l'un, elle ne fait encore que fleurir : dans l'autre, elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor, qui avoit pris plaiſir à voir la tendreſſe avec laquelle Neſtor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuſe diſpoſition. Voilà, dit-il, le fils d'Ulyſſe ſi cher à toute la Grèce, et ſi cher à vous-même, ô ſage Neſtor ! le voilà, je vous le livre comme un ôtage, et comme le gage le plus précieux qu'on puiſſe vous donner de la fidélité des promeſſes d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils ſuivît celle du père, et que la malheureuſe Pénélope pût reprocher à Mentor, qu'il a ſacrifié ſon fils á l'ambition du nouveau roi de Salente. Avec ce gage, qui eſt venu de lui-même s'offrir, et que les dieux amateurs de la paix vous envoient, je commence, ô peuples aſſemblés de tant de nations, à vous faire des propoſitions pour établir à jamais une paix ſolide.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémiſſoient de courroux, et croyoient perdre tout le temps où l'on retardoit le combat ; elles s'imaginoient qu'on ne faiſoit tous ces diſcours que pour ralentir leur fureur, et pour faire échapper leur proie. Sur-tout les Manduriens ſouffroient impatiemment qu'Idoménée eſpérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor ; car ils craignoient que ſes diſcours, pleins de ſageſſe, ne détachaſſent leurs alliés. Ils commençoient à ſe défier de tous les Grecs qui étoient dans l'aſſemblée.

Mentor

Mentor, qui l'apperçut, ſe hâta d'augmenter cette défiance, pour jetter la diviſion dans l'eſprit de tous ces peuples.

J'avoue, diſoit-il, que les Manduriens ont ſujet de ſe plaindre, et de demander quelque réparation des torts qu'ils ont ſoufferts : mais il n'eſt pas juſte auſſi que les Grecs, qui ſont ſur cette côte des colonies, ſoient ſuſpects, et odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entre eux, et ſe faire bien traiter par les autres ; il faut ſeulement qu'ils ſoient moderés, et qu'ils n'entreprennent jamais d'uſurper les terres de leurs voiſins. Je ſais qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages ; mais il eſt aiſé de guérir toutes vos défiances. Télémaque et moi, nous nous offrons à être des ôtages qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée : nous demeurerons entre vos mains juſqu'à ce que les choſes qu'on vous promettra, ſoient fidélement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens ! s'écria-t-il, c'eſt que les troupes des Crétois ont ſaiſi les paſſages de vos montagnes par ſurpriſe, et que par-là ils ſont en état d'entrer, malgré vous, auſſi ſouvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés, pour leur laiſſer le pays uni qui eſt ſur le rivage de la mer. Ces paſſages, que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, ſont donc le véritable ſujet de la guerre. Répondez-moi ; y en a-t-il encore quelqu'autre ?

Alors le chef des Manduriens s'avança, et parla ainſi : Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre ? Les dieux nous ſont témoins que nous n'avons renoncé à la paix, que quand la paix nous eſt échappée ſans reſſource, par l'ambition inquiète des Crétois, et par l'impoſſibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs ſermens. Nation inſenſée ! qui nous a réduits, malgré nous, à l'affreuſe néceſſité de prendre un parti de déſeſpoir contr'elle, et de ne pouvoir plus chercher notre ſûreté que dans ſa perte ! Tandis qu'ils conſerveront ces paſſages, nous croirons toujours qu'ils veulent uſurper nos terres, et nous mettre en ſervitude. S'il étoit vrai qu'ils ne ſongeaſſent plus qu'à vivre en paix avec leurs voiſins, ils ſe contenteroient de ce que nous leur avons cédé ſans peine, et ils ne s'attacheroient pas à conſerver des entrées dans un pays,

contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun deſſein ambitieux. Mais vous ne les connoiſſez pas, ô ſage vieillard! C'eſt par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Ceſſez, ô homme aimé des dieux! de retarder une guerre juſte et néceſſaire, ſans laquelle l'Heſpérie ne pourroit jamais eſpérer une paix conſtante. O nation ingrate, trompeuſe, et cruelle, que les dieux irrités ont envoyée auprès de nous pour troubler notre paix, et pour nous punir de nos fautes! Mais après nous avoir punis, ô dieux! vous nous vengerez: vous ne ſerez pas moins juſtes contre nos ennemis, que contre nous.

A ces paroles, toute l'aſſemblée parut émue; il ſembloit que Mars et Bellone alloient de rang en rang, rallumant dans les cœurs la fureur des combats, que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainſi la parole:

Si je n'avois que des promeſſes à vous faire, vous pourriez refuſer de vous y fier: mais je vous offre des choſes certaines, et préſentes. Si vous n'êtes pas contens d'avoir pour ôtages Télémaque et moi, je vous ferai donner douze des plus nobles, et des plus vaillans Crétois: mais il eſt juſte auſſi que vous donniez, de votre côté, des ôtages; car Idoménée, qui déſire ſincèrement la paix, la déſire ſans crainte, et ſans baſſeſſe. Il déſire la paix, comme vous dites vous-mêmes que vous l'avez déſirée, par ſageſſe et par modération, mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foibleſſe à la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il eſt prêt à périr ou à vaincre; mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu; mais il craint d'être injuſte, et il n'a point de honte de vouloir réparer ſes fautes. Les armes à la main, il vous offre la paix: il ne veut point en impoſer les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont tous les parties ſoient contentes, qui finiſſe toutes les jalouſies, qui appaiſe tous les reſſentimens, et qui guériſſe toutes les défiances. En un mot, Idoménée eſt dans les ſentimens où je ſuis ſûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'eſt queſtion que de vous en perſuader. La perſuaſion ne ſera pas difficile, ſi vous voulez m'écouter avec un eſprit dégagé, et tranquille.

Ecoutez

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur ! et vous, ô chefs si sages et si unis ! écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins ; il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages, que l'on a fortifiés par de hautes tours, soient gardés par des troupes neutres. Vous, Nestor, et vous, Philoctète, vous êtes Grecs d'origine ; mais, en cette occasion, vous vous êtes déclarés contre Idoménée : ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix, et de la liberté de l'Hesperie. Soyez vous mêmes les dépositaires, et les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hesperie ne détruisent Salente, nouvelle colonie des Grecs, semblable à celles que vous avez fondées, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns et les autres. Au lieu de porter le fer et le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges, et les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous satisfaire.

Il y aura, pour sûreté réciproque, les êtages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hesperie entière, quand celui de Salente même, et d'Idoménée sera à votre discrétion, serez-vous contens ? De qui pourrez-vous désormais vous défier ? Sera-ce de vous-mêmes ? Vous n'osez vous fier à Idoménée ; et Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple, et de lui-même. S'il est vrai que vous ne désiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, et qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres ; c'est la sagesse, et la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens, il a fait des fautes ; et il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il

vous prévient. C'eſt foibleſſe, c'eſt vanité, c'eſt ignorance groſſière de ſon propre intérêt, que d'eſpérer de pouvoir cacher ſes fautes en affectant de les ſoutenir avec fierté, et avec hauteur. Celui qui avoue ſes fautes à ſon ennemi, et qui offre de les réparer, montre par-là qu'il eſt devenu incapable d'en commettre, et que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite ſi ſage et ſi ferme, à moins qu'il ne faſſe le paix: Gardez-vous bien de ſouffrir qu'il vous mette, à ſon tour, dans le tort. Si vous refuſez la paix et la juſtice qui viennent à vous, la paix et la juſtice ſeront vengées: Idoménée, qui devoit craindre de trouver les dieux irrités contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque et moi, nous combattrons pour la bonne cauſe. Je prends tous les dieux du ciel et des enfers à témoins des juſtes propoſitions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva ſon bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier, qui étoit dans ſa main le ſigne pacifique. Les chefs, qui le regardèrent de près, furent étonnés et éblouis du feu divin qui éclatoit dans ſes yeux. Il parut avec une majeſté et une autorité, qui eſt au-deſſus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ſes paroles douces et fortes enlevoit les cœurs: elles étoient ſemblables à ces paroles enchantées, qui, tout-à-coup, dans le profond ſilence de la nuit, arrêtent au milieu de l'Olympe la lune et les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents et les flots, et ſuſpendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit, au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus, lorſqu'il étoit environné de tigres, qui, oubliant leur cruauté, venoient, par la puiſſance de ſa douce voix, lécher ſes pieds, et ſe ſoumettre par leurs careſſes. D'abord il ſe fit un profond ſilence dans toute l'armée. Les chefs ſe regardoient les uns les autres, ne pouvant réſiſter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes, immobiles, avoient les yeux attachés ſur lui. On n'oſoit parler, de peur qu'il n'eût encore quelque choſe à dire, et qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choſes qu'il avoit dites, on auroit ſouhaité qu'il eût parlé plus longtemps. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé

dans

dans tous les cœurs. En parlant, il ſe faiſoit aimer, il ſe faiſoit croire ; chacun étoit avide, et comme ſuſpendu, pour recueillir juſqu'aux moindres paroles qui ſortoient de ſa bouche.

Enfin, après un aſſez long ſilence, on entendit un bruit ſourd, qui ſe répandoit peu-à-peu. Ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémiſſoient dans leur indignation ; c'étoit, au contraire, un murmure doux, et favorable. On découvroit déja ſur les viſages je ne ſais quoi de ſerein, et de radouci. Les Manduriens, ſi irrités, ſentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante, avec ſes Lacédemoniens, fut ſurpris de trouver leurs entrailles attendries. Les autres commencèrent à ſoupirer après cette heureuſe paix qu'on venoit de leur montrer. Philoctète, plus ſenſible qu'un autre, par l'expérience de ſes malheurs, ne put retenir ſes larmes. Neſtor, ne pouvant parler, dans le tranſport où le diſcours de Mentor venoit de le mettre, l'embraſſa tendrement ; et tous les peuples à-la-fois, comme ſi c'eût été un ſignal, s'écrièrent auſſi-tôt : O ſage vieillard ! vous nous déſarmez. La paix ! la paix !

Neſtor, un moment après, voulut commencer un diſcours ; mais toutes les troupes, impatientes, craignirent qu'il ne voulût repréſenter quelque difficulté. La paix ! la paix ! s'écrièrent-elles encore une fois. On ne put leur impoſer ſilence, qu'en faiſant crier avec eux par tous les chefs de l'armée, La paix ! la paix !

Neſtor, voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un diſcours ſuivi, ſe contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la ſageſſe et la vertu parlent, elles calment toutes les paſſions. Nos juſtes reſſentimens ſe changent en amitié, et en déſirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même temps, tous les chefs tendirent les mains en ſigne de conſentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, et pour mander à Idoménée de ſortir de la ville ſans précaution. Cependant Neſtor embraſſoit Télémaque, diſant : O aimable fils du plus ſage de tous les Grecs, puiſſez-vous être auſſi ſage, et plus heureux que lui ! N'avez vous rien découvert ſur ſa deſtinée ? Le ſouve-

nir de votre père, à qui vous reſſemblez, a ſervi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur et farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulyſſe, ne laiſſa pas d'être touché de ſes malheurs, et de ceux de ſon fils. Déja on preſſoit Télémaque de raconter ſes aventures, lorſque Mentor revint avec Idoménée, et toute la jeuneſſe Crétoiſe qui le ſuivoit.

A la vue d'Idoménée, les alliés ſentirent que leur courroux ſe rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclurre cette ſainte alliance, dont les dieux ſeront les témoins, et les défenſeurs ? Qu'ils la vengent, ſi jamais quelqu' impie oſe la violer ; et que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidéles, et innocens, retombent ſur la tête parjure et exécrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits ſacrés de cette alliance ; qu'il ſoit déteſté des dieux, et des hommes ; qu'il ne jouiſſe jamais du fruit de ſa perfidie ; que les Furies infernales, ſous les figures les plus hideuſes, viennent exciter ſa rage, et ſon déſeſpoir ; qu'il tombe mort ſans aucune eſpérance de ſépulture ; que ſon corps ſoit la proie des chiens, et des vautours ; et qu'il ſoit, aux enfers, dans le profond abyme du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureuſement que Tantale, Ixion, et les Danaïdes ! Mais plutôt, que cette paix ſoit inébranlable comme les rochers d'Atlas qui ſoutient le ciel ; que tous ces peuples la révèrent, et goûtent ſes fruits de génération en génération ; que les noms de ceux qui l'auront jurée ſoient, avec amour et vénération, dans la bouche de nos derniers neveux ; que cette paix, fondée ſur la juſtice, et ſur la bonne foi, ſoit le modéle de toutes les paix qui ſe feront à l'avenir chez toutes les nations de la terre ; et que tous les peuples, qui voudront ſe rendre heureux, en ſe réuniſſant, ſongent a imiter les peuples de l'Heſpérie !

A ces paroles, Idoménée et les autres rois jurerent la paix aux conditions marquées. On donna, de part et d'autre, douze ôtages. Télémaque veut être du nombre des ôtages donnés par Idoménée ; mais on ne peut conſentir que Mentor en ſoit, parce que les alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée, pour répondre de ſa conduite, et de celle de ſes conſeillers, juſq'à l'entière exécution des choſes promiſes. On immola, entre la ville

et

et l'armée, cent géniſſes blanches comme la neige, et autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées, et ornées de feſtons. On entendoit retentir juſques dans les montagnes voiſines les mugiſſemens affreux des victimes qui tomboient ſous le couteau ſacré. Le ſang fumant ruiſſeloit de toutes parts. On faiſoit couler avec abondance un vin exquis pour les libations. Les Haruſpices conſultoient les entrailles, qui palpitoient encore. Les ſacrificateurs brûloient ſur l'autel un encens qui formoit un épais nuage, et dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les ſoldats des deux partis, ceſſant de ſe regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir ſur leurs aventures. Il ſe délaſſoient déja de leurs travaux, et goûtoient par avance les douceurs de la paix. Pluſieurs de ceux qui avoient ſuivi Idoménée au ſiége de Troye, reconnurent ceux de Neſtor, qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embraſſoient avec tendreſſe, et ſe racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils avoient ruiné la ſuperbe ville, qui étoit l'ornement de toute l'Aſie. Déja ils ſe couchoient ſur l'herbe, ſe couronnoient de fleurs, et buvoient enſemble du vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vaſes, pour célébrer une ſi heureuſe journée.

Tout-à-coup Mentor dit: O rois, O capitaines aſſemblés! Déſormais, ſous divers noms et divers chefs, vous ne ſerez plus qu'un ſeul peuple. C'eſt ainſi que les juſtes dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'eſt qu'une famille diſperſée ſur la face de toute la terre; tous les peuples ſont frères, et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le ſang de leurs frères, qui eſt leur propre ſang! La guerre eſt quelquefois néceſſaire, il eſt vrai: mais c'eſt la honte du genre humain qu'elle ſoit inévitable en certaines occaſions. O rois! ne dites point qu'on doit la déſirer pour acquérir de la gloire. La vraie gloire ne ſe trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfére ſa propre gloire aux ſentimens de l'humanité, eſt un monſtre d'orgueil, et non pas un homme: il ne parviendra même qu'à une fauſſe gloire; car la vraie gloire ne ſe trouve que dans la modération, et dans la bonté. On pourra

le flatter pour contenter ſa vanité folle ; mais on dira toujours de lui en ſecret, quand on voudra parler ſincèrement : Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a déſirée avec une paſſion injuſte : les hommes ne doivent point l'eſtimer, puiſqu'il a ſi peu eſtimé les hommes, et qu'il a prodigué leur ſang par une brutale vanité. Heureux le roi qui aime ſon peuple, qui en eſt aimé, qui ſe confie en ſes voiſins, et qui a leur confiance ; qui, loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entr'eux, et qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ſes ſujets de l'avoir pour roi ! Songez donc à vous raſſembler de temps en temps, ô vous qui gouvernez les puiſſantes villes de l'Heſpérie ! Faites, de trois ans en trois ans, une aſſemblée générale, où tous les rois qui ſont ici préſens, ſe trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau ſerment, pour affermir l'amitié promiſe, et pour délibérer ſur tous les intérêts communs. Tandis que vous ſerez unis, vous aurez au dedans de ce beau pays, la paix, la gloire, et l'abondance ; au dehors vous ſerez toujours invincibles. Il n'y a que la diſcorde, ſortie de l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puiſſe troubler la félicité que les dieux vous preparent.

Neſtor lui répondit : Vous voyez, par la facilité avec laquelle nous faiſons la paix, combien nous ſommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuſte avidité de nous aggrandir au préjudice de nos voiſins. Mais que peut-on faire quand on ſe trouve auprès d'un prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que ſon intérêt, et qui ne perd aucune occaſion d'envahir les terres des autres états ? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée ; non, je n'ai plus de lui cette penſée : c'eſt Adraſte, roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il mépriſe les dieux, et croit que tous les hommes qui ſont ſur la terre, ne ſont nés que pour ſervir à ſa gloire par leur ſervitude. Il ne veut point de ſujets dont il ſoit le roi et le père ; il veut des eſclaves et des adorateurs : il ſe fait rendre les honneurs divins. Juſqu'ici l'aveugle fortune a favoriſé ſes plus injuſtes entrepriſes. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente, pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir ſur

cette

cette côte, afin de tourner enſuite nos armes contre cet autre ennmi plus puiſſant. Il a déja pris pluſieurs villes de nos alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il ſe ſert de toutes ſortes de moyens pour contenter ſon ambition : la force et l'artifice, tout lui eſt égal, pourvu qu'il accable ſes ennemis. Il a amaſſé de grands tréſors ; ſes troupes ſont diſciplinées, et aguerries ; ſes capitaines ſont expérimentés ; il eſt bien ſervi. Il veille lui-même ſans ceſſe ſur tous ceux qui agiſſent par ſes ordres : il punit ſévèrement les moindres fautes, et récompenſe avec libéralité les ſervices qu'on lui rend. Sa valeur ſoutient et anime celle de toutes ſes troupes. Ce ſeroit un roi accompli, ſi la juſtice et la bonne foi régloient ſa conduite : mais ill ne craint ni les dieux, ni les reproches de ſa conſcience. Il compte même pour rien la réputation ; il la regarde comme un vain fantôme, qui ne doit arrêter que les eſprits foibles. Il ne compte pour un bien ſolide et réel, que l'avantage de poſſéder de grandes richeſſes, d'être craint, et de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt ſon armée paroîtra ſur nos terres ; et ſi l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui réſiſter, toute eſpérance de liberté nous ſera ôtée. C'eſt l'intérêt d'Idoménée, auſſi-bien que le nôtre, de s'oppoſer à ce voiſin, qui ne peut ſouffrir rien de libre dans ſon voiſinage. Si nous étions vaincus, Salente ſeroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous enſemble de le prévenir. Pendant que Neſtor parloit ainſi, on s'avançoit vers la ville ; car Idoménée avoit prié tous les rois, et les principaux chefs d'y entrer, pour y paſſer la nuit.

FIN DU LIVRE ONZIEME.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.

SOMMAIRE.

Neſtor, au nom des alliés, demande du ſecours à Idoménée contre les Daunіens leurs ennemis. Mentor, qui veut policer la ville de Salente, et exercer le peuple à l'agriculture, fait enſorte qu'il ſe contente d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Crétois. Aprés le départ de celui ci, Mentor fait une revue exacte dans la ville et dans le port; s'informe de tout; fait faire à Idoménée de nouveaux réglemens pour le commerce, et pour la police; lui fait partager en ſept claſſes le peuple, dont il diſtingue les rangs et la naiſſance par la diverſité des habits; lui fait retrancher le luxe et les arts inutiles, pour appliquer les artiſans au labourage, qu'il met en honneur.

TOUTE l'armée des alliés dreſſoit déja ſes tentes, et la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes ſortes de couleurs, où les Heſpériens fatigués attendoient le ſommeil. Quand les rois, avec leur ſuite, furent entrés dans la ville, ils parurent étonnés qu'en ſi peu de temps on eût pu faire tant de bâtimens magnifiques, et que l'embarras d'une ſi grande guerre n'eût

n'eût point empêché cette ville naiſſante de croître, et de s'embellir tout-à-coup.

On admira la ſageſſe et la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un ſi beau royaume ; et chacun conclut, que, la paix étant faite avec lui, les alliés ſeroient bien puiſſans, s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On propoſa à Idoménée d'y entrer. Il ne put rejetter une ſi juſte propoſition, et il promit des troupes. Mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui eſt néceſſaire pour rendre un état floriſſant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être auſſi grandes qu'elles le paroiſſoient. Il le prit en particulier, et lui parla ainſi :

Vous voyez que nos ſoins ne vous ont pas été inutiles : Salente eſt garantie des malheurs qui la menaçoient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever juſqu'au ciel la gloire, et d'égaler la ſageſſe de Minos votre aïeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, ſuppoſant que vous le voulez, et que vous déteſtez toute flatterie. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je penſois en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de viſage, ſes yeux ſe troublèrent, il rougit ; et peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner ſon reſſentiment. Mentor lui dit d'un ton modeſte et reſpectueux, mais libre et hardi : Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien : tout autre que moi auroit eu tort de s'en ſervir ; car il faut reſpecter les rois, et ménager leur délicateſſe, même en les reprenant : la vérité par elle-même les bleſſe aſſez, ſans y ajouter des termes forts. Mais j'ai cru que vous pourriez ſouffrir que je vous parlaſſe ſans adouciſſement, pour vous découvrir votre faute. Mon deſſein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choſes par leur nom, et à comprendre, que, quand les autres vous donneront des conſeils ſur votre conduite, ils n'oſeront jamais vous dire tout ce qu'ils penſeront. Il faudra, ſi voulez n'y être point trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront ſur les choſes qui vous ſeront déſavantageuſes. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles ſelon votre beſoin : mais il vous eſt utile qu'un homme ſans intérêt, et ſans conſéquence, vous

parle en ſecret un langage dur. Nul autre n'oſera jamais vous le parler : vous ne verrez la vérité qu'à demi, et ſous de belles enveloppes.

A ces mots, Idoménée, déja revenu de ſa première promptitude, parut honteux de ſa délicateſſe. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le ſalut de mon nouveau royaume ; il n'y a aucune vérité que je ne me croie heureux d'entendre de votre bouche : mais ayez pitié d'un roi que la flatterie avoit empoiſonné, et qui n'a pû, même dans ſes malheurs, trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne qui m'ait aſſez aimé, pour vouloir me déplaire, en me diſant la vérité toute entière.

En diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, et il embraſſa tendrement Mentor. Alors ce ſage vieillard lui dit : C'eſt avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choſes dures : mais puis-je vous trahir, en vous cachant la vérité ? Mettez-vous en ma place. Si vous avez été trompé juſqu'ici, c'eſt que vous avez bien voulu l'être ; c'eſt que vous avez craint des conſeillers trop ſincères. Avez-vous cherché les gens les plus déſintéreſſés, et les plus propres à vous contredire ? avez-vous pris ſoin de choiſir les hommes les moins empreſſés à vous plaire, les plus déſintéreſſés dans leur conduite, et les plus capables de condamner vos paſſions, et vos ſentimens injuſtes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés ? vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, et qui méritent de la connoître. Voyons ſi vous aurez maintenant le courage de vous laiſſer humilier par la vérité, qui vous condamne.

Je vous diſois donc que ce qui vous attire tant de louanges, ne merite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis, qui menaçoient votre royaume, encore mal établi, vous ne ſongiez, au dedans de votre nouvelle ville, qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'eſt ce qui vous a coûté tant de mauvaiſes nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuiſé vos richeſſes ; vous n'avez ſongé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte.

Ne

Ne falloit-il pas regarder ces deux choſes comme les deux fondemens eſſentiels de votre puiſſance : avoir beaucoup de bons hommes, et des terres bien cultivées pour les nourrir ? Il falloit une longue paix dans ces commencemens, pour favoriſer la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez ſonger qu'à l'agriculture, et à l'établiſſement des plus ſages lois. Une vaine ambition vous a pouſſé juſqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez penſé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de reparer ces fautes ; ſuſpendez tous vos grands ouvrages ; renoncez à ce faſte qui ruineroit votre nouvelle ville ; laiſſez en paix reſpirer vos peuples ; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance, pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner ; et que votre puiſſance doit ſe meſurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, et qui ſeront attachés à vous obéir. Poſſédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue ; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux, et diſciplinés : faites que ces peuples vous aiment : vous êtes plus puiſſant, plus heureux, et plus rempli de gloire, que tous les conquérans qui ravagent tant de royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces rois ? répondit Idoménée : leur avouerai-je ma foibleſſe ? Il eſt vrai que j'ai négligé l'agriculture, et même le commerce, qui m'eſt ſi facile ſur cette côte : je n'ai ſongé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me déſhonorer dans l'aſſemblée de tant de rois, et découvrir mon imprudence ? S'il le faut, je le veux ; je le ferai ſans héſiter, quoiqu'il m'en coûte : car vous m'avez appris qu'un vrai roi, qui eſt fait pour ſes peuples, et qui ſe doit tout entier à eux, doit préférer le ſalut de ſon royaume à ſa propre réputation.

Ce ſentiment eſt digne du père des peuples, reprit Mentor ; c'eſt à cette bonté, et non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai roi. Mais il faut ménager votre honneur, pour l'intérêt même de votre royaume. Laiſſez-moi faire ; je vais faire entendre à ces rois, que vous êtes engagé

a rétablir Ulyſſe, s'il eſt encore vivant, ou du moins ſon fils, dans la puiſſance royale, à Ithaque, et que vous voulez en chaſſer, par force, tous les amans de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuſes : ainſi ils conſentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible ſecours contre les Dauniens.

A ces mots, Idoménée parut comme un homme qu'on ſoulage d'un fardeau accablant. Vous ſauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur, et la réputation de cette ville naiſſante dont vous cacherez l'épuiſement à tous mes voiſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyſſe, ou du moins Télémaque ſon fils, pendant que Télémaque lui-même eſt engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens ? Ne ſoyez point en peine, répliqua Mentor, je ne dirai rien que de vrai. Les vaiſſeaux que vous enverrez pour l'établiſſement de votre commerce, iront ſur la côte de l'Epire : ils feront deux choſes à-la-fois ; l'une, de rappeller ſur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente ; l'autre, de chercher des nouvelles d'Ulyſſe. S'il eſt encore vivant, il faut qu'il ne ſoit pas loin de ces mers qui diviſent la Grèce d'avec l'Italie, et on aſſure qu'on l'a vu chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune eſpérance de le revoir, vos vaiſſeaux rendront un ſignalé ſervice à ſon fils : ils répandront dans Ithaque, et dans tous les pays voiſins, la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croit mort comme ſon père. Les amans de Pénélope ſeront étonnés d'apprendre qu'il eſt prêt à revenir avec le ſecours d'un puiſſant allié. Les Ithaciens n'oſeront ſecouer le joug. Pénélope ſera conſolée, et refuſera toujours de choiſir un nouvel époux. Ainſi, vous ſervirez Télémaque, pendant qu'il ſera en votre place, avec les alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens.

A ces mots, Idoménée s'écria : Heureux le roi qui eſt ſoutenu par de ſages conſeils ! Un ami ſage et fidèle vaut mieux à un roi que des armées victorieuſes. Mais doublement heureux le roi, qui ſent ſon bonheur, et qui en ſait profiter par le bon uſage des ſages conſeils ! car ſouvent il arrive qu'on éloigne de ſa confiance

confiance les hommes ſages et vertueux, dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs, dont on ne craint point la trahiſon. Je ſuis moi-même tombé dans cette faute, et je vous raconterai tous les malheurs qui me ſont venus par un faux ami, qui flattoit mes paſſions, dans l'eſpérance que je flatterois à mon tour les ſiennes.

Mentor fit aiſément entendre aux rois alliés, qu'Idoménée devoit ſe charger des affaires de Télémaque, pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils ſe contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulyſſe, avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner : c'étoit la fleur de la jeune nobleſſe, que ce roi avoit emmenée de Crète. Mentor lui avoit conſeillé de les envoyer dans cette guerre : Il faut, diſoit-il, avoir ſoin, pendant la paix, de multiplier le peuple ; mais, de peur que toute la nation ne s'amolliſſe, et ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangères la jeune nobleſſe. Ceux-là ſuffiſent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues, et de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les rois alliés partirent de Salente, contens d'Idoménée, et charmés de la ſageſſe de Mentor : ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer ſa douleur quand il fallut ſe ſéparer de ſon ami. Pendant que les rois alliés faiſoient leurs adieux, et juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque ſerré entre ſes bras ; il ſe ſentoit arroſé de ſes larmes. Je ſuis inſenſible, diſoit Télémaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire ; je ne ſuis touché que de la douleur de notre ſéparation. Il me ſemble que je vois encore ce temps infortuné où les Egyptiens m'arrachèrent d'entre vos bras, et m'éloignèrent de vous, ſans me laiſſer aucune eſpérance de vous revoir.

Mentor repondit à ces paroles avec douceur, pour le conſoler : Voici, lui diſoit-il, une ſéparation bien différente : elle eſt volontaire, elle ſera courte, vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre, et plus courageux ; accoutumez-vous à mon abſence ; vous ne m'aurez pas

toujours ; il faut que ce ſoit la ſageſſe et la vertu, plutôt que la préſence de Mentor, qui vous inſpirent ce que vous devez faire.

En diſant ces mots, la déeſſe, cachée ſous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de ſon égide ; elle répandit au dedans de lui l'eſprit de ſageſſe, et de prévoyance, la valeur intrépide, et la douce modération, qui ſe trouvent ſi rarement enſemble. Allez, diſoit Mentor, au milieu des plus grands périls, toutes les fois qu'il ſera utile que vous y alliez. Un prince ſe déſhonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puiſſe être douteux. S'il eſt néceſſaire à un peuple de conſerver ſon chef ou ſon roi, il lui eſt encore plus néceſſaire de ne le voir point dans une réputation douteuſe ſur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modéle de tous les autres ; ſon exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque ! et périſſez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront plus d'empreſſement pour vous empêcher de vous expoſer au péril dans les occaſions néceſſaires, ſeront les premiers à dire en ſecret, que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occaſions. Mais auſſi, n'allez pas chercher les périls ſans utilité. La valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle eſt réglée par la prudence. Autrement c'eſt un mépris inſenſé de la vie, et une ardeur brutale ; la valeur emportée n'a rien de ſûr. Celui qui ne ſe poſſéde point dans les dangers, eſt plutôt fougueux, que brave ; il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au deſſus de la crainte, parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble ; il perd la liberté de ſon eſprit, qui lui ſeroit néceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occaſions, pour renverſer les ennemis, et pour ſervir ſa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un ſoldat, il n'a point le diſcernement d'un capitaine. Encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un ſimple ſoldat ; car le ſoldat doit conſerver dans le combat la préſence d'eſprit, et la modération néceſſaires pour obéir.

Celui

Celui qui s'expoſe témerairement, trouble l'ordre de la diſcipline des troupes, donne un exemple de témérité, et expoſe ſouvent l'armée entière à de grands malheurs. Ceux qui préférent leur vaine ambition à la ſûreté de la cauſe commune, méritent des châtimens, et non des récompenſes.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver, eſt d'attendre tranquillement l'occaſion favorable. La vertu ſe fait d'autant plus révérer, qu'elle ſe montre plus ſimple, plus modeſte, plus ennemie de tout faſte. C'eſt à meſure que la néceſſité de s'expoſer au péril augmente, qu'il faut auſſi de nouvelles reſſources de prévoyance et de courage, qui aillent toujours en croiſſant. Au reſte, ſouvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de perſonne. De votre côté, ne ſoyez point jaloux du ſuccès des autres: louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange; mais louez avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir: cachez le mal, et n'y penſez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens capitaines qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir: écoutez-les avec déférence; conſultez-les: priez les plus habiles de vous inſtruire, et n'ayez point de honte d'attribuer à leurs inſtructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin, n'écoutez jamais des diſcours par leſquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalouſie contre les autres chefs. Parlez-leur avec confiance et ingénuité. Si vous croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raiſons. S'ils ſont capables de ſentir la nobleſſe de cette conduite, vous les charmerez, et vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez ſujet d'en attendre. Si au contraire, ils ne ſont pas aſſez raiſonnables pour entrer dans vos ſentimens vous ſerez inſtruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuſte à ſouffrir; vous prendrez vos meſures pour ne vous plus commettre, juſqu'à ce que la guerre finiſſe, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais ſur-tout ne dites jamais à certains flatteurs, qui ſément la diviſion, les ſujets de peine que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous ſerez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour ſecourir Idoménée dans le beſoin où il eſt de travailler au

bonheur

bonheur de ſes peuples, et pour achever de lui faire reparer les fautes, que les mauvais conſeils, et les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établiſſement de ſon nouveau royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque ſurpriſe, et même quelque mépris, pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton ſévère. Etes-vous étonné, lui dit il, de ce que les hommes les plus eſtimables ſont encore hommes, et montrent encore quelques reſtes des foibleſſes de l'humanité parmi les piéges innombrables, et les embarras inſéparables de la royauté ? Idoménée, il eſt vrai, a été nourri dans des idées de faſte et de hauteur : mais quel philoſophe auroit pû ſe défendre de la flatterie, s'il avoit été en ſa place ? Il eſt vrai qu'il s'eſt laiſſé trop prévenir par ceux qui ont eu ſa confiance : mais les plus ſages rois ſont ſouvent trompés, quelques precautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un roi ne peut ſe paſſer de Miniſtres qui le ſoulagent, et en qui il ſe confie, quiſqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un roi connoît beaucoup moins que les particuliers, les hommes qui l'environnent : on eſt toujours maſqué auprès de lui ; on épuiſe toutes ſortes d'artifices pour le tromper. Hélas ! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop. On ne trouve point dans les hommes, ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier, et les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes, ce qu'on auroit beſoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilités, leurs jalouſies. On ne les perſuade, ni on ne les corrige guère.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de miniſtres, pour faire, par eux, ce qu'on ne peut faire ſoi-même ; et plus on a beſoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on eſt expoſé à ſe tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, et qui feroit les mêmes fautes, avec d'autres infiniment plus grandes, ſi on lui confioit la même puiſſance. La condition privée, quand on y joint un peu d'eſprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talens

talens éblouiſſans, et fait paroître un homme digne de toutes les places dont il eſt éloigné : mais c'eſt l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, et découvre de grands défauts. La grandeur eſt comme certains verres qui groſſiſſent tous les objets. Tous les défauts paroiſſent croître dans ces hautes places, où les moindres choſes ont de grandes conſequences, et où les plus légères fautes ont de violens contre-coups. Le monde entier eſt occupé à obſerver un ſeul homme, à toute heure, et à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent, n'ont aucune expérience de l'état où il eſt : ils n'en ſentent point les difficultés, et ils ne veulent plus qu'il ſoit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un roi, quelque bon et ſage qu'il ſoit, eſt encore homme. Son eſprit a des bornes, et ſa vertu en a auſſi. Il a de l'humeur, des paſſions, des habitudes, dont il n'eſt pas tout-à-fait le maître. Il eſt obſédé par des gens intéreſſés et artificieux ; il ne trouve point les ſecours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ſes paſſions, et tantôt par celles de ſes miniſters. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle eſt la condition des rois les plus éclairés, et les plus vertueux.

Les plus longs, et les meilleurs régnes ſont trop courts, et trop imparfaits, pour réparer à la fin ce qu'on a gâté, ſans le vouloir, dans les commencemens. La royauté porte avec elle toutes ces miſères : l'impuiſſance humaine ſuccombe ſous un fardeau ſi accablant : il faut plaindre les rois, et les excuſer. Ne ſont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les beſoins ſont infinis, et qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner ? Pour parler franchement, les hommes ſont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un roi qui n'eſt qu'un homme ſemblable à eux ; car il faudroit des dieux pour redreſſer les hommes. Mais les rois ne ſont pas moins à plaindre, n'étant qu'hommes, c'eſt-à-dire, foibles et imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus, et trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité : Idoménée a perdu, par ſa faute, le royaume de ſes ancêtres en Crète, et ſans vos conſeils, il en auroit perdu un ſecond à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes : mais

mais cherchez dans la Grèce, et dans tous les autres pays les mieux policés, un roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus grands hommes ont, dans leur tempérament, et dans le caractère de leur esprit, des défauts qui les entraînent, et les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître et de réparer leurs égaremens. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse votre père, qui est le modèle des rois de la Grèce, n'ait pas aussi ses foiblesses, et ses défauts ? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il succombé dans les périls, et dans les embarras où la fortune s'est jouée de lui ! Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu, ou redressé pour le conduire toujours à la gloire, par le chemin de la vertu ! N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfections ; vous lui en verrez sans doute. La Grèce, l'Asie, et toutes les îles des mers, l'ont admiré malgré ces défauts : mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, et de l'étudier sans cesse comme votre modèle.

Accoutumez-vous, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes, que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse sans expérience se livre à une critique présomptueuse qui la dégoûte de tous les modèles qu'elle a besoin de suivre, et qui la jette dans une indocilité incurable. Non-seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre père, quoiqu'il ne soit point parfait ; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il est naturellement sincère, droit, équitable, libéral, bienfaisant ; sa valeur est parfaite ; il déteste la fraude, quand il la connoît, et qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talens extérieurs sont grands, et proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort, sa douceur, sa patience pour se laisser dire, par moi, les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, et pour se mettre par-là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conseil d'autrui, peut préserver de certaines fautes un homme

homme très-médiocre ; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puiſſe engager un roi ſi long-temps ſéduit par la flatterie, à réparer ſon tort. Il eſt bien plus glorieux de ſe relever ainſi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que preſque tous les rois font ; mais aucun roi ne fait pour ſe corriger, ce qu'il vient de faire. Pour moi, je ne pouvois me laſſer de l'admirer dans les momens même où il me permettoit de le contredire. Admirez-le auſſi, mon cher Télémaque : c'eſt moins pour ſa réputation que pour votre utilité, que je vous donne ce conſeil.

Mentor fit ſentir à Télémaque, par ce diſcours, combien il eſt dangereux d'être injuſte, en ſe laiſſant aller à une critique rigoureuſe contre les autres hommes ; et ſurtout contre ceux qui ſont chargés des embarras, et des difficultés du gouvernement. Enſuite il lui dit : Il eſt temps que vous partiez : adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque ! Souvenez-vous que ceux qui craignent les dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls : mais ſachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots, Télémaque crut ſentir la préſence de la déeſſe ; et il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la déeſſe n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui diſant : N'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant votre enfance, pour vous rendre ſage, et courageux, comme votre père. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, et des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer.

Le ſoleil s'elevoit déja, et doroit le ſommet des montagnes, quand les rois ſortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes, campées autour de la ville, ſe mirent en marche ſous leurs commandans. On voyoit, de tous côtés, le fer des piques hériſſées ; l'éclat des boucliers éblouiſſoit les yeux ; un nuage de pouſſière s'élevoit juſqu'aux nues. Idoménée, avec Mentor, conduiſoit dans la campagne les rois alliés qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin ils ſe ſéparèrent, après s'être donné, de part et d'autre, les marques d'une vraie amitié ; et les alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorſqu'ils

lorſqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit repréſenté bien différent de ce qu'il étoit : c'eſt qu'on jugeoit de lui, non par ſes ſentimens naturels, mais par les conſeils flatteurs et injuſtes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, diſoit Mentor, combien vous avez d'hommes et dans la ville et dans la campagne ; faiſons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent, dans les années médiocres, de blé, de vin, d'huile, et des autres choſes utiles. Nous ſaurons, par cette voie, ſi la terre fournit de quoi nourrir tous ſes habitans, et ſi elle produit encore de quoi faire un commerce utile de ſon ſuperflu avec les pays étrangers. Examinons auſſi combien vous avez de vaiſſeaux, et de matelots ; c'eſt par-là qu'il faut juger de votre puiſſance. Il alla viſiter le port, et entra dans chaque vaiſſeau. Il s'informa des pays où chaque vaiſſeau alloit faire le commerce, quelles marchandiſes il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépenſe du vaiſſeau pendant la navigation, les prêts que les marchands ſe faiſoient les uns aux autres, les ſociétés qu'ils faiſoient entre eux pour ſavoir ſi elles étoient équitables, et fidélement obſervées ; enfin, les hazards du naufrage, et les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui, par l'avidité du gain, entreprennent ſouvent des choſes qui ſont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît ſévérement toutes les banqueroutes, parce que celles qui ſont exemptes de mauvaiſe foi, ne le ſont preſque jamais de témérité. En même temps, il fit des réglés pour faire enſorte qu'il fût aiſé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des magiſtrats, à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenſes, et de leurs entrepriſes. Il ne leur étoit jamais permis de riſquer le bien d'autrui, et ils ne pouvoient même riſquer que la moitié du leur. De plus, ils faiſoient en ſociété les entrepriſes qu'ils ne pouvoient faire ſeuls ; et la police de ces ſociétés étoit inviolable, par la rigueur des peines impoſées à ceux qui ne les ſuivroient pas. D'ailleurs, la liberté du commerce

étoit

étoit entière : bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. Le commerce de cette ville étoit semblable au flux, et reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les flots viennent l'un sur l'autre. Tout y étoit apporté, et en sortoit librement. Tout ce quiy entroit étoit utile ; tout ce qui en sortoit, laissoit, en sortant d'autres richesses à sa place. La justice sévère présidoit dans le port, au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne foi, la candeur, sembloient, du haut de ces superbes tours, appeller les marchands des terres les plus éloignées : chacun de ces marchands, soit qu'il vînt des rives orientales, où le soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer, où le soleil, lassé de son cours, va éteindre ses feux, vivoit paisible et en sûreté dans Salente, comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans, et toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises des pays étrangers, qui pouvoient introduire le luxe et la mollesse. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, la grandeur et l'ornement des maisons, pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornemens d'or et d'argent ; et il dit à Idoménée : Je ne connois qu'en seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense ; c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il est nécessaire que vous ayez une certaine majesté dans votre extérieur ; mais votre autorité sera assez marquée par vos gardes, et par les principaux officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine, teinte en pourpre : que les principaux de l'état après vous soient vêtus de la même laine, et que toute la différence ne consiste que dans la couleur, et dans une légére broderie d'or, que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions, sans avoir besoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naissance. Mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne, et plus éclatante. Ceux qui au-

ront le mérite, et l'autorité des emplois, ſeront aſſez contens de venir après ces anciennes et illuſtres familles, qui ſont dans une ſi longue poſſeſſion des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même nobleſſe, leur céderont ſans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez point à ſe méconnoître dans une trop prompte et trop haute fortune, et que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui ſeront modeſtes dans la proſpérité. La diſtinction la moins expoſée à l'envie, eſt celle qui vient d'une longue ſuite d'ancêtres.

Pour la vertu, elle ſera aſſez excitée, et l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'état, pourvu que vous donniez des couronnes, et des ſtatues aux belles actions, et que ce ſoit un commencement de nobleſſe pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les perſonnes du premier rang, après vous, ſeront vêtues de blanc, avec une frange d'or au bas de leur habit : ils auront au doigt un anneau d'or, et au col une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du ſecond rang ſeront vêtus de bleu ; ils porteront une frange d'argent, avec l'anneau, et point de médaille : les troiſièmes, de vert, ſans anneau, et ſans frange, mais avec la médaille : les quatrièmes, d'un jaune d'aurore : les cinquièmes, d'un rouge pâle, ou de roſes : les ſixièmes, de gris de lin : les ſeptièmes, qui ſeront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc.

Voilà les habits des ſept conditions différentes pour les hommes libres. Les eſclaves ſeront habillés de gris brun. Ainſi, ſans aucune dépenſe, chacun ſera diſtingué ſuivant ſa condition ; et on bannira de Salente tous les arts qui ne ſervent qu'à entretenir le faſte. Tous les artiſans qui ſeroient employés à ces arts pernicieux, ſerviront, ou aux arts néceſſaires, qui ſont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne ſouffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits ; car il eſt indigne que les hommes deſtinés à une vie ſérieuſe et noble, s'amuſent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amuſemens ſeroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor, ſemblable à un habile jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainſi de

de retrancher le faſte inutile qui corrompoit les mœurs : il ramenoit toutes choſes à une noble et frugale ſimplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens, et des eſclaves. Quelle honte, diſoit-il, que les hommes les plus élevés faſſent conſiſter leur grandeur dans les ragoûts, par leſquels ils amolliſſent leur ame, et ruinent inceſſamment la ſanté de leur corps ! Ils doivent faire conſiſter leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, et dans la réputation que leurs bonnes actions doivent leur procurer. La ſobriété rend la nourriture la plus ſimple très-agréable. C'eſt elle qui donne, avec la ſanté la plus vigoureuſe, les plaiſirs les plus purs et les plus conſtans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées ſans aucun ragoût. C'eſt un art pour empoiſonner les hommes, que celui d'irriter leur appétit au-delà de leurs vrais beſoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laiſſer les habitans de ſa nouvelle ville amollir, et corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos ſur la ſobriété : mais le ſage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, ſeroient inutiles, ſi l'exemple du roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Auſſi-tôt Idoménée régla ſa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays, qui eſt fort et agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes ſimples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au ſiége de Troye. Perſonne n'oſa ſe plaindre d'une régle que le roi s'impoſoit lui-même ; et chacun ſe corrigea ainſi de la profuſion, et de la délicateſſe, où l'on commençoit à ſe plonger pour les repas.

Mentor retrancha enſuite la muſique molle et efféminée, qui corrompoit toute la jeuneſſe. Il ne condamna pas avec une moindre ſévérité la muſique Bacchique, qui n'enivre guère moins que le vin, et qui produit des mœurs pleines d'emportement, et d'impudence. Il borna toute la muſique aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges des dieux, et des héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit auſſi que pour les temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques ; il

donna des modéles d'une architecture ſimple et gracieuſe, pour faire, dans un médiocre eſpace, une maiſon gaie, et commode pour une famille nombreuſe ; enſorte qu'elle fût tournée à un aſpect ſain, que les logemens en fuſſent dégagés les uns des autres, que l'ordre et la propreté s'y conſervaſſent facilement, et que l'entretien fût de peu de dépenſe. Il voulut que chaque maiſon un peu conſidérable, eût un ſalon, et un petit périſtyle, avec de petites chambres pour toutes les perſonnes libres : mais il défendit très-ſévèrement la multitude ſuperflue, et la magnificence des logemens. Ces divers modéles de maiſons, ſuivant la grandeur des familles, ſervirent à embellir, à peu de frais, une partie de la ville, et à la rendre régulière ; au lieu que l'autre partie, déja achevée ſuivant le caprice et le faſte des particuliers, avoit, malgré ſa magnificence, une diſpoſition moins agréable, et moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très-peu de temps, parce que la côte voiſine de la Grèce fournit de bons architectes, et qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Epire, et de pluſieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, et ſerviroient à peupler la campagne.

La Peinture, et la Sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'eſt pas permis d'abandonner ; mais il volut qu'on ſuffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école où préſidoient des maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes éléves. Il ne faut, diſoit-il, rien de bas et de foible dans les arts, qui ne ſont pas abſolument néceſſaires. Par conſéquent, on n'y doit admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, et qui tende à la perfection. Les autres qui ſont nés pour les arts moins nobles ſeront employés plus utilement aux beſoins ordinaires de la republique. Il ne faut employer les ſculpteurs et les peintres, que pour conſerver la mémoire des grands hommes, et des grandes actions. C'eſt dans les bâtimens publics, ou dans les tombeaux, qu'on doit conſerver des répreſentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le ſervice de la patrie. Au reſte, la modération et la frugalité de Mentor n'empêchèrent point qu'il n'autoriſât

tous

tous ces grands bâtimens deſtinés aux courſes des chevaux et des chariots, aux combats de lutteurs, à ceux du ceſte, et à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits, et plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignés, des broderies d'un prix exceſſif, des vaſes d'or et d'argent avec des figures de dieux, d'hommes, et d'animaux ; enfin des liqueurs, et des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maiſon fuſſent ſimples, et faits de manière à durer long-temps. Enſorte que les Salentins, qui ſe plaignoient hautement de leur pauvreté, commencèrent à ſentir combien ils avoient de richeſſes ſuperflues : mais c'étoient des richeſſes trompeuſes qui les appauvriſſoient ; et ils devenoient effectivement riches, à meſure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'eſt s'enrichir, diſoient-ils eux mêmes, que de mépriſer de telles richeſſes qui épuiſent l'état, et que de diminuer ſes beſoins en les réduiſant aux vraies néceſſités de la nature.

Mentor ſe hâta de viſiter les arſenaux, et tous les magaſins, pour ſavoir ſi les armes, et toutes les autres choſes néceſſaires à la guerre, étoient en bon état : car il faut, diſoit-il, être toujours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que pluſieurs choſes manquoient par-tout. Auſſi-tôt on aſſembla des ouvriers pour travailler ſur le fer, ſur l'acier, et ſur l'airain. On voyoit s'élever des fournaiſes ardentes, des tourbillons de fumée et de flammes, ſemblables à ces feux ſouterrains que vomit le mont Etna. Le marteau réſonnoit ſur l'enclume, qui gémiſſoit ſous les coups redoublés ; les montages voiſines, et les rivages de la mer en retentiſſoient : on eût cru être dans cette île où Vulcain, animant les Cyclopes, forge des foudres pour le père des dieux ; et, par une ſage prévoyance, on voyoit, dans une profonde paix, tous les préparatifs de la guerre.

Enſuite Mentor ſortit de la ville avec Idoménée, et trouva une grande étendue de terres fertiles, qui demeuroient incultes ; d'autres n'étoient cultivées qu'à-demi, par la négligence, et par la pauvreté des laboureurs, qui, manquant d'hommes, et de beſtiaux, manquoient auſſi de courage, et de moyens pour mettre l'agriculture dans ſa perfection. Mentor, voyant cette campagne déſolée, dit au

roi : La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans ; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artiſans ſuperflus qui ſont dans la ville, et dont les métiers ne ſerviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines, et ces collines. Il eſt vrai que c'eſt un malheur que tous ces hommes exercés à des arts qui demandent une vie ſédentaire, ne ſoient point exercés au travail ; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, et appeller à leur ſecours des peuples voiſins, qui feront, ſous eux, le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenſes convenables ſur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront : ils pourront, dans la ſuite, en poſſéder une partie, et être ainſi incorporés à votré peuple, qui n'eſt pas aſſez nombreux. Pourvu qu'ils ſoient laborieux, et dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs ſujets, et ils accroîtront votre puiſſance. Vos artiſans de la ville, tranſplantés dans la campagne, éléveront leurs enfans au travail, et au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers qui travaillent à bâtir votre ville, ſe ſont engagés à défricher une partie de vos terres, et à ſe faire laboureurs : incorporez-les à votre peuple dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville, Ces ouvriers ſeront ravis de s'engager à paſſer leur vie ſous une domination qui eſt maintenant ſi douce. Comme ils ſont robuſtes, et laborieux, leur exemple ſervira pour exciter au travail les artiſans tranſplantés de la ville à la campagne, avec leſquels ils ſeront mêlés. Dans la ſuite, tout le pays ſera peuplé de familles vigoureuſes, et adonnées à l'agriculture.

Au reſte, ne ſoyez point en peine de la multiplication de ce peuple ; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter eſt bien ſimple. Preſque tous les hommes ont l'inclination de ſe marier ; il n'y a que la misère qui les en empêche : ſi vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront ſans peine avec leurs femmes, et leurs enfans ; car la terre n'eſt jamais ingrate ; elle nourrit toujours de ſes fruits ceux qui la cultivent ſoigneuſement ; elle ne refuſe ſes biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfans, plus ils

ſont

ſont riches, ſi le prince ne les appauvrit pas ; car leurs enfans, dès leur plus tendre jeuneſſe, commencent à les ſecourir. Les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages ; les autres qui ſont plus grands, ménent déja les grands troupeaux ; enfin les plus âgés labourent avec leur père. Cependant la mère, et toute la famille prépare un repas ſimple à ſon époux, et à ſes chers enfans, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée : elle a ſoin de traire ſes vaches, et ſes brebis, et on voit couler des ruiſſeaux de lait : elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente et paiſible prend plaiſir à chanter toute le ſoir en attendant le doux ſommeil : elle prépare des fromages, des châtaignes, et des fruits conſervés dans la même fraîcheur qui ſi on venoit de les cueillir.

Le berger revient avec ſa flûte, et chante à la famille aſſemblée les nouvelles chanſons qu'il a appriſes dans les hameaux voiſins. Le laboureur rentre avec ſa charrue ; et ſes bœufs fatigués marchent, le cou penché, d'un pas lent et tardif, malgré l'aiguillon qui les preſſe. Tous les maux du travail finiſſent avec la journée. Les pavots que le ſommeil, par l'ordre des dieux, répand ſur la terre, appaiſent tous les noirs ſoucis par leurs charmes, et tiennent toute la nature dans un doux enchantement ; chacun s'endort, ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice, pourvu que les dieux leur donnent un bon roi qui ne trouble point leur joie innocente ! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher, par des deſſeins pleins de faſte et d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature, et de la ſueur de leur front ! La nature ſeule tireroit de ſon ſein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés, et laborieux ; mais c'eſt l'orgueil et la molleſſe de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuſe pauvreté.

Que ferai-je, diſoit Idoménée, ſi ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de les cultiver ? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides et ſans prévoyance ne ſongent qu'à charger d'impôts ceux d'entre

d'entre leurs ſujets qui ſont les plus vigilans, et les plus induſtrieux, pour faire valoir leurs biens; c'eſt qu'ils eſpérent en être payés plus facilement: en même temps ils chargent moins ceux que leur pareſſe rend plus miſérables. Renverſez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompenſe le vice, et qui introduit une negligence auſſi funeſte au roi même, qu'à tout l'état: mettez des taxes, des amendes, et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuſes ſur ceux qui négligeront leurs champs, comme vous puniriez des ſoldats qui abandonneroient leur poſte dans la guerre; au contraire, donnez des graces, et des exemptions aux familles, qui ſe multiplient; augmentez-les à proportion de la culture de leur terre. Bientôt les familles ſe multiplieront, et tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profeſſion de laboureur ne ſera plus mépriſée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charrue, maniée par des mains victorieuſes qui auront défendu la patrie. Il ne ſera pas moins beau de cultiver l'héritage de ſes ancêtres pendant une heureuſe paix, que de l'avoir défendu généreuſement pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refleurira: Cérès ſe couronnera d'épis dorés: Bacchus, foulant à ſes pieds les raiſins, fera couler, du penchant des montagnes, des ruiſſeaux de vin plus doux que le nectar: les creux vallons retentiront des concerts des bergers, qui, le long des clairs ruiſſeaux, joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondiſſans paîtront ſur l'herbe, et parmi les fleurs, ſans craindre les loups.

Ne ſerez-vous pas trop heureux, ô Idoménée! d'être la ſource de tant de biens, et de faire vivre, à l'ombre de votre nom, tant de peuples dans un ſi aimable repos? Cette gloire n'eſt-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par-tout, et preſque autant chez ſoi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la conſternation, la cruelle faim, et le déſeſpoir?

O heureux le roi aſſez aimé des dieux, et d'un cœur aſſez grand, pour entreprendre d'être ainſi les délices des peuples, et de montrer à tous les ſiécles dans ſon régne, un ſi charmant ſpectacle! La terre entière, loin de ſe

défendre

défendre de ſa puiſſance par des combats, viendroit à ſes pieds le prier de régner ſur elle.

Idoménée lui répondit : Mais quand les peuples ſeront ainſi dans la paix et dans l'abondance, les délices les corrompront, et ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient : c'eſt un prétexte qu'on allègue toujours pour flatter les princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts. Le reméde eſt facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuſe ; et, dans leur abondance, ils n'auront que le néceſſaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fourniſſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera diminuée par la facilité des mariages, et par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuſe, et ayant peu de terre, aura beſoin de la cultiver par un travail ſans relâche. C'eſt la molleſſe, et l'oiſiveté qui rendent les peuples inſolens, et rebelles. Ils auront du pain, à la vérité, et aſſez largement ; mais ils n'auront que du pain, et des fruits de leur propre terre, gagnés à la ſuer de leur viſage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler dès à préſent l'étendue de terre que chaque famille pourra poſſéder. Vous ſavez que nous avons diviſé tout votre peuple en ſept claſſes, ſuivant leurs différentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque claſſe, de pouvoir poſſéder que l'entendue de terre abſolument néceſſaire pour nourrir le nombre de perſonnes dont elle ſera compoſée. Cette régle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquiſitions ſur les pauvres : tous auront des terres ; mais chacun en aura fort peu, et ſera excité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue ſuite de temps les terres manquoient ici, on feroit des colonies qui augmenteroient cet état.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laiſſer jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache : le vin eſt la ſource des plus grands maux parmi les peuples ; il cauſe les maladies, les querelles, les ſéditions, l'oiſiveté, le dégoût du travail, le déſordre des familles. Que le vin ſoit donc conſervé comme une eſpèce

eſpèce de reméde, ou comme une liqueur très-rare, qui n'eſt employée que pour les ſacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires. Mais n'eſpérez point de faire obſerver une régle ſi importante, ſi vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs, il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enſeigne la crainte des dieux, l'amour de la patrie, le reſpect des loix, la préférence de l'honneur aux plaiſirs, et à la vie même.

Il faut avoir des magiſtrats qui veillent ſur les familles, et ſur les mœurs des particuliers. Veillez vous même, vous qui n'êtes roi, c'eſt à-dire paſteur du peuple, que pour veiller nuit et jour ſur votre troupeau ; par-là vous préviendrez un nombre infini de déſordres, et de crimes : ceux que vous ne pourrez prévenir, puniſſez-les d'abord ſévèrement. C'eſt une clémence que de faire d'abord des exemples, qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de ſang répandu à propos, on en épargne beaucoup, et on ſe met en état d'être craint, ſans uſer ſouvent de rigueur. Mais quelle déteſtable maxime que de ne croire trouver ſa ſûreté que dans l'oppreſſion de ſes peuples ! Ne les point faire inſtruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pouſſer par la terreur juſqu'au déſeſpoir, les mettre dans l'affreuſe néceſſité ou de ne pouvoir jamais reſpirer librement, ou de ſecouer le joug de votre tyrannique domination ; eſt-ce là le moyen de régner ſans trouble ? eſt-ce là le chemin qui méne à la gloire ?

Souvenez-vous que les pays où la domination du ſouverain eſt plus abſolue, ſont ceux où les ſouverains ſont moins puiſſans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils poſſédent ſeuls tout l'état ; mais auſſi tout l'état languit, les campagnes ſont en friche, et preſque déſertes ; les villes diminuent chaque jour ; le commerce tarit. Le roi, qui ne peut être roi tout ſeul, et qui n'eſt grand que par ſes peuples, s'anéantit lui-même peu-à-peu par l'anéantiſſement inſenſible des peuples, dont il tire ſes richeſſes, et ſa puiſſance. Son état s'épuiſe d'argent et d'hommes : cette dernière perte eſt la plus grande, et la plus irréparable. Son pouvoir abſolu fait autant d'eſclaves qu'il a de ſujets. On le flatte, on fait ſemblant de l'adorer, on tremble au moindre de ſes regards : mais attendez la moindre révolution ;

volution ; cette puiſſance monſtrueuſe, pouſſée juſqu'à un excès trop violent, ne ſauroit durer ; elle n'a aucune reſſource dans le cœur des peuples ; elle a laſſé et irrité tous les corps de l'état ; elle contraint tous les membres de ce corps de ſoupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole ſe renverſe, ſe briſe, et eſt foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le reſſentiment, la défiance, en un mot toutes les paſſions ſe réuniſſent contre une autorité ſi odieuſe. Le roi, qui, dans ſa vaine proſpérité, ne trouvoit pas un ſeul homme aſſez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera, dans ſon malheur, aucun homme, qui daigne ni l'excuſer, ni le défendre contre ſes ennemis.

Après ce diſcours, Idoménée, perſuadé par Mentor, ſe hâta de diſtribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artiſans inutiles, et d'exécuter tout ce qui avoit été réſolu. Il réſerva ſeulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit deſtinées, et qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

FIN DU LIVRE DOUZIEME.

LES

LES AVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée raconte à Mentor ſa confiance en Protéſilas, & les artifices de ce favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, & pour le trahir lui-même: il lui avoue, que, prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit ſa flotte; que celui-ci ayant manqué ſon coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'île de Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Polimène, que lui Idoménée avoit nommé dans ſon ordre par écrit; que malgré la trahiſon de Protéſilas, il n'avoit pu ſe réſoudre à ſe défaire de lui.

DEJA la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idoménée attire en foule de tous côtés des peuples qui viennent s'incorporer au ſien, & chercher leur bonheur ſous une ſi aimable domination. Déjà ces campagnes, qui avoient été ſi long-temps couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moiſſons, & des fruits juſqu'alors inconnus. La terre ouvre ſon ſein au tranchant de la charrue, & prépare ſes richeſſes pour recompenſer le laboureur: l'eſpérance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons & ſur les collines les troupeaux de moutons qui bondiſſent ſur l'herbe, & les grands troupeaux

peaux de bœufs & de geniſſes, qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugiſſemens : ces troupeaux ſervent à engraiſſer les campagnes. C'eſt Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conſeille à Idoménée de faire avec les Peucètes, peuples voiſins, un échange de toutes les choſes ſuperflues qu'on ne vouloit plus ſouffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même temps la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeuneſſe qui avoit langui long-temps dans la misère, & qui n'avoit oſé ſe marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prénoit des ſentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur père, ils ne craignirent plus la faim, & les autres fléaux par leſquels le ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chanſons des bergers & des laboureurs, qui célébroient leurs Hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes mêlés parmi les Nymphes, & danſant au ſon de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant ; mais la joie étoit modérée, & ces plaiſirs ne ſervoient qu'à délaſſer des longs travaux ; ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les vieillards étonnés de voir ce qu'ils n'auroient oſé eſpérer dans la ſuite d'un ſi long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendreſſe : ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel : Béniſſez, diſoient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous reſſemble, & qui eſt le plus grand don que vous nous ayez fait ! Il eſt né pour le bien des hommes ; rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arrières-neveux venus de ces mariages qu'il favoriſe, lui devront tout juſqu'à leur naiſſance, & il ſera véritablement le père de tous ſes ſujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épouſoient, ne faiſoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie ſi douce leur étoit venu. Les bouches, & encore plus les cœurs étoient ſans ceſſe remplis de ſon nom : on ſe croyoit heureux de le voir ; on craignoit de le perdre : ſa perte eût été la déſolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais ſenti de plaiſir auſſi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru,

disoit-il ; il me sembloit que toute la grandeur des princes ne consistoit qu'à se faire craindre ; que le reste des hommes étoit fait pour eux ; & tout ce que j'avois ouï dire des rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable ; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur dès ma plus tendre jeunesse sur l'autorité des rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration :

Protésilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus ; son naturel vif & hardi étoit selon mon goût : il entra dans mes plaisirs il flatta mes passions : il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, & qui se nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des Dieux, & l'âme grande, mais modérée ; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement sur mes défauts ; & lors même qu'il n'osoit me parler, son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens cette sincérité me plaisoit ; je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préserver des flatteurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, & pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor ! mais ses maximes étoint bonnes ; je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protésilas, qui étoit jaloux & plein d'ambition, me dégoûtèrent de Philoclès. Celui-ci étoit sans empressement, & laissoit l'autre prévaloir ; il se contenta de me dire toujours la vérité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien, & non sa fortune qu'il cherchoit.

Protésilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs. Il ajouta que ce jeune homme, qui me parloit si librement de mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté ; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guère ;

guère ; & qu'en rabaiſſant ainſi ma réputation, il vouloit, par l'éclat d'une vertu auſtère, s'ouvrir le chemin à la royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingénuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne ſe méprend point, pourvu qu'on y ſoit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foibleſſes commençoit a me laſſer. Les complaiſances de Protéſilas & ſon induſtrie inépuiſable pour m'inventer de nouveaux plaiſirs, me faiſoient ſentir encore plus impatiemment l'auſtérité de l'autre.

Cependant Protéſilas ne pouvant ſouffrir que je ne cruſſe pas tout ce qu'il me diſoit contre ſon ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me perſuader par quelque choſe de plus fort que toutes ſes paroles. Voici comment il acheva de me tromper. Il me conſeilla d'envoyer Philoclès commander les vaiſſeaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie ; & pour m'y déterminer, il me dit : Vous ſavez que je ne ſuis pas ſuſpect dans les louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a du courage, & du génie pour la guerre ; il vous ſervira mieux qu'un autre, & je préfere l'intérêt de votre ſervice à tous mes reſſentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protéſilas, à qui j'avois confié l'adminiſtration de mes plus grandes affaires. Je l'embraſſai dans un tranſport de joie, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroiſſoit ainſi au-deſſus de toute paſſion, & de tout intérêt. Mais hélas ! que les princes ſont dignes de compaſſion ! Cet homme me connoiſſoit mieux que je ne me connoiſſois moi-même : il ſavoit que les rois ſont d'ordinaire défians & inappliqués ; défians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils ſont environnés ; inappliqués, parce que les plaiſirs les entraînent, & qu'ils ſont accoutumés à avoir des gens chargés de penſer pour eux, ſans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui ſeroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalouſie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions,

& ſur-tout l'abſence lui donnant une entière facilité de lui tendre des piéges.

Philoclès en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre ; que vous n'écouterez que mon ennemi ; & qu'en vous ſervant, au péril de ma vie, je courrai riſque de n'avoir d'autre récompenſe que votre indignation. Vous vous trompez, lui diſ-je ; Protéſilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui : il vous loue, il vous eſtime, il vous croit digne des plus importans emplois ; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance : ne craignez rien, allez, & ne ſongez qu'à me bien ſervir. Il partit, & me laiſſa dans une étrange ſituation.

Il faut l'avouer, Mentor ; je voyois clairement combien il m'étoit néceſſaire d'avoir pluſieurs hommes que je conſultaſſe, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le ſuccès de mes affaires, que de me livrer à un ſeul. J'avois éprouvé que les ſages conſeils de Philoclès m'avoient garanti de pluſieurs fautes dangereuſes, où la hauteur de Proteſilas m'auroit fait tomber. Je ſentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité & de maximes équitables, qui ne ſe faiſoit point ſentir de même dans Proteſilas : mais j'avois laiſſé prendre à Protéſilas un ton déciſif, auquel je ne pouvois preſque plus réſiſter. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder ; & dans cette laſſitude j'aimois mieux par foibleſſe hazarder quelque choſe aux dépens des affaires, & reſpirer en liberté. Je n'euſſe oſé me dire à moi-même une ſi honteuſe raiſon du parti que je venois de prendre : mais cette honteuſe raiſon que je n'oſois développer, ne laiſſoit pas d'agir ſecrétement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faiſois.

Philoclès ſurprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & ſe hâta de revenir, pour prevenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre : mais Protéſilas qui n'avoit pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je déſirois qu'il fît une deſcente dans l'île de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit perſuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette île : mais il fit en ſorte que pluſieurs choſes néceſſaires

néceſſaires manquérent à Philoclès dans cette entrepriſe, & il l'aſſujettit à certains ordres qui causèrent divers contre-temps dans l'execution.

Cependant il ſe ſervit d'un domeſtique très-corrompu que j'avois auprès de moi, & qui obſervoit juſqu'aux moindres choſes pour lui en rendre compte ; quoiqu'ils paruſſent ne ſe voir guère, & n'être jamais d'accord en rien. Ce domeſtique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand ſecret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuſe. Philoclès, me dit-il, veut ſe ſervir de votre armée navale pour ſe faire roi de l'île de Carpathie. Les chefs des troupes ſont attachés à lui, tous les ſoldats ſont gagnés par ſes largeſſes, & plus encore par la licence pernicieuſe où il les laiſſe vivre ; il eſt enflé de ſa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ſes amis ſur ſon projet de ſe faire roi : on n'en peut plus douter après une une preuve ſi evidente.

Je lus cette lettre, & elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité ſon écriture, & c'étoit Protéſilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange ſurpriſe : je la reliſois ſans ceſſe, & ne pouvois me perſuader qu'elle fût de Philoclès, repaſſant dans mon eſprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de ſon déſintéreſſement, & de ſa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire ? quel moyen de réſiſter à une lettre, où je croyois être ſûr de reconnoître l'écriture de Philoclès ?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus réſiſter à ſon artifice, il le pouſſa plus loin. Oſerai-je, me dit-il en héſitant, vous faire remarquer un mot qui eſt dans cette lettre ? Philoclès dit à ſon ami qu'il peut parler en confiance à Protéſilas ſur une choſe qu'il ne déſigne que par un chiffre : aſſurément Protéſilas eſt entré dans le deſſein de Philoclès, & ils ſe ſont accommodés à vos dépens. Vous ſavez que c'eſt Protéſilas qui vous a preſſé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain temps il a ceſſé de vous parler contre lui, comme il le faiſoit ſouvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excuſe en toute occaſion : ils ſe voyent depuis quelque temps avec aſſez d'honnêteté. Sans doute Protéſilas a pris avec Philoclès des meſures pour par-

tager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette enterprise contre toutes les régles, & qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal ensemble? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, & peut-être pour renverser le trône où vous régnez. En vous parlant ainsi, je sais que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sincères vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je voue dise la vérité?

Ces dernières paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi: je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, & je me défiai de Protésilas, comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse: Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'île de Carpathie, il ne sera plus temps d'arrêter ses desseins; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes; je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois resolu de faire périr au plutôt ce perfide; mais je craignois Protésilas, & je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris; il me représenta sa conduite droite & modérée; il m'exagéra ses services; en un mot il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois sont malheureux, & exposés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblans à leurs pieds!

Je

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protésilas, en envoyant secrétement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protésilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente; il manquoit de tout; car Protésilas ne sachant si la lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même temps une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant espérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile, par son courage, par son génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette descente étoit téméraire, & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eût eu sa vie & son bonheur attachés au succès. Chacun étoit content de hazarder sa vie, à tout heure, sous un chef si sage, & si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux capitaines qui étoient sans cesse après de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire, par mon ordre, des choses secrétes, qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux capitaines. Philoclès se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès: le coup gliſſa, & n'enfonça guère avant. Philoclès, sans s'étonner, lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui, & contre deux autres. En même temps il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublés l'avoient attaqué foiblement: ils furent pris, & on

les

les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande, ſi Philoclès n'eût arrêté la multitude. Enſuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action ſi noire ? Timocrate qui craignoit qu'on ne le fît mourir, ſe hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès ; & comme les traîtres ſont toujours lâches, il ſongea à ſauver ſa vie, en découvrant à Philoclès toute la trahiſon de Protéſilas.

Philoclès effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération : il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent : il le mit en ſûreté, & le renvoya en Crète ; il céda le commandement de l'armée à Polimène, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les troupes à la fidelité qu'ils me devoient, & paſſa, pendant la nuit, dans une légère barque, qui le conduiſit dans l'île de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté, & dans la ſolitude, travaillant à faire des ſtatues pour gagner ſa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injuſtes, mais ſur-tout des rois, qu'il croit les plus malheureux, & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idoménée : Hé bien ! dit-il, fûtes-vous long-temps à découvrir la vérité ? Non, répondit Idoménée ; je compris peu à peu les artifices de Protéſilas & de Timocrate ; ils ſe brouillèrent même ; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur diviſion acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien ! reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre ? Hélas ! répondit Idoménée, eſt-ce que vous ignorez la foibleſſe & l'embarras des princes ? Quand ils ſe ſont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de ſe rendre néceſſaires, ils ne peuvent plus eſpérer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus, ſont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits : j'avois horreur de Protéſilas, & je lui laiſſois toute l'autorité. Etrange illuſion ! Je me ſavois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avoit abandonnée. D'ailleurs, je le trouvois commode, complaiſant,

complaiſant, induſtrieux pour flatter mes paſſions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raiſon pour m'excuſer en moi-même de ma foibleſſe : c'eſt que je ne connoiſſois pas de véritable vertu, faute d'avoir ſu choiſir des gens de bien qui conduiſiſſent mes affaires : Je croyois qu'il n'y en avoit pas ſur la terre, & que la probité étoit un beau fantome. Qu'importe, diſois-je, de faire un grand éclat, pour ſortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autrer, qui ne ſera ni plus déſintéreſſé, ni plus ſincère que lui ? Cependant l'armée navale commandée par Polimène revint. Je ne ſongeai plus à la conquête de l'île de Carpathie, & Proteſilas ne put diſſimuler ſi profondément, que je ne découvriſſe combien il étoit affligé de ſavoir que Philoclès étoit en ſûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée, pour lui demander s'il avoit continué, après une ſi noire trahiſon, à confier toutes ſes affaires à Protéſilas. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires, & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ſes mains ; il auroit fallu renverſer l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & inſtruire un nouvel homme : c'eſt ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protéſilas. Je me conſolois ſeulement en faiſant entendre à certaines perſonnes de confiance, que je n'ignorois pas ſa mauvaiſe foi. Ainſi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puiſque je ſavois que j'étois trompé. Je faiſois même de temps en temps ſentir à Protéſilas que je ſupportois ſon joug avec impatience. Je prenois ſouvent plaiſir à le contredire, à blâmer publiquement quelque choſe qu'il avoit fait, & à décider contre ſon ſentiment ; mais comme il connoiſſoit ma lenteur & ma pareſſe, il ne s'embarraſſoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniatrément à la charge : il uſoit tantôt de manières preſſantes, tantôt de ſoupleſſe & d'inſinuation ; ſur-tout quand il s'appercevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ſes ſoins pour me fournir de nouveaux amuſemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occaſion de ſe rendre néceſſaire, & de faire voloir ſon zèle pour ma réputation.

Quoique

Quoique je fusse en garde contre lui, cette manière de flatter mes passions m'entraînoit toujours ; il savoit mes secrets ; il me soulageoit dans mes embarras ; il faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin, je ne pus me résoudre à le perdre : mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre. La vérité s'éloigna de moi ; l'erreur qui prépare la chûte des rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas. Ceux même qui avoient le plus de zèle pour l'Etat, & pour ma personne, se crurent dispensés de me détromper, après un si terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flatteurs ; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumière m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse, & l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espéce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur, & la fausse gloire dans laquelle on éléve les rois ; ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé, & que se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des princes foibles & inappliqués ; c'étoit précisément le mien, lorsqu'il fallut que je partisse pour le siége de Troye.

En partant je laissai Protésilas maître des affaires : il les conduisoit en mon absence avec hauteur & inhumanité. Tout le royaume de Crète gémissoit sous sa tyrannie ; mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples. On savoit que je craignois de voir la vérité : & que j'abandonnois à la cruauté de Protésilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui : mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Mérion, qui m'avoit

m'avoit ſuivi avec tant de gloire au ſiége de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous ſachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs ſont venus de là. Ce n'eſt pas tant la mort de mon fils qui cauſa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irrités contre mes foibleſſes, & la haine des peuples que Protéſilas m'avoit attirée. Quand je répandis le ſang de mon fils, les Crétois, laſſés d'un gouvernement rigoureux, avoient épuiſé toute leur patience, & l'horreur de cette dernière action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-temps dans le fond des cœurs.

Timocrate me ſuivit au ſiége de Troye, & rendoit compte ſecrétement par ſes lettres à Protéſilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je ſentois bien que j'étois en captivité ; mais je tâchois de n'y penſer, pas déſeſpérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée ſe révoltèrent, Protéſilas & Timocrate furent les premiers a s'enfuir. Ils m'auroient ſans doute abandonné ſi je n'euſſe été contraint de m'enfuir preſque auſſi-tôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes inſolens pendant la proſpérité ſont toujours foibles & tremblans dans la diſgrace. La tête leur tourne auſſi-tôt que l'autorité abſolue leur échappe. On les voit auſſi rampans qu'ils ont été hautains, & c'eſt en un moment, qu'ils paſſent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient que connoiſſant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois ? Je ne ſuis pas ſurpris qu'ils vous ayent ſuivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprens même que vous aviez fait une action généreuſe de leur donner un aſyle dans votre nouvel établiſſement : mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences ?

Vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences ſont inutiles aux princes amollis & inappliqués, qui vivent ſans reflection. Ils ſont mécontens, de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redreſſer. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obſédoient à toute heure.

heure. Depuis que je ſuis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenſes exceſſives que vous avez vues. Ils ont épuiſé cet Etat naiſſant ; ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler ſans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai ſentis en Crète : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inſpiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſais ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici, je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idoménée, quelle étoit la conduite de Protéſilas dans ce changement des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous ; mais je voyois diverſes gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, diſoient-ils, eſt le fils du trompeur Ulyſſe ; l'autre eſt un homme caché, & d'un eſprit profond : ils ſont accoutumés à errer de royaume en royaume ; qui ſait s'ils n'ont point formé quelque deſſein ſur celui-ci ? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les pays où ils ont paſſé. Voici un Etat naiſſant & mal affermi ; les moindres mouvemens pourroient le renverſer.

Protéſilas ne diſoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces réformes que vous me faiſiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, diſoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & ſeront toujours prêts à ſe révolter : il n'y a que la foibleſſe & la misère que les rende ſouples, & qui les empêche de réſiſter à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre ſon ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zèle pour mon ſervice. En voulant ſoulager les peuples, me diſoit-il, vous rabaiſſez la puiſſance royale ; & par-là vous faites au peuple même un tort irréparable ; car il a beſoin qu'on le tienne bas pour ſon propre repos.

A tout cela je répondois que je ſaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faiſant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les ſoulageaſſe ;

en punissant avec fermeté tous les coupables; enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte discipline pour le tenir dans une vie simple, sobre, & laborieuse. Hé quoi! disois-je, ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourrir de faim? Quelle inhumanité! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traités doucement, & très-soumis à leurs souverains! Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition & l'inquiétude des grands d'un Etat, quand on ne sait pas les tenir dans le devoir, & qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes: c'est la licence dans les autres ordres de l'Etat, si on néglige de la réprimer: c'est la multitude des grands & des petits qui vivent dans la molleſſe, dans le luxe, & dans l'oisiveté; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le temps de paix: enfin c'est le desespoir des peuples maltraités; c'est la dureté, la hauteur des rois, & leur molleſſe qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes; & non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Quand Protésilas a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée; il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire: il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres: il est le premier à me représenter leurs besoins, & à crier contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protésilas; il a songé à se rendre indépendant. Protésilas en est jaloux, & c'est en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor souriant, répondit ainsi à Idoménée: Quoi donc! vous avez été foible, jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous

connoiſſiez la trahiſon ! Ah ! vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux ſur un roi foible & inappliqué, qui s'eſt livre à eux pour toutes ſes affaires. D'ailleurs, je vous ai deja dit que Protéſilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public.

Mentor reprit ainſi le diſcours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchans prévalent ſur les bons auprès des rois : vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux ſur Protéſilas, & ils ſont encore fermés pour laiſſer le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne ſont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut ſervir à leur ambition. Le mal ne leur coute rien à faire, parce qu'aucun ſentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais auſſi ils font le bien ſans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reſte des hommes. A proprement parler, ils ne ſont pas capables de la vertu, lors même qu'ils paroiſſent la pratiquer ; mais ils ſont capables d'ajouter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui eſt l'hypocriſie. Tant que vous voudrez abſolument faire le bien, Protéſilas ſera prêt à le faire avec vous, pour conſerver l'autorité. Mais ſi peu qu'il ſente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté ſon naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obſéde à toute heure, & que vous ſavez le ſage & le fidéle Philoclès pauvre & deſhonoré dans l'île de Samos ?

Vous reconnoiſſez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs & hardis qui ſont préſens, entraînent les princes foibles. Mais vous deviez adjouter que les princes ont encore un autre malheur, qui n'eſt pas moindre ; c'eſt celui d'oublier facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes, eſt cauſe qu'il n'y en a aucun qui faſſe un impreſſion profonde ſur eux : ils ne ſont frappés que de ce qui eſt préſent, & qui les flatte ; tout le

le reſte s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit & les condamne dans leurs foibleſſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimés, puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaiſirs.

FIN DU TREIZIEME LIVRE.

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.

SOMMAIRE.

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protéſilas & Timocrate en l'île de Samos, & à rappeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégéſippe qui eſt chargé de cet ordre, l'execute avec joie : il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit ſon ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre & ſolitaire. Celui-ci ne conſent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les ſiens : mais aprés avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégéſippe, & arrive à Salente, où Idoménée, qui n'eſt plus le même homme, le reçoit avec amitié.

APRES avoir dit ces paroles, Mentor perſuada à Idoménée qu'il falloit au plutôt chaſſer Protéſilas & Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'eſt qu'il craignoit la ſévérité de Philoclès. J'avoue, diſoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu ſon retour, quoique je l'aime & que je l'eſtime. Je ſuis depuis ma tendre jeuneſſe accoutumé à des louanges, à des empreſſemens, à des complaiſances,

plaiſances, que je ne ſaurois eſpérer de trouver dans cet homme. Dès que je faiſois quelque choſe qu'il n'approuvoit pas, ſon air triſte me marquoit aſſez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ſes manières étoient reſpectueuſes & modérées, mais sèches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtés par la flatterie trouvent ſec & auſtère tout ce qui eſt libre & ingénu ? Ils vont même juſqu'à s'imaginer qu'on n'eſt pas zélé pour leur ſervice, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame ſervile, & qu'on n'eſt pas prêt à les flatter dans l'uſage le plus injuſte de leur puiſſance. Toute parole libre & généreuſe leur paroît hautaine, critique, & ſéditieuſe. Ils deviennent ſi délicats, que tout ce qui n'eſt point flatterie, les bleſſe & les irrite : mais allons plus loin. Je ſuppoſe que Philoclès eſt effectivement ſec & auſtère ; ſon auſtérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuſe de vos conſeillers ? Où trouverez-vous un homme ſans défauts ? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'eſt-il pas celui que vous devez le moins craindre ? Que dis-je ? N'eſt-ce pas un défaut néceſſaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la vérité où la flatterie vous a fait tomber ? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne ſavez vous aimer vous-même ; qui vous diſe la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens ; & cet homme néceſſaire, c'eſt Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince eſt trop heureux, quand il naît un ſeul homme ſous ſon régne avec cette généroſité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'état ; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faut de ſavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-les ; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zèle indiſcret : mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſavez la diſtinguer, & ſur-tout gardez-vous bien d'être plus long-temps comme vous avez été juſqu'ici. Les princes gâtés, com-

me vous l'étiez, ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils ſe piquent de connoître auſſi les hommes vertueux ; mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'oſant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits ſur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre ſon favori ; car auſſi-tôt qu'on eſt parvenu à rendre les favoris ſuſpects, & importuns à leurs maîtres, les princes laſſés & embarraſſés ne cherchent plus qu'à s'en défaire ; leur amitié s'évanouit, les ſervices ſont oubliés : la chute des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus.

Auſſi-tôt le roi ordonna en ſecret à Hégéſippe, qui étoit un des principaux officiers de ſa maiſon, de prendre Protéſilas & Timocrate, & de les conduire en ſûreté dans l'île de Samos, de les y laiſſer, & de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégéſippe ſurpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'eſt maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos ſujets. Ces deux hommes ont cauſé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine oſe-t-on même gémir, tant leur tyrannie eſt cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Enſuite Hégéſippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanités commiſes par ces deux hommes, dont le roi n'avoit jamais entendu parler, parce que perſonne n'oſoit les accuſer. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration ſecrète pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégéſippe ſe hâta d'aller prendre Protéſilas dans ſa maiſon. Elle étoit moins grande, mais plus commode, & plus riante que celle du roi. L'architecture étoit

de

de meilleur goût. Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables : il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or ; il paroissoit las, & épuisé de ses travaux ; ses yeux & ses sourcils montroient je ne sais quoi d'agité, de sombre, & de farouche. Les plus grands de l'état étoient autour de lui rangés sur des tapis, composant leurs visages sur celui de Protésilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde se récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit, avec des exagérations ridicules, ce que Protésilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui assuroit que Jupiter, ayant trompé sa mère, lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du père des Dieux. Un poëte venoit lui chanter des vers, où il disoit que Protésilas, instruit par les Muses, avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre poëte, encore plus lâche & plus impudent, l'appelloit dans ses vers l'inventeur des beaux arts & le père des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protésilas écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait, & dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de graces de se laisser louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protésilas sourit : toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit : mais Protésilas reprenant bientôt son air sévère & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le silence. Plusieurs nobles cherchoient le moment où Protésilas pourroit se retourner vers eux & les écouter ; ils paroissoient émus & embarrassés. C'est qu'ils avoient à lui demander des graces ; leurs postures suppliantes parloient pour eux : ils paroissoient aussi soumis qu'une mère aux pieds des autels, lorsqu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissoient contens,

contens, attendris, pleins d'admiration pour Protéſilas quoique tous euſſent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hégéſippe entre, ſaiſit l'épée de Protéſilas, & lui déclare, de la part du roi, qu'il va l'emmener dans l'île de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba, comme un rocher qui ſe détache du ſommet d'une montagne eſcarpée. Le voilà qui ſe jette tremblant aux pieds d'Hégéſippe ; il pleure, il héſite, il bégaye, il tremble, il embraſſe les genoux de cet homme, qu'il ne daignoit pas, une heure auparavant, honorer d'un de ſes regards. Tous ceux qui l'encenſoient le voyant perdu ſans reſſource, changèrent leurs flatteries en des inſultes ſans pitié.

Hégéſippe ne voulut lui laiſſer le temps, ni de faire ſes derniers adieux à ſa famille, ni de prendre certaines écrits ſecrets. Tout fut ſaiſi, & porté au roi. Timocrate fut arrêté dans le même temps, & ſa ſurpriſe fut extrême ; car il croyoit, qu'étant brouillé avec Protéſilas, il ne pouvoit être enveloppé dans ſa ruine. Ils partent dans un vaiſſeau qu'on avoit préparé ; on arrive à Samos. Hégéſippe y laiſſe ces deux malheureux ; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laiſſe enſemble. Là ils ſe reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui ſont cauſe de leur chûte : ils ſe trouvent ſans eſpérance de revoir Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes, & de leurs enfans ; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laiſſoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre reſſource pour vivre que leur travail ; eux qui avoient paſſé tant d'années dans les délices, & dans le faſte ; ſemblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à ſe dechirer l'un l'autre.

Cependant Hégéſippe demanda en quel lieu de l'île demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit aſſez loin de la ville ſur une montagne où une grotte lui ſervoit de maiſon. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il eſt dans cette île, lui diſoit-on, il n'a offenſé perſonne. Chacun eſt touché de

ſa

ſa patience, de ſon travail, & de ſa tranquillité ; n'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il ſoit ici loin des affaires, ſans bien, & ſans autorité, il ne laiſſe pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille induſtries pour faire plaiſir à tous ſes voiſins.

Hégéſippe s'avance vers cette grotte, il la trouve vuide & ouverte, ; car la pauvreté, & la ſimplicité des mœurs de Philoclès faiſoit qu'il n'avoit, en ſortant, aucun beſoin de fermer ſa porte ; une natte groſſière de jonc lui ſervoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il ſe nourriſſoit pendant l'été de fruits nouvellement cueillis, & en hiver de dattes, & de figues ſéches. Une claire fontaine, qui faiſoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le déſaltéroit ; il n'avoit dans ſa grotte que les inſtrumens néceſſaires à la ſculpture, & quelques livres, qu'il liſoit à certaines heures, non pour orner ſon eſprit, ni pour contenter ſa curioſité, mais pour s'inſtruire en ſe delaſſant de ſes travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la ſculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer ſon corps, fuir l'oiſiveté, & gagner ſa vie, ſans avoir beſoin de perſonne.

Hégéſippe, en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter, dont le viſage ſerein étoit ſi plein de majeſté, qu'on le reconnoiſſoit aiſément pour le pere des Dieux, & des hommes. D'un autre côté paroiſſoit Mars avec une fierté rude, & menaçante : mais ce qui étoit de plus touchant etoit une Minerve qui animoit les arts ; ſon viſage étoit noble & doux, ſa taille grande & libre : elle étoit dans une action ſi vive, qu'on auroit pû croire qu'elle alloit marcher. Hégéſippe, ayant pris plaiſir à voir les ſtatues, ſortit de la grotte, & vit de loin ſous un grand arbre Philoclès qui liſoit ſur le gazon ; il va vers lui, & Philoclès, qui l'apperçoit, ne ſait que croire. N'eſt-ce point là, dit-il en lui-même, Hégéſippe, avec qui j'ai ſi long-temps vécu en Crète ? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une île ſi éloignée ! Ne ſeroit-ce point ſon ombre qui viendroit après ſa mort des rives du Styx ?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégéſippe arriva ſi proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître,

noître, & de l'embraſſer. Eſt-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami? Quel hazard, quelle tempête vous a jetté ſur ce rivage? Pourquoi avez-vous abandonné l'île de Crète? Eſt-ce une diſgrace ſemblable à la mienne, qui vous arrache à notre patrie?

Hégéſippe lui répondit: Ce n'eſt point une diſgrace; au contraire, c'eſt la faveur des Dieux qui m'améne ici. Auſſi-tôt il lui raconta la longue tyrannie de Protéſilas, ſes intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chûte de ce prince, ſa fuite ſur les côtes de l'Heſpérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Télémaque, les ſages maximes, dont Mentor avoit rempli l'eſprit du roi, & la diſgrace des deux traîtres: il ajouta, qu'il les avoit menés à Samos, pour y ſouffrir l'exil qu'ils avoient fait ſouffrir à Philoclès, & il finit en lui diſant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le roi qui connoiſſoit ſon innocence, vouloit lui confier ſes affaires, & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte, plus propre à cacher des bêtes ſauvages, qu'à être habitée par des hommes? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les palais dorés de l'île de Crète. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, & je n'entends plus leurs diſcours flatteurs & empoiſonnés. Je n'ai plus beſoin d'eux; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture ſimple, qui m'eſt néceſſaire: il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir; n'ayant plus de beſoin, jouiſſant d'un calme profond, & d'une douce liberté, dont la ſageſſe de mes livres m'apprend à faire un bon uſage, qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs, & inconſtans? Non, non, mon cher Hégéſippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protéſilas s'eſt trahi lui-même, voulant trahir le roi, & me perdre; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens; il ma délivré du tumulte & de la ſervitude des affaires: je lui dois ma chère ſolitude, & tous les plaiſirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hégéſippe, retournez vers le roi; aidez-lui à ſupporter les misères de

ſa

ſa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fiſſe. Puiſque ſes yeux, ſi long-temps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme ſage, que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureuſement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les rois ſont à plaindre! O que ceux qui les ſervent, ſont dignes de compaſſion! S'ils ſont méchans, combien font-ils ſouffrir les hommes, & quels tourmens leur ſont préparés dans le noir Tartare! S'ils ſont bons quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre! quels pièges à éviter! que de maux à ſouffrir! Encore une fois, Hégéſippe, laiſſez-moi dans mon heureuſe pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainſi avec beaucoup de véhémence, Hégéſippe le regardoit avec étonnement: il l'avoit vu autrefois en Crète, pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languiſſant, épuiſé. C'eſt que ſon naturel ardent & auſtère le conſumoit dans le travail; il ne pouvoit voir, ſans indignation, le vice impuni: il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainſi ſes emplois détruiſoient ſa ſanté délicate; mais à Samos Hégéſippe le voyoit gras, & vigoureux. Malgré les ans, la jeuneſſe fleurie s'etoit renouvellée ſur ſon viſage. Une vie ſobre, tranquille, & laborieuſe lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes ſurpris de me voir ſi changé, dit alors Philoclès en ſouriant. C'eſt ma ſolitude qui m'a donné cette fraîcheur, & cette ſanté parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pû trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes misères? Ne ſoyez pas plus cruel que Protéſilas; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégéſippe lui repréſenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui diſoit-il inſenſible au plaiſir de revoir vos proches & vos amis, qui ſoupirent après votre retour, & que la ſeule eſpérance

eſpérance de vous embraſſer comble de joie ? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir, comptez vous pour rien de ſervir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux ? Eſt-il permis de s'abandonner à une philoſophie ſauvage, de ſe préférer à tout le reſte du genre humain, & d'aimer mieux ſon repos que le bonheur de ſes concitoyens ! Au reſte, on croira que c'eſt par reſſentiment que vous ne voulez plus voir le roi ; s'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu. Ce n'eſt pas le véritable, le bon, le juſte Philoclès qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur. Il vous attend. Déjà il vous tend les bras pour vous embraſſer. Dans ſon impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur aſſez dur pour être inexorable à votre roi, & à tous vos plus tendres amis !

Philoclès, qui avoit d'abord été attendri en reconnoiſſant Hégéſippe, reprit ſon air auſtère en écoutant ce diſcours. Semblable à un rocher, contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont ſe briſer en gemiſſant, il demeuroit immobile, & les prières ni les raiſons ne trouvoient aucune overture pour entrer dans ſon cœur. Mais au moment où Hégéſippe commençoit à déſeſpérer de le vaincre, Philoclès ayant conſulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiſeaux, par les entrailles des victimes, & par divers autres préſages, qu'il devoit ſuivre Hégéſippe.

Alors il ne réſiſta plus, il ſe prépara à partir ; mais ce ne fut pas ſans regretter le déſert où il avoit paſſé tant d'années. Hélas ! diſoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le ſommeil paiſible venoit toutes les nuits me délaſſer des travaux du jour ! Ici les Parques me filoient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or & de ſoie. Il ſe proſterna en pleurant pour adorer la naïade qui l'avoit ſi long-temps déſalteré par ſon onde claire, & les nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voiſines. Echo entendit ſes regrets, & d'une triſte voix les répéta à toutes les divinités champêtres.

Enſuite

Enſuite Philoclès vint à la ville avec Hégéſippe pour s'embarquer : il crut que le malheureux Protéſilas, plein de honte & de reſſentiment, ne chercheroit point à le voir ; mais il ſe trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils ſont toujours prêts à toute ſorte de baſſeſſe. Philoclès ſe chachoit modeſtement de peur d'être vu par ce miſérable : il craignoit d'augmenter ſa misère en lui montrant la proſpérité d'un ennemi qu'on alloit élever ſur ſes ruines. Mais Protéſilas cherchoit avec empreſſement Philoclès ; il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop ſincére pour lui promettre de travailler à le faire rappeller ; car il ſavoit mieux que perſonne combien ſon retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compaſſion, tâcha de le conſoler, l'exhorta à appaiſer les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ſes maux. Comme il avoit appris que le roi avoit ôté à Protéſilas tous ſes biens injuſtement acquis, il lui promit deux choſes qu'il exécuta fidellement dans la ſuite. L'une fut de prendre ſoin de ſa femme & de ſes enfans, qui étoient demeurés à Salente dans une affreuſe pauvreté, expoſés à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protéſilas dans cette île éloignée quelque ſecours d'argent pour adoucir ſa misère.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégéſippe impatient ſe hâte de faire partir Philoclès. Protéſilas les voit embarquer ; ſes yeux demeurent attachés & immobiles ſur le rivage ; ils ſuivent le vaiſſeau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans ſon eſprit. Enfin troublé, furieux, livré à ſon déſeſpoir, il s'arrache les cheveux, ſe roule ſur le ſable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à ſon ſecours la cruelle mort, qui, ſourde à ſes prières, ne daigne point le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de ſe donner lui même.

Cependant le vaiſſeau, favoriſé de Neptune & des vents, arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entroit déja dans le port Auſſi-tôt il courut au-devant de

Philoclès avec Mentor ; il l'embraſſa tendrement, lui témoigna un ſenſible regret de l'avoir perſécuté avec tant d'injuſtice. Cet aveu, bien loin de paroître une foibleſſe dans un roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame, qui s'éléve au-deſſus de ſes propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le roi parler avec tant de ſageſſe & de bonté.

Philoclès, avec un air reſpectueux & modeſte recevoit les careſſes du roi, & avoit impatience de ſe dérober aux acclamations du peuple ; il ſuivit le roi au palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient paſſé leur vie enſemble, quoiqu'ils ne ſe fuſſent jamais vus ; c'eſt que les Dieux, qui ont refuſé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi ſe connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être enſemble, ſans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au roi à ſe retirer auprès de Salente dans une ſolitude, où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le roi alloit avec Mentor le voir preſque tous les jours dans ſon déſert. C'eſt là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix, & de donner une forme ſolide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choſes qu'on examina, furent l'éducation des enfans, & la manière de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor diſoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la république ; ils ſont les enfans du peuple, ils en ſont l'eſpérance & la force ; il n'eſt pas temps de les corriger, quand ils ſe ſont corrompus. C'eſt peu que de les exclure des emplois, lorſqu'on voit qu'ils s'en ſont rendus indignes : il vaut bien mieux prevenir le mal, que d'être réduit à le punir. Le roi, ajoutoit-il, qui eſt le père de tout ſon peuple, eſt encore plus particulièrement le père de toute la jeuneſſe, qui eſt la fleur de toute la nation. C'eſt dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller ſur l'éducation

qu'on

qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire observer les loix de Minos, qui ordonnent qu'on éléve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort ; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richeſſes ; que l'injuſtice, le menſonge, l'ingratitude, la molleſſe paſſent pour des vices infames ; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des héros qui ont fait des actions généreuſes pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats ; que le charme de la muſique ſaiſiſſe leurs ames, pour rendre leurs mœurs douces & pures ; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidéles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis ; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens que le moindre reproche de leurs conſciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les faſſe entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire, & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques, pour accoutumer la jeuneſſe aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la molleſſe & l'oiſiveté, qui corrompent les plus beaux naturels. Il vouloit une grande variété de jeux, & de ſpectacles qui animaſſent tout le peuple, mais ſur-tout qui exerçaſſent les corps, pour les rendre adroits, ſouples, & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il ſouhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'eſt que les jeunes gens ſe mariaſſent de bonne heure, & que leurs parens, ſans aucune vue d'intérêt, leur laiſſaſſent choiſir des femmes agréables de corps & d'eſprit, auxquelles ils puſſent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainſi les moyens de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile, & paſſionnée pour la gloire, Philoclès, qui aimoit la guerre, diſoit à Mentor : en vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, ſi vous les laiſſez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun beſoin de s'éprouver ſur la valeur. Par là vous affoiblirez inſenſiblement la nation, les cou-

rages s'amolliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre ; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuſe ſervitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre ſont encore plus horribles que vous ne penſez : la guerre épuiſe un état, & le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'eſt jamais ſûr de la finir ſans être expoſé aux plus tragiques renverſemens de la fortune. Avec quelque ſupériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire, qui étoit déja dans vos mains, & la tranſporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans ſon camp la victoire comme enchaînée, on ſe détruiroit ſoi-même en détruiſant ſes ennemis. On dépeuple ſon pays ; on laiſſe les terres preſqu' incultes ; on trouble le commerce : mais ce qui eſt bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laiſſe corrompre les mœurs. La jeuneſſe ne s'adonne plus aux lettres. Le preſſant beſoin fait qu'on ſouffre une licence pernicieuſe dans les troupes. La juſtice, la police, tout ſouffre de ce déſordre. Un roi qui verſe le ſang de tant d'hommes, & qui cauſe tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de ſon royaume, eſt indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de perdre ce qu'il poſséde pour avoir voulu uſurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix. Vous avez déjà vu les exercices du corps que nous établiſſons, les prix qui exciteront l'émulation, les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans preſque dès le berceau par le chant des grandes actions des héros ; ajoutez à ces ſecours celui d'une vie ſobre & laborieuſe. Mais ce n'eſt pas tout ; auſſi-tôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeuneſſe, ſur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui ſeront les plus propres à profiter de l'expérience.

l'expérience. Par-là vous conſerverez une haute réputation chez vos alliés. Votre alliance ſera recherchée, on craindra de la perdre ; ſans avoir la guerre chez vous, & à vos dépens, vous aurez toujours une jeuneſſe aguerrie, & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laiſſerez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre ; car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conſerver une longue paix, c'eſt de cultiver les armes, c'eſt d'honorer les hommes excellens dans cette profeſſion, c'eſt d'en avoir toujours qui s'y ſoient exercés dans les pays étrangers, qui connoiſſent les forces, la diſcipline & les manières de faire la guerre des peuples voiſins ; c'eſt d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par molleſſe. Alors étant toujours prêt à la faire pour la néceſſité, on parvient à ne l'avoir preſque jamais.

Pour les alliés, quand ils ſont prêts à ſe faire la guerre les uns aux autres, c'eſt à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus ſolide, & plus ſûre que celle des conquérans ; vous gagnez l'amour & l'eſtime des étrangers : ils ont tous beſoin de vous ; vous régnez ſur eux par la confiance, comme vous régnez ſur vos ſujets par l'autorité. Vous demeurez le dépoſitaire des ſecrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés ; votre nom eſt comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voiſin vous attaque contre les régles de la juſtice, il vous trouve aguerri, préparé ; mais ce qui eſt bien plus fort, il vous trouve aimé, & ſecouru ; tous vos voiſins s'allarment pour vous, & ſont perſuadés que votre conſervation fait la ſûreté publique. Voilà un rempart bien plus aſſuré que toutes les murailles des villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui ſachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point ! Ils courent après une ombre trompeuſe, & laiſſent derrière eux le vrai honneur, faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainſi, Philoclès étonné le regardoit ; puis il jettoit les yeux ſur le roi, & étoit

charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de ſon cœur toutes les paroles qui ſortoient, comme un fleuve de ſageſſe, de la bouche de cet étranger.

Minerve, ſous la figure de Mentor, établiſſoit dans Salente toutes les meilleures loix, & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque quand il reviendroit, un exemple ſenſible de ce qu'un ſage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon roi une gloire durable.

FIN DU QUATORZIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque au camp des alliés gagne l'inclination de Philoctète, d'abord indiſpoſé contre lui, à cauſe d'Ulyſſe ſon père. Philoctète lui raconte ſes aventures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, cauſée par la tunique empoiſonnée, que le centaure Neſſus avoit donnée à Déjanire : il lui explique comment il obtint de ce héros ſes fléches fatales, ſans leſquelles la ville de Troye ne pouvoit être priſe ; comment il fut puni d'avoir trahi ſon ſecret par tous les maux qu'il ſouffrit dans l'île de Lemnos ; & comment Ulyſſe ſe ſervit de Neoptolème pour l'engager à aller au ſiége de Troye, où il fut guéri de ſes bleſſures par les fils d'Eſculape.

CEPENDANT Télémaque montroit ſon courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines, dont la réputation & l'expérience étoient au comble. Neſtor, qui l'avoit déjà vu à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulyſſe, le traitoit comme ſi c'eût été ſon propre fils. Il lui donnoit des inſtructions qu'il appuyoit de divers exemples ; il lui racontoit toutes les aventures de ſa jeuneſſe, & tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge paſſé. La mémoire

de

de ce ſage vieillard, qui avoit vécu trois âges d'hommes, étoit comme une hiſtoire des anciens temps gravée ſur le marbre, & ſur l'airain.

Philoctète n'eut pas d'abord la même inclination pour Télémaque que Neſtor. La haine qu'il avoit nourrie ſi long-temps dans ſon cœur contre Ulyſſe, l'éloignoit de ſon fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il ſembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme, pour le rendre égal aux héros qui avoient renverſé la ville de Troye. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les reſſentimens de Philoctète ; il ne put ſe défendre d'aimer cette vertu douce & modeſte. Il prenoit ſouvent Télémaque, & lui diſoit : Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainſi) votre père & moi, je l'avoue, nous avons été long-temps ennemis l'un de l'autre : j'avoue même qu'après que nous eumes fait tomber la ſuperbe ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaiſé ; & quand je vous ai vu, j'ai ſenti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulyſſe. Je me le ſuis ſouvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle eſt douce, ſimple, ingenue, & modeſte, ſurmonte tout. Enſuite Philoctète s'engagea inſenſiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans ſon cœur tant de haine contre Ulyſſe.

Il faut, dit-il, reprendre mon hiſtoire de plus haut. Je ſuivis par-tout le grand Hercule, qui a délivré la terre de tant de monſtres, & devant qui les autres héros n'étoient que comme ſont les foibles roſeaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiſeaux en préſence de l'aigle. Ses malheurs, & les miens vinrent d'une paſſion qui cauſe tous les déſaſtres les plus affreux, c'eſt l'amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monſtres, ne pouvoit vaincre cette paſſion honteuſe, & le cruel enfant Cupidon ſe jouoit de lui. Il ne pouvoit ſe reſſouvenir, ſans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié ſa gloire juſqu'à filer auprès d'Omphale, reine de Lydie, comme le plus lâche, & le plus efféminé de tous les hommes ; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de ſa vie avoit terni ſa vertu, & preſque effacé la gloire de tous ſes travaux. Cependant, ô Dieux ! telle eſt la foibleſſe & l'inconſtance des hommes ! ils ſe promettent tout d'eux-mêmes, & ne réſiſtent

à rien.

à rien. Hélas ! le grand Hercule retomba dans les piéges de l'amour qu'il avoit ſi ſouvent déteſtés : il aima Déjanire. Trop heureux, s'il eût été conſtant dans cette paſſion pour une femme qui fut ſon épouſe. Mais bientôt la jeuneſſe d'Iole, ſur le viſage de laquelle les graces etoient peintes, ravirent ſon cœur. Déjanire brûla de jalouſie ; elle ſe reſſouvint de cette fatale tunique, que le centaure Neſſus lui avoit laiſſée en mourant, comme un moyen aſſuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine du ſang venimeux du Centaure, renfermoit le poiſon des fléches dont ce monſtre avoit été percé. Vous ſavez que les fléches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne, & que ce ſang empoiſonnoit ces fléches, en ſorte que toutes les bleſſures qu'elles faiſoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, ſentit bientôt le feu dévorant qui ſe gliſſoit juſques dans la moëlle de ſes os : il pouſſoit des cris horribles, dont le mont Oeta réſonnoit, & faiſoit retentir toutes les profondes vallées ; la mer même en paroiſſoit émue ; les taureaux les plus furieux, qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit auſſi affreux. Le malheureux Lychas, qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant oſé s'approcher de lui, Hercule dans le tranſport de ſa douleur le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait avec ſa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainſi Lychas, lancé du haut de la montagne par la puiſſante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher, qui garde encore la figure humaine, & qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les ſages pilotes.

Après ce malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule ; je ſongeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner, ſans peine, d'une main les hauts ſapins, & les vieux chênes, qui depuis pluſieurs ſiécles avoient mépriſé les vents, & les tempêtes : De l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de deſſus ſon dos la fatale tunique ; elle s'étoit collée ſur ſa peau, & comme incorporée à ſes membres. A meſure qu'il la déchiroit, il déchiroit auſſi ſa peau & ſa chair ;

ſon ſang ruiſſeloit, & trempoit la terre. Enfin ſa vertu ſurmontant ſa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctète, les maux que les Dieux me font ſouffrir ; ils ſont juſtes ; c'eſt moi qui les ai offenſés : j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me ſuis lâchement laiſſé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère ; je péris, & ſuis content de périr pour appaiſer les Dieux. Mais hélas ! cher ami, où eſt-ce que tu fuis ? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il eſt vrai, contre ce miſérable Lychas, une cruauté que je me reproche ; il n'a pas ſu quel poiſon il me préſentoit ; il n'a point mérité ce que je lui ai fait ſouffrir : mais crois-tu que je puiſſe oublier l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie ? Non, non, je ne ceſſerai point d'aimer Philoctète. Philoctète recevra dans ſon ſein mon ame prête à s'envoler. C'eſt lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète ? Philoctète la ſeule eſpérance qui me reſte ici bas !

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras, & veut m'embraſſer ; mais il ſe retient dans la crainte d'allumer dans mon ſein le feu cruel dont il eſt lui-même brûlé. Hélas ! dit-il, cette conſolation même ne m'eſt plus permiſe. En parlant ainſi, il aſſemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre ; il en fait un bûcher ſur le ſommet de la montagne ; il monte tranquillement ſur le bûcher ; il étend la peau du lion de Némée, qui avoit ſi long-temps couvert ſes épaules, lorſqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monſtres, & délivrer les malheureux ; il s'appuye ſur ſa maſſue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher.

Mes mains tremblantes & ſaiſies d'horreur ne purent lui refuſer ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un préſent des Dieux, tant elle lui étoit funeſte. Je craignis même que l'excès de ſes douleurs ne le tranſportât juſqu'à faire quelque choſe d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bûcher : C'eſt maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon bonheur plus que ma vie : que les Dieux te le rendent ; je te laiſſe ce que j'ai de plus précieux ſur la terre, ces fléches trempées dans le

ſang

ſang de l'Hydre de Lerne. Tu ſais que les bleſſures qu'elles font ſont incurables : par elles tu ſeras invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'oſera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il eſt vrai que tu ſois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière conſolation : promets moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas ! je le jurai même en arroſant ſon bûcher de mes larmes : un rayon de joye parut dans ſes yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme qui l'enveloppa, étouffa ſa voix, & le déroba preſque à ma vue. Je le voyois encore neanmoins au travers des flâmes, avec un viſage auſſi ſerein que s'il eût été couronné de fleurs, & couvert de parfums dans la joie d'un feſtin délicieux au milieu de tous ſes amis.

Le feu conſuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terreſtre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui reſta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans ſa naiſſance de ſa mère Alcmène : mais il conſerva par l'ordre de Jupiter cette nature ſubtile & immortelle, cette flâme céleſte qui eſt le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçu du père des Dieux. Ainſi il alla avec eux ſous les voûtes dorées du brillant Olympe boire le Nectar, où les Dieux lui donnèrent pour épouſe l'aimable Hébe, qui eſt la Déeſſe de la jeuneſſe, & qui verſoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganymède eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une ſource inépuiſable de douleurs dans ces fléches qu'il m'avoit données pour m'élever au-deſſus des héros. Bientôt les rois ligués entreprirent de venger Ménélas de l'infame Pâris, qui avoit enlevé Hélene, & de renverſer l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point eſpérer de finir heureuſement cette guerre, à moins qu'ils n'euſſent les fléches d'Hercule.

Ulyſſe votre père, qui étoit toujours le plus éclairé & le plus induſtrieux dans tous les conſeils, ſe chargea de me perſuader d'aller avec eux au ſiége de Troye, & d'y apporter les fléches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déjà long-temps qu'Hercule ne paroiſſoit plus ſur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros :

héros : les monſtres & les ſcélérats recommençoient à paroître impunément ; les Grecs ne ſavoient que croire de lui : les uns diſoient qu'il étoit mort ; d'autres ſoutenoient qu'il étoit allé juſques ſous l'Ourſe glacée dompter les Scythes : mais Ulyſſe ſoutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me conſoler d'avoir perdu le grand Alcide : il eut une peine extrême à m'aborder ; car je ne pouvois plus voir les hommes ; je ne pouvois ſouffrir qu'on m'arrachât de ces déſerts du mont Oeta, où j'avois vu périr mon ami ; je ne ſongeois qu'à me repeindre l'image de ce héros, & qu'à pleurer à la vue de ces triſtes lieux : mais la douce & puiſſante perſuaſion étoit ſur les lèvres de votre père ; il parut preſque auſſi affligé que moi : il verſa des larmes ; il ſut gagner inſenſiblement mon cœur & attirer ma confiance ; il m'attendrit pour les rois Grecs qui alloient combattre pour une juſte cauſe, & qui ne pouvoient réuſſir ſans moi ; il ne put néanmoins m'arracher le ſecret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me preſſoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ſes cendres.

Hélas ! j'eus horreur de faire un parjure, en lui diſant un ſecret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais ; j'eus la foibleſſe d'éluder mon ſerment, n'oſant le voiler ; les Dieux m'en ont puni. Je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule ; enſuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je paſſois dans l'île de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes fléches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui ſe lançoit dans un bois ; je laiſſai tomber par mégarde la fléche de l'arc ſur mon pied, & elle me fit un bleſſure que je reſſens encore. Auſſi-tôt j'éprouvrai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit ſouffertes ; je rempliſſois nuit & jour l'île de mes cris ; un ſang noir & corrompu, coulant de ma plaie, infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de ſuffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité ; chacun conclut que

c'étoit

c'étoit un ſupplice qui m'étoit envoyé par les juſtes Dieux.

Ulyſſe, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grèce & la victoire, à toutes les raiſons d'amitié, ou de bienſéance particulière. On ne pouvoit plus ſacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, ſon infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs, par les conſeils d'Ulyſſe, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité, & de la plus noire trahiſon. Hélas! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juſte que les plus ſages hommes fuſſent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demeurai preſque pendant tout le ſiége de Troye ſeul, ſans ſecours, ſans eſpérance, ſans ſoulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette île déſerte & ſauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui ſe briſoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette ſolitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes ſemblables à deux têtes. De ce rocher ſortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur deſquelles j'étois expoſé nuit & jour; j'amaſſai quelques feuilles pour me coucher: il ne me reſtoit pour tout bien qu'un pot de bois groſſièrement travaillé, & quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le ſang, & dont je me ſervois auſſi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, & livré à la colére des Dieux, je paſſois mon temps à percer de mes fléches les colombes, & les autres oiſeaux qui voiloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiſeau pour ma nourriture, il falloit que je me traînaſſe contre terre avec douleur pour aller amaſſer ma proie; ainſi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il eſt vrai que les Grecs en partant me laiſsèrent quelques proviſions; mais elles durèrent peu. J'allumais du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuſe qu'elle eſt, m'auroit paru douce, loin des hommes in-

grats & trompeurs, ſi la douleur ne m'eût accablé, & ſi je n'euſſe ſans ceſſe repaſſé dans mon eſprit ma triſte aventure. Quoi ! diſois-je, tirer un homme de ſa patrie, comme le ſeul homme qui puiſſe venger la Grèce, & puis l'abandonner dans cette île déſerte pendant ſon ſommeil ! Car ce fut pendant mon ſommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma ſurpriſe, & combien je verſai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaiſſeaux fendre les ondes. Hélas ! cherchant de tous côtés dans cette île ſauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur. En effet il n'y a ni port, ni commerce, ni hoſpitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettés, & on n'y peut eſpérer de ſociété que par des naufrages ; encore même ceux qui venoint en ce lieu n'oſoient me prendre pour me ramener : ils craignoient la colére des Dieux, & celle des Grecs. Depuis dix ans je ſouffrois la douleur, la faim ; je nourriſſois une plaie qui me dévoroit ; l'eſpérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup, revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'appérçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier, & d'une taille de héros. Il me ſembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards, & la démarche : ſon âge ſeul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai ſur ſon viſage tout enſemble la compaſſion & l'embarras ; il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux, dont je faiſois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent ſon cœur,

O étranger ! lui diſois-je d'aſſez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée ? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'eſt encore ſi cher. O ! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver ſur tes lévres cette langue que j'ai appriſe dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à perſonne depuis ſi long-temps dans cette ſolitude. Ne ſois point effrayé de voir un homme ſi malheureux : tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptolème m'eut dit, je ſuis Grec, que je m'écriai : O douce parole après tant d'années de ſilence, & de douleur ſans conſolation ! O mon fils ! quel malheur,

heur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit: Je ſuis de l'île de Scyros, j'y retourne; on dit que je ſuis fils d'Achille; tu ſais tout.

Des paroles ſi courtes ne contentoient pas ma curioſité; je lui dis, O fils d'un père que j'ai tant aimé! cher nourriſſon de Lycomède, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit, qu'il venoit du ſiége de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu? Alors je lui répondis: Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ſes malheurs. Hélas! infortuné que je ſuis, mes perſécuteurs m'inſultent dans ma miſére! la Grèce ignore que je ſouffre; ma douleur augmente; les Atrides m'ont mis en cet état; que les Dieux le leur rendent!

Enſuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné. Auſſi-tôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les ſiennes; Après la mort d'Achille, me dit-il..... (D'abord je l'interrompis, en lui diſant: Quoi! Achille eſt mort? Pardonne-moi, mon fils, ſi je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père)..... Néoptolème me répondit: Vous me conſolez en m'interrompant; qu'il m'eſt doux de voir Philoctète pleurer mon père!

Néoptolème reprenant ſon diſcours, me dit: Après la mort d'Achille, Ulyſſe & Phénix me vinrent chercher, aſſurant qu'on ne pouvoit ſans moi renverſer la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener; car la douleur de la mort d'Achille, & le déſir d'hériter de ſa gloire dans cette célébre guerre, m'engageoient aſſez à les ſuivre. J'arrive au ſiége, l'armée s'aſſemble autour de moi; chacun jure qu'il revoit Achille: mais, hélas! il n'étoit plus. Jeune & ſans expérience, je croyois pouvoir tout eſpérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père; ils me répondent cruellement; Tu auras le reſte de ce qui lui appartenoit; mais pour ſes armes elles ſont deſtinées à Ulyſſe.

Auſſi-tôt je me trouble, je pleure, je m'emporte:

mais Ulyſſe, ſans s'émouvoir, me diſoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long ſiége ; tu n'as pas mérité de telles armes, & tu parles déjà trop fiérement ; jamais tu ne les auras. Dépouillé injuſtement par Ulyſſe, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulyſſe, que contre les Atrides. Que quiconque eſt leur ennemi, puiſſe être l'ami des Dieux ! O Philoctète ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injuſtice. Il eſt mort, me répondit-il. Il eſt mort, m'écriai-je ! & Ulyſſe ne meurt pas ! au contraire il fleurit dans l'armée ! Enſuite je lui demandai des nouvèlles d'Antiloque, fils du ſage Neſtor, & de Patrocle, ſi chéri par Achille. Ils ſont morts auſſi, me dit-il. Auſſi-tôt je m'écriai encore : Quoi morts ! Hélas ! que me diſ-tu ? Ainſi la cruelle guerre moiſſonne les bons, & épargne les méchants ! Ulyſſe eſt donc en vie ; Terſite l'eſt auſſi ſans doute ? Voilà ce que font les Dieux ! & nous les louerions encore !

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre père, Néoptolème continuoit à me tromper. Il ajouta ces triſtes paroles : Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut ſur le bien, je vais vivre content dans la ſauvage île de Scyros. Adieu, je pars ; que les Dieux vous guériſſent !

Auſſi-tôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les manes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher ſur la terre, de ne me pas laiſſer ſeul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ſerai à charge ; mais il y auroit de la honte à m'abandonner : jette-moi à la proue, à la poupe, dans la ſentine même, par-tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſachent combien il y a de gloire à être bon : ne me laiſſe point en un déſert où il n'y a aucun veſtige d'homme ; méne-moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée, qui n'eſt pas loin du mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoye-moi à mon père. Hélas ! que je crains qu'il ne ſoit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau : ou il eſt mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſére, ne l'ont pas fait. J'ai recours à

toi,

toi, ô mon fils! ſouviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faiſoit dire à Néoptolème; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore: O heureux jour! ô aimable Néoptolème, digne de la gloire de ton père! Chers compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vécu; comprenez ce que j'ai ſouffert; nul autre n'eût pu le ſouffrir: mais la néceſſité m'avoit inſtruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais ſavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert ne ſavent rien; ils ne connoiſſent ni les biens, ni les maux; ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainſi, je pris mon arc & mes fléches.

Néoptolème me pria de ſouffrir qu'il baiſât ces armes ſi célébres, & conſacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis: Tu peux tout; c'eſt toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieilleſſe, mes amis, moi-même; tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être ſeul d'entre les Grecs qui ait merité de les toucher. Auſſi-tôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me ſaiſit, elle me trouble, je ne ſais plus ce que je fais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied, je m'écrie: O mort tant deſirée, que ne viens-tu? ô jeune homme, brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter! ô terre! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus ſe relever! De ce tranſport de douleur, je tombe ſoudainement, ſelon ma coutume, dans un aſſoupiſſement profond; une grande ſueur commença à me ſoulager; un ſang noir & corrumpu coula de ma plaie. Pendant mon ſommeil il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes & de partir; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus ſon embarras: il ſoupiroit comme un homme qui ne ſait pas diſſimuler, & qui agit contre ſon cœur. Me veux-tu donc ſurprendre, lui dis-je? Qu'y a-t-il donc? Il faut, me répondit il, que vous

me ſuiviez au ſiége de Troye. Je repris auſſi-tôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? Rends-moi cet arc, je ſuis trahi, ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne répond rien ; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette île ! ô bêtes farouches ! ô rochers eſcarpés ! c'eſt à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puiſſe me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémiſſemens. Faut il que je ſois trahi par le fils d'Achille ! Il m'enléve l'arc ſacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi : il ne voit pas que c'eſt triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O ! s'il m'eût attaqué dans ma force ! Mais encore à préſent ce n'eſt que par ſurpriſe ! que ferai-je ? Rends mes armes, mon fils, ſois ſemblable à ton père, ſemblable à toi-même. Que dis-tu ? Tu ne dis rien ! O rocher ſauvage ! je reviens á toi, nud, miſérable, abandonné, ſans nourriture ; je mourrai ſeul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront ; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant ; quelque conſeil te pouſſe ; rends-moi mes armes, va-t-en.

Néoptolème, les larmes aux yeux, diſoit tous bas : Plût aux Dieux que je ne fuſſe jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? N'eſt ce pas Ulyſſe ? Auſſi-tôt j'entends ſa voix, & il me répond : Oui, c'eſt moi. Si le ſombre royaume de Pluton ſe fût entr'ouvert, & que j'euſſe vu le noir Tartare, que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été ſaiſi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prens à témoin ! O ſoleil, tu le vois, & tu le ſouffres ! Ulyſſe me répondit ſans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'exécute. Oſes-tu, lui diſois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme, qui n'étoit point né pour la fraude, & qui ſouffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'eſt pas pour vous tromper, me dit Ulyſſe, ni pour vous nuire que nous venons ; c'eſt pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverſer Troye, & vous ramener dans votre patrie. C'eſt vous, & non pas Ulyſſe, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvoit m'inſpirer : Puiſque tu m'as abandonné ſur ce rivage, lui diſois-je, que ne m'y laiſſes-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats, & tous les plaiſirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides ; laiſſe-moi ma miſére & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne ſuis plus rien, je ſuis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne ſaurois partir ; que mes cris, & l'infection de ma plaie troubleroient les ſacrifices ? O Ulyſſe, auteur de mes maux ! que les Dieux puiſſent te..... Mais les Dieux ne m'écoutent point ; au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! O Dieux ! s'il en reſte encore quelqu'un d'aſſez juſte pour avoir pitié de moi, puniſſez, puniſſez Ulyſſe, alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainſi, votre pére tranquille me regardoit avec un air de compaſſion, comme un homme, qui, loin d'être fâché, ſupporte & excuſe le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois ſemblable à un rocher, qui, ſur le ſommet d'une montagne ſe joue de la fureur des vents, & laiſſe épuiſer leur rage pendant qu'il demeure immobile. Ainſi votre père demeurant dans le ſilence attendoit que ma colére fût épuiſée : car il ſavoit qu'il ne faut attaquer les paſſions des hommes pour les reduire à la raiſon, que quand elles commencent à s'affoiblir par une eſpéce de laſſitude. Enſuite il me dit ces paroles : O Philoctète ! qu'avez-vous fait de votre raiſon & de votre courage ? Voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce, & le deſtructeur de Troye. Demeurez à Lemnos ; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit deſtinée. Néoptolème, partons ; il eſt inutile de lui parler ; la compaſſion pour un ſeul homme ne doit pas nous faire abandonner le ſalut de la Grèce entière.

Alors je me ſentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ſes petits ; elle remplit les forêts de ſes rugiſſemens. O caverne ! diſois je, jamais je ne te quitterai, tu ſeras mon tombeau ! O ſéjour de ma douleur ! plus de nourriture, plus d'eſpérance ! Qui me donnera un glaive pour

pour me percer ? O ſi les oiſeaux de proie pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes fléches. O arc précieux ! arc conſacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule ! s'il te reſte encore quelque ſentiment, n'es-tu pas indigné ? cet arc n'eſt plus dans les mains de ton fidéle ami ; il eſt dans les mains impures & trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de proie ! bêtes farouches ! ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de fléches. Miſerable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écraſe !

Votre père, ayant tenté tous les autres moyens pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit ſigne à Néoptolème, qui me les rendit auſſi-tôt. Alors je lui dis : digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es ; mais laiſſe-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une fléche contre votre père : mais Néoptolème m'arrêta, en me diſant : La colére vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquille contre mes fléches que contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier tranſport, me ſervir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre ; mais comme mon reſſentiment n'étoit pas encore appaiſé, j'étois inconſolable de devoir mes armes à un homme que je haïſſois tant. Cependant Néoptolème me diſoit : Sachez que le divin Hélénus, fils de Priam, étant ſorti de la ville de Troye par l'ordre & par l'inſpiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuſe Troye tombera, a t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les fléches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il ſera devant les murailles de Troye ; les enfans d'Eſculape le guériront.

En ce moment je ſentis mon cœur partagé ; j'étois touché de la naïveté de Néoptolème, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc ; mais je ne pouvois me réſoudre à voir encore le jour s'il falloit céder à Ulyſſe, & une mauvaiſe honte me tenoit en ſuſpens. Me

verra-

verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse & avec les Atrides ? Que croira-t-on de moi !

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à coup j'entends une voix plus qu'humaine ; je vois Hercule dans un nuage éclatant ; il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, & ses manières simples ; mais il avoit une hauteur & une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit :

Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité : Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras ; tu perceras de mes fléches Pâris auteur de tant de maux. Après la prise de Troye, tu enverras de riches dépouilles à Pœan ton père sur le mont Oeta ; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire dûe à mes fléches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troye pour guérir Philoctète. Sur-tout, ô Grecs ! aimez & observez la religion ; le reste meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour ! douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre ! Adieu, nymphe de ces prés humides : je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où Echo répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes si amères. Adieu, ô terre de Lemnos ! laisse moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des Dieux & de mes amis.

Ainsi nous partîmes, nous arrivâmes au siege de Troye. Machaon & Podalire, par la divine science de leur père Esculape, me guérirent, où du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus ; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je suis un peu boiteux.

Je

Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche, qu'un chaſſeur perce de ſes traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendre ; vous ſavez le reſte. J'avois néanmoins encore je ne ſais quelle averſion pour la ſage Ulyſſe, par le ſouvenir de mes maux, et ſa vertu ne pouvoit appaiſer ce reſſentiment ; mais la vue d'un fils qui lui reſſemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pere même.

FIN DU QUINZIEME LIVRE.

LES

LES AVENTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent : il combat & vainc Hippias, qui, méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frère Phalante : mais, étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité & de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même temps Adraste, roi des Dauniens, étant informé que les rois alliés ne songent qu'à pacifier le différend de Télémaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frère Hippias, & Phalante lui-même est tout percé de ses coups.

PENDANT que Philoctète avoit raconté ainsi ses aventures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctète, Ulysse, Néoptolème, paroissoient tour-à-tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées dans la suite

ſuite de cette narration. Quelquefois ils s'écrioit & interrompoit Philoctète, ſans y penſer : quelquefois il paroiſſoit rêveur, comme un homme qui penſe profondément à la ſuite des affaires. Quand Philoctète dépeignoit l'embarras de Néoptolème, qui ne ſavoit point diſſimuler, Télémaque paroiſſoit dans le même embarras ; & dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptolème.

Cependant l'armée des alliés marchoit en bon ordre contre Adraſte, roi des Dauniens, qui mépriſoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour ſe ménager parmi tant de rois, jaloux les uns des autres. Il falloit ne ſe rendre ſuſpect à aucun, & ſe faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & ſincére, mais peu careſſant ; il ne s'aviſoit guères de ce qui pouvoit faire plaiſir aux autres ; il n'étoit point attaché aux richeſſes, mais il ne ſavoit point donner. Ainſi, avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroiſſoit ni obligeant, ni ſenſible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à diſtinguer le mérite. Il ſuivoit ſon goût ſans réflexion. Sa mère Pénélope l'avoit nourri, malgré Mentor, dans une hauteur, & dans une fierté qui terniſſoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il ſe regardoit comme étant d'une autre nature que le reſte des hommes ; les autres ne lui ſembloient mis ſur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le ſervir, pour prévenir tous ſes déſirs, & pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le ſervir étoit, ſelon lui, une aſſez haute récompenſe pour ceux qui le ſervoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impoſſible, quand il s'agiſſoit de le contenter, & les moindres retardemens irritoient ſon naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainſi dans ſon naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre choſe que lui-même ; qu'il n'étoit ſenſible qu'à ſa gloire, & à ſon plaiſir. Mais cette indifférence pour les autres, & cette attention continuelle ſur lui-même, ne venoient que du tranſport continuel où il étoit jetté par la violence de ſes paſſions. Il avoit été flatté par ſa mère dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naiſſent

naiſſent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune qu'il ſentit dès ſa premiére jeuneſſe, n'avoient pu modérer cette impétuoſité & cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, expoſé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de ſa fierté. Elle ſe relevoit toujours comme la palme ſouple ſe reléve ſans ceſſe d'elle-même, quelque effort qu'on faſſe pour l'abaiſſer.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor ces défauts ne paroiſſoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un courſier fougueux qui bondit dans les vaſtes prairies, que ni les rochers eſcarpés, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un ſeul homme capable de le dompter; Télémaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le ſeul Mentor; mais auſſi un de ſes regards l'arrêtoit tout-à-coup dans ſa plus grande impétuoſité: il entendoit d'abord ce que ſignifioit ce regard. Il rappelloit auſſi-tôt dans ſon cœur tous les ſentimens de vertu. Sa ſageſſe rendoit en un moment ſon viſage doux & ſerein. Neptune quand il éléve ſon trident, & qu'il menace les flots ſoulevés, n'appaiſe point plus ſoudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque ſe trouva ſeul, toutes ſes paſſions, ſuſpendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours: il ne put ſouffrir l'arrogance des Lacédémoniens, & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette colonie qui étoit venue fonder Tarente, étoit compoſée de jeunes hommes nés pendant le ſiége de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation; leur naiſſance illégitime, le déréglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoient je ne ſais quoi de farouche & de barbare. Ils reſſembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une colonie Grecque.

Phalante en toute occaſion cherchoit à contredire Télémaque. Souvent il l'interrompoit dans les aſſemblées, mépriſant ſes conſeils comme ceux d'un jeune homme ſans expérience. Il en faiſoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé; il faiſoit remarquer aux chefs de l'armée ſes moindres fautes. Il tâchoit de ſemer par tout la jalouſie, & de rendre la fierté de Télémaque odieuſe à tous les alliés.

Un jour Télémaque ayant fait ſur les Dauniens quelques priſonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, diſoit-il, qui à la tête de ſes Lacédémoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Télémaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Télémaque ſoutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire ſur les Dauniens. Ils allerent tous deux défendre leur cauſe dans l'aſſemblée des rois alliés. Télémaque s'y emporta juſqu'à menacer Phalante; ils ſe fuſſent battus ſur le champ, ſi on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frère nommé Hippais, célébre dans toute l'armée par ſa valeur, par ſa force, & par ſon adreſſe. Pollux, diſoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceſte; Caſtor n'eût pu le ſurpaſſer pour conduire un cheval; il avoit preſque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé ſon frère, va à la hâte prendre les priſonniers pour les emmener à Tarente, ſans attendre le jugement de l'aſſemblée. Télémaque à qui on vint le dire en ſecret, ſortit en frémiſſant de rage: tel qu'un ſanglier écumant qui cherche le chaſſeur par lequel il a été bleſſé, on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux ſon ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre, & en le voyant, ſa fureur ſe redouble.

Ce n'étoit plus ce ſage Télémaque inſtruit par Minerve ſous la figure de Mentor; c'étoit un phrénétique, ou un lion furieux. Auſſi-tôt il crie à Hippias: Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! arrête, nous allons voir ſi tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; va, deſcends tout-à l'heure dans les rives ſombres du Styx. Il dit, & il lança ſon dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put meſurer ſon coup; le dard ne toucha

toucha point Hippias. Auſſi-tôt Télémaque prend ſon épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de ſa tendreſſe. Laërte s'en étoit ſervi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du ſang de pluſieurs fameux capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eût tiré cette épée, qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avantage de ſa force, ſe jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulyſſe. L'epée ſe rompt dans leurs mains, ils ſe ſaiſiſſent, & ſe ſerrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à ſe déchirer; le feu brille dans leur yeux, ils ſe raccourciſſent, ils s'allongent, ils ſe baiſſent, ils ſe relévent, ils s'élancent, ils ſont altérés de ſang. Les voilà aux priſes, pieds contre pieds, mains contre mains: ces deux corps entrelaſſés paroiſſoient n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déja Télémaque hors d'haleine ſentoit ſes genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé redouble ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe, il alloit porter la peine de ſa témérité & de ſon empottement, ſi Minerve, qui veilloit de loin ſur lui, & qui ne le laiſſoit dans cette extrémité de péril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire en ſa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente, mais elle envoya Iris la prompte meſſagère des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle légère fend les eſpaces immenſes des airs, laiſſant après elle une longue trace de lumière que peignoit un nuage de mille diverſes couleurs; elle ne ſe repoſa que ſur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliés; elle voit de loin la querelle, l'ardeur, & les efforts des deux combattans; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs ſubtiles dans le moment où Hippias ſentant toute ſa force, ſe crut victorieux; elle couvrit le jeune nourriſſon de Minerve de l'Egide que la ſage Déeſſe lui avoit confiée. Auſſi-tôt Télémaque, dont les forces étoient épuiſées, commence à ſe ranimer. A meſure qu'il ſe ranime, Hippias ſe trouble: il ſent je

ne ſais quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Télémaque le preſſe & l'attaque tantôt dans une ſituation, tantôt dans une autre ; il l'ébranle, il ne lui laiſſe aucun moment pour ſe raſſurer ; enfin il le jette par terre, & tombe ſur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en eſt ébranlé.

Cependant la ſageſſe étoit revenue avec la force au-dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé ſous lui, que le fils d'Ulyſſe comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainſi le frère d'un des rois alliés qu'il étoit venu ſecourir : il rappella lui-même avec confuſion les ſages conſeils de Mentor. Il eut honte de ſa victoire, & vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, tranſporté de fureur, accouroit au ſecours de ſon frère ; il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer auſſi Hippias que Télémaque tenoit ſous lui dans la pouſſiére. Le fils d'Ulyſſe eût pu ſans peine ôter la vie à ſon ennemi ; mais ſa colère étoit appaiſée, & il ne ſongeoit plus qu'à réparer ſa faute, en montrant de la modération. Il ſe léve, en diſant : O Hippias ! il me ſuffit de vous avoir appris à ne mépriſer jamais ma jeuneſſe. Vivez, j'admire votre force & votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puiſſance, ne ſongeons plus qu'à combattre enſemble contre les Dauniens. Pendant que Télémaque parloit ainſi, Hippias ſe relevoit couvert de pouſſière & de ſang, plein de honte & de rage. Phalante n'oſoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner ſi génereuſement à ſon frère ; il étoit en ſuſpens, & hors de lui-même. Tous les rois alliés accoururent ; ils menèrent d'un côté Télémaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui ayant perdu ſa fierté n'oſoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit aſſez s'étonner que Télémaque dans un âge ſi tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverſer Hippias, ſemblable en force & en grandeur à ces géans, enfans de la terre, qui tentèrent autrefois de chaſſer de l'Olympe les Immortels.

Mais

Mais le fils d'Ulyſſe étoit bien éloigné de jouir du plaiſir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer, il ſe retira dans ſa tente, honteux de ſa faute ; & ne pouvant plus ſe ſupporter lui-même, il gémiſſoit de ſa promptitude. Il reconnoiſſoit combien il étoit injuſte & déraiſonnable dans ſes emportemens : il trouvoit je ne ſais quoi de vain, de foible, & de bas dans cette hauteur démeſurée. Il reconnoiſſoit que la véritable grandeur n'eſt que dans la modération, la juſtice, la modeſtie, & l'humanité : il le voyoit, mais il n'oſoit eſpérer de ſe corriger après tant de rechûtes ; il étoit aux priſes avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé ſeul dans ſa tente, ne pouvant ſe réſoudre à ſe rendre dans aucune ſociété, & ſe puniſſant lui-même. Hélas ! diſoit il, oſerai-je revoir Mentor ? Suis-je fils le d'Ulyſſe, le plus ſage & le plus patient des hommes ? Suis-je venu porter la diviſion & le déſordre dans l'armée des alliés ? Eſt-ce leur ſang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre ? J'ai été téméraire ; je n'ai pas même ſu lancer mon dard ; je me ſuis expoſé avec Hippias à forces inégales ; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? je ne ſerois plus : non, je ne ſerois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune inſenſé, qui ne profite d'aucun conſeil ; ma honte finiroit avec ma vie. Helas ! ſi je pouvois au moins eſpérer de ne plus faire ce que je ſuis déſolé d'avoir fait ! trop heureux ! trop heureux ! Mais peut être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeſte victoire ! ô louanges que je ne puis ſouffrir, & qui ſont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit ſeul & inconſolable, Neſtor & Philoctète le vinrent trouver. Neſtor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit ; mais ce ſage vieillard reconnoiſſant bientôt la déſolation du jeune homme, changea ſes graves remontrances en des paroles de tendreſſe pour adoucir ſon déſeſpoir.

Les princes alliés étoient arrêtés par cette querelle,

& ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquaſſent les cent jeunes Crétois qui avoient ſuivi Télémaque dans cette guerre: tout étoit dans le trouble par la faute du ſeul Télémaque; & Télémaque, qui voyoit tant de maux préſens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amère. Tous les princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'oſoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télemaque & les Tarentins de Phalante ne combattiſſent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardés de près. Neſtor & Philoctète alloient & revenoient ſans ceſſe de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne reſpiroit que la vengeance. La douce eloquence de Neſtor, & l'autorité du grand Philoctète ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore ſans ceſſe irrité par les diſcours pleins de rage de ſon frère Hippias. Télémaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu de douleur, & rien ne pouvoit le conſoler.

Pendant que les princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes etoient conſternées: tout le camp paroiſſoit comme une maiſon déſolée qui vient de perdre un père de famille, l'appui de tous ſes proches, & la douce eſpérance de ſes petits enfans.

Dans ce déſordre & cette conſternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de henniſſemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animés au carnage, les autres ou fuyans, ou mourans, ou bleſſés. Un tourbillon de pouſſière forme un épais nuage qui couvre le ciel, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la pouſſière ſe joint une fumée épaiſſe qui troubloit l'air, & qui ôtoit la reſpiration. On entendoit un bruit ſourd ſemblable à celui des tourbillons de flâme que le mont Etna vomit du fond de ſes entrailles embraſées, lorſque Vulcain avec ſes Cyclopes y forge des foudres pour le père des Dieux. L'épouvante ſaiſit les cœurs.

Adraſte vigilant & infatigable avoit ſurpris les alliés; il leur avoit caché ſa marche, & il étoit inſtruit de la leur.

leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne preſque inacceſſible, dont les alliés avoient ſaiſi preſque tous les paſſages : tenant ces défilés ils ſe croyoient en pleine ſûreté & prétendoient même pouvoir par ces paſſages qu'ils occupoient, tomber ſur l'ennemi derrière la montagne, quand quelques troupes, qu'ils attendoient, leur ſeroient venues. Adraſte, qui répandoit l'argent à pleines mains pour ſavoir le ſecret de ſes ennemis, avoit appris leur réſolution ; car Neſtor & Philoctète, ces deux capitaines d'ailleurs ſi ſages & ſi expérimentés, n'étoient pas aſſez ſecrets dans leurs enterpriſes. Neſtor dans le déclin de l'âge ſe plaiſoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctète naturellement parloit moins ; mais il étoit prompt : & ſi peu qu'on excitât ſa vivacité, on lui faiſoit dire ce qu'il avoit réſolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de ſon cœur pour en tirer les plus importans ſecrets. On n'avoit qu'à l'irriter : alors fougueux & hors de lui même il éclatoit par des menaces ; il ſe vantoit d'avoir des moyens ſûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ſes moyens, il ſe hâtoit de les expliquer inconſidérément, & le ſecret le plus intime échappoit du fond de ſon cœur. Semblable à un vaſe précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuſes, le cœur de ce grand capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres, corrompus par l'argent d'Adraſte, ne manquoient pas de ſe jouer de la foibleſſe de ces deux rois. Ils flattoient ſans ceſſe Neſtor par de vaines louanges ; ils lui rappelloient ſes victoires paſſées, admiroient ſa prévoyance, ne ſe laſſoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctète ; ils ne lui parloient que de difficultés, de contre-temps, de dangers, d'inconvéniens, de fautes irrémédiables. Auſſi-tôt que ce naturel prompt étoit enflammé, ſa ſageſſe l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Télémaque, malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un ſecret. Il y étoit accoutumé par ſes malheurs, & par la néceſſité où il avoit

avoit été dès ſon enfance de ſe cacher aux amans de Pénélope. Il ſavoit taire un ſecret ſans dire aucun menſonge. Il n'avoit pas même certain air réſervé & myſtérieux qu'ont d'ordinaire les gens ſecrets. Il ne paroiſſoit point chargé du ſecret qu'il devoit garder : on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a ſon cœur ſur ſes lèvres. Mais en diſant tout ce que l'on pouvoit dire ſans conſéquence, il ſavoit s'arrêter préciſément & ſans affectation aux choſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon, & entamer ſon ſecret. Par-là ſon cœur étoit impénétrable & inacceſſible ; ſes meilleurs amis même ne ſavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de ſages conſeils, & il n'y avoit que le ſeul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réſerve. Il ſe confioit à d'autres amis, mais à divers degrés, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur ſageſſe.

Télémaque avoit ſouvent remarqué que les réſolutions du conſeil ſe répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Neſtor & Philoctète : mais ces deux hommes ſi expérimentés ne firent pas aſſez d'attention à un avis ſi ſalutaire. La vieilleſſe n'a plus rien de ſouple : la longuehabitude la tient comme enchaînée ; elle n'a plus de reſſource contre ſes défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude & noueux s'eſt durci par le nombre des années, & ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge ne peuvent preſque plus ſe plier eux mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui ſont entrées juſques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoiſſent, mais trop tard ; ils gémiſſent en vain, & la tendre jeuneſſe eſt le ſeul âge où l'homme puiſſe encore tout ſur lui même pour ſe corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope, nommé Eurimaque, flatteur, inſinuant, ſachant s'accommoder à tous les goûts & à toutes les inclinations des princes ; inventif & induſtrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on ſon avis ? il devinoit celui qui ſeroit le plus agréable. Il étoit plaiſant, railleur contre les foibles, complaiſant pour ceux qu'il craignoit, habile pour aſſaiſonner

aſſaiſonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modeſtes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes ſortes de formes. Les hommes ſincères & vertueux, qui ſont toujours les mêmes, & qui s'aſſujettiſſent aux régles de la vertu, ne ſauroient jamais être auſſi agréables aux princes que ceux qui flattent leurs paſſions dominantes. Eurimaque ſavoit la guerre; il étoit capable d'affaires: c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Neſtor, & qui avoit gagné ſa confiance. Il tiroit du fond de ſon cœur, un peu vain & ſenſible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit ſavoir.

Quoique Philoctète ne ſe confiât point à lui, la colère & l'impatience faiſoient en lui ce que la confiance faiſoit dans Neſtor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire; en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes ſommes d'Adraſte pour lui mander tous les deſſeins des alliés. Le roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échapper du camp des alliés, & retourner au ſien. A meſure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire ſavoir à Adraſte, Eurimaque faiſoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les ſurprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque ſuſpect.

Cependant Adraſte prévenoit toutes les entrepriſes des alliés. A peine une réſolution étoit-elle priſe dans le conſeil, que les Dauniens faiſoient préciſément ce qui étoit néceſſaire pour en empêcher le ſuccès. Télémaque ne ſe laſſoit point d'en chercher la cauſe, & d'exciter la défiance de Neſtor & de Philoctète; mais ſon ſoin étoit inutile. Ils étoient aveuglés.

On avoit réſolu dans le conſeil d'attendre les troupes nombreuſes qui devoient arriver, & on avoit fait avancer ſecrétement pendant la nuit cent vaiſſeaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte très-rude

de

de la mer où elles devoient arriver, juſqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on ſe croyoit en ſûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voiſine, qui eſt une côte preſque inacceſſible de l'Apennin. L'armée étoit campée ſur les bords du fleuve Galèſe, aſſez près de la mer. Cette campagne délicieuſe eſt abondante en pâturages, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraſte étoit derrière la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit paſſer. Mais comme il ſut que les alliés étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand ſecours, que les vaiſſeaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit diviſée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il ſe hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit ſur le bord de la mer, & paſſa par des chemins qu'on avoit toujours cru abſolument impraticables. Ainſi la hardieſſe & le travail ſurmontent les plus grands obſtacles ; ainſi il n'y a preſque rien d'impoſſible à ceux qui ſavent oſer & ſouffrir ; ainſi ceux qui s'endorment, comptant que les choſes difficiles ſont impoſſibles, méritent d'être ſurpris & accablés.

Adraſte ſurprit au point du jour les cent vaiſſeaux qui appartenoient aux alliés. Comme ces vaiſſeaux étoient mal gardés, & qu'on ne ſe défioit de rien, il s'en ſaiſit ſans réſiſtance, & s'en ſervit pour tranſporter ſes troupes avec une incroyable diligence à l'embouchûre du Galèſe ; puis il remonta tres-promptement ſur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les poſtes avancés autour du camp vers la rivière, crurent que ces vaiſſeaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit ; on pouſſa d'abord de grands cris de joie. Adraſte & ſes ſoldats deſcendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent ſur les alliés qui ne ſe défient de rien : ils les trouvent dans un camp tout ouvert, ſans ordre, ſans chef, ſans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeuneſſe Lacedémonienne étant ſurpriſe ne put réſiſter. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarraſſent

les

les uns les autres dans cette confuſion, Adraſte fait mettre le feu au camp. Auſſi-tôt la flâme s'éléve des pavillons, et monte juſqu'aux nues : le bruit du feu eſt ſemblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par ſa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moiſſons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pouſſe impétueuſement la flâme de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp eſt comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embraſée.

Phalante qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ſes troupes vont périr dans cet incendie, ſi on ne ſe hâte d'abandonner le camp : mais il comprend auſſi combien le déſordre de cette retraite eſt à craindre devant un ennemi victorieux ; il commence à faire ſortir ſa jeuneſſe Lacédémonienne encore à demi déſarmée : mais Adraſte ne les laiſſe point reſpirer. D'un côté une troupe d'archers adroits perce de fléches innombrables les ſoldats de Phalante ; de l'autre des frondeurs jettent une grêle de groſſes pierres. Adraſte lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choiſie des plus intrépides Dauniens, pourſuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moiſſonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le ſang ; il ne peut s'aſſouvir de carnage : les lions & les tigres n'égalent point ſa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante ſuccombent, & le courage les abandonne. La pâle mort conduite par une furie infernale, dont la tête eſt hériſſée de ſerpens, glace le ſang de leurs veines : leurs membres engourdis ſe roidiſſent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'eſpérance de la fuite.

Phalante, à qui la honte & le déſeſpoir donnent encore un reſte de force & de vigueur, éléve les mains & les yeux vers le ciel ; il voit tomber à ſes pieds ſon frère Hippias ſous les coups de la main foudroyante d'Adraſte. Hippias étendu par terre ſe roule dans la pouſſière ; un ſang noir & bouillonnant ſort comme un ruiſſeau de la profonde bleſſure qui lui traverſe le côté ; ſes yeux ſe ferment à la lumière, ſon ame furieuſe s'enfuit avec tout ſon ſang. Phalante lui-même tout couvert du ſang de

ſon

ſon frère, & ne pouvant le ſecourir, ſe voit enveloppé par une foule d'ennemis, qui s'efforcent de le renverſer. Son bouclier eſt percé de mille traits. Il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps ; il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

FIN DU SEIZIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque, s'étant revêtu de ſes armes divines, court au ſecours de Phalante, renverſe d'abord Iphiclès fils d'Adraſte, repouſſe l'ennemi victorieux, & remporteroit ſur lui une victoire complete, ſi une tempête ſurvenant ne faiſoit finir le combat. Enſuite Télémaque fait emporter les bleſſés, prend ſoin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obſeques de ſon frère Hippias, dont il lui va préſenter les cendres, qu'il a recueillies dans une urne d'or.

JUPITER, au milieu de toutes les Divinités céleſtes, regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même temps il conſultoit les immuables Deſtinées, & voyoit tous les chefs, dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le ciſeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir ſur le viſage de Jupiter quelle ſeroit ſa volonté. Mais le père des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majeſtueuſe : Vous voyez en quelle extrémité ſont réduits les alliés, vous voyez Adraſte qui renverſe tous ſes ennemis : mais ce ſpectacle eſt bien trompeur. La gloire & la proſpérité des méchans eſt courte ; Adraſte impie & odieux par ſa mauvaiſe foi ne remportera point une entière victoire. Ce malheur n'arrive aux alliés que pour leur apprendre

à ſe corriger, & à mieux garder le ſecret de leurs entrepriſes. Ici la ſage Minerve prépare une nouvelle gloire à ſon jeune Télémaque, dont elle fait ſes délices. Alors Jupiter ceſſa de parler. Tous les Dieux en ſilence continuoient à regarder le combat.

Cependant Neſtor & Philoctète furent avertis qu'une partie du camp étoit déjà brûlée ; que la flâme, pouſſée par les vents, s'avançoit toujours ; que leurs troupes étoient en déſordre, & que Phalante ne pouvoit plus ſoutenir les efforts des ennemis. A peine ces funeſtes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, aſſemblent les capitaines, & ordonnent qu'on ſa hâte de ſortir du camp, pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abattu & inconſolable, oublie ſa douleur. Il prend ſes armes, don précieux de la ſage Minerve, qui, paroiſſant ſous la figure de Mentor, fit ſemblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente ; mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du ſoleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui diſputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner ſon nom à une ville naiſſante. Neptune de ſon trident frappoit la terre, & on en voyoit ſortir un cheval fougueux. Le feu ſortoit de ſes yeux, & l'écume de ſa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent ; ſes jambes ſouples & nerveuſes ſe replioient avec vigueur & légéreté. Il ne marchoit point ; il ſautoit à force de reins, mais avec tant de viteſſe, qu'il ne laiſſoit aucune trace de ſes pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de ſa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit ſon fruit, repréſentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déeſſe demeuroit victorieuſe par ſes dons ſimples & utiles, & la ſuperbe Athènes portoit ſon nom.

On voyoit auſſi Minerve aſſemblant autour d'elle tous les beaux arts, qui etoient des enfans tendres & ailés. Ils ſe réfugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs

reurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bélans ſe réfugient autour de leur mère, à la vue d'un loup affamé, qui d'une gueule béante & enflâmée, s'élance pour les dévorer. Minerve d'un viſage dédaigneux & irrité, confondoit, par l'excellence de ſes ouvrages, la folle témérité d'Arachné, qui avoit oſé diſputer avec elle pour la perfection des tapiſſeries. On voyoit cette malheureuſe, dont tous les membres exténués ſe défiguroient & ſe changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroiſſoit encore Minerve, qui dans la guerre des géans, ſervoit de conſeil à Jupiter même, & ſoutenoit tous les autres Dieux étonnés. Elle étoit auſſi repréſentée avec ſa lance & ſon Egide ſur les bords du Xanthe & du Simois, menant Ulyſſe par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, ſoutenant les efforts des plus vaillans capitaines Troyens, & du redoubtable Hector même, enfin, introduiſant Ulyſſe dans cette fatale machine, qui devoit en un ſeule nuit renverſer l'empire de Priam.

D'un autre côté le bouclier repréſentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna qui ſont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déeſſe qui raſſembloit les peuples épars çà & là, cherchans leur nourriture par la chaſſe, ou cueillans les fruits ſauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes groſſiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de ſon ſein fécond leur nourriture Elle leur préſentoit une charrue, & y faiſoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en ſillons par le tranchant de la charrue; puis on appercevoit les moiſſons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moiſſonneur avec ſa faux coupoit les doux fruits de la terre, & ſe payoit de toutes ſe peines. Le fer, deſtiné ailleurs à tout détruire, ne paroiſſoit employéen ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire natre tous les plaiſirs.

Les nymphes couronnées de fleurs danſoient enſemble dans un prairie ſur le bord d'une rivière auprès d'un bocage. Pan joûoit de la flûte: les Faunes & les Satyres folâtres ſautoient dans un coin. Bacchus y paroiſſoit auſſi couronné de lierre, appuyé d'une main ſur ſon thyrſe, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, & de pluſieurs grappes de raiſins. C'étoit une beauté

molle, avec je ne ſais quoi de noble, de paſſionné, & de languiſſant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuſe Ariadné, lorſqu'il la trouva ſeule, abandonnée, & abimée dans la douleur ſur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux; des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouſes, laſſés du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles careſſoient. On voyoit auſſi des bergers qui paroiſſoient chanter, & quelques-uns danſoient au ſon du chalumeau. Tout repréſentoit la paix, l'abondance, & les délices: tout paroiſſoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups ſe jouer au milieu des moutons. Le lion & le tigre ayant quitté leur férocité, paiſſoient avec les tendres agneaux. Un petit berger les menoit enſemble ſous ſa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre ſon bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris prompte meſſagère des Dieux. Iris lui avoit enlevé ſon bouclier ſans qu'il s'en apperçût, & lui avoit donné en ſa place cette Egide, redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flâmes: il appelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée; & cette voix ranime déjà tous les alliés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre & tranquille, toujours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un ſage vieillard attentif à régler ſa famille, & à inſtruire ſes enfans. Mais il eſt prompt & rapide dans l'exécution: ſemblable à un fleuve impétueux, qui non-ſeulement roule avec precipitation ſes flots écumeux, mais qui entraîne encore dans ſa courſe les plus peſans vaiſſeaux dont il eſt chargé.

Philoctète, Neſtor, & les chefs des Manduriens & des autres nations ſentent dans le fils d'Ulyſſe je ne ſais quelle autorité, à laquelle il faut que tout céde. L'experience des vieillards leur manque, le conſeil & la ſageſſe

geſſe ſont ôtés à tous les commandans ; la jalouſie même, ſi naturelle aux hommes, s'éteint dans tous les cœurs ; tous ſe taiſent, tous admirent Télémaque, tous ſe rangent pour lui obéir ſans y faire de réflexion, & comme s'ils y euſſent été accoutumés. Il s'avance, & monte ſur une colline, d'où il obſerve la diſpoſition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut ſe hâter de les ſurprendre dans le déſordre où ils ſe ſont mis, en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence, & tous les capitaines les plus expérimentés le ſuivent. Il attaque les Dauniens par derrière, dans un temps où ils croyoient l'armée des alliés enveloppée dans les flâmes de l'embraſement. Cette ſurpriſe les trouble ; ils tombent ſous la main de Télémaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'automne tombent des forêts, quand un fier Aquilon ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre eſt couverte des hommes que Télémaque renverſe. De ſon dard il perce le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfans d'Adraſte. Celui-ci oſa ſe préſenter contre lui au combat pour ſauver la vie de ſon père, qui penſa être ſurpris par Télémaque. Le fils d'Ulyſſe & Iphiclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adreſſe & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens : mais Iphiclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moiſſonneur. Enſuite Télémaque renverſe Euphorion, le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin ſon glaive perce Cléomènes, nouveau marié, qui avoit promis à ſon épouſe de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraſte frémit de rage voyant la mort de ſon fils, celle de pluſieurs capitaines, & la victoire qui échappe de ſes mains. Phalante preſque abattu à ſes pieds eſt comme une victime à demi égorgée qui ſe dérobe au coûteau ſacré, & qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne falloit plus à Adraſte qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante noyé dans ſon ſang, & dans celui des ſoldats

qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui s'avance pour le ſecourir. En ce moment la vie lui eſt rendue ; le nuage qui couvroit déjà ſes yeux ſe diſſipe. Les Dauniens ſentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repouſſer un plus dangereux ennemi. Adraſte eſt tel qu'un tigre, à qui des bergers aſſemblés arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les alliés de leur implacable ennemi ; mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulyſſe une victoire ſi prompte & ſi facile. Minerve même vouloit qu'il eût à ſouffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes.

L'impie Adraſte fut donc conſervé par le père des Dieux, afin que Télémaque eût le temps d'acquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter aſſembla dans les airs, ſauva les Dauniens ; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler ſur les têtes des foibles mortels ; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre Pole ; & dans le moment où ils éblouiſſoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuſes ténèbres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'inſtant, ſervit encore à ſéparer les deux armées.

Adraſte profita du ſecours des Dieux, ſans être touché de leur pouvoir, & mérita par cette ingratitude d'être réſervé à une plus cruelle vengeance. Il ſe hâta de faire paſſer ſes troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit juſqu'à la rivière ; il le fit avec tant d'induſtrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de reſſource & de préſence d'eſprit. Les alliés animés par Télémaque, vouloient le pourſuivre ; mais à la faveur de cet orage il leur échappa, comme un oiſeau d'une aile légère échappe aux filets des chaſſeurs.

Les alliés ne ſongèrent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable ; les malades & les bleſſés manquant de forces pour ſe traîner hors des tentes, n'avoient pu ſe garantir du feu. Ils paroiſſoient à demi

à demi brûlés, pouſſant vers le ciel d'une voix plaintive & mourante des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé ; il ne put retenir ſes larmes ; il détourna pluſieurs fois ſes yeux, étant ſaiſi d'horreur & de compaſſion : il ne pouvoit voir ſans frémir ces corps encore vivans, & dévoués à une longue & cruelle mort : ils paroiſſoient ſemblables à la chair des victimes qu'on a brûlées ſur les autels, & dont l'odeur ſe répand de tous côtés.

Hélas ! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pouſſe les malheureux mortels ? Ils ont ſi peu de jours à vivre ſur la terre ! ces jours ſont ſi miſérables ! pourquoi précipiter une mort déja ſi prochaine ? Pourquoi ajouter tant de déſolations affreuſes à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie ſi courte ? Les hommes ſont tous frères, & ils s'entre-déchirent ! Les bêtes farouches ſont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres ; ils n'attaquent que les animaux d'eſpèce différente. L'homme ſeul, malgré ſa raiſon, fait ce que les animaux ſans raiſon ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas aſſez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres déſertes. Le genre humain ne ſauroit les remplir. Quoi donc ! une fauſſe gloire, un vain titre de conquérant, qu'un prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenſes ! Ainſi un ſeul homme, donné au monde par la colère des Dieux, en ſacrifie brutalement tant d'autres à ſa vanité. Il faut que tout périſſe, que tout nage dans le ſang, que tout ſoit dévoré par les flâmes ; que tout ce qui échappe au fer & au feu, ne puiſſe échapper à la faim encore plus cruelle ; afin que cet homme, qui ſe joue de la nature humaine entière, trouve dans cette déſtruction générale ſon plaiſir & ſa gloire. Quelle gloire monſtreuſe ! Peut on trop abhorrer, & trop mépriſer des hommes qui ont tellement oublié l'humanité ? Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne ſont pas même des hommes ; ils doivent être même en exécration dans tous les ſiécles, dont ils ont cru être admirés. Oh ! que les rois duoivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles

doivent

doivent être juſtes ; ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'elles ſoient néceſſaires pour le bien public. Le ſang du peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même peuple dans les beſoins extrêmes. Mais les conſeils flatteurs, les fauſſes idées de gloire, les vaines jalouſies, l'injuſte avidité, qui ſe couvre de beaux prétextes, enfin les engagemens inſenſibles entraînent preſque toujours les rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout ſans néceſſité, & où ils font autant de mal à leurs ſujets qu'à leurs ennemis. Ainſi raiſonnoit Télémaque.

Mais il ne ſe contentoit pas de déplorer les maux de la guerre ; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes ſecourir lui-même les malades & les mourans ; il leur donnoit de l'argent & des remédes ; il les conſoloit & les encourageoit par des diſcours pleins d'amitié, & envoyoit viſiter ceux qu'il ne pouvoit viſiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un ſe nommoit Traumaphile, & l'autre Nozophuge. Traumaphile avoit été au ſiége de Troye avec Idoménée, & avoit appris des enfans d'Eſculape l'art divin de guérir les plaies. Il répandoit dans les bleſſures les plus profondes & les plus envenimées, une liqueur odoriférante, qui conſumoit les chairs mortes & corrompues, ſans avoir beſoin de faire aucune inciſion, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus ſaines & plus belles que les premières. Pour Nozophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Eſculape ; mais il avoit eu par le moyen de Mérion, une livre ſacré & myſtérieux qu'Eſculape avoit donné à ſes enfans. D'ailleurs Nozophuge étoit ami des Dieux ; il avoit compoſé des hymnes en l'honneur des enfans de Latone ; il offroit tous les jours le ſacrifice d'une brebis blanche & ſans tache à Appollon, par lequel il étoit ſouvent inſpiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoiſſoit à ſes yeux, à la couleur de ſon teint, à la conformité de ſon corps, & à ſa reſpiration, la cauſe de ſa maladie. Tantôt il donnoit des remédes qui faiſoient ſuer, & il montroit par le ſuccès des ſueurs, combien la tranſpiration facilitée ou diminuée, déconcerte ou rétablit toute la machine ur, corps. Tantôt il donnoit pour les maux de langue du certains

certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles, & qui rajeuniſſoient les hommes en adouciſſant leur ſang. Mais il aſſuroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient ſi ſouvent beſoin de la médicine. C'eſt une honte, diſoit-il, pour les hommes, qu'ils ayent tant de maladies; car les bonnes mœurs produiſent la ſanté. Leur intempérance, diſoit-il encore, change en poiſons mortels les alimens deſtinés à conſerver la vie. Les plaiſirs pris ſans modération, abrégent plus les jours des hommes, que les remédes ne peuvent les prolonger. Les pauvres ſont moins ſouvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flattent trop le goût & qui font manger au-delà du beſoin, empoiſonnent au lieu de nourrir. Les remédes ſont eux-mêmes de véritables maux qui ruinent la nature, & dont il ne faut ſe ſervir que dans les preſſans beſoins. Le grand remède qui eſt toujours innocent, & toujours d'un uſage utile, c'eſt la ſobriété, c'eſt la tempérance dans tous les plaiſirs, c'eſt la tranquillité de l'eſprit, c'eſt l'exercice du corps. Par-là on fait un ſang doux & tempéré, & on diſſipe toutes les humeurs ſuperflues. Ainſi le ſage Nozophuge étoit moins admirable par ſes remédes, que par le régime qu'il conſeilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remédes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télémaque, pour viſiter tous les malades de l'armée; ils en guérirent beaucoup par leurs remédes, mais ils en guérirent bien davantage par le ſoin qu'ils prirent pour les faire ſervir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de ſobriété exacte dans leur convaleſcence.

Tous les ſoldats, touchés de ſes ſecours, rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliés. Ce n'eſt pas un homme, diſoient-ils; c'eſt ſans doute quelque Divinité bienfaiſante ſous une figure humaine. Du moins ſi c'eſt un homme, il reſſemble moins au reſte des hommes qu'aux Dieux; il n'eſt ſur la terre que pour faire du bien. Il eſt encore plus aimable par ſa douceur & par ſa bonté que par ſa valeur. O! ſi nous pouvions l'avoir pour roi! mais les Dieux le reſervent

ſervent pour quelque peuple plus heureux, qu'ils chériſſent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il alloit la nuit viſiter les quartiers du camp par précaution contre les ruſes d'Adraſte, entendoit ces louanges, qui n'étoient point ſuſpectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent ſouvent en face aux princes, ſuppoſant qu'ils n'ont ni modeſtie, ni délicateſſe, & qu'il n'y a qu'à les louer ſans meſure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulyſſe ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit ſouffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en ſecret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas inſenſible à celles-là; il ſentoit ce plaiſir ſi doux & ſi pur, que les Dieux ont attaché à la ſeule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé ne peuvent ni concevoir, ni croire: mais il ne s'abandonnoit point à ce plaiſir. Auſſi-tôt revenoient en foule dans ſon eſprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point ſa hauteur naturelle, & ſon indifférence pour les hommes; il avoit une honte ſecrette d'être né ſi dur, & de paroître ſi inhumain; il renvoyoit à la ſage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'eſt vous, diſoit-il, ô grande Déeſſe! qui m'avez donné Mentor pour m'inſtruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'eſt vous qui me donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même; c'eſt vous qui retenez mes paſſions impétueuſes; c'eſt vous qui me faites ſentir le plaiſir de ſoulager les malheureux; ſans vous je ſerois haï, & digne de l'être; ſans vous je ferois des fautes irréparables; je ſerois comme un enfant qui ne ſentant pas ſa foibleſſe, quitte ſa mère & tombe dès le premier pas.

Neſtor & Philoctète étoient étonnés de voir Télémaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſecourable, ſi ingénieux pour prévenir tous les beſoins; ils ne ſavoient que croire; ils ne reconnoiſſoient plus en lui le même homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funérailles d'Hippias. Il alla lui-même retirer ſon corps ſanglant & défiguré

ſiguré de l'endroit où il étoit caché ſous un monceau de corps morts ; il verſa ſur lui des larmes pieuſes ; il dit : O grande ombre ! tu le ſais maintenant, combien j'ai eſtimé ta valeur. Il eſt vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente. Je ſais combien cet âge à beſoin qu'on lui pardonne. Nous euſſions dans la ſuite été ſincèrement unis. J'avois tort de mon côté. O dieux ! pourquoi me le ravir, avant que j'aye pu le forcer de m'aimer ?

Enſuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes ; puis on prépara par ſon ordre un bûcher. Les grands pins gémiſſans ſous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre, qui ſembloient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vertes & ſi ornées d'un épais feuillage, les hêtres, qui ſont l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galeſe. Là s'eléve avec ordre un bûcher qui reſſemble à un bâtiment regulier, la flâme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte juſqu'au ciel. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renverſées & leurs yeux baiſſés : la douleur amère eſt peinte ſur ces viſages farouches, & les larmes coulent abondamment. Puis on voyoit venir Phérécyde, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de ſurvivre à Hippias, qu'il avoit élevé depuis ſon enfance. Il levoit vers le ciel ſes mains, & ſes yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias, il refuſoit toute nourriture ; le doux ſommeil n'avoit pu appeſantir ſes paupières, ni ſuſpendre un moment ſa cuiſante peine : il marchoit d'un pas tremblant, ſuivant la foule, & ne ſachant où il alloit. Nulle parole ne ſortoit de ſa bouche, car ſon cœur étoit trop ſerré : c'étoit un ſilence de déſeſpoir & d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria :

O Hippias, Hippias ! Je ne te verrai plus ; Hippias n'eſt plus, & je vis encore ! O mon cher Hippias ! C'eſt moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriſer la mort. Je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon dernier ſoupir. O

Dieux

Dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir la fin de celle d'Hippias ! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûté tant de ſoins, je ne te verrai plus ; mais je verrai ta mère, qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouſe frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux, & j'en ſerai cauſe. O chère ombre ! appelle-moi ſur les rives du Styx : la lumière m'eſt odieuſe ; c'eſt toi ſeul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias, Hippias ! O mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or, & d'argent. La mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté, & les graces étoient encore à demi-peintes ſur ſon viſage pâle. On voyoit flotter autour de ſon cou plus blanc que la neige, mais panché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganymède, qui alloient être réduits en cendre. On remarquoit dans le côté la bleſſure profonde par où tout ſon ſang s'étoit ecoulé, & qui l'avoit fait deſcendre dans le royaume ſombre de Pluton.

Télémaque triſte & abattu ſuivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulyſſe ne put voir la flâme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias ! car je n'oſe te nommer mon ami ! appaiſe-toi, ô ombre, qui as mérité tant de gloire ! Si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur ; tu es delivré des misères où nous ſommes encore, & tu en es ſorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je ſerois heureux de finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre ! que les champs Elyſées lui ſoient ouverts ! que la renommée conſerve ton nom dans tous les ſiécles, & que tes cendres repoſent en paix.

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de ſoupirs, que toute l'armée pouſſa un cri ; on s'attendriſſoit ſur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, & la douleur de ſa mort rappellant toutes ſes bonnes qualités, faiſoit oublier les défauts qu'une jeuneſſe impétueuſe & une mauvaiſe éducation lu avoient donnés : mais on étoit encore

encore plus touché des ſentimens tendres de Télémaque. Eſt-ce donc là, diſoit on, ce jeune Grec ſi fier, ſi hautain, ſi dédaigneux, ſi intraitable ? Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve, qui a tant aimé ſon père, l'aime auſſi ; ſans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puiſſent faire aux hommes, en lui donnant avec la ſageſſe un cœur ſenſible à l'amitié.

Le corps etoit déjà conſumé par les flâmes. Télémaque lui-même arroſa de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante ; celui-ci étoit étendu, percé de diverſes bleſſures, & dans ſon extrême foibleſſe il entrevoyoit près de lui les portes ſombres des enfers.

Déjà Traumaphile & Nozophuge, envoyés par le fils d'Ulyſſe, lui avoient donné tous les ſecours de leur art ; ils rappelloient peu à peu ſon ame prête à s'envoler ; de nouveaux eſprits le ranimoient inſenſiblement ; une force douce & pénetrante, un baume de vie s'inſinuoit de veine en veine juſqu'au fond de ſon cœur ; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment, la défaillance ceſſant, la douleur ſuccéda : il commença à ſentir la perte de ſon frère, qu'il n'avoit point été juſqu'alors en état de ſentir. Hélas ! diſoit-il, pourquoi prend-on de ſi grands ſoins de me faire vivre ? Ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & ſuivre mon cher Hippias ? Je l'ai vu périr tout auprès de moi. O Hippias, la douceur de ma vie, mon frère, mon cher frère, tu n'es plus ! Je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embraſſer, ni te dire mes peines, ni te conſoler dans les tiennes ! O Dieux, ennemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippias pour moi ! Eſt-il poſſible ! Mais n'eſt-ce point un ſonge ? Non, il n'eſt que trop vrai. O Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir ; & il faut que je vive encore autant qu'il ſera néceſſaire pour te venger : je veux immoler à tes mânes le cruel Adraſte teint de ton ſang.

Pendant que Phalante parloit ainſi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiſer ſa douleur de peur qu'elle n'augmentât ſes maux, & n'empêchât l'effet des remedes. Tout-à-coup il apperçoit Télémaque qui ſe pre-

ſente à lui. D'abord ſon cœur fut combattu par deux paſſions contraires ; il conſervoit un reſſentiment de tout ce qui s'étoit paſſé entre Télémaque & Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce reſſentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conſervation de ſa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré ſanglant & à demi-mort des mains d'Adraſte. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres ſi chères de ſon frère Hippias, il verſa un torrent de larmes ; il embraſſa d'abord Télémaque ſans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languiſſante, entrecoupée de ſanglots :

Digne fils d'Ulyſſe, votre vertu me force à vous aimer ; je vous dois ce reſte de vie qui va s'éteindre : mais je vous dois quelque choſe que m'eſt bien plus cher. Sans vous le corps de mon frère auroit été la proie des vautours ; ſans vous ſon ombre privée de la ſépulture ſeroit malheureuſement errante ſur les rives du Styx, & toujours repouſſée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme qui j'ai tant haï ? O Dieux ! récompenſez-le, & délivrez-moi d'une vie ſi malheureuſe. Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frère, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuiſé & abattu d'un excès de douleur. Télémaque ſe tint auprès de lui ſans oſer lui parler, & attendant qu'il reprît ſes forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baiſa pluſieurs fois, l'arroſa de ſes larmes, & dit : O chères, ô précieuſes cendres ! quand eſt-ce que les miennes ſeront renfermées avec vous dans cette même urne ? O ombre d'Hippias ! je te ſuis dans les enfers : Télémaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les ſoins des deux hommes qui avoient la ſcience d'Eſculape. Télémaque étoit ſans ceſſe avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer ſa guériſon ; & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il ſecouroit ſon plus grand ennemi, que

que la valeur & la ſageſſe qu'il avoit montrées en ſauvant dans la bataille l'armée des alliés. En même temps Télémaque ſe montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre. Il dormoit peu, & ſon ſommeil étoit ſouvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la viſite de tous les quartiers du camp qu'il ne faiſoit jamais deux fois de ſuite aux mêmes heures, pour mieux ſurprendre ceux qui n'étoient pas aſſez vigilans; il revenoit ſouvent dans ſa tente couvert de ſueur & de pouſſière; ſa nourriture étoit ſimple; il vivoit comme les ſoldats, pour leur donner l'exemple de la ſobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des ſoldats, en ſouffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie ſi pénible, ſe fortifioit & s'endurciſſoit chaque jour; il commençoit à n'avoir plus ces graces ſi tendres, qui ſont comme la fleur de la première jeuneſſe: ſon teint devenoit plus brun & moins délicat; ſes membres moins mous & plus nerveux.

FIN DU DIX-SEPTIEME LIVRE.

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque perſuadé par divers ſonges que ſon père Ulyſſe n'eſt plus ſur la terre, exécute ſon deſſein de l'aller chercher dans les enfers. Il ſe dérobe du camp étant ſuivi de deux Crétois juſqu'à un temple près de la fameuſe caverne d'Achérontia ; il s'y enfonce au travers des ténébres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans ſa barque. Il ſe va préſenter devant Pluton qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher ſon père. Il traverſe le Tartare, où il voit les tourmens que ſouffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, & ſur-tout les mauvais rois.

ADRASTE, dont les troupes avoient été conſidérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derrière la montagne d'Aulon pour attendre divers ſecours, & pour tâcher de ſuprendre encore une fois ſes ennemis : Semblable à un lion affamé, qui ayant été repouſſé d'une bergerie s'en retourne dans les ſombres forêts, & rentre dans ſa caverne, où il aiguiſe ſes dents & ſes griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Télé-

Télémaque, ayant pris ſoin de mettre une exacte diſcipline dans tout le camp, ne ſongea plus qu'à exécuter un deſſein qu'il avoit conçu, & quil cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avoit déjà long-temps qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des ſonges, qui lui repréſentoient ſon père Ulyſſe. Cette chère image revenoit toujours ſur la fin de la nuit, avant que l'Aurore vînt chaſſer du ciel par ſes feux naiſſans les inconſtantes étoiles, & de deſſus la terre le doux ſommeil ſuivi des ſonges voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulyſſe nud dans une île fortunée, ſur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de nymphes qui lui jettoient des habits pour ſe couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or & d'ivoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaiſir & admiration. Souvent Ulyſſe lui apparoiſſoit tout-à-coup dans des feſtins, où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'un voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muſes.

Télémaque en s'éveillant s'attriſtoit de ces ſonges ſi agréables. O mon père! ô mon cher père Ulyſſe! s'écroit-il, les ſonges les plus affreux me ſeroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déjà deſcendu dans le ſéjour des ames bienheureuſes, que les Dieux récompenſent de leur vertu par une éternelle tranquillité. Je crois voir les champs Eliſées. O qu'il eſt cruel de n'eſpérer plus! Quoi donc, ô mon cher père! je ne vous verrai jamais! Jamais je n'embraſſerai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine! Jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où ſortoit la ſageſſe! Jamais je ne baiſerai ces mains, ces chères mains, ces mains victorieuſes, qui ont abattu tant d'ennemis! Elles ne puniront point les inſenſés amans de Pénélope, & Ithaque ne ſe relevera jamais de ſa ruine! O Dieux, ennemis de mon père! vous m'envoyez ces ſonges funeſtes pour arracher toute eſpérance de mon cœur, c'eſt m'arracher la vie. Non, je nu puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je! hélas! je ne ſuis que trop certain que mon pere n'eſt plus; je vais chercher ſon ombre juſques dans les enfers.

Théſée

Thésée y est bien descendu : Thésée, cet impie, qui vouloit outrager les divinités infernales : & moi j'y vais, conduit par la piété. Hercule y descendit. Je ne suis pas Hercule ; mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché, par le récit de ses malheurs, le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Eurydice retourneroit parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée : car ma perte est plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille semblable à tant d'autres, avec le sage Ulysse admiré de toute la Grèce ? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proserpine ! j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon père ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des morts. Si les Dieux me refusent de vous posséder sur la terre, & de jouir de la lumière du soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la Nuit.

En disant ces paroles, Télémaque arrosoit son lit de ses larmes. Aussi-tôt il se levoit, & cherchoit par la lumière à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causée ; mais c'étoit une flèche qui avoit percé son cœur, & qu'il portoit par tout avec lui. Dans cette peine il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célèbre qui n'étoit pas éloigné du camp ; on l'appelloit *Acherontia* à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse de laquelle on descendoit sur les rives de l'Achéron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville etoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'osoient approcher. Les bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur souffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs ; on n'y sentoit jamais les doux Zéphirs, ni les graces naissantes du Printemps, ni les riches dons de l'Automne. La terre aride y languissoit : on y voyoit seulement quelques arbustes dépouillés, & quelques cyprès funestes. Au loin même, tout

à l'en-

à l'entour, Cerès refuſoit aux laboureurs ſes moiſſons dorées. Bacchus ſembloit en vain y promettre ſes doux fruits : les grappes de raiſin ſe deſſéchoient au lieu de mûrir. Les Naïades triſtes ne faiſoient point couler une onde pure ; leurs flots étoient toujours amers & troublés. Les oiſeaux ne chantoient jamais dans cette terre hériſſée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour ſe retirer : ils alloient chanter leurs amours ſous un ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croaſſement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux. L'herbe même y étoit amère, & les troupeaux qui la paiſſoient, ne ſentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la geniſſe, & le berger tout abattu oublioit ſa muſette & ſa flûte.

De cette caverne ſortoit de temps en temps une fumée noire & épaiſſe, qui faiſoit une eſpéce de nuit au milieu du jour. Les peuples voiſins redoubloient alors leurs ſacrifices pour appaiſer les Divinités infernales ; mais ſouvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeuneſſe, étoient les ſeules victimes que ces Divinités cruelles prenoient plaiſir à immoler par une funeſte contagion.

C'eſt-là que Télémaque réſolut de chercher le chemin de la ſombre demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit ſans ceſſe ſur lui, & qui le couvroit de ſon Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui deſcend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laiſſât entrer le fils d'Ulyſſe dans ſon empire.

Télémaque ſe dérobe du camp pendant la nuit ; il marche à la clarté de la lune, & il invoque cette puiſſante Divinité, qui étant dans le ciel l'aſtre brillant de la nuit, & ſur la terre la chaſte Diane, eſt aux enfers la redoutable Hécate. Cette Divinité écouta favorablement ſes vœux, parceque ſon cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à ſon père.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire ſouterrain mugir. La terre trembloit ſous ſes pas ; le ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui ſembloient tomber ſur la terre. Le jeune fils d'Ulyſſe ſentit ſon cœur ému, & tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur glacée ;

glacée; mais ſon courage le ſoutint. Il leva les yeux & les mains au ciel. Grands Dieux! s'écria-t-il, j'accepte ces préſages que je crois heureux; achevez votre ouvrage. Il dit, & redoublant ſes pas, il ſe préſenta hardiment.

Auſſi-tôt la fumée épaiſſe, qui rendoit l'entrée de la caverne funeſte à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, ſe diſſipa; l'odeur empoiſonnée ceſſa pour un peu de temps. Télémaque entra ſeul; car quel autre mortel eût oſé le ſuivre? Deux Crétois, qui l'avoient accompagné juſqu'à une certaine diſtance de la caverne, & auxquels il avoit confié ſon deſſein, demeurèrent tremblans, & à demi-morts aſſez loin de là dans un temple, faiſant des vœux, & n'eſpérant plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulyſſe, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténébres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & ſombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit ſur la terre: il remarque les ombres légéres qui voltigent autour de lui; il les écarte avec ſon épée. Enſuite il voit les triſtes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuſes & dormantes ne font que tournoyer. Il découvre ſur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la ſépulture, qui ſe préſentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieilleſſe eternelle eſt toujours triſte & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace les repouſſe, & admet d'abord dans ſa barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémiſſemens d'une ombre qui ne pouvoit ſe conſoler.

Quel eſt donc, lui dit-il, votre malheur? Qui étiez-vous ſur la terre? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan, roi de la ſuperbe Babylone. Tous les peuples de l'Orient trembloient au ſeul bruit de mon nom: je me faiſois adorer par les Babyloniens dans un temple de marbre, où j'étois repreſenté par une ſtatue d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie. Jamais perſonne n'oſa me contredire ſans être auſſi-tôt puni. On inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour me rendre la vie plus délicieuſe; j'étois encore jeune & robuſte. Hélas! que de proſpérités ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le trône! Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas,

m'a

m'a bien fait ſentir que je n'étois pas Dieu. Elle m'a empoiſonné. Je ne ſuis plus rien. On mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or. On pleura; on s'arracha les cheveux; on fit ſemblant de vouloir ſe jetter dans les flâmes de mon bûcher pour mourir avec moi; on va encore gémir au pied du ſuperbe tombeau où l'on a mis mes cendres. Mais perſonne ne me regrette; ma mémoire eſt en horreur même dans ma famille, & ici-bas je ſouffre déja d'horribles traitemens.

Télémaque, touché de ce ſpectacle, lui dit: Etiez-vous véritablement heureux pendant votre régne? Sentiez-vous cette douce paix, ſans laquelle le cœur demeure toujours ſerré & flétri au milieu des délices? Non, répondit le Babylonien, je ne ſais même ce que vous voulez dire. Les ſages vantent cette paix comme l'unique bien; pour moi je ne l'ai jamais ſentie. Mon cœur étoit ſans ceſſe agité de déſirs nouveaux, de crainte, & d'eſpérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes paſſions: j'avois ſoin d'entretenir cette ivreſſe pour la rendre continuelle. Le moindre intervalle de raiſon tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui: toute autre me paroît une fable & un ſonge. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainſi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche, qui a été amolli par les proſpérités, & qui n'eſt point accoutumé à ſupporter conſtamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques eſclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funérailles. Mercure les avoit livrés à Caron avec leur roi, & leur avoit donné une puiſſance abſolue ſur ce roi qu'ils avoient ſervi ſur la terre. Ces ombres d'eſclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan; elles la tenoient enchaînée, & lui faiſoient les plus cruelles indignités. L'un lui diſoit: N'étions-nous pas hommes auſſi bien que toi? Comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu? & ne failloit-il pas te ſouvenir que tu étois de la race des autres hommes? Un autre, pour lui inſulter, diſoit: Tu avois raiſon de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme; car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit: Hé bien! où ſont maintenant tes flatteurs? Tu

n'as

n'as plus rien à donner, malheureux ! tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu eſclave de tes eſclaves même ! Les Dieux ſont lents à faire juſtice, mais enfin ils la font

A ces dures paroles, Nabopharzan ſe jettoit le viſage contre terre, arrachant ſes cheveux dans un excès de rage & de déſeſpoir. Mais Caron diſoit aux eſclaves : Tirez-le par ſa chaîne ; relevez-le malgré lui ; il n'aura pas même la conſolation de cacher ſa honte : il faut que toutes les ombres du Styx en ſoient témoins, pour juſtifier les Dieux, qui ont ſouffert ſi long-temps que cet impie régnât ſur la terre. Ce n'eſt encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, juge des enfers.

Pendant ce diſcours du terrible Caron, la barque touchoit déjà le rivage de l'empire de Pluton. Toutes les ombres accouroient pour conſidérer cet homme vivant, qui paroiſſoit au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, ſemblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour diſſipe. Caron, montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel, chéri des Dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les Deſtins t'appellent ; va par ce chemin ſombre au palais de Pluton, que tu trouveras ſur ſon trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'eſt défendu de te découvrir le ſecret.

Auſſi-tôt Télémaque s'avance à grand pas. Il voit de tous côtés voltiger des ombres plus nombreuſes que les grains de ſable qui couvrent les rivages de la mer ; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tete, quand il aborde le noir ſéjour de l'impitoyable Pluton ; il ſent ſes genoux chancélans, la voix lui manque ; & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité ! le fils du malheureux Ulyſſe ; je viens vous demander ſi mon père eſt deſcendu dans votre empire, ou s'il eſt encore errant ſur la terre.

Pluton

Pluton étoit ſur un trône d'ébéne, ſon viſage étoit pâle & ſevére, ſes yeux creux & étincelans, ſon front ridé & menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumière offenſe les yeux des animaux qui ont accoutumè de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attiroit ſeule ſes regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur. Elle jouiſſoit d'une beauté toujours nouvelle; mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes graces divines je ne ſais quoi de dur & de cruel de ſon époux.

Aux pieds du trône étoit la mort pâle & dévorante avec ſa faux tranchante, qu'elle aiguiſoit ſans ceſſe. Autour d'elle voloient les noirs ſoucis, les cruelles défiances, les vengeances toutes dégoutantes de ſang, & couvertes de plaies; les haines injuſtes; l'avarice qui ſe ronge elle-même; le déſeſpoir qui ſe déchire de ſes propres mains; l'ambition forcenée qui renverſe tout; la trahiſon qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'envie qui verſe ſon venin mortel autour d'elle, & qui ſe tourne en rage dans l'impuiſſance où elle eſt de nuire; l'impiété qui ſe creuſe elle-même un abîme ſans fond, où elle ſe précipite ſans eſpérance; les ſpectres hideux; les fantômes qui repréſentent les morts pour épouvanter les vivans; les ſonges affreux, les inſomnies, auſſi cruelles que les triſtes ſonges. Toutes ces images funeſtes environnoient le fier Pluton, & rempliſſoient le palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix, qui fit mugir le fond de l'Erébe:

Jeune mortel, le deſtin t'a fait violer cet aſyle ſacré des ombres; ſuis ta haute deſtinée; je ne te dirai point où eſt ton père; il ſuffit que tu ſois libre de le chercher. Puiſqu'il a été roi ſur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois ſont punis, & de l'autre les champs Elyſées, où les bons rois ſont récompenſés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les champs Elyſées, qu'après avoir paſſé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de ſortir de mon empire.

A l'inſtant Télémaque ſemble voler dans ces eſpaces vuides & immenſes, tant il lui tarde de ſavoir s'il verra ſon père, & de s'éloigner de la préſence horrible du ty-

ran

ran qui tient en crainte les vivans & les morts. Il apperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare ; il en sortoit une fumée noire & épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans. Cette fumée couvroit un fleuve de feu, & des tourbillons de flâme, dont le bruit, semblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque, secrétement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons, & des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faisant semblant d'aimer la religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, & pour se jouer des hommes crédules. Ces hommes, qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scélerats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs pères & leurs mères ; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris ; les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les sermens, soûffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainsi voulu, & voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies ; ils veulent encore passer pour bons, & font par leur fausse vertu que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les Dieux, dont ils se sont joués, & qu'ils ont rendu mépriſables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leurs insultes.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guère coupables, & que la vengeance divine poursuit impitoyablement : ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice ; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu ; enfin ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître à fond, & qui par là ont nui à la réputation des innocens.

Mais

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'eſt celle qui ſe commet envers les Dieux. Quoi donc! diſoit Minos, on paſſe pour un monſtre, quand on manque de reconnoiſſance pour ſon père ou pour ſon ami, de qui on a reçu quelques ſecours, & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie, & tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas ſa naiſſance plus qu'au père & à la mère de qui on eſt né? Plus les crimes ſont impunis & excuſés ſur la terre, plus ils ſont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable, à qui rien n'échappe.

Télémaque, voyant les trois juges qui étoient aſſis, qui condamnoient un homme, oſa leur demander quels étoient ſes crimes. Auſſi-tôt le condamné, prenant la parole, s'écria: Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaiſir à faire du bien; j'ai été magnifique, libéral, juſte, compatiſſant; que peut-on donc me reprocher? Alors Minos lui dit: On ne te reproche rien à l'égard des hommes; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux? Quelle eſt donc cette juſtice dont tu te vantes? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne ſont rien: tu as été vertueux; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non aux Dieux qui te l'avoient donnée; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu as été ta Divinité; mais les Dieux, qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits. Tu les as oubliés; ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puiſque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, ſi tu le peux, ta conſolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais ſéparé des hommes auſquels tu as voulu plaire. Te voilà ſeul avec toi-même qui étois ton idole. Apprends qu'il n'y a point de véritable vertu, ſans le reſpect & l'amour des Dieux, à qui tout eſt dû. Ta fauſſe vertu, qui a long-temps ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue. Les hommes ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque, ou les accommode, ſont aveugles & ſur le bien & ſur le mal. Ici une lumière divine renverſe tous leurs jugemens ſuperficiels; elle condamne

ſouvent ce qu'ils admirent, & juſtifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce philoſophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit ſe ſupporter lui même. La complaiſance qu'il avoit eue autrefois à contempler ſa modération, ſon courage, & ſes inclinations généreuſes ſe change en déſeſpoir. La vue de ſon propre cœur, ennemi des Dieux, devient ſon ſupplice. Il ſe voit & ne peut ceſſer de ſe voir. Il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ſes actions. Il ſe fait une révolution univerſelle de tout ce qui eſt au-dedans de lui, comme ſi on bouleverſoit toutes ſes entrailles; il ne ſe trouve plus le même; tout appui lui manque dans ſon cœur. Sa conſcience, dont le témoignage lui avoit été ſi doux, s'éléve contre lui, & lui reproche amèrement l'égarement & l'illuſion de toutes ſes vertus, qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin; il eſt troublé, conſterné, plein de honte, de remords, & de déſeſpoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur ſuffit de l'avoir livré à lui-même, & que ſon propre cœur venge aſſez les Dieux mépriſés. Il cherche les lieux les plus ſombres pour ſe cacher aux autres morts, ne pouvant ſe cacher à lui-même; il cherche les ténébres, & ne peut les trouver. Une lumière importune le ſuit par-tout; par-tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité, qu'il a négligé de ſuivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la ſource de ſes maux que ne peuvent jamais finir. Il dit en lui même: O inſenſé! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puiſque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien. Tous mes pas ont été des égaremens; ma ſageſſe n'étoit que folie; ma vertu n'étoit qu'on orgueil impie & aveugle; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Télemaque apperçut les rois qui étoient condamnés pour avoir abuſé de leur puiſſance. D'un côté une Furie vengereſſe leur préſentoit un miroir, qui leur montroit toute la difformité de leurs vices. Là ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groſſière,

groſſière, & avide des plus ridicules louanges ; leur dureté pour les hommes dont ils auroient dû faire la felicité ; leur inſenſibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la vérité ; leurs inclinations pour les hommes lâches & flatteurs ; leur inapplication, leur molleſſe, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faſte, leur exceſſive magnificence fondée ſur la ruine des peuples ; leur ambition pour acheter un pen de vaine gloire par le ſang de leurs citoyens ; enfin leur cruauté, qui cherche chaque jour de nouvelles délices, parmi les larmes & le déſeſpoir de tant de malheureux. Ils ſe voyent ſans ceſſe dans ce miroir : Ils ſe trouvent plus horribles & plus monſtrueux, que n'eſt la Chimère vaincue par Bellérophon : ni l'Hydre de Lerne abbatue par Hercule, ni Cerbère même, quoiqu'il vomiſſe de ſes trois gueules béantes un ſang noir & venimeux, qui eſt capable d'empeſter toute la race des mortels vivans ſur la terre.

En même temps, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec inſulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur préſentoit un autre miroir, où ils ſe voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints ; l'oppoſition de ces deux peintures ſi contraires, étoit le ſupplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans ſont plus craints que les bons, & qu'ils exigent, ſans pudeur, les lâches flatteries des poëtes, & des orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténébres, où ils ne peuvent voir que les inſultes & les dériſions qu'ils ont à ſouffrir ; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repouſſe, qui ne les contrediſe, qui ne les confonde. Au lieu que ſur la terre ils ſe jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les ſervir ; dans le Tartare ils ſont livrés à tous les caprices de certains eſclaves, qui leur ſont ſentir à leur tour une cruelle ſervitude. Ils ſervent avec douleur, & il ne leur reſte aucune eſpérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité. Ils ſont ſous les coups de ces eſclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume eſt ſous les

coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les preſſe de travailler dans les fournaiſes ardentes du mont Etna.

Là Télémaque apperçut des viſages pâles, hideux, & conſternés. C'eſt une triſteſſe noire qui ronge ces criminels. Ils ont horreur d'eux-mêmes, & ne peuvent non plus ſe délivrer de cette horreur, que de leur propre nature. Ils n'ont point beſoin d'autres châtimens de leurs fautes que leurs fautes mêmes ; ils les voyent ſans ceſſe dans toute leur énormité ; elles ſe préſentent à eux comme des ſpectres horribles, elles les pourſuivent. Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puiſſante que celle qui les a ſéparés de leurs corps. Dans le déſeſpoir, où ils ſont, ils appellent à leur ſecours une mort, qui puiſſe éteindre tout ſentiment & toute connoiſſance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les perſécute. Mais il ſont réſervés à la vengeance qui diſtille ſur yeux goutte à goutte, & qui ne tarira jamais. La vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur ſupplice ; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux. Sa veu les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes. Elle eſt comme la foudre ; ſans rien détruire au-dehors, elle pénétre juſqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaiſe ardente, l'amé eſt comme fondue par ce feu vengeur ; il ne laiſſe aucune conſiſtance, & il ne conſume rien : Il diſſout juſqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On eſt arraché à ſoi-même ; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un ſeul inſtant ; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même, & par une perte de toute eſpérance qui rend forcené.

Parmi ces objets, qui faiſoient dreſſer les cheveux de Télémaque ſur ſa tête, il vit pluſieurs des anciens rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préferé les délices d'une vie molle, au travail pour le ſoulagement des peuples, qui doit être inſéparable de la royauté.

Ces rois ſe reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un diſoit à l'autre qui avoit été ſon fils : Ne vous avois-je pas recommandé ſouvent pendant ma vieilleſſe & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois

faits

faits par ma négligence ? Ah ! malheureux père, disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu ; c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, & la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de mollesse, & avec tant de lâches flatteurs autour de vous, je me suis accoutumé à aimer la flatterie & les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'egard des rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes ; c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de services & qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru ; c'est vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuses malédictions, & paroissoient animés de rage pour s'entre-déchirer.

Autour de ces rois voltigeoient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines allarmes, les défiances qui vengeant les peuples de la dureté de leurs rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toujors tyrannique, & la molleſſe lâche, qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces rois sévérement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour avoir négligé le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples, qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les loix, étoient imputés aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les loix régnent par leur ministère. On leur imputoit aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe, & de tous les autres excés qui jettent les hommes dans un état violent, & dans la tentation de violer les loix pour acquérir du bien. Surtout on traitoit rigoureusement les rois, qui, au lieu d'être bons & vigilans pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau, comme des loups dévorans.

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir, dans cet abîme de ténébres & de maux, un grand nombre de rois, qui ayant passé sur la terre pour des rois assez bons, avoient été condamnés aux peines du Tartare, pour s'être laissés gouverner par des hommes méchans, & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorite. La plupart

de ces rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foiblesse avoit été grande ; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité ; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

FIN DU DIX-HUITIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque entre dans les champs Elysées, où il est reconnu par Arcésius son bisayeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant, qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y régnera après lui. Arcésius lui peint la félicité dont jouissent les hommes justes, sur-tout les bons rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux, & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés. Il lui fait remarquer que les héros qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre sont beaucoup moins heureux dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Télémaque ; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés.

LORSQUE Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine ; il comprit, par ce soulagement, le malheur de ceux qui y étoient renfermés sans espérance d'en sortir jamais ; il étoit effrayé de voir combien les rois étoient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. Quoi ! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges, tant de difficultés de connoître la vérité pour se défendre contre les autres & contre soi même ! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été si envié, si agité, si traversé dans une vie courte ! O insensé celui qui cherche à régner ! Heureux celui qui se borne à une

à une condition privée & paisible, où la vertu lui est moins difficile !

En faisant ces réflexions il se troubloit au dèdans de lui-même ; il frémit, & tomba dans une consternation, qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer ; mais à mesure qu'il s'éloignoit de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur, & du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître : il respiroit, & entrevoyoit déjà de loin la douce & pure lumière du séjour des héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes ; ils étoient separés du reste des justes. Comme les méchans princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons rois jouissoient dans les champs Elysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes, qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférans, sur des gazons toujours renaissans & fleuris. Mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, & y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur. Un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du printemps, qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la Canicule ; là jamais les noirs Aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre, altérée de sang, ni la cruelle envie, qui mord d'une dent venimeuse, & qui porte des vipères entortillées dans son sein & autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue. Une lumière pure & douce se repand autour des corps des ces hommes justes, & les environne de ses rayons, comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des miserables mortels, & qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière. Elle pénétre

plus

plus ſubtilement les corps les plus épais, que les rayons du ſoleil ne pénétrent le plus pur cryſtal ; elle n'éblouit jamais : au contraire, elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne ſais quelle ſérénité. C'eſt d'elle ſeule que les hommes bienheureux ſont nourris. Elle ſort d'eux, & elle y entre : elle les pénétre, & s'incorpore à eux, comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voyent, ils la ſentent, ils la reſpirent ; elle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix & de joie. Ils ſont plongés dans cet abîme de délices, comme les poiſſons dans la mer. Ils ne veulent plus rien : ils ont tout ſans rien avoir ; car le goût de cette lumière pure appaiſe la faim de leur cœur. Tous leurs déſirs ſont raſſaſiés, & leur plénitude les éléve au deſſus de tout ce que les hommes vuides & affamés cherchent ſur la terre. Toutes les délices qui les environnent ne leur ſont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laiſſe aucun ſentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au-dehors. Ils ſont tels que les Dieux, qui raſſaſiés de nectar & d'ambroiſie ne daigneroient pas ſe nourrir de viandes groſſières qu'on leur préſenteroit à la table la plus exquiſe des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles ; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les eſpérances mêmes, qui coûtent ſouvent autant de peines que les craintes, les diviſions, les dégoûts, les dépits n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, ſeroient renverſées de leurs fondemens poſés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes juſtes ne pourroient pas même être émus. Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivans dans le monde ; mais c'eſt une pitié douce & paiſible, qui n'altére en rien leur immuable félicité. Une jeuneſſe éternelle, une félicité ſans fin, une gloire toute divine eſt peinte ſur leurs viſages : mais leur joie n'a rien de folâtre, ni d'indécent. C'eſt une joie douce, noble, pleine de majeſté ; c'eſt une goût ſublime de la vérité & de la vertu qui les tranſporte. Ils ſont, ſans interruption, à chaque moment, dans le même ſaiſiſſement de cœur où eſt une mère qui revoit ſon cher fils qu'elle avoit cru mort ;

mort ; & cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un inſtant ; elle eſt toujours nouvelle pour eux ; ils ont le tranſport de l'ivreſſe ſans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent enſemble de ce qu'ils voyent, & de ce qu'ils goûtent. Ils foulent à leurs pieds les molles délices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions, qu'ils déplorent ; ils repaſſent avec plaiſir ces triſtes, mais courtes années, où ils ont eû beſoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons ; ils admirent le ſecours des Dieux, qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne ſais quoi de divin coule ſans ceſſe au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux. Ils voyent, ils goûtent qu'ils ſont heureux, & ſentent qu'ils le ſeront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, & ils ne ſont tous enſemble qu'une ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies.

Dans ce raviſſement divin, les ſiécles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; & cependant mille & mille ſiécles écoulés n'ôtent rien à leur félicité, toujours nouvelle & toujours entière. Ils régnent tous enſemble, non ſur des trônes que la main des hommes peut renverſer, mais en eux-mêmes avec une puiſſance immuable ; car ils n'ont plus beſoin d'être redoutables par une puiſſance empruntée d'un peuple vil & miſérable. Ils ne portent plus ces vains diadêmes, dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs ſoucis. Les Dieux mêmes les ont couronnés, de leurs propres mains, avec des couronnes, que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchoit ſon père, & qui avoit eſpéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut ſi ſaiſi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulyſſe, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner enſuite dans la ſociété des mortels. C'eſt ici, diſoit-il, que la véritable vie ſe trouve, & la nôtre n'eſt qu'une mort. Mais ce qui l'etonnoit, c'etoit d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, & d'en voir ſi peu dans les champs Elyſées ; il comprit qu'il y a peu de rois aſſez fermes & aſſez courageux pour réſiſter à leur

propre

propre puiſſance, & pour rejetter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs paſſions. Ainſi les bons rois ſont trés rares ; & la plupart ſont ſi méchans, que les Dieux ne ſeroient pas juſtes, ſi, après avoir ſouffert qu'ils ayent abuſé du leur puiſſance pendant la vie, ils ne les puniſſoient après leur mort.

Télémaque, ne voyant point ſon père Ulyſſe parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, ſon grand père. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable, & plein de majeſté s'avança vers lui. Sa vieilleſſe ne reſembloit point à celle des hommes, que le poids des années accable ſur la terre. On voyoit ſeulement qu'il avoit été vieux avant ſa mort ; c'étoit un mêlange de tout ce que la vieilleſſe a de grave avec toutes les graces de la jeuneſſe : car les graces renaiſſent même dans les vieillards les plus caduques, au moment où ils ſont introduits dans les champs Elyſées. Cet homme s'avançoit avec empreſſement, & regardoit Télémaque avec complaiſance, comme une perſonne qui lui étoit fort chère. Télémaque, qui ne le reconnoiſſoit point, étoit en peine, & en ſuſpens.

Je te pardonne, ô mon cher fils ! lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître ; je ſuis Arcéſius, père de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulyſſe, mon petit fils, partit pour aller au ſiége de Troye. Alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice ; dès-lors j'avois conçu de toi de grandes eſpérances ; elles n'ont point été trompeuſes, puiſque je te vois deſcendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, & que les Dieux te ſoutiennent dans cette entrepriſe. O heureux enfant ! les Dieux t'aiment, & te préparent une gloire égale à celle de ton père. O heureux moi-même de te revoir ! Ceſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux ; il vit encore ; il eſt réſervé pour relever notre maiſon dans l'ile d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la luimère, & attend que ſon fils revienne lui fermer les yeux. Ainſi les hommes paſſent comme les fleurs qui s'épanouiſſent le matin, & qui le ſoir ſont flétries, & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'ecoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps, qui entraine après lui tout ce qui paroit le plus immobile.

Toi-

Toi-même, ô mon fils, mon chér fils, toi-même, qui jouis maintenant d'une jeuneſſe ſi vive, & ſi féconde en plaiſirs, ſouviens-toi que ce bel âge n'eſt qu'une fleur qui ſera preſque auſſi-tôt ſéchée qu'écloſe. Tu te verras changé inſenſiblement : les graces riantes, les doux plaiſirs qui t'accompagnent, la force, la ſanté, la joie s'évanouiront comme un beau ſonge ; il ne t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir. La vieilleſſe languiſſante, & ennemie des plaiſirs viendra rider ton viſage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la ſource de la joie, te dégoûter du préſent, te faire craindre l'avenir, te rendre inſenſible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paroît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon fils ; il ſe hâte, le voila qui arrive. Ce qui vient avec tant de rapidité n'eſt pas loin de toi, & le préſent qui s'enfuit, eſt déja bien loin, puiſqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus ſe rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, ſur le préſent ; mais ſoutiens-toi dans le ſentier rude & âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures, & par l'amour de la juſtice, un place dans cet heureux ſéjour de la paix. Tu reverras bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui : mais hélas ! ô mon fils, que la royauté eſt trompeuſe ! Quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat, & délices ; mais de près tout eſt épineux. Un particulier peut ſans déſhonneur mener une vie douce & obſcure : mais un roi ne peut, ſans ſe déſhonorer, préférer une vie douce & oiſive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il ſe doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui eſt jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes ſont d'une conſequence infinie, parce qu'elles cauſent le malheur des peuples, & quelquefois pendant pluſieurs ſiécles. Il doit réprimer l'audace des méchans, ſoutenir l'innocence, diſſiper la calomnie. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de ne faire aucun mal : il faut qu'il faſſe tous les biens poſſibles dont l'état a beſoin. Ce n'eſt pas aſſez de faire le bien par ſoi-même : il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'il n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition ſi périlleuſe ; arme-toi de courage contre toi-même, contre les paſſions, & contre les flatteurs.

En disant ces paroles, Arcésius paroissoit animé d'un feu divin, & montroit à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie ; quand elle est prise pour remplir ses devoirs, & pour conduire un peuple innombrables, comme un père conduit ses enfans, c'est une servitude accablante, qui demande un courage & une patience héroïque. Ainsi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincère vertu, possédent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complette.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télémaque ; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la postérité la plus reculée. Ces sages paroles étoient comme une flâme subtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télémaque ; il se sentoit ému & embrasé : je ne sais quoi de divin sembloit fondre son cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le consumoit secrétement ; il ne pouvoit ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression. C'étoit un sentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement : il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte ; il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse son père des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulysse partit pour le siége de Troye.

Ce ressouvenir attendrit son cœur ; des larmes douces, & mêlées de joie, coulèrent de ses yeux. Il voulut embrasser une personne si chère ; plusieurs fois il l'essaya inutilement. Cette ombre vaine échappa à ses embrassemens, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir : tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive ; tantôt ses lévres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer ; ses mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainsi Telemaque ne peut contenter

ſa tendreſſe. Il voit Arcéſius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui ſont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le ſage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur ſiécles, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux ſur la terre. Ces autres que tu vois aſſez près d'eux, mais ſéparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre. Ce ſont des héros, à la vérité ; mais la récompenſe de leur valeur & de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des rois ſages, juſtes, & bienfaiſans.

Parmi ces héros, tu vois Théſée, qui a le viſage un peu triſte. Il a reſſenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuſe, & il eſt encore affligé d'avoir ſi injuſtement demandé à Neptune la mort cruelle de ſon fils Hippolyte. Heureux s'il n'eut point été ſi prompt & ſi facile à irriter ! Tu vois auſſi Achille appuyé ſur ſa lance, à cauſe de cette bleſſure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris, & qui finit ſa vie. S'il eût été auſſi ſage, juſte, & modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long régne ; mais ils ont eu pitié des Phtiotes & des Dolopes, ſur leſquels il devoit naturellement régner après Pélée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, & plus facile à irriter que la mer la plus orageuſe. Les Parques ont accourci le fil de ſes jours, & il a été comme une fleur à peine écloſe, que le tranchant de la charrue coupe, & qui tombe avant la fin du jour où on l'avoit vu naître. Les Dieux n'ont voulu s'en ſervir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes ; ils ont fait ſervir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomédon, & les injuſtes amours de Pâris. Après avoir ainſi employé cet inſtrument de leur vengeance, ils ſe ſont appaiſés, & ils ont refuſé aux larmes de Thétis de laiſſer plus long-temps ſur la terre ce jeune héros, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverſer les villes & les royaumes.

Mais

Mais vois-tu cet autre avec ce viſage farouche ? C'eſt Ajax, fils de Télamon, & couſin d'Achille. Tu n'ignores pas ſans doute quelle fut ſa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvoit donner ſes armes à nul autre qu'à lui ; ton père ne crut pas les lui devoir céder ; les Grecs jugèrent en faveur d'Ulyſſe. Ajax ſe tua de déſeſpoir ; l'indignation & la fureur ſont encore peintes ſur ſon viſage. N'approche pas de lui, mon fils ; car il croiroit que tu voudrois lui inſulter dans ſon malheur, & il eſt juſte de le plaindre. Ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre bruſquement dans ce ſombre bocage, parce que nous lui ſommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible, ſi le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui paſſe, & qui porte encore ſur lui les marques de la perfidie de Clytemneſtre. O mon fils ! je frémis en penſant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La diviſion des deux frères Atrée & Thyeſte a rempli cette maiſon d'horreur & de ſang. Hélas ! combien un crime en attire-t-il d'autres ! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du ſiége de Troye, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquiſe ; telle eſt la deſtinée de preſque tous les conquérans. Tous ces hommes, que tu vois, ont été redoutables dans la guerre ; mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Auſſi ne ſont-ils que dans la ſeconde demeure des champs Elyſées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec juſtice, & ont aimé leurs peuples ; ils ſont les amis des Dieux. Pendant qu'Achille & Agamemnon, pleins de leurs querelles & de leurs combats, conſervent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuiſſantes & vaines, ces rois juſtes, étant purifiés par la lumière divine, dont ils ſont nourris, n'ont plus rien à déſirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compaſſion les inquiétudes des mortels ; & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroiſſent comme des jeux d'enfans. Leurs cœurs ſont raſſaſiés de la vérité & de la vertu qu'ils puiſent dans la

ſource. Ils n'ont plus rien à ſouffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de déſirs, plus de beſoins, plus de craintes. Tout eſt fini pour eux, excepté leur joie, qui ne peut finir.

Conſidére, mon fils, cet ancien roi Inachus, qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieilleſſe ſi douce & ſi majeſtueuſe. Les fleurs naiſſent ſous ſes pas. Sa demarche légére reſemble au vol d'un oiſeau. Il tient dans ſa main une lyre d'ivoire, & dans un tranſport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il ſort de ſon cœur & de ſa bouche un parfum exquis. L'harmonie de ſa lyre & de ſa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il eſt ainſi récompenſé pour avoir aimé le peuple qu'il aſſembla dans l'enceinte de ſes nouveaux murs, & auquel il donna des loix.

De l'autre côté tu peux voir, entre ces myrthes, Cécrops, Egyptien, qui le premier régna dans Athènes, ville conſacrée à la ſage Déeſſe dont elle porte le nom. Cécrops, apportant des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grèce la ſource des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la ſociété. Il fut juſte, humain, compatiſſant : il laiſſa les peuples dans l'abondance, & ſa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ſes enfans euſſent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre auſſi dans cette petite vallée Erichthon, qui inventa l'uſage de l'argent pour la monnoie. Il le fit dans la vue de faciliter le commere entre les îles de la Grèce ; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, diſoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richeſſes naturelles, qui ſont les véritables : Cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile, & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables, qui vous nourriſſent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine. Par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous ſerez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la terre eſt inépuiſable, & elle augmente ſa fécondité à proportion du nombre de ſes habitans qui ont ſoin de la cultiver ; elle les paye tous libéralement de leurs peines, au lieu qu'elle

ſe

ſe rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richeſſes, qui ſatisfont aux vrais beſoins des hommes. Pour l'argent monnoyé il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il eſt néceſſaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à ſoutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandiſes néceſſaires qui manquent dans votre pays. Encore ſeroit-il à ſouhaiter qu'on laiſſât tomber le commerce à l'égard de toutes les choſes qui ne ſervent qu'à entretenir le luxe, la vanité, & la molleſſe.

Le ſage Ericthon diſoit ſouvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un préſent funeſte, en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faſte ; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux, qui ne vont qu'à amollir, & qu'à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoutera de l'heureuſe ſimplicité, qui fait tout le repos & toute la ſûreté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriſer l'agriculture, qui eſt le fondement de la vie humaine, & la ſource de tous les vrais biens : mais les Dieux me ſont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Ericthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il ſe retira de douleur ſur une montagne ſauvage, où il vécut pauvre, & éloigné des hommes, juſqu'à une extrême vieilleſſe, ſans vouloir ſe mêler du gouvernement des villes.

Peu de temps après lui, on vit paroître dans la Grèce le fameux Triptolème, à qui Cérès avoit enſeigné l'art de cultiver les terres, & de les couvrir tous les ans d'une moiſſon dorée. Ce n'eſt pas que les hommes ne connuſſent déjà le bled, & la manière de le multiplier en le ſemant ; mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Triptolème, envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la Déeſſe à tous les peuples qui auroient aſſez de courage pour vaincre leur pareſſe naturelle, & pour s'adonner à un travail aſſidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliſer en déchirant ſon ſein. Bientôt les moiſſonneurs ardens &

infatigables firent tomber, ſous leurs faucilles tranchantes, tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples même ſauvages & farouches, qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour ſe nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs, & ſe ſoumirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moiſſons, & à ſe nourrir de pain. Triptolème fit ſentir aux Grecs le plaiſir qu'il y a de ne devoir ſes richeſſes qu'à ſon travail, & à trouver dans ſon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuſe. Cette abondance ſi ſimple & ſi innocente, qui eſt attachée à l'agriculture, les fit ſouvenir des ſages conſeils d'Erichthon; ils mépriſèrent l'argent & toutes les richeſſes artificielles, qui ne ſont richeſſes que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaiſirs dangereux, & qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels, avec des mœurs pures, dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé eſt le vrai tréſor d'une famille aſſez ſage pour vouloir vivre frugalement, comme ſes pères ont vecu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes ſi propres à les rendre puiſſans, libres, heureux, & dignes de l'être par une ſolide vertu! Mais hélas! ils commencent à admirer les fauſſes richeſſes, ils négligent peu à peu les vraies, & ils dégénerent de cette merveilleuſe ſimplicité. O mon fils! tu régneras un jour! alors ſouviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de ſoulager ceux qui s'y appliquent, & de ne ſouffrir point que les hommes vivent ni oiſifs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe & la molleſſe. Ces deux hommes, qui ont été ſi ſages ſur la terre, ſont ici chéris des Dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire ſurpaſſe autant celle d'Achille & des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printemps eſt au-deſſus de l'hiver glacé, & que la lumière du ſoleil eſt plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, il apperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruiſſeau bordé de violettes, de roſes, de lys, & de pluſieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs reſſembloient à celles d'Iris,

d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand roi Sésostris, que Télémaque reconnut dans ce beau lieu ; il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur le trône d'Egypte. Des rayons d'une lumière douce sortoient de ses yeux, & ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir on eût cru qu'il étoit enivré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius : Je reconnois, ô mon père, Sésostris, ce sage roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas long-temps. Le voilà, répondit Arcésius ; & tu vois, par son exemple, combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons rois. Mais il faut que tu saches que toute cette felicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier dans ses guerres les règles de la modération & de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil & l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres ; il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérans ; il subjugua, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte, il trouva que son frère s'étoit emparé de la royauté, & avoit altéré, par un gouvernement injuste, les meilleures loix du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire. Il fit atteler à son char les plus superbes d'entre les rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite il reconnut sa faute, & eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victories. Voilà ce que les conquérans font contre leurs états, & contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un roi, d'ailleurs si juste & si bienfaisant, & c'est ce qui diminue la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante ? C'est un roi de Carie, nommé Dioclidès, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille, parce

parce que l'oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la nation, dont le roi périroit, ſeroit victorieuſe.

Conſidere cet autre : c'eſt un ſage légiſlateur, qui ayant donné à ſa nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ces loix pendant ſon abſence. Après quoi il partit, s'exila lui-même de ſa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangère, pour obliger ſon peuple, par ce ſerment, à garder à jamais des loix ſi utiles.

Cet autre que tu vois, eſt Eunéſyme, roi des Pyliens, & un des ancêtres du ſage Neſtor. Dans une peſte qui ravageoit la terre, & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux Dieux d'appaiſer leur colère, en payant par ſa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucèrent, & lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne ſont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs, eſt le fameux Bélus : Il régna en Egypte, & il épouſa Anchinoë, fille du Dieu Nilus, qui cache la ſource de ſes eaux, & qui enrichit les terres qu'il aroſe par ſes inondations. Il eut deux fils ; Danaüs, dont tu ſais l'hiſtorie, & Egyptus, qui donne ſon nom à ce beau royaume. Bélus ſe croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit ſon peuple, & par l'amour de ſes ſujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur impoſer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils ; & c'eſt la vie qu'on traîne miſérablement ſur la terre, qui n'eſt qu'une mort : les noms ſeulement ſont changés. Plaiſe aux Dieux de te rendre aſſez bon pour mériter cette vie heureuſe, que rien ne peut plus finir, ni troubler ! Hâte-toi, il eſt temps d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélas ! que tu verras répandre de ſang ! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Heſpérie ! Souviens-toi des conſeils du ſage Mentor : pourvu que tu les ſuives, ton nom ſera grand parmi tous les peuples, & dans tous les ſiécles.

Il dit ; & auſſi-tôt il conduiſit Télémaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut ſortir du ténébreux empire de Pluton.

Pluton. Télémaque, les larmes aux yeux, le quitta ſans pouvoir l'embraſſer ; & ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné juſqu' auprès de la caverne, & qui n'eſpéroient plus de le revoir.

FIN DU DIX-NEUVIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.

SOMMAIRE.

Dans une assemblée des chefs, Télémaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Vénuse, laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens. Il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un, nommé Acante, avoit entrepris de l'empoisonner ; l'autre, nommé Dioscore, offroit aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par-tout où il va pour trouver Adraste ; & ce roi, qui le cherche aussi, rencontre & tue Pisistrate, fils de Nestor. Philoctète survient ; & dans le temps où il va percer Adraste, il est blessé lui-même, & obligé de se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses alliés, dont Adraste fait un carnage horrible : il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télémaque ; mais celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.

CEPENDANT les chefs de l'armée s'assemblèrent pour délibérer s'il falloit s'emparer de Vénuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucétes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue, pour demander justice sur

ſur cette invaſion. Adraſte, pour les appaiſer, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens : mais il avoit corrompu, par argent, & la garniſon Lucanienne, & celui qui la commandoit ; de manière que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Vénuſe ; & les Apuliens, qui avoient conſenti que la garniſon Lucanienne gardât Vénuſe, avoient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Venuſe, nommé Démophante, avoit offert ſecrétement aux allies de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraſte avoit mis toutes ſes proviſions de guerre & de bouche dans un château voiſin de Vénuſe, qui ne pouvoit ſe défendre ſi Vénuſe étoit priſe. Philoctète & Neſtor avoient déjà opiné qu'il falloit profiter d'une ſi heureuſe occaſion. Tous les chefs, entraînés par leur autorité, & éblouis par l'utilité d'une ſi facile entrepriſe, applaudiſſoient à ce ſentiment : mais Télémaque, à ſon retour, fit ſes derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que ſi jamais un homme a mérité d'être ſurpris & trompé, c'eſt Adraſte ; lui qui a ſi ſouvent trompé tout le monde. Je vois bien, qu'en ſurprenant Vénuſe, vous ne ferez que vous mettre en poſſeſſion d'une ville qui vous appartient, puiſqu'elle eſt aux Apuliens, qui ſont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raiſon, qu'Adraſte, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant & la garniſon, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprens comme vous que ſi vous preniez Vénuſe, vous ſeriez dès le lendemain maîtres du château où ſont tous les preparatifs de guerre qu'Adraſte y a aſſemblés ; & qu'ainſi vous finiriez en deux jours cette guerre ſi formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens ? Faut il repouſſer la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de rois ligués pour punir l'impie Adraſte de ſes tromperies, ſeront trompeurs comme lui ? S'il nous eſt permis de faire comme Adraſte, il n'eſt pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi ! l'Heſpérie entiére, ſoutenue de tant de

colonies

colonies Grecques, & des héros revenus du siége de Troye, n'a t-elle point d'autres armes contre le perfidie & les parjures d'Adraste, que la perfidie & le pajure? Vous avez juré par les choses les plus sacrées, que vous laisseriez Vénuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison Lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adraste; je le crois comme vous. Mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens; elle n'a point refusé de leur obéir; elle a gardé, au moins en apparence, la neutralité. Adraste, ni les siens ne sont jamais entrés dans Vénuse; le traité subsiste; votre serment n'est point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données, que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer? Ne sera-t-on fidéle & religieux pour les sermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi? Si l'amour de la vertu, & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole, & de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez vous point par cette conduite impie? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous & de vous détester? Qui pourra désormais, dans les nécessités les plus pressantes, se fier à vous? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sincères, & qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité? Sera-ce un traité solemnel? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment? Eh! ne saura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous, sera reçu comme une guerre ou feinte, ou déclarée. Vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins. Toutes les affaires qui demandent de la reputation, de la probité, & de la confiance, vous deviendront impossibles. Vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajouta Télémaque, un intérêt encore plus pressant qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité, & quelque prévoyance sur vos intérêts; c'est

c'eſt qu'une conduite ſi trompeuſe attaque par le dedans toute votre ligue, & va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adraſte.

A ces paroles toute l'aſſemblée émue lui demanda, comment il oſoit dire qu'une action, qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner ? Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, ſi une fois vous rompez l'unique lien de la ſociété, & de la confiance, qui eſt la bonne foi ? Après que vous aurez poſé pour maximé, qu'on peut violer les régles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra ſe fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole, & à le tromper ? Où en ſerez-vous ? Quel eſt celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de ſon voiſin par les ſiens ? Que devient une ligue de tant de peuples, lorſqu'ils ſont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il eſt permis de ſurprendre ſon voiſin, & de violer la foi donnée ? Quelle ſera votre défiance mutuelle, votre diviſion, votre ardeur à vous détruire les uns les autres ? Adraſte n'aura plus beſoin de vous attaquer ; vous vous déchirerez aſſez vous-mêmes ; vous juſtifierez ſes perfidies. O rois ſages & magnanimes ! ô vous qui commandez avec tant d'expérience ſur des peuples innombrables ! ne dédaignez pas d'écouter les conſeils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuſes extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préſerver par votre vigilance, & par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne ſe laiſſe jamais abbattre. Mais ſi vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur & de la bonne foi, cette perte eſt irréparable ; vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance néceſſaire au ſuccès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriſer. Que craignez-vous ? N'avez-vous pas aſſez de courage pour vaincre ſans tromper ? Votre vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne vous ſuffit-elle pas ? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre ſi indignement. Adraſte, l'impie Adraſte eſt dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter ſa lâcheté, & ſa mauvaiſe foi.

Lorſque Télémaque acheva ce diſcours, il ſentit que la douce perſuaſion avoit coulé de ſes lévres, & avoit paſſé juſqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond ſilence dans l'aſſemblée ; chacun penſoit, non à lui, ni aux graces de ſes paroles, mais à la force de la vérité, qui ſe faiſoit ſentir dans la ſuite de ſon raiſonnement. L'étonnement étoit peint ſur les viſages. Enfin on entendit un murmure ſourd, qui ſe répandoit peu à peu dans l'aſſemblée. Les uns regardoient les autres, & n'oſoient parler les premiers. On attendoit que les chefs de l'armée ſe déclaraſſent, & chacun avoit de la peine à retenir ſes ſentimens. Enfin le grave Neſtor prononça ces paroles :

Digne fils d'Ulyſſe, les Dieux vous ont fait parler, & Minerve, qui a tant de fois inſpiré votre père, a mis dans votre cœur le conſeil ſage & généreux, que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeuneſſe ; je ne conſidére que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu. Sans elle les plus grands avantages ſont de vraies pertes ; ſans elle on s'attire bientôt la vengeance de ſes ennemis, la défiance de ſes alliés, l'horreur de tous les gens de bien, & la juſte colére des Dieux. Laiſſons donc Vénuſe entre les mains des Lucaniens, & ne ſongeons plus qu'à vaincre Adraſte par notre courage.

Il dit ; & toute l'aſſemblée applaudit à ſes ſages paroles. Mais, en applaudiſſant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyſſe, & on croyoit voir reluire en lui la ſageſſe de Minerve qui l'inſpiroit.

Il s'éleva bientôt une autre queſtion dans le conſeil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraſte, toujours cruel & perfide, envoya dans le camp un transfuge, nommé Acante, qui devoit empoiſonner les plus illuſtres chefs de l'armée. Sur-tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit déjà la terreur des Dauniens. Télémaque, qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut ſans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vu Ulyſſe en Sicile, & qui lui racontoit les aventures

aventures de ce héros. Il le nourriſſoit & tâchoit de le conſoler dans ſon malheur; car Acante ſe plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraſte: mais c'étoit nourrir & réchauffer dans ſon ſein une vipère venimeuſe toute prête à faire une bleſſure mortelle. On ſurprit un autre transfuge, nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraſte pour lui apprendre l'état du camp des alliés, & pour lui aſſurer qu'il empoiſonneroit le lendemain les principaux rois avec Télémaque dans un feſtin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris avoua ſa trahiſon: On ſoupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis: mais Acante, profondément diſſimulé & intrépride, ſe défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Pluſieurs des rois furent d'avis qu'il falloit dans le doute ſacrifier Acante à la ſûreté publique. Il faut, diſoient-ils, le faire mourrir; la vie d'un ſeul homme n'eſt rien quand ils s'agit d'aſſurer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périſſe, quand il s'agit de conſerver ceux qui repréſentent les Dieux au milieu des hommes?

Quelle maxime inhumaine! quelle politique barbare! répondit Télémaque. Quoi! Vous êtes ſi prodigues du ſang humain; O vous qui êtes établis les paſteurs; des hommes, & qui ne commandez ſur eux que pour les conſerver, comme un paſteur conſerve ſon troupeau, vous êtes donc les loups cruels, & non pas les paſteurs; du moins vous n'êtes paſteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on eſt coupable dès qu'on eſt accuſé; un ſoupçon mérite la mort; les innocens ſont à la merci des envieux & des calomniateurs; & à meſure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra auſſi égorger plus de victimes.

Télémaque diſoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un ſi lâche conſeil. Enſuite ſe radouciſſant, il leur dit: Pour moi je n'aime pas aſſez la vie pour vivre à ce prix-là; j'aime mieux qu'Acante

ſoit méchant que ſi je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahiſon, que ſi je le faiſois moi-même périr injuſtement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui étant établis rois, c'eſt à-dire juges des peuples, devez ſavoir juger les hommes avec juſtice, prudence, & modération; laiſſez-moi interroger Acante en votre préſence.

Auſſi-tôt il interroge cet homme ſur ſon commerce avec Arion : il le preſſe ſur une infinité de circonſtances; il fait ſemblant pluſieurs fois de le renvoyer à Adraſte, comme un transfuge digne d'être puni, pour obſerver s'il avoit peur d'être ainſi renvoyé, ou non. Mais le viſage & la voix d'Acante demeurèrent tranquilles; & Télémaque en conclut qu'Acante pouvoit n'être pas innocent. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de ſon cœur, il lui dit : Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraſte. A cette demande de ſon anneau, Acante pâlit, il fut embarraſſé. Télémaque, dont les yeux étoient toujours attachés ſur lui, l'apperçut; il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraſte par les mains d'un Lucanien, nommé Polytrope, que vous connoiſſez, & qui paroîtra y aller ſecrétement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre intelligence avec Adraſte, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouez dès-à-préſent votre faute, on vous la pardonnera, & on ſe contentera de vous envoyer dans une île de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout, & Télémaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promiſe. On l'envoya dans une des îles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de temps après, un Daunien d'une naiſſance obſcure, mais d'un eſprit violent & hardi, nommé Dioſcore, vint la nuit dans le camp des alliés, leur offrir d'égorger dans ſa tente le roi Adraſte. Il le pouvoit; car on eſt maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la ſienne. Cet homme ne reſpiroit que la vengeance, parce qu'Adraſte lui avoit enlevé ſa femme qu'il aimoit éperduement, & qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il avoit des intelligences ſecrettes pour entrer

entrer la nuit dans la tente du roi, & pour être favorisé dans cette entreprise par plusieurs capitaines Dauniens : mais il croyoit avoir besoin que les rois alliés attaquassent en même temps le camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver & enlever sa femme. Il étoit content de périr s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le roi.

Aussi-tôt que Dioscore eut expliqué aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une décision. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préservé des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffiroit pour la rejetter ; dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous méritorons qu'elle se tourne contre nous ; dès ce moment qui d'entre nous sera en sûreté ? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace, & le faire retomber sur les rois alliés. La guerre ne sera plus une guerre ; la sagesse & la vertu ne seront d'aucun usage ; on ne verra plus que perfidie, trahison, & assassinats. Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites, & nous le mériterions, puisque nous aurions autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce roi ne le mérite pas ; mais toute l'Hespérie & toute la Grèce, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimés. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin nous devons aux Dieux justes cette horreur de la perfidie.

Aussi-tôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis ; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le louer. Cette action noble des alliés lui rappelloit un honteux souvenir de toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser la générosité des ses ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie ; mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste, qui vit que la réputation des alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il

étoit preſſé de faire contr' eux quelque action éclatante: comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage ſur eux par les armes, & il ſe hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au ſoleil les portes de l'Orient dans un chemin ſemé de roſes, que le jeune Télémaque, prévenant par ſes ſoins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux ſommeil, & mit en mouvement tous les officiers. Son caſque couvert de crins flottans brilloit déjà ſur ſa tête, & ſa cuiraſſe ſur ſon dos éblouiſſoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit, outre ſa beauté naturelle, l'éclat de l'Egide qui y étoit cachée. Il tenoit ſa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers poſtes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ſes yeux un feu divin, & ſur ſon viſage une majeſté fière qui promettoit déjà la victoire. Il marchoit, & tous les rois, oubliant leur âge & leur dignité, ſe ſentoient entraînés par une force ſupérieure qui leur faiſoit ſuivre ſes pas. La foible jalouſie ne peut plus entrer dans les cœurs. Tout céde à celui que Minerve conduit inviſiblement par la main. Son action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité: il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conſeils; mais actif, prévoyant, attentif aux beſoins les plus éloignés, arrangeant toutes les choſes à propos, ne s'embarraſſant de rien, & n'embarraſſant point les autres; excuſant les fautes, reparant le mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à perſonne, inſpirant partout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre? c'étoit dans les termes les plus ſimples & les plus clairs; il le répétoit pour mieux inſtruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ſes yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faiſoit enſuite expliquer familiérement comment il avoit compris ſes paroles, & le principal but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vûes, il ne le faiſoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'eſtime & de confiance

pour

pour l'encourager. Ainſi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réuſſir : mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais ſuccès ; car il excuſoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaiſe volonté.

L'horiſon paroiſſoit rouge & enflammé par premiers rayons du ſoleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naiſſant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux, & de chariots en mouvement : c'étoit un bruit confus, ſemblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ſes abîmes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil frémiſſant de la guerre, à ſemer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hériſſées, ſemblables aux épis qui couvrent les ſillons fertiles dans le temps des moiſſons. Déjà s'elevoit un nuage de pouſſière, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre & le ciel. La confuſion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettés, que Télémaque, levant les yeux & les mains vers le ciel, prononça ces paroles : O Jupiter ! père des Dieux & des hommes, vous voyez de notre côté la juſtice & la paix, que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'eſt à regret que nous combattons ; nous voudrions épargner le ſang des hommes ; nous ne haïſſons point cet ennemi même, quoiqu'il ſoit cruel, perfide, & ſacrilege. Voyez, & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies ſont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Heſpérie, & abattre le Tyran, ce ſera votre puiſſance & la ſageſſe de Minerve votre fille, qui nous donneront la victoire ; la gloire vous en ſera due. C'eſt vous, qui, la balance en main, réglez le ſort des combats. Nous combattons pour vous ; & puiſque vous êtes juſte, Adraſte eſt plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cauſe eſt victorieuſe, avant la fin du jour le ſang d'une hécatombe entière ruiſſelera ſur vos autels.

Il dit, & à l'inſtant il pouſſe ſes courſiers fougueux & écumans dans les rangs les plus preſſés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre Locrien, couvert de la peau d'un lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y

avoit

avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une maſſue énorme ; ſa force & ſa taille le rendoient ſemblable aux géans. Dès qu'il vit Télémaque, il mépriſa ſa jeuneſſe, & la beauté de ſon viſage. C'eſt bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous diſputer la gloire des combats ! Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton père. En diſant ces paroles, il leva ſa maſſue noueuſe, peſante, armée de pointes de fer ; elle paroît comme un mât de navire ; chacun craint le coup de ſa chûte ; elle menace la tête du fils d'Ulyſſe. Mais il ſe détourne du coup, & ſe lance ſur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La maſſue en tombant briſe la roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge ; le ſang, qui coule à gros bouillons de ſa large plaie, étouffe ſa voix ; ſes chevaux fougueux, ne ſentant plus ſa main défaillante, & les rênes flottant ſur leur cou, l'emportent çà & là ; il tombe de deſſus ſon char, les yeux fermés à la lumière, & la pâle mort étant déjà peinte ſur ſon viſage défiguré. Télémaque eut pitié de lui, il donna auſſi-tôt ſon corps à ſes domeſtiques, & garda comme une marque de ſa victoire la peau du lion avec ſa maſſue.

Enſuite il cherche Adraſte dans la mêlée ; mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans : Hilée, qui avoit attelé à ſon char deux courſiers ſemblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vaſtes prairies qu'arroſe l'Aufide : Démoléon, qui dans la Sicile avoit autrefois preſque égalé Erix dans les combats du ceſte : Crantor, qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorſque ce fils de Jupiter, paſſant par l'Heſpérie, y ôta la vie à l'infame Cacus : Ménécrate, qui reſſembloit, diſoit-on, à Pollux dans la lutte : Hippocoon Salapien, qui imitoit l'adreſſe & la bonne grace de Caſtor pour mener un cheval : Le fameux chaſſeur Eurimède, toujours teint du ſang des ours & des ſangliers qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neiges du froid Apennin, & qui avoit été, diſoit-on, ſi cher à Diane, qu'elle lui avoit apris elle-même à tirer des fléches : Nicoſtrate, vainqueur d'un géant qui vomiſſoit le feu dans les rochers du mont Gargan : Eléante, qui devoit épouſer la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris. Elle avoit été promiſe

promiſe par ſon père à celui qui la délivreroit d'un ſerpent ailé, qui étoit né ſur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour ſe dévoua pour tuer le monſtre; il réuſſit, mais il ne put goûter le fruit de ſa victoire; & pendant que Pholoé, ſe préparant à un doux hyménée, attendoit impatiemment Eléante, elle apprit qu'il avoit ſuivi Adraſte dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ſes jours. Elle remplit de ſes gemiſſemens les bois & les montagnes, qui ſont auprès du fleuve; elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accuſa le ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, les Dieux touchés de ſes regrets, & par les prières du fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en une fontaine, qui coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du Dieu ſon père. Mais l'eau de cette fontaine eſt encore amère; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès ſur ſes triſtes bords.

Cependant Adraſte, qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empreſſement; il eſpéroit de vaincre facilement le fils d'Ulyſſe dans un âge encore ſi tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adreſſe, & d'une audace extraordinaire, auſquels il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télémaque, de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, ſans doute ces trente hommes environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adraſte l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer; mais Minerve les fit égarer.

Adraſte crut voir & entendre Télémaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattans; il court, il vole, il veut ſe raſſaſier de ſang: mais au lieu de Télémaque, il trouve le vieux Neſtor, qui d'une main tremblante jettoit

au

au hazard quelques traits inutiles. Adraſte dans ſa fureur veut le percer, mais une troupe de Pyliens ſe jetta autour de Neſtor.

Alors une nuée de traits obſcurcit l'air, & couvrit tous les combattans ; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans, & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée ; la terre gémiſſoit ſous un monceau de corps morts ; des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts. Bellone & Mars avec les Furies infernales, vêtues de robes toutes dégouttantes de ſang, rapaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, & renouvelloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs. Ces Divinités, ennemies des hommes repouſſoient loin des deux partis la pitié généreuſe, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns ſur les autres, que maſſacre, vengeance, déſeſpoir, & fureur brutale. La ſage & invincible Pallas elle-même l'ayant vu, frémit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctète marchant à pas lents, & tenant dans ſa main les fléches d'Hercule, s'avançoit au ſecours de Neſtor. Adraſte n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ſes traits ſur pluſieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la pouſſière. Déjà il avoit abattu Euſilas, ſi léger à la courſe, qu'à peine il imprimoit la trace de ſes pas dans le ſable, & qu'il devançoit dans ſon pays les plus rapides flots de l'Eurotas & de l'Alphée. A ſes pieds étoient tombés Entiphron plus beau qu'Hylas, & auſſi ardent chaſſeur qu'Hippolyte ; Ptérélas, qui avoit ſuivi Neſtor au ſiége de Troye, & qu'Achille même avoit aimé, à cauſe de ſon courage & de ſa force ; Ariſtogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs, avoit reçu ſecrettement de ce Dieu la vertu de prendre toutes ſortes de formes : En effet, il étoit ſi ſouple & ſi prompt dans tous ſes mouvemens, qu'il échappoit aux mains les plus fortes. Mais Adraſte d'un coup de lance le rendit immobile, & ſon ame s'enfuit d'abord avec ſon ſang.

Neſtor, qui voyoit tomber ſes plus vaillans capitaines ſous la main du cruel Adraſte, comme les épis dorés pendant la moiſſon tombent ſous la faux tranchante d'un infatigable moiſſonneur, oublioit le danger où il expoſoit inutilement ſa vieilleſſe. Sa ſageſſe l'avoit quitté ; il ne

ſongeoit

ſongeoit plus qu'à ſuivre des yeux Piſiſtrate ſon fils, qui de ſon côté ſoutenoit avec ardeur le combat, pour éloigner le péril de ſon père : mais le moment fatal étoit venu, où Piſiſtrate devoit faire ſentir à Neſtor, combien on eſt ſouvent malheureux d'avoir trop vécu.

Piſiſtrate porta un coup de lance ſi violent contre Adraſte, que le Daunien devoit ſuccomber : mais il l'évita ; & pendant que Piſiſtrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit ſa lance, Adraſte le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencèrent à ſortir avec un ruiſſeau de ſang ; ſon teint ſe flétrit comme une fleur que la main d'une nymphe a cueillie dans les prés. Ses yeux étoient déjà preſque éteints, & ſa voix défaillante. Alcée, ſon gouverneur, qui étoit auprès de lui, le ſoutint comme il alloit tomber, & n'eut que le temps de le mener entre les bras de ſon père. Là il voulut parler, & donner les dernières marques de ſa tendreſſe ; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctète répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repouſſer les efforts d'Adraſte, Neſtor tenoit ſerré entre ſes bras le corps de ſon fils ; il rempliſſoit l'air de ſes cris, & ne pouvoit ſouffrir la lumière. Malheureux, diſoit-il, d'avoir été père, & d'avoir vécu ſi long-temps ! Hélas ! cruelles Deſtinées, pourquoi n'avez vous pas fini ma vie, ou à la chaſſe du ſanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au prémier ſiége de Troye ? Je ſerois mort avec gloire, & ſans amertume. Maintenant je traîne une vieilleſſe douloureuſe, mépriſée, & impuiſſante ; je ne vis plus que pour les maux ; je n'ai plus de ſentiment que pour la triſteſſe. O mon fils ! ô mon cher fils Piſiſtrate ! quand je perdis ton frère Antiloque, je t'avois pour me conſoler ; je ne t'ai plus, rien ne me conſolera ; tout eſt fini pour moi. L'eſperance, ſeul adouciſſement des peines des hommes, n'eſt plus un bien qui me regarde. Antiloque ! Piſiſtrate ! ô chers enfans ! je crois que c'eſt aujourd'hui que je vous perds tous deux ! la mort de l'un r'ouvre la plaie que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ! Qui fermera mes yeux ? Qui recueillera mes cendres ? O cher Piſiſtrate ! tu es mort comme ton frère, en homme de courage ; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En

En disant ces paroles, il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit; mais on arrêta sa main. On lui arracha le corps de son fils; & comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où, ayant un peu repris ses forces, il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste & Philoctète se cherchoient; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un léopard, qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caystre. Les menaces, la fureur guerrière, & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine partout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi. Déjà ils se voyent l'un l'autre, & Philoctète tient en main une de ces fléches terribles, qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, & dont les blessures sont irrémédiables. Mais Mars, qui favorisoit le cruel & intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il périt sitôt; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier le carnage Adraste étoit encore dû à la justice des Dieux, pour punir les hommes, & pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctète veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siége de Troye. A peine Philoctète eut reçu le coup, qu'il tira la fléche contre Amphimaque; elle lui perça le cœur. Aussi-tôt ses beaux yeux noirs s'étignirent, & furent couverts des ténèbres de la mort. Sa bouche, plus vermeille que les roses, dont l'Aurore naissante sème l'horison, se flétrit; une pâleur affreuse ternit ses joues: ce visage si tendre & si délicat tout-à-coup se défigura. Philoctète lui-même en eut pitié. Tous les combattans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit, & ses cheveux, aussi beaux que ceux d'Apollon, traînés dans la poussière.

Philoctète ayant vaincu Amphimaque fut contraint de se retirer du combat; il perdoit son sang & ses forces.

Son ancienne bleſſure même dans l'effort du combat ſembloit prête à ſe r'ouvrir, & à renouveller ſes douleurs; car les enfans d'Eſculape, avec leur ſcience divine, n'avoient pu le guérir entièrement. Le voilà prêt à tomber ſur un monceau de corps ſanglans qui l'environnent. Archidamas, le plus fier & le plus adroit de tous les Oebaliens, qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enléve du combat dans le moment où Adraſte l'auroit ſans peine abattu à ſes peids. Adraſte ne trouve plus rien qui oſe lui réſiſter, ni retarder ſa victoire. Tout tombe, tout s'enfuit: c'eſt un torrent, qui, ayant ſurmonté ſes bords, entraine par ſes vagues furieuſes les moiſſons, les troupeaux, les bergers, & les villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le déſordre des ſiens, qui fuyoient devant Adraſte, comme une troupe de cerfs timides traverſent les vaſtes campagnes, les bois, les montagnes, & les fleuves même les plus rapides, quand ils ſont pourſuivis par des chaſſeurs. Télémaque gémit, l'indignation paroît dans ſes yeux, & il quitte les lieux où il avoit combattu long-temps avec tant de danger & de gloire. Il court pour ſoutenir les ſiens; il s'avance tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus ſur la pouſſière. De loin il pouſſe un cri qui ſe fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne ſais quoi de terrible dans ſa voix, dont les montagnes voiſines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement ſa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre, & la mort. Le cri de Télémaque porte le courage & l'audace dans le cœur des ſiens; il glace d'épouvante les ennemis. Adraſte même a honte de ſe ſentir troublé. Je ne ſais combien de funeſtes préſages le font frémir, & ce qui l'anime eſt plutôt un déſeſpoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ſes genoux tremblans commencèrent à ſe dérober ſous lui; trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il faiſoit. Une pâleur de défaillance, & une ſueur froide ſe répandoient dans tous ſes membres; ſa voix enrouée & héſitante ne pouvoit achever aucune parole; ſes yeux pleins d'un feu ſombre & étincelant

paroiſſoient ſortir de ſa tête; on le voyoit comme Oreſte agité par les Furies; tous ſes mouvemens étoient convulſifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irrités, & entendre une voix ſourde qui ſort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait ſentir une main céleſte & inviſible ſuſpendue ſur ſa tête, qui alloit s'appeſantir pour le frapper; l'eſpérance étoit éteinte au fond de ſon cœur; ſon audace ſe diſſipoit, comme la lumière du jour diſparoît quand le ſoleil ſe couche dans le ſein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraſte, trop long-temps ſouffert ſur la terre, ſi les hommes n'euſſent eu beſoin d'un tel châtiment; l'impie Adraſte touchoit enfin à ſa dernière heure. Il court forcené au-devant de ſon inévitable deſtin; l'horreur, les cuiſans remords, la conſternation, la fureur, la rage, le déſeſpoir marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, & les tourbillons de flâmes qui ſortent du noir Phlégéton prêtes à le dévorer. Il s'écrie, & ſa bouche demeure ouverte ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans un ſonge affreux ouvre la bouche, & fait des efforts pour parler; mais la parole lui manque toujours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée Adraſte lance ſon dard contre Télémaque. Celui-ci intrépide, comme l'ami des Dieux, ſe couvre de ſon bouclier. Il ſemble que la victoire, le couvrant de ſes ailes, tienne déjà une couronne ſuſpendue au-deſſus de ſa tête. Le courage doux & paiſible reluit dans ſes yeux: on le prendroit pour Minerve même, tant il paroit ſage & meſuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adraſte eſt repouſſé par le bouclier. Alors Adraſte ſe hâte de tirer ſon épée pour ôter au fils d'Ulyſſe l'avantage de lancer ſon dard à ſon tour. Télémaque voyant Adraſte, l'épée à la main, ſe hâte de la mettre auſſi, & laiſſe ſon dard inutile.

Quand on on les vit ainſi tous deux combattre de près, tous les autres combattans en ſilence mirent bas leurs armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la deſtinée de toute la guerre. Les deux glaives, brillans comme les éclairs d'où partent les foudres,

dres, ſe croiſent pluſieurs fois, & portent des coups inutiles ſur les armes polies qui en retentiſſent. Les deux combattans s'allongent, ſe replient, s'abaiſſent, ſe relévent tout-à-coup, & enfin ſe ſaiſiſſent. Le lierre en naiſſant au pied d'un ormeau ne ſerre pas plus étroitement le tronc dur & noueux, par ſes rameaux entrelaſſés juſques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans ſe ſerrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force. Télémaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs efforts pour ſuprendre ſon ennemi, & pour l'ébranler. Il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enleve de terre, & le renverſe ſur le ſable. Alors cet impie, qui avoit toujours mépriſé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort; il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de temoigner qu'il la déſire. Il tâche d'émouvoir la compaſſion de Télémaque. Fils d'Ulyſſe, lui dit-il, enfin c'eſt maintenant que je connois les juſtes Dieux; ils me puniſſent comme je l'ai mérité: il n'y a que le malheur, qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité: je la vois, elle me condamne; mais qu'un roi malheureux vous faſſe ſouvenir de votre père qui eſt loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur!

Télémaque, qui, le tenant ſous ſes genoux avoit le glaive déjà levé pour lui percer la gorge, répondit auſſi-tôt: Je n'ai voulu que la victoire & la paix des nations que je ſuis venu ſecourir; je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc, Adraſte; mais vivez pour réparer vos fautes; rendez tout ce que vous avez uſurpé; rétabliſſez le calme & la juſtice ſur la côte de la grande Heſpérie, que vous avez fouillée par tant de maſſacres & de trahiſons; vivez, & devenez un autre homme. Apprenez, par votre chûte, que les Dieux ſont juſtes, que les méchans ſont malheureux, qu'ils ſe trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité, & dans le menſonge; qu'enfin rien n'eſt ſi doux ni ſi heureux que la ſimple & conſtante vertu. Donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore, avec douze des principaux de votre nation.

A ces paroles, Télémaque laiſſe relever Adraſte, & lui tend la main, ſans ſe défier de ſa mauvaiſe foi: mais auſſi-tôt Adraſte lui lança un ſecond dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit ſi aigu, & lancé avec tant d'adreſſe, qu'il eût percé les armes de Télémaque, ſi elles n'euſſent été divines. En même temps Adraſte ſe jette derrière un arbre, pour éviter la pourſuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie: Dauniens, vous le voyez, la victoire eſt à nous; l'impie ne ſe ſauve que par la trahiſon. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux. En diſant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, & fait ſigne aux ſiens, qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraſte. Adraſte craint d'être ſurpris, fait ſemblant de retourner ſur ſes pas & veut renverſer les Crétois qui ſe préſentent à ſon paſſage. Mais tout-à-coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du père des Dieux lance du haut Olympe ſur les têtes coupables, vient fondre ſur ſon ennemi; il le ſaiſit d'une main victorieuſe, il le renverſe, comme un cruel Aquilon abat les tendres moiſſons qui dorent les campagnes. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie oſe encore une fois eſſayer d'abuſer de la bonté de ſon cœur. Il lui enfonce ſon glaive, & le précipite dans les flâmes du noir Tartare, digne châtiment de ſes crimes.

FIN DU VINGTIEME LIVRE.

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

SOMMAIRE.

Adraſte étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliés en ſigne de paix, & leur demandent un roi de leur nation. Neſtor, inconſolable d'avoir perdu ſon fils, s'abſente de l'aſſemblée des chefs, où pluſieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus, & céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliés eſt de choiſir Polydamas pour roi des Dauniens, & de leur laiſſer leurs terres. Il perſuade enſuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomède, ſurvenu fortuitement. Les troubles étant ainſi finis, tous ſe ſéparent pour s'en retourner chacun dans ſon pays.

A PEINE Adraſte fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite, & la perte de leur chef, ſe réjouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux alliés en ſigne de paix & de réconciliation. Metrodore, fils d'Adraſte, que ſon père avoit nourri dans des maximes de diſſimulation, d'injuſtice, & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un eſclave, complice de ſes infamies & de ſes cruautés, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel il ſe confia dans ſa fuite, ne ſongea qu'à le trahir pour ſon propre interêt ; il le tua par der-

rière pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des alliés, eſpérant une grande récompenſe d'un crime qui finiſſoit la guerre. Mais on eut horreur de ce ſcélérat, & on le fit mourir.

Télémaque, ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuſe beauté, & d'un naturel excellent, que les plaiſirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ſes larmes. Hélas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poiſon de la proſpérité pour un jeune prince; plus il a d'élévation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous les ſentimens de vertu; & maintenant je ſerois peut-être de même, ſi les malheurs où je ſuis né, graces aux Dieux, & les inſtructions de Mentor ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens aſſemblés demandèrent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permit de faire un roi de leur nation, qui pût effacer par ſes vertus l'opprobre dont l'impie Adraſte avoit couvert la royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le tyran; ils venoient en foule baiſer la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le ſang de ce monſtre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainſi tomba en un moment, ſans aucune reſſource, cette puiſſance, qui menaçoit toutes les autres dans l'Heſpérie, & qui faiſoit trembler tant de peuples; ſemblable à ces terreins qui paroiſſent fermes & immobiles, mais que l'on ſappe peu à peu par-deſſous. Long-temps on ſe moque du foible travail qui en attaque les fondemens; rien ne paroît affoibli; tout eſt uni, rien ne s'ébranle; cependant tous les ſoutiens ſont detruits peu à peu, juſqu'au moment où tout-à-coup le terrein s'abaiſſe, & ouvre un abîme. Ainſi une puiſſance injuſte & trompeuſe, quelque proſpérité qu'elle ſe procure par ſes violences, creuſe elle-même un précipice ſous ſes pieds. La fraude & l'inhumanité ſappent peu à peu tous les plus ſolides fondemens de l'autorité illégitime. On l'admire, on la craint, on tremble devant elle juſqu'au moment où elle n'eſt déjà plus. Elle tombe de ſon propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ſes propres mains les vrais ſoutiens de la bonne foi & de la juſtice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les

Les chefs de l'armée s'assemblèrent dès le lendemain pour accorder un roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, & les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parce que la douleur, jointe à la vieillesse, avoit flétri son cœur, comme la pluie abat & fait languir le soir une fleur, qui étoit le matin, pendant la naissance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil, qui charme les plus cuisantes peines; l'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amère à cet infortuné vieillard. La lumière même lui étoit odieuse; son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, & qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain; son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémissemens & des sanglots. De temps en temps on l'entendoit dire; O Pisistrate, Pisistrate, Pisistrate, mon fils! tu m'appelles, je te suis. O mon cher fils! je ne désire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. Puis il passoit des heures entières sans prononcer aucune parole, mais gémissant, levant les mains & les yeux, noyés de larmes, vers le ciel.

Cependant les princes assemblés attendoient Télémaque, qui étoit auprès du corps de Pisistrate. Il répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains; il y ajoutoit des parfums exquis, & versoit des larmes amères. O mon cher compagnon! lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hesperie. Je te dois mille & mille soins; je t'aimois, tu m'aimois aussi. J'ai connu ta valeur; elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas! elle t'a fait mourir avec gloire; mais elle a dérobé au monde une vertu naissante, qui eût égalé celle de ton père. Oui, ta sagesse & ton éloquence dans un âge mûr auroient été semblables à celles de ce vieillard, l'admiration de toute la Grèce. Tu avois déjà

déjà cette douce inſinuation, à laquelle on ne peut réſiſter quand il parle; ces manières naïves de raconter; cette ſage modération, qui eſt un charme pour appaiſer les eſprits irrités; cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conſeils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raiſon; ta parole ſimple & ſans faſte culoit dans les cœurs, comme la roſée ſur l'herbe naiſſante. Hélas! tant de biens que nous poſſédions il y a quelques heures, nous ſont enlevés pour jamais! Piſiſtrate, que j'embraſſai hier, n'eſt plus; il ne nous en reſte qu'un douloureux ſouvenir. Au moins ſi tu avois fermé les yeux de Neſtor, & non pas que nous euſſions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne ſeroit pas le plus malheureux de tous les pères.

Après ces paroles, Télémaque fit laver la plaie ſanglante qui étoit dans le côté de Piſiſtrate. Il le fit étendre ſur un lit de pourpre, où, la tête penchée avec la pâleur de la mort, il reſſembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de ſon ombre, & pouſſé vers le ciel ſes rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bûcheron. Il ne tient plus à ſa racine, ni à la terre, mère féconde qui nourrit ſes tiges dans ſon ſein: il languit, ſa verdure s'efface; il ne peut plus ſe ſoutenir, il tombe; ſes rameaux, qui cachoient le ciel, traînent ſur la pouſſière, flétris, & deſſéchés; il n'eſt plus qu'on tronc abattu, & dépouillé de toutes ſes graces. Ainſi Piſiſtrate en proie à la mort étoit déjà emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bûcher fatal. Déjà la flâme montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baiſſés, & pleins de larmes, leurs armes renverſées, le conduiſoient lentement. Le corps eſt bientôt brûlé, les cendres ſont miſes dans une urne d'or, & Télémaque, qui prend ſoin de tout, confie cette urne, comme un grand tréſor, à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Piſiſtrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, triſtes, mais précieux reſtes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour ſon père; mais attendez à les lui donner quand il aura aſſez de force pour les demander: ce qui irrite la douleur en un temps, l'adoucit en un autre.

Enſuite

Enſuite Télémaque entra dans l'aſſemblée des rois ligués, où, dès qu'on l'apperçut, chacun garda le ſilence pour l'écouter. Il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges, qu'on lui donna par des acclamations publiques ſur tout ce qu'il venoit de faire, augmentèrent ſa honte ; il auroit voulu pouvoir ſe cacher. Ce fut la première fois qu'il parut embarraſſé & incertain. Enfin il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'eſt pas, dit-il, que je ne les aime, ſur-tout quand elles ſont données par de ſi bons juges de la vertu ; mais c'eſt que je crains de les aimer trop : elles corrompent les hommes, elles les rempliſſent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & préſomptueux ; il faut les mériter & les fuir. Les meilleures louanges reſſemblent aux fauſſes. Les plus méchans de tous les hommes, qui ſont les tyrans, ſont ceux qui ſe font le plus louer par des flatteurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loué comme eux ! Les bonnes louanges ſont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire auſſi que je veux être modeſte, & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, ſi vous m'eſtimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainſi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever juſqu'au ciel, & par un air d'indifférence il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant ; mais l'admiration augmenta tout le monde ſachant la tendreſſe qu'il avoit témoignée à Piſiſtrate, & le ſoin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de ſon cœur, que de tous les prodiges de ſageſſe & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il eſt ſage, il eſt vaillant, ſe diſoient-ils en ſecret les uns aux autres ; il eſt l'ami des Dieux, & le vrai hêros de notre âge ; il eſt au-deſſus de l'humanite. Mais tout cela n'eſt que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il eſt humain, il eſt bon, il eſt ami fidéle & tendre ; il eſt compatiſſant, libéral, bienfaiſant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer ; il eſt les délices

de

de ceux qui vivent avec lui ; il s'eſt défait de ſa hauteur, de ſon indifférence, & de ſa fierté. Voilà ce qui eſt d'uſage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend ſenſibles à toutes ſes vertus ; voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces diſcours furent-ils finis, qu'on ſe hâta de parler de la néceſſité de donner un roi aux Dauniens. La plupart des princes qui étoient dans le conſeil, opinoient qu'il falloit partager entre eux ce pays, comme une terre conquiſe. On offrit à Télémaque, pour ſa part, la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux préſens de Bacchus, & les fruits toujours verts de l'olivier, conſacré à Minerve. Cette terre, lui diſoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ſes cabanes, & les rochers affreux de Dulichie, & les bois ſauvages de Zacynthe. Ne cherchez plus ni votre père, qui doit être péri dans les flots au promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius, & par la colére de Neptune : ni votre mère, que ſes amans poſſédent depuis votre départ ; ni votre patrie, dont la terre n'eſt point favoriſée du ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces diſcours ; mais les rochers de Thrace & de Theſſalie ne ſont pas plus ſourds, ni plus inſenſibles aux plaintes des amans déſeſpérés, que Télémaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, répondit-il, je ne ſuis touché ni de richeſſes ni de délices. Qu'importe de poſſéder une plus grande étendue de terre, & de commander à un plus grand nombre d'hommes ? On n'en a que plus d'embarras, & moins de liberté. La vie eſt aſſez pleine de malheurs pour les hommes les plus ſages & les plus modérés, ſans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injuſtes, trompeurs, & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de ſoi-même, n'y regardant que ſa propre autorité, ſes plaiſirs, & ſa gloire, on eſt impie, on eſt tyran, on eſt le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que ſelon les vraies régles pour leur propre bien, on eſt moins leur maître que leur tuteur ; on n'en a que la peine, qui eſt infinie, & on eſt bien éloigné

de

de vouloir étendre plus loin ſon autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en expoſant ſa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ſes moutons, ni d'enlever ceux de ſon voiſin; ce ſeroit augmenter ſa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les loix, & par les hommes ſages qui les ont faites, combien il eſt pénible de conduire les villes & les royaumes. Je ſuis donc content de ma pauvre Ithaque; quoiqu'elle ſoit petite & pauvre, j'aurai aſſez de gloire, pourvu que j'y régne avec juſtice, courage, & piété. Encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaiſe aux Dieux, que mon père, échappé à la fureur des vagues, y puiſſe régner juſqu'à la plus extrême vieilleſſe, & que je puiſſe apprendre long-temps ſous lui comment il faut vaincre ſes paſſions, pour ſavoir modérer celles de tout un peuple!

Enſuite Télémaque dit! Ecoutez, ô princes aſſemblés ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un roi juſte, il les conduira avec juſtice, il leur apprendra combien il eſt utile de conſerver la bonne foi, & de n'uſurper jamais le bien de ſes voiſins. C'eſt ce qu'ils n'ont jamais pu apprendre ſous l'impie Adraſte. Tandis qu'ils ſeront conduits par un roi ſage & modéré, vous n'aurez rien à craindre. Il vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné: ils vous devront la paix & la proſpérité dont ils jouiront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront ſans ceſſe, & le roi & le peuple ſeront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple, pouſſé au déſeſpoir, recommencera la guerre; il combattra juſtement pour ſa liberté, & les Dieux, ennemis de la tyrannie, combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous ſerez confondus, & vos proſpérités ſe diſſiperont comme la fumée. Le conſeil & la ſageſſe ſeront ôtés à vos chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez, vous ſerez téméraires dans vos entrepriſes, vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité; vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous: Sont-

ce

ce donc là ces peuples floriſſans qui devoient faire la loi à toute la terre? Et maintenant ils fuyent devant leurs ennemis; ils ſont le jouet des nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait: voilà ce que méritent les peuples injuſtes, ſuperbes, & inhumains.

De plus, conſidérez que ſi vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réuniſſez contre vous tous les peuples voiſins. Votre ligue, formée pour défendre la liberté commune de l'Heſpérie contre l'uſurpateur Adraſte, deviendra odieuſe; & c'eſt vous mêmes que tous les peuples accuſeront avec raiſon de vouloir uſurper la tyrannie univerſelle. Mais je ſuppoſe que vous ſoyez victorieux & des Dauniens & de tous les autres peuples; cette victoire vous détruira; voici comment. Conſidérez que cette entrepriſe vous déſunira tous. Comme elle n'eſt point fondée ſur la juſtice, vous n'aurez point de régle pour borner entre vous les prétentions de chacun; chacun voudra que ſa part de la conquête ſoit proportionnée à ſa puiſſance; nul d'entre vous n'aura aſſez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paiſiblement. Voilà la ſource d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juſte & modéré, que de ſuivre ſon ambition avec tant de péril & au travers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaiſirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuſe abondance, l'amitié de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſéparable de la juſtice, l'autorité qu'on acquiert en ſe rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pas des biens plus déſirables que la folle vanité d'une conquête injuſte? O princes! ô rois! vous voyez que je vous parle ſans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime aſſez pour vous contredire, & pour vous déplaire, en vous repréſentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainſi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, & que tous les princes étonnés & en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans

dans tout le camp, & qui vint juſqu'au lieu où ſe tenoit l'aſſemblée. Un étranger, dit-on, eſt venu aborder ſur ces côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu eſt d'une haute mine, tout paroît héroïque en lui ; on voit aiſément qu'il a long-temps ſouffert, & que ſon grand courage l'a mis au-deſſus de toutes ſes ſouffrances. D'abord les peuples du pays, qui gardent les côtes, ont voulu le repouſſer comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré ſon épée avec une air intrépide, il a déclaré qu'il ſauroit ſe défendre, ſi on l'attaquoit ; mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hoſpitalité. Auſſi-tôt il a préſenté un rameau d'olivier comme un ſuppliant. On l'a écouté ; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Heſpérie, & on l'amène ici pour le faire parler aux rois aſſemblés.

A peine ce diſcours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majeſté qui ſurprit toute l'aſſemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il aſſemble ſur les montagnes de Thrace ſes troupes ſanguinaires. Il commença à parler ainſi :

O vous, paſteurs des peuples ! qui êtes ſans doute aſſemblés ici pour défendre la patrie contre ſes ennemis, ou pour faire fleurir les plus juſtes loix écoutez un homme que la fortune a perſécuté. Faſſent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de ſemblables malheurs ! Je ſuis Diomède, roi d'Etolie, qui bleſſai Vénus au ſiége de Troye. La vengeance de cette Déeſſe me pourſuit dans tout l'univers. Neptune, qui ne peut rien refuſer à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont briſé pluſieurs fois mes vaiſſeaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute eſpérance de revoir mon royaume, ma famille, & cette douce lumière du pays où j'ai commencé à voir le jour en naiſſant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant de naufrages chercher ſur ces rives inconnues un peu de repos, & une retraite aſſurée. Si vous craignez les Dieux, & ſur-tout Jupiter, qui a ſoin des étrangers ; ſi vous êtes ſenſibles à la compaſſion, ne me refuſez pas dans ces vaſtes pays quelque coin de terre ſtérile, quelques déſerts, quelques ſables, ou quelques rochers eſ-

carpés, pour y fonder avec mes compagnons une ville, qui ſoit du moins une triſte image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'eſpace qui vous ſoit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis ſeront les nôtres; nous entrerons dans tous vos intérêts; nous ne demandons que la liberté de vivre ſelon nos loix.

Pendant que Diomède parloit ainſi, Télémaque, ayant les yeux attachés ſur lui, montra ſur ſon viſage toutes les différentes paſſions. Quand Diomède commença à parler de ſes longs malheurs, il eſpéra que cet homme majeſtueux ſeroit ſon père. Auſſi-tot qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomède, le viſage de Télémaque ſe flétrit comme une belle fleur que les noirs Aquilons viennent de ternir de leur ſouffle cruel. Enſuite les paroles de Diomède, qui ſe plaignoit de la longue colère d'une Divinité, l'attendrirent par le ſouvenir des mêmes diſgraces ſouffertes par ſon père & par lui. Des larmes, mêlées de douleur & de joie, coulèrent ſur ſes joues, & il ſe jetta tout-à-coup ſur Diomède pour l'embraſſer.

Je ſuis, dit-il, le fils d'Ulyſſe que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhéſus. Les Dieux l'ont traité comme vous ſans pitié. Si les oracles de l'Erèbe ne ſont pas trompeurs, il vit encore; mais hélas! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque, ni lui. Jugez par mes malheurs de la compaſſion que j'ai pour les vôtres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'eſt qu'on ſait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne ſois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomède, (car malgré les misères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été aſſez mal élevé pour ignorer quelle eſt votre gloire dans les combats;) Je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelque ſecours. Ces princes que vous voyez ſont humains; ils ſavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire ſolide ſans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau luſtre à la gloire des grands hommes. Il leur manque quelque choſe tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté. La vertu ſouffrante attrendrit tous les cœurs qui

qui ont quelque goût pour la vertu. Laiſſez-nous donc le ſoin de vous conſoler; puiſque les Dieux vous ménent à nous, c'eſt un préſent qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomède étonné le regardoit fixement, & ſentoit ſon cœur tout ému. Ils s'embraſſoient comme s'ils avoient été long temps liés d'une amitié étroite. O digne fils du ſage Ulyſſe! diſoit Diomède, je reconnois en vous la douceur de ſon viſage, la grace de ſes diſcours, la force de ſon éloquence, la nobleſſe de ſes ſentimens, & la ſageſſe de ſes penſées.

Cependant Philoctète embraſſa le grand fils de Tydée; ils ſe racontèrent leurs triſtes aventures. Enſuite Philoctète lui dit: Sans doute vous ſerez bien aiſe de revoir le ſage Neſtor; il vient de perdre Piſiſtrate le dernier de ſes enfans; il ne lui reſte plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le méne vers le tombeau. Venez le conſoler. Un ami malheureux eſt plus propre qu'un autre à ſoulager ſon cœur.

Ils allèrent auſſi-tôt dans la tente de Neſtor, qui reconnut à peine Diomède, tant la triſteſſe abbattoit ſon eſprit & ſes ſens. D'abord Diomède pleura avec lui, & leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur; mais peu à peu la préſence de cet ami appaiſa ſon cœur. On reconnut aiſément que ſes maux étoient un peu ſuſpendus par le plaiſir de raconter ce qu'il avoit ſouffert, & d'entendre à ſon tour ce qui étoit arrivé à Diomède.

Pendant qu'il s'entretenoient, les rois aſſemblées avec Télémaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conſeilloit de donner à Diomède le pays d'Arpi, & de choiſir pour roi des Dauniens Polydamas, qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux capitaine, qu'Adraſte, par jalouſie, n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le ſuccès dont il eſpéroit avoir ſeul toute la gloire. Polydamas l'avoit ſouvent averti en particulier, qu'il expoſoit trop ſa vie & le ſalut de ſon état dans cette guerre contre tant de nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ſes voiſins: mais les hommes qui haïſſent la vérité, haïſſent auſſi les gens qui ont la hardieſſe de la dire. Ils ne ſont

touchés ni de leur ſincérité, ni de leur zéle, ni de leur déſintéreſſement. Une proſpérité trompeuſe endurciſſoit le cœur d'Adraſte contre les plus ſalutaires conſeils. En ne les ſuivant pas, il triomphoit tous les jours de ſes ennemis. La hauteur, la mauvaiſe foi, la violence mettoient toujours la victoire dans ſon parti. Tous les malheurs, dont Polydamas l'avoit ſi long temps menacé, n'arrivoient pas. Adraſte ſe moquoit d'une ſageſſe timide, qui prévoit toujours les inconvéniens. Polydamas lui étoit inſupportable. Il l'éloigna de toutes les charges ; il le laiſſa languir dans la ſolitude, & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette diſgrace ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux ſur la vanité des grandes fortunes. Il devint ſage à ſes dépens : il ſe réjouit d'avoir été malheureux ; il apprit peu à peu à ſouffrir, à vivre de peu, à ſe nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus ſecrettes qui ſont encore plus eſtimables que les éclatantes ; enfin à ſe paſſer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan dans un déſert, où un rocher en demi-voute lui ſervoit de toit ; un ruiſſeau qui tomboit de la montagne, appaiſoit ſa ſoif ; quelques arbres lui donnoient leurs fruits. Il avoit deux eſclaves qui cultivoient un petit champ ; il travailloit lui-même avec eux de ſes propres mains. La terre le payoit de ſes peines avec uſure, & ne le laiſſoit manquer de rien ; il avoit non-ſeulement des fruits, & des légumes en abondance, mais encore toutes ſortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des peuples, que l'ambition inſenſée d'un roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux juſtes, quoique patiens, fiſſent tomber Adraſte. Plus ſa proſpérité croiſſoit, plus il croyoit voir de près ſa chûte inévitable ; car l'imprudence heureuſe dans ſes fautes, & la puiſſance montée juſqu'au dernier excès d'autorité abſolue, ſont les avant-coureurs du renverſement des rois & des royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraſte, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran ; il gémit ſeulement par la crainte de voir les Dauniens dans la ſervitude.

Voilà

Voilà l'homme que Télémaque propoſa, pour le faire régner. Il y avoit déja quelque temps qu'il connoiſſoit ſon courage & ſa vertu ; car Télémaque, ſelon les conſeils de Mentor, ne ceſſoit de s'informer par-tout des qualités bonnes & mauvaiſes de toutes les perſonnes qui étoient dans quelqu'emploi conſidérable, non-ſeulement dans les nations alliées qui ſervoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal ſoin étoit de découvrir & d'examiner par-tout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particulière.

Les princes alliés eurent d'abord quelque repugnance à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprouvé, diſoient-ils, combien un roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il ſait la faire, eſt redoutable à ſes voiſins. Polydamas eſt un grand capitaine, & il peut nous jetter dans de grands périls. Mais Télémaque leur répondit : Polydamas, il eſt vrai, ſait la guerre, mais il aime la paix ; & voilà les deux choſes qu'il faut ſouhaiter. Un homme qui connoit les malheurs, les dangers, & les difficultés de la guerre, eſt bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille ; il a condamné les entrepriſes d'Adraſte ; il en a prévu les ſuites funeſtes. Un prince foible, & ignorant eſt plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoitra, & qui décidera tout par lui-même. Le prince foible, ignorant, & ſans expérience ne verra que par les yeux d'un favori paſſionné, ou d'un miniſtre flatteur, inquiet, & ambitieux. Ainſi ce prince aveugle s'engagera à la guerre ſans la vouloir faire ; vous ne pourrez jamais vous aſſurer de lui, car il ne pourra jamais être ſûr de lui même ; il vous manquera de parole, il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le faſſiez périr, ou qu'il vous accable. N'eſt-il pas plus utile, plus ſûr, & en même temps plus juſte & plus noble, de répondre fidélement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un roi digne de commander ?

Toute l'aſſemblée fut perſuadée par ces diſcours. On alla propoſer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponſe avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : Nous connoiſſons bien maintenant que les princes alliés veulent agir de

bonne foi avec nous, & faire une paix éternelle, puiſqu'ils nous veulent donner pour roi un homme ſi vertueux, & ſi capable de nous gouverner. Si on nous eût propoſé un homme lâche, efféminé, & mal-inſtruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre, & qu'à corrompre la forme de notre gouvernement; nous aurions conſervé en ſecret un vif reſſentiment d'une conduite ſi dure & ſi artificieuſe; mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliés ſans doute n'attendent rien de nous que de juſte & de noble, puiſqu'ils nous accordent un roi, qui eſt incapable de rien faire contre la liberté & la gloire de notre nation. Auſſi pouvons-nous proteſter, à la face des juſtes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs ſources, avant que nous ceſſions d'aimer des rois ſi bienfaiſans. Puiſſent nos derniers neveux ſe reſſouvenir du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Heſpérie!

Télémaque leur propoſa enſuite de donner à Diomède les campagnes d'Arpi, pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur diſoit-il, vous devra ſon établiſſement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre eſt trop vaſte pour eux; qu'il faut bien avoir des voiſins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous ſoient obligés de leur établiſſement. Soyez touchés du malheur d'un roi qui ne peut retourner dans ſon pays. Polydamas & lui, étant unis enſemble par les liens de la juſtice & de la vertu, qui ſont les ſeuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voiſins qui penſeroient à s'aggrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre un roi capable d'en élever la gloire juſqu'au ciel. Donnez auſſi, puiſque nous vous le demandons, une terre qui vous eſt inutile, à un roi qui eſt digne de toutes ſortes de ſecours.

Les Dauniens répondirent, qu'ils ne pouvoient rien refuſer à Télémaque, puiſque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Auſſi-tôt ils partirent pour l'aller chercher dans ſon déſert, pour le faire régner ſur eux. Avant que de partir, ils donnèrent les fertiles plaines d'Arpi à Diomède pour y fonder un nouveau royaume.

royaume. Les alliés en furent ravis, parce que cette colonie des Grecs pourroit ſecourir puiſſamment le parti des alliés, ſi jamais les Dauniens vouloient renouveller les uſurpations dont Adraſte avoit donné le mauvais exemple.

Tous les princes ne ſongèrent qu'à ſe ſéparer. Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec ſa troupe, après avoir embraſſé tendrement le vaillant Diomède, le ſage & inconſolable Neſtor, & le fameux Philoctète, digne héritier des fléches d'Hercule.

FIN DU VINGT-UNIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque, arrivant à Salente, eſt ſurpris de voir la campagne ſi bien cultivée, & de trouver ſi peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raiſons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent, d'ordinaire, un état de fleurir, & lui propoſe pour modéle la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre enſuite ſon cœur à Mentor ſur ſon inclination d'épouſer Antiope, fille de ce roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités, l'aſſure que les Dieux la lui deſtinent, mais que préſentement il ne doit ſonger qu'à partir pour Ithaque, & qu'à delivrer Pénélope des pourſuites de ſes prétendans.

LE jeune fils d'Ulyſſe brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il eſpéroit que ſon père ſeroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laiſſée preſque inculte & deſerte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens. Il reconnut l'ouvrage, & la ſageſſe de Mentor. Enſuite entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'artiſans pour les délices de la vie, & beaucoup moins de magnificence.

Télémaque

Télémaque en fut choqué ; car il aimoit naturellement toutes les choſes qui ont de l'éclat & de la politeſſe : mais d'autres penſées occupèrent auſſi-tôt ſon eſprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Auſſi-tôt ſon cœur fut ému de joie & de tendreſſe. Malgré tous les ſuccès qu'il avoit eu dans la guerre contre Adraſte, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui, & à meſure qu'il s'avancoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à lui reprocher.

D'abord Idoménée embraſſa Télémaque comme ſon propre fils ; enſuite Télémaque ſe jetta au cou de Mentor, & l'arroſa de ſes larmes. Mentor lui dit : Je ſuis content de vous : vous avez fait de grandes fautes ; mais elles vous ont ſervi à vous connoître, & à vous défier de vous-mêmes. Souvent on tire plus de fruit de ſes fautes, que de ſes belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inſpirent une préſomption dangereuſe. Les fautes ſont rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la ſageſſe qu'il avoit perdue dans les bons ſuccés. Ce qui vous reſte à faire, c'eſt de louer les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choſes : mais avouez la vérité ; ce n'eſt guères vous par qui elles ont été faites. N'eſt-il pas vrai qu'elles vous ſont venues comme quelque choſe d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez-vous pas capable de les gâter, & par votre promptitude, & par votre imprudence ? Ne ſentiez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-deſſus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait ? Elle a tenu tous vos défauts en ſuſpens, comme Neptune, quand il appaiſe les tempêtes, ſuſpend les flots irrités.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curioſité les Crétois qui etoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit ainſi les ſages conſeils de Mentor. Enſuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, & diſoit à Mentor : Voici un changement, dont je ne comprends pas bien la raiſon : eſt-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon abſence ? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par-tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuſes ; les habits ſont ſimples ; les bâtimens qu'on y fait

fait ſont moins vaſtes & moins ornés ; les arts languiſſent ; la ville eſt devenue une ſolitude.

Mentor lui répondit en ſouriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui, reprit Télémaque ; j'ai vu par tout le labourage en honneur, & les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville ſuperbe en marbre, en or, & en argent, avec une campagne négligée & ſtérile, ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre, & modeſte dans ſes mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'artiſans occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle eſt entourée d'un royaume pauvre & mal-cultivé, reſſemble à un monſtre dont la tête eſt d'une groſſeur énorme, & dont tout le corps exténué & privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette tête : c'eſt le nombre du peuple, & l'abondance des alimens, qui forment la vraie force, & la vraie richeſſe d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable, & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de ſon pays ; tout ſon pays n'eſt plus qu'une ville. Salente n'en eſt que le centre. Nous avons tranſporté de la ville dans la campagne les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient ſuperflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples ſe multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail ; cette multiplication ſi douce & ſi paiſible augmente plus ſon royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les arts ſuperflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais beſoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faſte & dans la moleſſe : mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainſi Idoménée eſt beaucoup plus puiſſant qu'il ne l'étoit, quand vous admiriez ſa magnificence. Cet éclat ebloüiſſant cachoit une foibleſſe & une miſère, qui euſſent bientôt renverſé ſon empire ; maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes, accoutumés au travail, à la peine, & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix, ſont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres

pres mains. Bientôt cet état, que vous croyez déchu, ſera la merveille de l'Heſpérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a deux choſes pernicieuſes dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte preſque jamais aucun reméde. La première eſt une autorité injuſte & trop violente dans les rois. La ſeconde eſt le luxe, qui corrompt les mœurs. Quand les rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontés abſolues, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs paſſions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils ſappent le fondement de leur puiſſance. Ils n'ont plus de régle certaine, ni de maximes de gouvernement; chacun à l'envi les flatte; ils n'ont plus de peuples; il ne leur reſte que des eſclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? Qui donnera des bornes au torrent? Tout céde; les ſages s'enfuient, ſe cachent, & gemiſſent. Il n'y a qu'une révolution ſoudaine & violente, qui puiſſe ramener cette puiſſance débordée dans ſon cours naturel. Souvent même le coup, qui pourroit la modérer, l'abat ſans reſſource. Rien ne menace tant d'une chûte funeſte, qu'une autorité qu'on pouſſe trop loin. Elle eſt ſemblable à un arc trop tendu qui ſe rompt enfin tout-à-coup, ſi on ne le relâche; mais qui eſt-ce qui oſera le relâcher? Idoménée étoit gâté juſqu'au fond du cœur par cette autorité ſi flatteuſe; il avoit été renverſé de ſon trône; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous ayent envoyés ici pour le déſabuſer de cette puiſſance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il fallu des eſpéces de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal preſque incurable eſt le luxe. Comme la trop grande autorité empoiſonne les rois, le luxe empoiſonne toute une nation. On dit que le luxe ſert à nourrir les pauvres aux dépens des riches, comme ſi les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, ſans amollir les riches par des rafinemens de volupté. Tout une nation s'accoutume à regarder, comme des néceſſités de la vie, les choſes ſuperflues: ce ſont tous les jours de nouvelles néceſſités qu'on invente; & on ne peut plus ſe paſſer des choſes qu'on ne connoiſſoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, & politeſſe de la nation.

Ce

Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, eſt loué comme une vertu; il répand ſa contagion depuis le roi juſqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parens du roi veulent imiter ſa magnificence; les grands celle des parens du roi; les gens médiocres veulent égaler les grands; car qui eſt-ce qui ſe fait juſtice? Les petits veulent paſſer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faſte, & pour ſe prévaloir de leurs richeſſes; les autres par mauvaiſe honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui ſont aſſez ſages pour condamner un ſi grand déſordre, ne le ſont pas aſſez pour oſer lever la tête les premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une nation ſe ruine; toutes les conditions ſe confondent. La paſſion d'acquérir du bien, pour ſoutenir une vaine dépenſe corrompt les ames les plus pures; il n'eſt plus queſtion que d'être riche; la pauvréte eſt une infamie. Soyez ſavant, habile, vertueux; inſtruiſez les hommes, gagnez des batailles, ſauvez la patrie, ſacrifiez tous vos interêts; vous êtes mépriſé, ſi vos talens ne ſont relevés par le faſte. Ceux même qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir: ils dépenſent comme s'ils en avoient: on emprunte, on trompe, on uſe de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une nation; il faut lui donner de nouvelles loix. Qui le pourra entreprendre, ſi ce n'eſt un roi philoſophe, qui ſache, par l'exemple de ſa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépenſe faſtueuſe, & encourager les ſages, qui ſeront bien aiſes d'être autoriſés dans une honnête frugalité?

Télémaque écoutant ce diſcours, étoit comme un homme qui revient d'un profond ſommeil. Il ſentoit la vérité de ces paroles, & elles ſe gravoient dans ſon cœur, comme un ſavant ſculpteur imprime les traits qu'il veut ſur le marbre, en ſorte qu'il lui donne de la tendreſſe, de la vie, & du mouvement. Télémaque ne répondit rien; mais repaſſant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choſes qu'on avoit changées dans la ville. Enſuite il dit à Mentor:

Vous avez fait d'Idoménée le plus ſage de tous les rois; je ne le connois plus ni lui, ni ſon peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici eſt infiniment plus

plus grand que les victoires que nous venons de remporter. Le hazard & la force ont beaucoup de part au succés de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats : mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête : Il a fallu que vous ayez travaillé seul contre un roi, & contre tout son peuple, pour les corriger. Les succés de la guerre sont toujours funestes & odieux ; ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste ; tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide, en ravageant la terre & en répandant le sang humain ! Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Telémaque si désabusé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel, qu'il fût envyré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta : Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon & louable : mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idoménée modére ses passions, & s'applique à gouverner son peuple avec justice ; mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre ; long temps il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, & des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Telémaque ! vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, & que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grand prospérité.

Idoménée, continuoit Mentor, est sage & éclairé ; mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas assez le gros de ses affaires, pour former des plans. L'habileté d'un roi, qui est au dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même : c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant, & en conduisant ceux qui gouvernent sous

lui ; il ne faut pas qu'il faſſe le détail, car c'eſt faire la fonction de ceux qui ont à travailler ſous lui ; il doit ſeulement s'en faire rendre compte, & en ſavoir aſſez pour entrer dans ce compte avec diſcernement. C'eſt merveilleuſement gouverner, que de choiſir & d'appliquer ſelon leurs talens les gens qui gouvernent. Le ſuprême & parfait gouvernement conſiſte à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les obſerver, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaiſſer, les changer de place, & les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par ſoi-même, c'eſt défiance, c'eſt petiteſſe, c'eſt ſe livrer à une jalouſie pour les détails, qui conſume le temps & la liberté d'eſprit néceſſaires pour les grandes choſes. Pour former de grands deſſeins, il faut avoir l'eſprit libre, & repoſé : il faut penſer à ſon aiſe dans un entier degagement de toutes les expeditions d'affaires épineuſes ; un eſprit épuiſé par le détail eſt comme la lie du vin, qui n'a plus de force ni de délicateſſe. Ceux qui gouvernent par le détail ſont toujours déterminés par le préſent, ſans étendre leurs vues ſur un avenir éloigné ; ils ſont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils ſont & cette affaire étant ſeule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrécit leur eſprit ; car on ne juge ſainement des affaires, que quand on les compare toutes enſemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles ayent de la ſuite & de la proportion. Manquer à ſuivre cette régle dans le gouvernement, c'eſt reſſembler à un muſicien, qui ſe contenteroit de trouver des ſons harmonieux, & qui ne ſe mettroit point en peine de les unir & de les accorder, pour en compoſer une muſique douce & touchante. C'eſt reſſembler auſſi à un architecte, qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il aſſemble de grandes colonnes, & beaucoup de pierres bien taillées, ſans penſer à l'ordre, & à la proportion des ornemens de ſon édifice. Dans le temps qu'il fait un ſalon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un eſcalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne ſonge ni à la cour, ni au portail ; ſon ouvrage n'eſt qu'un aſſemblage confus de parties magnifiques, qui ne ſont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage, loin de lui faire honneur, eſt un monument qui éterniſera ſa honte ;

honte ; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas ſu penſer avec aſſez d'etendue, pour concevoir à la fois le deſſein général de tout ſon ouvrage. C'eſt un caractère d'eſprit court & ſubalterne. Quand on eſt né avec ce génie borné au détail, on n'eſt propre qu'à exécuter ſous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque ! le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la muſique, & de juſtes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me ſerve encore de la comparaiſon de ces arts, je vous ferai entendre comment les hommes, qui gouvernent par le détail, ſont médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choſes, quoiqu'il les chante parfaitement n'eſt qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, & qui en régle à la fois toutes les parties, eſt le ſeul maître de muſique. Tout de même, celui qui taille les colonnes, ou qui éleve un côté du bâtiment, n'eſt qu'un maçon : mais celui qui a penſé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans ſa tête, eſt le ſeul architecte. Ainſi ceux qui travaillent, qui expédient, & qui ſont le plus d'affaires, ſont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne ſont que les ouvriers ſubalternes. Le vrai génie qui conduit l'état, eſt celui qui, ne faiſant rien, fait tout faire ; qui penſe, qui invente, qui pénétre dans l'avenir, qui retourne dans le paſſé qui, arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui ſe roidit ſans ceſſe pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau ; qui eſt attentif nuit & jour pour ne laiſſer rien au hazard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre travaille aſſiduement depuis le matin juſqu'au ſoir pour expédier plus promptement ſes ouvrages ? Non, cette gêne & ce travail ſervile éteindroient tout le feu de ſon imagination ; il ne travailleroit plus de génie ; il faut que tout ſe faſſe irréguliérement, & par ſaillies, ſuivant que ſon goût le méne, et que ſon eſprit l'excite. Croyez-vous qu'il paſſe ſon temps à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux ? Non, c'eſt l'occupation de ſes éléves. Il ſe réſerve le ſoin de penſer ; il ne ſonge qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la nobleſſe, de la vie, & de la paſſion à ſes figures ; il a dans ſa tête les penſées, & les

ſentimens des héros qu'il veut repréſenter ; il ſe tranſporte dans les ſiécles & dans toutes les circonſtances où ils ont été : à cette eſpéce d'enthouſiaſme il faut qu'il joigne une ſageſſe, qui le retienne, que tout ſoit vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie & d'efforts de penſées pour faire un grand roi, que pour faire un bon peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penſer, de former de grands projets, & de choiſir les hommes propres à les exécuter ſous lui.

Télémaque lui répondit ; Il me ſemble que je comprens tout ce que vous dites : mais ſi les choſes alloient ainſi, un roi ſeroit ſouvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'eſt vous même qui vous trompez, repartit Mentor ; ce qui empêche qu'on ne ſoit trompé, c'eſt la connoiſſance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai diſcernement des eſprits, vont toujours comme à tâtons ; c'eſt un hazard quand ils ne ſe trompent pas. Ils ne ſavent pas même préciſément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre ; ils ne ſavent que ſe défier, & ſe défient plutôt des honnêtes gens, qui les contrediſent, que des trompeurs, qui les flattent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui ſe connoiſſent en hommes, ſavent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir : ils reconnoiſſent, du moins en gros, ſi les gens dont ils ſe ſervent, ſont des inſtrumens propres à leurs deſſeins, & s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils ſe propoſent. D'ailleurs, comme ils ne ſe jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'eſprit plus libre pour enviſager, d'une ſeule vue, le gros de l'ouvrage, & pour obſerver s'il avance vers la fin principale ; s'ils ſont trompés, du moins ils ne le ſont guères dans l'eſſentiel. Ils ſont, outre cela, au-deſſus des petites jalouſies, qui marquent un eſprit borné, & une ame baſſe. Ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puiſqu'il faut s'y ſervir des hommes, qui ſont ſi ſouvent trompeurs. On perd plus dans l'irréſolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à ſe laiſſer un peu tromper. On eſt trop heureux, quand on n'eſt trompé que dans les choſes médiocres ; les grandes

ne

ne laiſſent pas de s'acheminer, & c'eſt la ſeule choſe dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer ſévérement la tromperie, quand on la découvre; mais il faut compter ſur quelque tromperie, ſi on ne veut point être véritablement trompé. Un artiſan dans ſa boutique voit tout de ſes propres yeux, & fait tout de ſes propres mains. Mais un roi dans un grand état ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choſes que nul autre ne peut faire ſous lui; il ne doit voir que ce qui entre dans la déciſion des choſes importantes.

Enfin Mentor dit à Télémaque: Les Dieux vous aiment, & vous préparent un régne plein de ſageſſe. Tout ce que vous voyez ici eſt fait, moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre inſtruction. Tous les ſages établiſſemens que vous admirez dans Salente, ne ſont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, ſi vous répondez par vos vertus à votre haute deſtinée. Il eſt temps que nous ſongions à partir d'ici. Idoménée tient un vaiſſeau prêt pour notre retour.

Auſſi-tôt Télémaque ouvrit ſon cœur à ſon ami, mais avec quelque peine, ſur un attachement qui lui faiſoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je paſſe; mais mon cœur me ſeroit de continuels reproches, ſi je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'eſt pas une paſſion aveugle, comme celle dont vous m'avez guéri dans l'île de Calypſo. J'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que l'amour m'avoit fait auprès d'Euchariſ; je ne puis encore prononcer ſon nom ſans être troublé: le temps & l'abſence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeſte m'apprend à me défier de moi même. Mais pour Antiope, ce que je reſſens n'a rien de ſemblable; ce n'eſt point amour paſſionné, c'eſt goût, c'eſt eſtime, c'eſt perſuaſion. Que je ſerois heureux ſi je paſſois ma vie avec elle! Si jamais les Dieux me rendent mon père, & qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera mon épouſe. Ce qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine & de broderie, ſon application à conduire toute la maiſon de ſon père depuis que ſa mère eſt morte;

ſon mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Crétoiſes au ſon des flûtes, on la prendroit pour la riante Vénus, tant elle eſt accompagnée de graces. Quand il la méne avec lui à la chaſſe dans les forêts, elle paroît majeſtueuſe, & adroite à tirer de l'arc, comme Diane au milieu de ſes nymphes; elle ſeule ne le ſait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le temple des Dieux, & qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la Divinité qui habite dans le temple. Avec quelle crainte & quelle religion la voyons-nous offrir des ſacrifices, & fléchir la colére des Dieux, quand il faut expier quelque faute, ou détourner quelque funeſte préſage. Enfin quand on la voit avec une troupe de filles, tenant en ſa main une aiguille d'or, on croit que c'eſt Minerve même, qui a pris ſur la terre une forme humaine & qui inſpire aux hommes les beaux arts. Elle anime les autres à travailler; elle leur adoucit le travail & l'ennui, par les charmes de ſa voix, lorſqu'elle chante toutes les merveilleuſes hiſtoires des Dieux; & elle ſurpaſſe la plus exquiſe peinture, par la délicateſſe de ſes broderies. Heureux l'homme qu'on doux hymen unira avec elle! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui ſurvivre. Je prends ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je ſuis prêt à partir; j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit poſſéder, je paſſerois le reſte de mes jours avec triſteſſe & amertume: mais enfin je la quitterai, quoique je ſache que l'abſence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à ſon père de mon amour; car je ne dois en parler qu'à vous ſeul, juſqu'à ce qu'Ulyſſe, remonté ſur ſon trône, m'ait déclaré qu'il y conſent. Vous pouvez reconnoître par-là, mon cher Mentor, combien cet attachement eſt différent de la paſſion, dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit: O Télémaque! je conviens de cette différence. Antiope eſt douce, ſimple, ſage; ſes mains ne mépriſent point le travail; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout, elle ſait ſe taire, & agir de ſuite ſans empreſſement;

empreſſement ; elle eſt à toute heure occupée, & ne s'embarraſſe jamais, parce qu'elle fait chaque choſe à propos. Le bon ordre de la maiſon de ſon père eſt ſa gloire ; elle en eſt plus ornée que de ſa beauté. Quoiqu'elle ait ſoin de tout, & qu'elle ſoit chargée de corriger, de refuſer, d'épargner, (choſes qui font haïr preſque toutes les femmes) elle s'eſt rendue aimable à toute la maiſon ; c'eſt qu'on ne trouve en elle ni paſſion, ni entêment, ni légéreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un ſeul regard elle ſe fait entendre, & on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter ; elle reprend avec bonté, & en reprenant, elle encourage. Le cœur de ſon père ſe repoſe ſur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du ſoleil, ſe repoſe à l'ombre ſur l'herbe tendre. Vous avez raiſon, Télémaque ; Antiope eſt un tréſor, digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son eſprit, non plus que ſon corps, ne ſe pare jamais de vains ornemens ; ſon imagination, quoique vive, eſt retenue ; elle ne parle que pour la néceſſité ; & ſi elle ouvre la bouche, la douce perſuaſion, & les graces naïves coulent de ſes lévres. Dès qu'elle parle, tout le monde ſe tait, & elle en rougit ; peu s'en faut qu'elle ne ſupprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute ſi attentivement ; à peine l'avons-nous entendue parler.

Vous ſouvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que ſon père la fit venir ? Elle parût, les yeux baiſſés, couverte d'un grand voile ; & elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureuſement un de ſes eſclaves. D'abord elle entra dans ſa peine ; puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuſer ce malheureux ; & ſans faire ſentir au roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inſpira des ſentimens de juſtice & de compaſſion. Thétis, quand elle flatte le vieux Nérée, n'appaiſe pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainſi Antiope, ſans chercher à prendre aucune autorité, & ſans ſe prévaloir de ſes charmes, maniera un jour le cœur de ſon époux, comme elle touche maintenant ſa lyre, quand elle en veut

veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle eſt juſte ; les Dieux vous la deſtinent : vous l'aimez d'un amour raiſonable ; il faut attendre qu'Ulyſſe vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos ſentimens ; mais ſachez que, ſi vous euſſiez pris quelques détours pour lui apprendre vos deſſeins, elle les auroit rejettés, & auroit ceſſé de vous eſtimer. Elle ne ſe promettra jamais à perſonne ; elle ſe laiſſera donner par ſon père ; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux & qui rempliſſe toutes les bienſéances. Avez-vous obſervé, comme moi, qu'elle ſe montre encore moins, & qu'elle baiſſe plus les yeux depuis votre retour ? Elle ſait tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni votre naiſſance, ni vos aventures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous ; c'eſt ce qui la rend ſi modeſte, & ſi réſervée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque ; il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver votre père, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouſe, digne de l'âge d'or : fût-elle bergére dans la froide Algide, au lieu qu'elle eſt fille d'un roi de Salente, vous ſerez trop heureux de la poſſéder.

FIN DU VINGT-DEUXIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée, craignant le départ de ſes deux hôtes, propoſe à Mentor pluſieurs affaires embarraſſantes, l'aſſurant qu'il ne les pourra régler ſans ſon ſecours. Mentor lui explique comment il doit ſe comporter, & tient ferme pour ramener Télémaque. Idoménée eſſaye encore de les retenir, en excitant la paſſion de ce dernier pour Antiope: il les engage dans une partie de chaſſe, où il veut que ſa fille ſe trouve. Elle y ſeroit déchirée par un ſanglier, ſans Télémaque, qui la ſauve. Il ſent enſuite beaucoup de répugnance à la quitter, & à prendre congé du roi ſon père. Mais, étant encouragé par Mentor, il ſurmonte ſa peine, & s'embarque pour ſa patrie.

IDOMENEE, qui craignoit le départ de Télémaque & de Mentor, ne ſongeoit qu'à le retarder. Il repréſenta à Mentor, qu'il ne pouvoit régler ſans lui un différend, qui s'étoit élevé entre Diophanès, prêtre de Jupiter Conſervateur, & Héliodore, prêtre d'Apollon, ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux, & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choſes ſacrées? Laiſſez-en la déciſion aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens oracles, & qui ſont inſpirés pour être les interprétes des Dieux.

Dieux. Employez ſelement votre autorité à étouffer ces diſputes dès leur naiſſance. Ne montrez ni partialité, ni prévention : contentez-vous d'appuyer la déciſion quand elle ſera faite. Souvenez-vous qu'on roi doit être ſoumis à la religion & qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler : la religion vient des Dieux ; elle eſt au-deſſus des rois. Si les rois ſe mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en ſervitude. Les rois ſont ſi puiſſans, & les autres hommes ſont ſi foibles, que tout ſera en péril d'être altéré au gré des rois, ſi on les fait entrer dans les queſtions qui regardent les choſes ſacrées. Laiſſez donc en pleine liberté la déciſion aux amis des Dieux, & bornez-vous à réprimer ceux, qui n'obéiront pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Enſuite Idoménée ſe plaignit de l'embarras où il étoit ſur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le preſſoit de juger. Décidez, lui répondoit Mentor, toutes les queſtions nouvelles, qui vont à établir des maximes générales de juriſprudence, & à interpréter les loix ; mais ne vous chargez jamais de juger les cauſes particulières ; elles viendroient toutes en foule vous aſſiéger. Vous ſeriez l'unique juge de votre peuple. Tous les autres juges, qui ſont ſous vous, deviendroient inutiles ; vous ſeriez accablé, & les petites affaires vous déroberoient aux grandes, ſans que vous puſſiez ſuffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras ; renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires ; ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous ſoulager ; vous ferez alors les véritables fonctions de roi.

On me preſſe encore, diſoit Idoménée, de faire certains mariages. Les perſonnes d'une naiſſance diſtinguée, qui m'ont ſuivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très-grands biens en me ſervant, voudroient trouver une eſpéce de récompenſe, en épouſant certaines filles riches ; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établiſſemens.

Il eſt vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en couteroit qu'un mot ; mais ce mot lui-même vous couteroit trop cher.

cher. Voudriez-vous ôter aux pères & aux mères la liberté & la conſolation de choiſir leurs gendres, & par conſéquent leurs héritiers? Ce ſeroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux eſclavage. Vous vous rendriez reſponſable de tous les malheurs domeſtiques de vos citoyens. Les mariages ont aſſez d'épines, ſans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des ſerviteurs fidelles à récompenſer, donnez-leur des terres incultes; ajoutez-y des rangs & des honneurs, proportionnés à leur condition, & à leurs ſervices. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes ſur les fonds deſtinés à votre dépenſe: mais ne payez jamais vos dettes, en ſacrifiant les filles riches, malgré leur parenté.

Idoménée paſſa bientôt de cette queſtion à une autre. Les Sibarites, diſoit-il, ſe plaignent de ce que nous avons uſurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Céderai-je à ces peuples? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions ſur nous.

Il n'eſt pas juſte, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cauſe: mais il n'eſt pas juſte auſſi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc, repartit Idoménée? Il ne faut croire, pourſuivit Mentor, aucune des deux parties: mais il faut prendre pour arbitre un peuple voiſin, qui ne ſoit ſuſpect d'aucun côté; tels ſont les Sipontins: ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais ſuis-je obligé, repondit Idoménée, de croire quelque arbitre? Ne ſuis-je pas roi? Un ſouverain eſt-il obligé de ſe ſoumettre à des étrangers, ſur l'étendue de ſa domination?

Mentor reprit ainſi le diſcours: Puiſque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit eſt bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien; ils ſoutiennent que leur droit eſt certain. Dans cette oppoſition de ſentimens, il faut qu'un arbitre, choiſi par les parties, vous accommode, ou que le ſort des armes décide; il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république, où il n'y eût ni magiſtrats, ni juges, & où chaque famille ſe crût en droit de ſe faire juſtice à elle-même par violence ſur toutes ſes prétentions contre ſes voiſins,

voiſins, vous déploreriez le malheur d'une telle nation, & vous auriez horreur de cet affreux déſordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui eſt la république univerſelle, ſi chaque peuple, qui n'y eſt que comme une grande famille, ſe croit en plein droit de ſe faire, par violence, juſtice à ſoi-même, ſur toutes ſes prétentions contre les autres peuples voiſins? Un particulier qui poſſéde un champ, comme l'héritage de ſes ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des loix, & par le jugement des magiſtrats. Il ſeroit très-ſévérement puni comme un ſéditieux, s'il vouloit conſerver, par la force, ce que la juſtice lui a donné. Croyez-vous que les rois puiſſent employer d'abord la violence pour ſoutenir leurs prétentions, ſans avoir tenté toutes les voies de douceur & d'humanité? La juſtice n'eſt-elle pas encore plus ſacrée, & plus inviolable pour les rois, par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourés? Sera-t-on injuſte & raviſſeur, quand on ne prend que quelques arpens de terre? Sera-t-on juſte, ſera-t-on héros, quand on prend des provinces? Si on ſe prévient, ſi on ſe flatte, ſi on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de ſe flatter, & de s'aveugler ſur les grands intérêts d'état? Se croira-t-on ſoi-même dans une matière où l'on a tant de raiſons de ſe défier de ſoi? Ne craindra-t-on point de ſe tromper dans des cas, où l'erreur d'un ſeul homme a des conſéquences affreuſes? L'erreur d'un roi, qui ſe flatte ſur ſes prétentions, cauſe ſouvent des ravages, des famines, des maſſacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funeſtes s'étendent juſques dans les ſiécles les plus reculés. Un roi, qui aſſemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occaſions? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre ſon équité, ſa bonne foi, ſa modération: il publie les ſolides raiſons, ſur leſquelles ſa cauſe eſt fondée. L'arbitre choiſi eſt un médiateur aimable, & non un juge de rigueur. On ne ſe ſoumet pas aveuglément à ſes déciſions, mais on a pour lui une grande déférence. Il ne prononce pas une ſentence en juge ſouverain: mais il fait des propoſitions, & on ſa-

crifie

crifie quelque choſe par ſes conſeils, pour conſerver la paix. Si la guerre vient malgré tous les ſoins qu'un roi prend pour conſerver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de ſa conſcience, l'eſtime de ſes voiſins, & la juſte protection des Dieux. Idoménée, touché de ce diſcours, conſentit que les Sipontins fuſſent médiateurs entre lui & les Sibarites.

Alors le roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, eſſaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope, & il eſpéra de le prendre par cette paſſion. Dans cette vue il la fit chanter pluſieurs fois pendant des feſtins ; elle le fit pour ne pas déſobéir à ſon père, mais avec tant de modeſtie & de triſteſſe, qu'on voyoit bien la peine qu'elle ſouffroit en obéiſſant. Idoménée alla juſqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée ſur les Dauniens & ſur Adraſte ; mais elle ne put ſe réſoudre à chanter les louanges de Télémaque ; elle s'en défendit avec reſpect, & ſon père n'oſa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulyſſe ; il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés ſur lui, jouiſſoit du plaiſir de remarquer ſon trouble : mais Télémaque ne faiſoit pas ſemblant d'appercevoir les deſſeins du roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occaſions d'être fort touché ; mais la raiſon étoit en lui au-deſſus du ſentiment, & ce n'étoit plus ce même Télémaque qu'une paſſion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'ile de Calypſo. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond ſilence ; dès qu'elle avoit fini, il ſe hâtoit de tourner la converſation ſur quelqu'autre matière.

Le roi ne pouvant, par cette voie, réuſſir dans ſon deſſein, prit enfin la reſolution de faire une grande chaſſe, dont il voulut donner le plaiſir à ſa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller : mais il fallut exécuter l'ordre de ſon père. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & ſemblable à ceux que Caſtor domptoit pour les combats ; elle le conduit ſans peine : une troupe de jeunes filles la ſuit avec ardeur ; elle paroît, au milieu d'elles, comme Diane dans les forêts. Le roi la voit,

& il ne peut ſe laſſer de la voir. En la voyant il oublie tous ſes malheurs paſſés. Télémaque la voit auſſi, & il eſt encore plus touché de la modeſtie d'Antiope, que de ſon addreſſe, & de toutes ſes graces.

Les chiens pourſuivoient un ſanglier, d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon. Ses longues ſoies étoient dures, & hériſſées comme des dards ; ſes yeux étincelans étoient pleins de ſang & de feu ; ſon ſoûffle ſe faiſoit entendre de loin, comme le bruit ſourd des vents ſéditieux, quand Eole les rappelle dans ſon antre, pour appaiſer les tempêtes ; ſes défenſes longues, & crochues comme la faux tranchante des moiſſonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens, qui oſoient en approcher, étoient déchirés. Les plus hardis chaſſeurs, en le pourſuivant, craignoient de l'atteindre. Antiope, légère à la courſe comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près. Elle lui lance un trait, qui le perce au-deſſus de l'épaule ; le ſang de l'animal farouche ruiſſelle, & le rend plus furieux. Il ſe tourne vers celle qui l'a bleſſé. Auſſi-tôt le cheval d'Antiope, malgré ſa fierté, frémit, & recule. Le ſanglier monſtrueux s'élance contre lui, ſemblable aux peſantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le courſier chancele, & eſt abattu. Antiope ſe voit par terre, hors d'état d'éviter le coup fatal de la défenſe du ſanglier animé contre elle. Mais Télémaque, attentif au danger d'Antiope, étoit déjà deſcendu de cheval ; plus prompt que les éclairs, il ſe jette entre le cheval abattu, & le ſanglier, qui revient pour venger ſon ſang : il tient dans ſes mains un long dard, & l'enfonce preſque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'inſtant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les chaſſeurs. Il la préſente à Antiope ; elle en rougit ; elle conſulte des yeux ſon père, qui après avoir été ſaiſi de frayeur, eſt tranſporté de joie de la voir hors de péril, & lui fait ſigne qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle dit à Télémaque : Je reçois de vous avec reconnoiſſance un autre don plus grand ; car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit ; elle baiſſa les yeux, & Télémaque, qui vit ſon embarras,

embarras, n'osa lui dire que ces paroles: Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse! Mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous! Antiope, sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis sa fille à Télémaque; mais il espéra d'enflammer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, & crut même le retenir encore à Salente par le désir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui même; mais les Dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque, fut précisément ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir, le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un désir impatient de s'en retourner à Ithaque; il pressa Idoménée de le laisser partir; le vaisseau étoit déja prêt. Ainsi Mentor, qui régloit tous les momens de la vie de Télémaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu, & pour lui faire acquérir de l'experience.

Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Télémaque; mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle, & dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes, dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner. Il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison. Là il soulageoit son cœur, en poussant des gémissemens, & en versant des larmes; il oublioit le soin de se nourrir. Le sommeil n'adouciſſoit plus ses cuisantes peines. Il se desséchoit, il se consumoit par ses inquiétudes: semblable à un grand arbre, qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés, où la séve coule pour sa nourriture: cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plait à nourrir dans son sein, & que la hache du laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir, sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal: il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles, qui sont sa gloire;

il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte, & des branches séches. Tel parut Idoménée dans la douleur.

Télémaque attendri n'osoit lui parler. Il craignoit le jour du départ ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il seroit demeuré long-temps dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit : Je suis bien aise du vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain ; votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commodités, & de vos intérêts ; mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez, par l'expérience de vos maux, à compatir à ceux des autres. Sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes ; mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse ; mais je ne veux point que la mauvaise honte, & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté avec une amitié tendre & sensible ; il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité ; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir, le plus qu'on peut, le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous, que par moi.

Mentor lui dit aussi-tôt : Vous vous trompez, mon cher Télémaque ; vous êtes né comme les enfans des rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, & que toute la nature obéisse à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de resister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent, par bonté, de les affliger : mais c'est pour leur propre commodité ; ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontens. Les peines & les misères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux. S'ils en entendent parler, ce discours les importune, & les attriste ; pour leur plaire il faut toujours leur dire que tout va bien : pendant qu'ils

ſont dans leurs plaiſirs, ils ne veulent rien voir, ni entendre qui puiſſe interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, réſiſter aux prétentions & aux paſſions injuſtes d'un homme importun? Ils en donneront toujours la commiſſion à une autre perſonne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occaſions: ils ſe laiſſeroient plutôt arracher les graces les plus injuſtes; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de ſavoir décider contre le ſentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foibleſſe, qu'on ſent en eux, fait que chacun ne ſonge qu'à s'en prévaloir; on les preſſe, on les importune, on les accable, & on réuſſit en les accablant. D'abord on les flatte, & on les encenſe pour s'inſinuer; mais dès qu'on eſt dans leur confiance, & qu'on eſt auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les méne loin, on leur impoſe le joug. Ils en gémiſſent, ils veulent ſouvent le ſecouer, mais ils le portent toute leur vie. Ils ſont jaloux de ne paroître point gouvernés, & ils le ſont toujours; ils ne peuvent même ſe paſſer de l'être; car ils ſont ſemblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles mêmes aucun ſoutien, rampent toujours autour du tronc du quelque arbre.

Je ne ſouffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécile pour le gouvernement. Vous, qui êtes tendre juſqu'à n'oſer parler à Idoménée, vous ne ſerez plus touché de ſes peines, dès que vous ſerez ſorti de Salente. Ce n'eſt point ſa douleur qui vous attendrit, c'eſt ſa préſence qui vous embarraſſe. Allez parler vous même à Idoménée; apprenez dans cette occaſion à être tendre, & ferme tout enſemble. Montrez-lui votre douleur de le quitter; mais montrez-lui auſſi, d'un ton déciſif, la néceſſité de votre départ.

Télémaque n'oſoit ni réſiſter à Mentor, ni aller trouver Idoménée; il étoit honteux de ſa crainte, & n'avoit pas le courage de la ſurmonter; il héſitoit, il faiſoit deux pas, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raiſon de différer: mais le ſeul regard de

Mentor lui ôtoit la parole, & faiſoit diſparoître tous ſes beaux prétextes. Eſt-ce donc là, diſoit Mentor en ſouriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grand Heſperie, & ce fils du ſage Ulyſſe, qui doit être après lui l'oracle de la Grèce ? Il n'oſe dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder ſon retour dans ſa patrie pour revoir ſon père ! O peuple d'Ithaque, combien ſeriez-vous malheureux un jour, ſi vous aviez un roi que la mauvaiſe honte domine, & qui ſacrifie les plus grands intérêts à ſes foibleſſes ſur les plus petites choſes ! Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats, & le courage dans les affaires : Vous n'avez point craint les armes d'Adraſte, & vous craignez la triſteſſe d'Idoménée. Voilà ce qui déſhonore les princes, qui ont fait les plus grandes actions : après avoir paru des héros dans la guerre, ils ſe montrent les derniers des hommes dans les actions communes, où d'autres ſe ſoutiennent avec vigueur.

Télémaque, ſentant la vérité des ces paroles, & piqué de ce reproche, partit bruſquement ſans s'écouter lui-même. Mais à peine commença t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit aſſis, les yeux baiſſés, languiſſans, & abattus de triſteſſe, qu'ils ſe craignirent l'un l'autre ; ils n'oſoient ſe regarder ; ils s'entendoient ſans ſe rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le ſilence ; ils ſe mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée, preſſé d'un excès de douleur, s'écria : A quoi ſert de rechercher la vertu, ſi elle récompenſe ſi mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma foibleſſe, on m'abandonne ! Hé bien ! je vais retomber dans tous mes malheurs. Qu'on ne me parle plus de bien gouverner ; non, je ne puis le faire, je ſuis las des hommes. Où voulez-vous aller, Télémaque ? Votre père n'eſt plus, vous le cherchez inutilement ; Ithaque eſt en proie à vos ennemis ; il vous feront périr ſi vous y retournez. Quelqu'un d'entr'eux aura épouſé votre mère. Demeurez ici, vous ſerez mon gendre & mon héritier ; vous régnerez après moi. Pendant ma vie même vous aurez ici un pouvoir abſolu ; ma confiance en vous ſera ſans bornes. Que ſi vous êtes inſenſible à tous ces avantages, du moins laiſſez-moi Mentor, qui eſt toute ma reſſource. Parlez, répondez-moi, n'endurciſſez point votre cœur, ayez pitié

du,

du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ! Ah ! je comprens combien les Dieux me ſont cruels ; je le ſens encore plus rigoureuſement qu'en Crète, lorſque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne ſuis point à moi, les Deſtinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la ſageſſe des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir : que voulez-vous que je faſſe ? Renoncerai-je à mon père, à ma mère, à ma patrie, qui me doit être encore plus chère qu'eux ? Etant né pour être roi, je ne ſuis pas deſtiné à une vie douce & tranquille, ni à ſuivre mes inclinations. Votre royaume eſt plus riche & plus puiſſant que celui de mon père ; mais je dois preférer ce que les Dieux me deſtinent à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux, ſi j'avois Antiope pour épouſe ſans eſpérance de votre royaume : mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce ſoit mon père qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'eſt-ce pas ſur cette promeſſe que j'ai combattu pour vous contre Adraſte avec les alliés ? Il eſt temps que je ſonge à reparer mes malheurs domeſtiques. Les Dieux, qui m'ont donné à Mentor, ont auſſi donné Mentor au fils d'Ulyſſe pour lui faire remplir ſes deſtinées. Voulez-vous que je perde Mentor, après avoir perdu tout le reſte ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni père, ni mère, ni patrie aſſurée ; il ne me reſte qu'un homme ſage & vertueux, qui eſt le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même ſi je puis y renoncer, & conſentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt. Arrachez-moi la vie ; la vie n'eſt rien : mais ne m'arrachez pas Mentor.

A meſure que Télémaque parloit, ſa voix devenoit plus forte, & ſa timidité diſparoiſſoit. Idoménée ne ſavoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulyſſe lui diſoit. Lorſqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit, par ſes regards & par ſes geſtes, de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles :

Ne

Ne vous affligez point; nous vous quittons, mais la ſageſſe, qui préſide aux conſeils des Dieux, demeurera ſur vous; croyez ſeulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici, pour ſauver votre royaume, & pour vos ramener de vos égaremens. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous ſervira fidellement. La crainte des Dieux, le gôut de la vertu, l'amour des peuples, la compaſſion pour les miſérables, ſeront toujours dans ſon cœur. Ecoutez-le, ſervez-vous de lui avec confiance, & ſans jalouſie. Le plus grand ſervice que vous puiſſiez en tirer, eſt de l'obliger à vous dire tous vos défauts ſans adouciſſement. Voilà en quoi conſiſte le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis, qui lui faſſent remarquer ſes fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre abſence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux; mais ſi la flatterie, qui ſe gliſſe comme un ſerpent, retrouve un chemin juſqu'à votre cœur pour vos mettre en défiance contre les conſeils déſintéreſſés, vous êtes perdu. Ne vous laiſſez point abattre à la douleur; mais efforcez-vous de ſuivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous ſoulager, & pour n'abuſer jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui. Les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télémaque; chacun doit ſuivre courageuſement ſa deſtinée; il eſt inutile de s'affliger. Si jamais vous avez beſoin de mon ſecours, après que j'aurai rendu Télémaque à ſon père, & à ſon pays, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaiſir plus ſenſible? Je ne cherche ni biens, ni autorité ſur la terre; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la juſtice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance & l'amitié, que vous m'avez témoignées?

A ces mots Idoménée fut tout-à-coup changé; il ſentit ſon cœur appaiſé, comme Neptune, de ſon trident, appaiſe les flots en courroux & les plus noires tempêtes: il reſtoit ſeulement en lui une douleur douce & paiſible; c'étoit plutôt une triſteſſe, & un ſentiment tendre, qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'eſpérance du ſecours des Dieux commencèrent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne ſe point décourager! Du moins ſouvenez-

vous

vous d'Idoménée, quand vous ſerez arrivé à Ithaque, où votre ſageſſe vous comblera de proſpérité ; n'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laiſſé un roi malheureux qui n'eſpére qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulyſſe, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de réſiſter aux Dieux, qui m'avoient prêté un ſi grand tréſor. Allez auſſi, Mentor, le plus grand & le plus ſage de tous les hommes, (ſi toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, & ſi vous n'êtes point une Divinité ſous une forme empruntée, pour inſtruire les hommes foibles & ignorans) allez, conduiſez le fils d'Ulyſſe, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraſte. Allez, tous deux, je n'oſe plus parler, pardonnez mes ſoupirs. Allez, vivez, ſoyez heureux enſemble ; il ne me reſte plus au monde que le ſouvenir de vous avoir poſſédés ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas aſſez connu le prix ! Jours trop rapidement écoulés, vous ne reviendrez jamais ; jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voyent !

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embraſſa Philoclès, qui l'arroſa de ſes larmes ſans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour ſe retirer de celles d'Idoménée ; mais Idoménée, prenant le chemin du port, ſe mit entre Mentor & Télémaque ; il les regardoit, il gémiſſoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus ſur le rivage couvert de matelots ; on tend les cordages, on léve les voiles, le vent favorable ſe léve. Télémaque & Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du roi, qui les tient long-temps ſerrés entre ſes bras, & qui les ſuit des yeux auſſi loin qu'il le peut.

FIN DU VINGT-TROISIEME LIVRE.

LES

LES

AVENTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Pendant leur navigation, Télémaque ſe fait expliquer par Mentor pluſieurs difficultés ſur la maniére de bien gouverner les peuples ; entr'autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une île, où Ulyſſe venoit d'aborder. Télémaque l'y voit, & lui parle, ſans le reconnoître. Mais après l'avoir vu embarquer, il ſent un trouble ſecret, dont il ne peut concevoir la cauſe. Mentor la lui explique, le conſole, l'aſſure qu'il rejoindra bientôt ſon père, & éprouve ſa piété & ſa patience, en retardant ſon départ pour faire un ſacrifice à Minerve. Enfin la Déeſſe, cachée ſous la figure de Mentor, reprend ſa forme, & ſe fait connoître. Elle donne à Télémaque ſes dernières inſtructions, & diſparoît. Télémaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulyſſe, ſon père, chez le fidelle Eumée.

DEJA les voiles s'enflent, on léve les ancres, la terre ſemble s'enfuir, & le pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont la tête ſe cache dans un tourbillon de frimats glacés, et les monts Acrocérauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été ſi ſouvent écraſés par la foudre.

Pendant

Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées. D'abord elles me paroissoient comme un songe, mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit, & s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premières leurs de l'Aurore, mais qui ensuite semblent sortir comme d'un chaos, quand la lumière, qui croit insensiblement, les distingue, & leur rend, pour ainsi dire, leurs figures, & leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différens caractères d'esprits, pour les choisir & les appliquer selon leurs talens : mais il me reste a savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les hommes pour les connoître, & pour les connoître, il en faut voir souvent, & traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables de plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? C'est à force d'en voir, & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens expérimentés. Tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualités des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux, qui ayent long-temps étudié leurs caractères ; vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais poëtes ? C'est la fréquente lecture, & la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la poësie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique ? C'est la même application à observer les bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas ? & comment les connoîtra-t-on, si l'on ne vit pas avec eux ? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choses indifférentes, & préparées avec art. Il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur tous les ressorts secrets qui y sont, de les tâter de tous côtés, de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger

des

des hommes, il faut commencer par ſavoir ce qu'ils doivent être; il faut ſavoir ce que c'eſt que le vrai & ſolide mérite, pour diſcerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne ceſſe de parler de vertu & de mérite, ſans ſavoir ce que c'eſt préciſément que le mérite & la vertu. Ce ne ſont que de beaux noms, que de termes vagues pour la plupart des hommes, qui ſe font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de juſtice, de raiſon, & de vertu, pour connoître ceux qui ſont raiſonnables & vertueux. Il faut ſavoir les maximes d'un bon & ſage gouvernement, pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité. En un mot, pour meſurer pluſieurs corps, il foit avoir une meſure fixe: pour juger des eſprits, il foit avoir tout de même des principes conſtans, auxquels tous nos jugemens ſe réduiſent. Il faut ſavoir préciſément quel eſt le but de la vie humaine, & quelle fin on doit ſe propoſer en gouvernant les hommes. Ce but unique & eſſentiel eſt de ne vouloir jamais l'autorité, & la grandeur pour ſoi: car cette recherche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tyrannique; mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons & heureux: autrement on marche à tâtons, & au hazard pendant toute la vie; on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne conſulte point les aſtres, & à qui toutes les côtes voiſines ſont inconnues; il ne peut que faire naufrage.

Souvent les princes, faute de ſavoir en quoi conſiſte la vraie vertu, ne ſavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque choſe d'âpre; elle leur paroît trop auſtère & indépendante; elle les effraye & les aigrit: ils ſe tournent vers la flatterie. Dés-lors il ne peuvent plus trouver ni de ſincérité ni de vertu. Dès-lors ils courent après un vain phantôme de fauſſe gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu ſur la terre. Car les bons connoiſſent bien les méchans; mais les méchans ne connoiſſent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne ſavent que ſe défier de tout le monde également; ils ſe cachent, ils ſe renferment,

ils

ils ſont jaloux ſur les moindres choſes; ils craignent les hommes, & ſe font craindre d'eux. Ils fuyent la lumière; ils n'oſent paroître dans leur naturel. Quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laiſſent pas de l'être; car la curioſité maligne de leurs ſujets pénétre & devine tout, mais il ne connoiſſent perſonne. Les gens intéreſſés, qui les obſédent, ſont ravis de les voir inacceſſibles. Un roi inacceſſible aux hommes l'eſt auſſi à la vérité. On noircit par d'infames rapports, & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces ſortes de rois paſſent leur vie dans une grandeur ſauvage & farouche, où craignant ſans ceſſe d'être trompés, ils le ſont toujours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs paſſions, & tous leurs préjugés. Les bons même ont leurs défauts, & leurs préventions. De plus, on eſt à la merci des rapporteurs, nation baſſe & maligne, qui ſe nourrit de venin, qui empoiſonne les choſes innocentes, qui groſſit les petites, qui invente le mal plutôt que de ceſſer de nuire, qui ſe joue, pour ſon intérêt, de la défiance & de l'indigne curioſité d'un prince foible & ombrageux.

Connoiſſez donc, ô mon cher Telémaque, connoiſſez les hommes; examinez-les, faites-les parler les uns ſur les autres, éprouvez-les peu à peu; ne vous livrez à aucun; profitez de vos expériences lorſque vous aurez été trompé dans vos jugemens, car vous ſerez trompé quelquefois: apprenez par-là à ne juger promptement de perſonne, ni en bien, ni en mal. Les méchans ſont trop profonds pour ne ſurprendre pas les bons par leurs déguiſemens; mais vos erreurs paſſées vous inſtruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, ſervez-vous-en avec confiance; car les honnêtes gens veulent qu'on ſente leur droiture: ils aiment mieux de l'eſtime & de la confiance, que des tréſors: mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir ſans bornes. Tel eût été toujours vertueux, qui ne l'eſt plus, parce que ſon maître lui a donné trop d'autorité & de richeſſes. Quiconque eſt aſſez aimé des Dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou trois

vrais amis d'une ſageſſe & d'une bonté conſtante, trouve bientôt par eux d'autres perſonnes qui leur reſſemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on ſe confie, on apprend ce qu'on ne peut pas diſcerner par ſoi-même dans les autres ſujets.

Mais faut-il, diſoit Télémaque, ſe ſervir des méchans quand ils ſont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois ? On eſt ſouvent, répondit Mentor, dans la néceſſité de s'en ſervir. Dans une nation agitée & en déſordre, on trouve ſouvent des gens injuſtes & artificieux, qui ſont déjà en autorité ; ils ont des emplois importans, qu'on ne peut leur ôter ; ils ont acquis la confiance de certaines perſonnes puiſſantes, qu'on a beſoin de ménager : il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes ſcélérats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverſer. Il faut bien s'en ſervir pour un temps ; mais il faut auſſi avoir en vue de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuſer, & vous tenir enſuite, malgré vous, par votre ſecret ; chaîne plus difficile à rompre, que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations paſſagères ; traitez-les bien ; engagez les par leurs paſſions mêmes à vous être fidelles ; car vous ne les tiendrez que par-là : mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus ſecrettes. Ayez toujours un reſſort prêt pour les remuer à votre gré ; mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur, ni de vos affaires. Quand votre état devient paiſible, réglé, conduit par des hommes ſages & droits, dont vous êtes ſûr, peu à peu les méchans, dont vous étiez contraint de vous ſervir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas ceſſer de les bien traiter ; car il n'eſt jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans : mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il eſt néceſſaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité ; il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, ſi on les laiſſoit faire. Après tout, c'eſt un mal que le bien ſe faſſe par les méchans ; & quoique ce mal ſoit ſouvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire ceſſer.

ceſſer. Un prince ſage, qui ne voudra que le bon ordre & la juſtice, parviendra avec le temps à ſe paſſer des hommes corrompus & trompeurs ; il en trouvera aſſez de bons, qui auront une habilité ſuffiſante.

Mais ce n'eſt pas aſſez de trouver de bons ſujets dans une nation ; il eſt néceſſaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor ; l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux, pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage ; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languiſſent dans une oiſiveté obſcure, & qui deviendroient de grands hommes, ſi l'émulation & l'eſpérance du ſuccès les animoient au travail ? Combien y a-t-il d'hommes que la misère, & l'impuiſſance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime ? Si donc vous attachez les récompenſes & les honneurs au génie & à la vertu, combien de ſujets ſe formeront d'eux-mêmes ! Mais combien en formerez-vous, en les faiſant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois juſqu'aux premiers ! Vous exercerez leurs talens ; vous éprouverez l'étendue de leur eſprit, & la ſincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places auront été nourris ſous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez ſuivis toute votre vie de degré en degré ; vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la ſuite de leurs actions.

Pendant que Mentor raiſonnoit ainſi avec Télémaque, ils apperçurent un vaiſſeau Phéacien qui avoit relâché dans une petite île déſerte & ſauvage, bordée de rochers affreux. En même temps les vents ſe tûrent, les doux Zéphirs mêmes ſemblèrent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaiſſeau ; l'effort des rameurs déjà fatigués étoit inutile ; il fallut aborder en cette île, qui étoit plûtot un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre temps moins calme on n'auroit pu y aborder ſans un grand péril. Ces Phéaciens, qui attendoient le vent, ne paroiſſoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux ſur ces rivages

eſcarpés. Auſſi-tôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulyſſe, roi d'Ithaque, dans la maiſon du roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adreſſé par hazard, n'étoit pas Phéacien; c'étoit un étranger inconnu, qui avoit un air majeſtueux, mais triſte & abattu. Il paroiſſoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la queſtion de Télémaque; mais enfin il lui répondit: Ulyſſe, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le roi Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hoſpitalité: mais il n'y eſt plus, & vous l'y chercheriez inutilement; il eſt parti pour revoir Ithaque, ſi les Dieux appaiſés ſouffrent enfin qu'il puiſſe jamais ſaluer ſes Dieux Pénates.

A peine cet étranger eut prononcé triſtement ces paroles, qu'il ſe jetta dans un petit bois épais ſur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroiſſant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardoit fixement: plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, diſoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui eſt plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le ſuis, & je ſens que mon cœur s'intéreſſe pour cet homme, ſans ſavoir pourquoi. Il m'a aſſez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter & me repondre. Je ne puis ceſſer néanmoins de ſouhaiter la fin de ſes maux.

Mentor ſouriant, répondit: Voilà à quoi ſervent les malheurs de la vie; ils rendent les princes modérés, & ſenſibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poiſon des proſpérités, ils ſe croyent des Dieux; ils veulent que les montagnes s'applaniſſent pour les contenter; ils comptent pour rien les hommes; ils veulent ſe jouer de la nature entiére. Quand ils entendent parler de ſouffrances, il ne ſavent ce que c'eſt: c'eſt un ſonge pour eux; ils n'ont jamais vu la diſtance du bien & du mal; l'infortune ſeule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils ſentent qu'ils ſont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur reſſemblent. Si un inconnu vous fait tant de

pitié,

pitié, parce qu'il eſt, comme vous, errant ſur ce rivage ; combien devez-vous avoir plus de compaſſion pour le peuple d'Ithaque, lorſque vous le verrez un jour ſouffrir ! Ce peuple, que les Dieux vous auront confié, comme on confie un troupeau à un berger, ſera peut être malheureux par votre ambition, ou par votre faſte, ou par votre imprudence ; car les peuples ne ſouffrent que par les fautes des rois, qui devroient veiller pour les empêcher de ſouffrir.

Pendant que Mentor parloit ainſi, Télémaque étoit plongé dans la triſteſſe & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choſes ſont vraies, l'état d'un roi eſt bien malheureux ; il eſt l'eſclave de tous ceux auxquels il paroît commander ; il n'eſt pas tant fait pour leur commander, qu'il eſt fait pour eux : il ſe doit tout entier à eux ; il eſt chargé de tous leurs beſoins ; il eſt l'homme de tout le peuple, & de chacun en particulier ; il faut qu'il s'accommode à leurs foibleſſes, qu'il les corrige en père, qu'il les rende ſages & heureux. L'autorité, qu'il paroît avoir, n'eſt pas la ſienne ; il ne peut rien faire, ni pour ſa gloire, ni pour ſon plaiſir ; ſon autorité eſt celle des loix ; il faut qu'il leur obéiſſe, pour en donner l'exemple à ſes ſujets. A proprement parler, il n'eſt que le défenſeur des loix, pour les faire régner ; il faut qu'il veille, & qu'il travaille, pour les maintenir ; il eſt l'homme le moins libre, & le moins tranquille de ſon royaume. C'eſt un eſclave qui ſacrifie ſon repos & ſa liberté, pour la liberté & la félicité publique.

Il eſt vrai, répondit Mentor, que le roi n'eſt roi que pour avoir ſoin de ſon peuple, comme un berger de ſon troupeau, ou comme un père de ſa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il ſoit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenſes, il repréſente les Dieux, en conduiſant ainſi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas aſſez de gloire à faire garder les loix ? Celle de ſe mettre au deſſus des loix eſt une gloire fauſſe, qui n'inſpire que de l'horreur & du mépris. S'il eſt méchant, il ne peut être que malheureux ; car il ne ſauroit trouver aucune paix dans ſes paſſions & dans ſa vanité. S'il eſt bon, il

doit goûter le plus pur & le plus ſolide de tous les plaiſirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompenſe.

Télémaque, agité au-dedans par une peine ſecréte, ſembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enſeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ſes véritables ſentimens, un eſprit de contradiction & de ſubtilité, pour rejetter les vérités que Mentor expliquoit. Télémaque oppoſoit à ces raiſons l'ingratitude des hommes. Quoi! diſoit-il, prendre tant de peine pour ſe faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des méchans, qui ſe ſerviront de vos bienfaits pour vous nuire!

Mentor lui répondit patiemment: Il faut compter ſur l'ingratitude des hommes, & ne laiſſer pas de leur faire du bien: il faut les ſervir, moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux, qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'eſt jamais perdu: ſi les hommes l'oublient, les Dieux s'en ſouviennent, & le récompenſent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toujours des hommes vertueux, qui ſont touchés de votre vertu: la multitude même, quoique changeante & capricieuſe, ne laiſſe pas de faire tôt ou tard une eſpéce de juſtice à la véritable vertu. Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? Ne travaillez pas uniquement à les rendre puiſſans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs: cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; ils n'en ſeront que plus méchans, & par conſéquent plus ingrats; c'eſt leur faire un préſent funeſte; c'eſt leur offrir un poiſon délicieux. Mais appliquez-vous à redreſſer leurs mœurs, à leur inſpirer la juſtice, la ſincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le déſintéreſſement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui eſt la vertu; & la vertu, ſi elle eſt ſolide, les attachera toujours à celui qui la leur aura inſpirée. Ainſi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes ſoient ingrats pour des princes, qui ne les ont jamais portés

qu'à

qu'à l'injuſtice, qu'à l'ambition ſans bornes, qu'à la jalouſie contre leurs voiſins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaiſe foi ? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que ſi au contraire il travailloit par ſon exemple, & par ſon autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de ſon travail dans leurs vertus ; ou du moins il trouveroit dans la ſienne, & dans l'amitié des Dieux, de quoi ſe conſoler de tous les mécomptes.

A peine ce diſcours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empreſſement vers les Phéaciens, dont le vaiſſeau étoit arrêté ſur le rivage. Il s'adreſſa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vu Ulyſſe. Le vieillard répondit : Nous venons de notre île, qui eſt celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandiſes vers l'Epire ; Ulyſſe, comme on vous l'a déjà dit, a paſſé dans notre patrie, mais il en eſt parti.

Quel eſt, ajouta auſſi-tôt Télémaque, cet homme ſi triſte, qui cherche les lieux les plus déſerts en attendant que votre vaiſſeau parte ? C'eſt, répondit le vieillard, un étranger, qui nous eſt inconnu. Mais on dit qu'il ſe nomme Cléomènes ; qu'il eſt né en Phrygie ; qu'un oracle avoit prédit à ſa mère, avant ſa naiſſance, qu'il ſeroit roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans ſa patrie ; & que s'il y demeuroit, la colére des Dieux ſe feroit ſentir aux Phrygiens, par une cruelle peſte. Dès qu'il fut né, ſes parens le donnèrent à des matelots, qui le portèrent dans l'île de Leſbos. Il y fut nourri en ſecret aux dépens de ſa patrie, qui avoit un ſi grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuſte, agréable, & adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie aux ſciences, & aux beaux arts ; mais on ne peut le ſouffrir dans aucun pays. La prédiction faite ſur lui devint célébre : on le reconnut bientôt par-tout où il alla : partout les rois craignoient qu'il ne leur enlevât leur diadêmes. Ainſi il eſt errant depuis ſa jeuneſſe, & il ne peut trouver aucun lieu du monde, où il lui ſoit libre de s'arrêter. Il a ſouvent paſſé chez des peuples fort éloignés du ſien ; mais à peine

eſt-

eſt-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre ſa naiſſance, & l'oracle qui le regarde. Il a beau ſe cacher & choiſir en chaque lieu quelque genre de vie obſcure: ſes talens éclatent, dit-on, toujours malgré lui, & pour la guerre, & pour les lettres, & pour les affaires les plus importantes: il ſe préſente toujours en chaque pays quelque occaſion imprévue, qui l'entraîne, & qui le fait connoître au public. C'eſt ſon mérite qui fait ſon malheur; il le fait craindre, & l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa deſtinée eſt d'être eſtimé, aimé, admiré par tout, mais rejetté de toutes les terres connues. Il n'eſt plus jeune, & cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Aſie, ni de la Grèce, où l'on ait voulu le laiſſer vivre en quelque repos. Il paroît ſans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il ſe trouveroit trop heureux, que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté. Il ne lui reſte aucune eſpérance de revoir jamais ſa patrie; car il ſait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La royauté même, pour laquelle il ſouffre, ne lui paroît point déſirable; il court malgré lui, après elle, par une triſte fatalité, de royaume en royaume, & elle ſemble fuir devant lui, pour ſe jouer de ce malheureux juſqu'à ſa vieilleſſe. Funeſte préſent des Dieux, qui trouble tous ſes plus beaux jours, & qui ne lui cauſe que des peines, dans l'âge où l'homme infirme n'a plus beſoin que de repos! Il s'en va, dit-il, vers la Thrace chercher quelque peuple ſauvage & ſans loix, qu'il puiſſe aſſembler, policer, & gouverner pendant quelques années; après quoi, l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus floriſſans. Il compte alors de ſe retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime paſſionnément. C'eſt un homme ſage & modéré, qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, & qui ſait vivre en paix avec eux, ſans les eſtimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette converſation Télémaque tournoit ſouvent ſes yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent ſoulevoit les flôts, qui venoient battre les rochers, les blanchiſſant de leur écume. Dans ce moment le vieillard

lard dit à Télémaque: Il faut que je parte; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage; on s'embarque; on n'etend que des cris confus sur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu, qu'on nommoit Cléomènes, avoit erré quelque temps au milieu de l'île, montant sur le sommet de tous les rochers, & considérant de-là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, & il ne cessoit d'observer ses pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, & servant de jouet à une rigoureuse fortune, loin de sa patrie. Au moins, disoit-il en lui même, peut-être reverrai-je Ithaque; mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui, adouciſſoit la peine de Télémaque.

Enfin cet homme, voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpés, avec autant de vîtesse & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices, pour aller percer de ses flèches les cerfs & les sangliers. Déjà cet inconnu est dans le vaisseau, qui fend l'onde amère, & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrette de douleur saisit le cœur de Télémaque; il s'afflige, sans savoir pourquoi; les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux que de pleurer. En même temps il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchés sur l'herbe, & profondément endormis; ils étoient las & abattus; le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour, par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs, & si diligens à profiter du vent favorable; mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Phéacien, prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins, pour les éveiller. Un étonnement & un trouble secret tiennent ses yeux attachés vers ce vaisseau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles, qui blanchissent

un

un peu dans l'onde azurée ; il n'écoute pas même Mentor, qui lui parle ; il eſt tout hors de lui-même dans un tranſport ſemblable à celui des Ménades, lorſqu'elles tiennent le Thyrſe en main, & qu'elles font retenitir, de leurs cris inſenſés, les rivers de l'Hébre, & les montagnes de Rhodope & d'Iſmare.

Enfin il revient un peu de cette eſpéce d'enchantement, & ſes larmes recommencent à couler de ſes yeux. Alors Mentor lui dit ; Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer ; la cauſe de votre douleur, qui vous eſt inconnue, ne l'eſt pas à Mentor ; c'eſt la nature qui parle, & qui ſe fait ſentir : c'eſt elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu, qui vous a donné une ſi vive émotion, eſt le grand Ulyſſe. Ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui ſous le nom de Cléomènes, n'eſt qu'une fiction, pour cacher plus ſûrement le retour de votre père dans ſon royaume. Il s'en va droit à Ithaque ; déja il eſt bien près du port, & il revoit enfin ces lieux ſi long-temps déſirés. Vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître : bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoiſſance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre ; il eſt trop ſage pour ſe découvrir à nul mortel dans un lieu, où il pourroit être expoſé à des trahiſons, & aux inſultes des cruels amans de Pénélope. Ulyſſe votre père eſt le plus ſage de tous les hommes ; ſon cœur eſt comme un puits profond ; on ne ſauroit y puiſer ſon ſecret. Il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la bleſſe : mais il ne la dit que pour le beſoin ; & la ſageſſe, comme un ſceau, tient toujours ſes lévres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant ! Combien s'eſt-il fait de violence pour ne ſe point découvrir ! Que n'a-t-il pas ſouffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendoit triſte & abattu.

Pendant ce diſcours, Télémaque, attendri & troublé, ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les ſanglots l'empêchèrent même long-temps de répondre. Enfin il s'écria ; Hélas ! mon cher Mentor, je ſentois bien dans cet inconnu je ne ſais quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit

muoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant ſon départ que c'étoit Ulyſſe, puiſque vous le connoiſſiez ? Pourquoi l'avez-vous laiſſé partir ſans lui parler, & ſans faire ſemblant de le connoître ? Quel eſt donc ce myſtère ? Serai-je toujours malheureux ? Les Dieux irrités veulent-ils me tenir altéré, comme Tantale, qu'une eau trompeuſe amuſe, s'enfuyant de ſes lévres avides ? Ulyſſe ! Ulyſſe, m'avez-vous échappé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embuches qu'ils me preparoient ! Au moins ſi je le ſuivois, je mourrois avec lui ! O Ulyſſe ! ô Ulyſſe ! ſi la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil, (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un ſort auſſi funeſte qu'Agamemnon à Mycènes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embraſſerois, je ſerois déjà avec lui dans le port d'Ithaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en ſouriant : Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes ſont faits. Vous voilà tout déſolé, parce que vous avez vu votre père ſans le reconnoître. Que n'euſſiez-vous pas donné hier pour être aſſuré qu'il n'étoit pas mort ? Aujourd'hui vous en êtes aſſuré par vos propres yeux, & cette aſſurance, qui devroit vous combler de joie, vous laiſſe dans l'amertume. Ainſi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus déſiré, dés qu'il le poſſéde, & il eſt ingénieux pour ſe tourmenter ſur ce qu'il ne poſſéde pas encore. C'eſt pour exercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainſi en ſuſpens. Vous regardez ce temps comme perdu. Sachez que c'eſt le plus utile de votre vie ; car il vous exerce dans la plus néceſſaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient, pour devenir maître de ſoi & des autres. L'impatience, qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'eſt qu'une foibleſſe & une impuiſſance de ſouffrir la peine. Celui qui ne ſait pas attendre & ſouffrir, eſt comme celui qui ne ſait pas ſe taire ſur un ſecret ; l'un & l'autre manquent de fermeté pour ſe retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main aſſez ferme pour arrêter,

arrêter, quand il faut, ſes courſiers fougueux : ils n'obéiſſent plus au frein, ils ſe précipitent, & l'homme foible, auquel ils échappent, eſt briſé dans ſa chûte. Ainſi l'homme impatient eſt entraîné, par ſes déſirs indomptés, & farouches, dans un abîme de malheurs. Plus ſa puiſſance eſt grande, plus ſon impatience lui eſt funeſte. Il n'attend rien, il ne ſe donne le temps de rien meſurer, il force toutes choſes pour ſe contenter ; il rompt les branches pour cueiller le fruit, avant qu'il ſoit mûr ; il briſe les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moiſſonner quand le ſage laboureur ſéme ; tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-temps, eſt mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ſes déſirs volages. Tels ſont les projets inſenſés d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui ſe livre à ſes déſirs impatiens pour abuſer de ſa puiſſance. C'eſt pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les Dieux exercent tant votre patience, & ſemblent ſe jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous eſpérez ſe montrent à vous, & s'enfuyent comme un ſonge léger, que le réveil fait diſparoître, pour vous apprendre que les choſes même qu'on croit tenir dans ſes mains, échappent dans l'inſtant. Les plus ſages leçons d'Ulyſſe ne vous ſeront pas auſſi utiles que ſa longue abſence, & les peines que vous ſouffrez en le cherchant.

Enſuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur preſſer les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire ſur le rivage un grand ſacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dreſſe deux autels de gazon, l'encens fume, le ſang des victimes coule. Télémaque pouſſe des ſoupirs tendres vers le ciel, il reconnoît la puiſſante protection de la Déeſſe. A peine le ſacrifice eſt-il achevé, qu'il ſuit Mentor dans les routes ſombres d'un petit bois voiſin. Là il apperçoit tout-à-coup que le viſage de ſon ami prend une nouvelle forme. Les rides de ſon front s'effacent, comme les ombres diſparoiſſent quand l'Aurore de ſes doigts de roſe ouvre les portes de l'orient, &

enflâme

enflâme tout l'horiſon. Ses yeux creux & auſtères ſe changent en des yeux bleux d'une couleur céleſte, & pleins d'une flâme divine. Sa barbe griſe & négligée diſparoît. Des traits nobles & fiers, mêlés de douceur & de grace, ſe montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnoît un viſage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement écloſe au ſoleil : on y voit la blancheur des lys mêlée de roſes naiſſantes. Sur ce viſage fleurit une éternelle jeuneſſe, avec une majeſté ſimple & négligée. Une odeur d'ambroiſie ſe répand de ſes cheveux flottans. Ses habits éclatent comme les vives couleurs, dont le ſoleil, en ſe levant, peint les ſombres voûtes du ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre, elle coule légérement dans l'air, comme un oiſeau le fend de ſes aîles. Elle tient de ſa puiſſante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes & les nations les plus guerrières : Mars même en ſeroit effrayé. Sa voix eſt douce & modérée, mais forte & inſinuante ; toutes ſes paroles ſont des traits de feu, qui percent le cœur de Télémaque, & qui lui font reſſentir je ne ſais quelle douleur délicieuſe. Sur ſon caſque paroît l'oiſeau triſte d'Athènes, & ſur ſa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Télémaque reconnoit Minerve.

O Déeſſe ! dit-il, c'eſt donc vous-même, qui avez daigné conduire le fils d'Ulyſſe pour l'amour de ſon père. . . . . Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manque ; ſes lévres s'efforçoient en vain d'exprimer les penſées qui ſortoient avec impétuoſité du fond de ſon cœur. La Divinité préſente l'accabloit, & il étoit comme un homme, qui dans un ſonge eſt oppreſſé juſqu'à perdre la reſpiration, & qui, par l'agitation pénible de ſes lévres, ne peut former aucune voix.

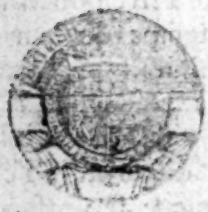
Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulyſſe, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai inſtruit aucun mortel avec autant de ſoin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré, par des expériences ſenſibles, les vraies & les fauſſes maximes, par lequelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs : Car quel eſt

l'homme qui peut gouverner ſagement, s'il n'a jamais ſouffert, & s'il n'a jamais profité des ſouffrances, où ſes fautes l'ont précipité? Vous avez rempli, comme votre père, les terres & les mers de vos triſtes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher ſur ſes pas. Il ne vous reſte plus qu'un court & facile trajet juſqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment; combattez avec lui; obéiſſez-lui comme le moindre de ſes ſujets; & donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouſe Antiope, & vous ſerez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté, que la ſageſſe & la vertu. Lorſque vous régnerez, mettez tout votre gloire à renouveller l'âge d'or; écoutez tout le monde; croyez peu de gens; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même; craignez de vous tromper; mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé; aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt néceſſaire quand l'amour manque; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remédes violens & les plus dangereux. Conſidérez toujours de loin toutes les ſuites de ce que vous voulez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconvéniens, & ſachez que le vrai courage conſiſte à enviſager tous les périls, & à les mépriſer quand ils deviennent néceſſaires. Celui qui ne veut pas les voir, n'a pas aſſez de courage pour en ſupporter tranquillement la vue; celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres ſans s'émouvoir, eſt le ſeul ſage & magnanime. Fuyez la molleſſe, le faſte, la profuſion; mettez votre gloire dans la ſimplicité; que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornemens de votre perſonne & de votre palais; qu'elles ſoient la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi conſiſte le vrai honneur. N'oubliez jamais que les rois ne régnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font, s'étendent juſque dans les ſiécles les plus éloignés: les maux qu'ils font, ſe multiplient de génération en génération juſqu'à la poſtérité la plus reculée: Un mauvais régne fait quelquefois la calamité de pluſieurs ſiécles. Surtout ſoyez en garde contre votre humeur. C'eſt un ennemi que vous porterez par-tout avec vous juſqu'à la mort. Il

entrera

entrera dans vos conſeils, & vous trahira ſi vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occaſions les plus importantes : elle donne des inclinations & des averſions d'enfant au préjudice des plus grands intérêts; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raiſons; elle obſcurcit tous les talens, rabaiſſe le courage, rend un homme inégal, foible, vil, & inſupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télémaque! cette crainte eſt le plus grand tréſor du cœur de l'homme ; avec elle vous viendront la ſageſſe, la juſtice, la paix, la joie, les purs plaiſirs, la vraie liberté, la douce abondance, & la gloire ſans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulyſſe! mais ma ſageſſe ne vous quittera point, pourvu que vous ſentiez toujours que vous ne pouvez rien ſans elle. Il eſt temps que vous appreniez à marcher tout ſeul. Je ne me ſuis ſéparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on ſévre les enfans, lorſqu'il eſt temps de leur ôter le lait, pour leur donner des alimens ſolides.

A peine la Déeſſe eut achevé ce diſcours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'enveloppa d'un nuage d'or & d'azur, où elle diſparut. Télémaque ſoupirant, étonné, & hors de lui-même ſe proſterna à terre, levant les mains au ciel. Puis il alla éveiller ſes compagnons, ſe hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut ſon père chez le fidéle Eumée.

FIN DU VINGT-QUATRIEME, ET DERNIER LIVRE.